

**Études sur
l'antiquité;
précédées d'un
essai sur les
phases de**

Philarète Chasles

LIREGRATUITEMENT.COM

**Études sur l'antiquité; précédées
d'un essai sur les phases de
l'histoire littéraire et sur les
influences intellectuelles des races**

Philarète Chasles

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

II PRÉFACE

Un troisième, diverses études sur le xvi^e siècle; — dans la première partie, l'Histoire de la Littérature Française, depuis le règne de François P^r jusqu'à celui de Henri IV; travail que l'Académie Française a honoré d'un prix partagé en 1827 avec M. Saint-Marc Girardin; — et l'éloge de F. de Thou, couronné en 1823 par l'Académie Française, en même temps que celui de M. Patin; — dans la seconde, une série de portraits de la même époque.

Le quatrième contient des recherches relatives à la Littérature Espagnole, et à cette période curieuse de notre littérature, lorsque l'influence active de l'Espagne lui fit subir, sous Louis XIII, une modification passagère.

Dans un cinquième, j'ai réuni des fragments sur l'Allemagne; — les deux suivants qui viennent aboutir aux premières années du siècle où nous sommes offrent une série de portraits politiques et humoristiques, esquissés d'après la société anglaise du xix^e siècle.

Enfin le dernier est consacré à la Littérature Anglaise et à celle de l'Amérique du Nord,

Lequel est haïssable; et si je donne ici quelques explications sur cette variété d'études et de recherches, c'est que je comprends à quelles accusations elle m'expose. On trouvera ce que je

PRÉFACE. m

n'ose pas appeler mes théories, du moins les idées principales que mes études m'ont suggérées dans la première partie du présent volume, qui renferme : 1^o l'exposé de ces idées et de ces vues; — 2^o l'esquisse d'une histoire des influences littéraires, c'est-à-dire, les masses et la disposition des résultats qui m'ont semblé ressortir de ces études; — 5^o enfin une recherche philologique, ayant pour objet les deux sources des littératures européennes, le teutonisme et le latinisme.

La seconde partie contient des fragments relatifs aux souvenirs les plus grands de l'antiquité: la Bible; — Homère; — Cicéron; — Virgile. En m'arrêtant devant ces points lumineux ou plutôt éclatants, je n'ai pas été seulement attiré par la puissante lumière qui en émane, mais préoccupé de l'influence qu'ils ont exercée sur les temps anciens, influence qui se fait sentir encore au monde moderne. A la même pensée se rattachent d'autres esquisses sur la vie des Femmes Païennes, comparée à celle des femmes chrétiennes, et sur les modifications que ce changement total de mœurs a dû apporter dans le drame et le roman. La trace la plus délicate et la plus pure de cette modification s'offrait à moi chez Racine, qui, rapproché d'Euphorion, m'a

IV PRÉFACE

paru s'élever, pour la perfection de l'art, au-dessus du maître.

On voit que je n'ai pu m'occuper que de quelques points spéciaux, relatifs à l'antiquité. Tout en lui rendant un hommage si peu digne de sa beauté; j'ai tâché d'apporter dans cette partie de mes études de l'exactitude et de la précision.

Le monde gothique et barbare m'attirait ; non-seulement il avait en sa faveur la nouveauté ; mais il expliquait par le contraste des formes et des idées un fait digne de toute la curiosité de Tesprit ; — l'histoire des évolutions intellectuelles des races et des peuples.

Né en France, élevé en Angleterre, et familier de bonne heure avec la critique de TAllemagne, j'ai ressenti vivement deux impulsions contraires ; l'une qui m'entraînait vers la beauté de Tart, telle que les Grecs l'ont réalisée, l'autre vers l'observation de l'humanité , telle que les nations septentrionales l'ont tentée. Cherchant avec sincérité et persévérance la conciliation de ces deux pouvoirs, dont Tun se rapporte au sentiment du beau , et l'autre à l'étude du vrai , j'ai voulu les distinguer sans les détruire ; la confusion de ces deux sphères ne peut produire que des erreurs. La perfection du drame , en tant que drame, est toute entière chez Sophocle ; et ce sera toujours

PRÉFACE. r

se tromper que de chercher dans les créations de Shakespeare la beauté achevée , les proportions suprêmes, le rapport des parties avec le tout, enfin le complet de Tart dramatique ; ce qu'il faut demander à ce grand homme, c'est Texamen rigide et détaillé de Thumanité, ce sont les nuances métaphysiques et cependant vivantes de Hamlet et de Macbeth ; — les qualités sublimes du philosophe et de Tobserveur.

Les génies de ce monde gothique et barbare dont Shakespeare est le roi intellectuel, ont su atteindre la beauté poétique du détail par Tétude du vrai ; tandis que Sophocle etPiacine, pénétrés du sentiment de la beauté, ont donné au vrai une forme belle et immortelle ; c'est ce qui a favorisé la confusion. Les premiers, que les convenances de Tart nVntravaient pas, ont touché des profondeurs et des écueils inconnus aux maîtres de Tart hellénique. Les autres, soumis à la loi d'une suprême harmonie, ont accompli la beauté de Tensemble, que la diversité et le contraste du détail auraient brisée.

Emanant du sentiment du beau , Tart hellénique veut la beauté de la forme, et tend à l'unité ; le génie contraire, attaché à la sévérité du devoir, cherche le vrai, et tend à la variété. A run,rharmonieet la règle ; à Tautre, la profondeur dans le caprice.

Notre vie n'est qu'un perpétuel antagonisme

VI PRÉFACE

de la faculté d'aimer et de la faculté de penser , de la foi et du doute , de la nécessité et du libre arbitre ; et si la loi souveraine qui réunit ces contrastes dansTexistencepassa^rère de Thomme est demeurée le problème éternel de la pliilosopbie et de la théologie , pourquoi ne se manifesterait-il pas aussi dans la vie littéraire des peuples et dans les destinées intellectuelles des races ? f^un des éléments contraires n'est pas jeté dans le monde pour anéantir Tautre , mais pour le fortifier en le combattant ; le progrèsluimême est à ce prix.

Nul ne peut ni détruire le monde du Nord, ses produits intellectuels et Tadmiration profonde qu'ils inspirent aux races septentrionales ; ni effacer la trace immortelle de Tantiquité savante. Shakespeare est proverbial en Angleterre comme en Allemagne. Horace est le maître aimable de tous les honnêtes gens spirituels de FEurope moderne. Pourquoi maudire Tune de ces puissances ? — 11 vaut mieux les étudier pour les comprendre et s'élever jusqu'aux lois générales qui dominent l'une

et l'autre. Homère sera toujours le plus lumineux et le plus vaste des narrateurs épiques. — sans-quesa grandeur et sa magnificence anéantissent, à l'autre point de l'horizon , la grâce capricieuse et la finesse analytique de cet esprit de troisième or-

PRÉFACE. YU

dre, séduisant dans ses coquetteries, qui s'appelait Sterne,

Ne permet-on pas aux sciences naturelles de classer les produits de la nature, sans songer à les détruire? Le procédé du naturaliste n'est certes pas celui d'un compilateur banal ; c'est la simple observation des faits ramenés à leur source et disposés suivant leur ordre.

Ces considérations, générales, dans lesquelles je désire que Ton ne voie pas la prétention ridicule de rimpeccabilité, expliqueront pourquoi reloge du Dante et celui de Sophocle se trouvent dans ce recueil , et comment, à côté de pages consacrées à l'appréciation de la beauté antique, j'ai placé l'analyse détaillée des produits qu'a fait naître le catholicisme espagnol (1) dans son fanatisme, ou le protestantisme (2) anglais dans sa bizarre humeur.

Nul ne sent mieux que moi ce qui manque à ces essais ; ils ne valent que par la sincérité. La forme, soumise la plupart du temps aux conditions de la publicité périodique, en est moins simple que je le désirerais aujourd'hui; les rayons, quoi qu'aboutissant à un centre commun, se présentent néanmoins brisés; Ten-

(1) T. III ; Études sur l'Espagne et le règne de Louis XIII, (2) T, yill «e çgj Étutlesi les Excentriques,

VIII PRÉFACE

semble n'apparaît que dans les détails. Je ne veux point affaiblir ou justifier ce défaut, non d'unilé, mais de méthode; — défaut que je n'ai point cherché, que je regrette, inévitable résultat des circonstances de ma vie et de la variété des sillons tracés. J'atteste seulement que dans ces voyages trop lointains d'une pensée active , curieuse et difficilement lassée, s'il y a eu témérité, il n'y a eu ni incertitude, ni légèreté, ni contradiction.

Philartle CĤIASLES.

Institut. 27 oct. 1846.

*vv\"\\v\\(V\\v\\^ vv> w v\\wv\\|vv| vwxxavw vvA.\\ v\\v\\ v\\ | xAwX 1 WM\\ |v\\ | w» ^ |v> |vvw\\|\\|

TABLE DES MATIÈES.

DES INFLUENCES INTELLECTUELLES ET DU TUT QUE L' AU- TEUR s'est proposé dans CES ÉTUDES.

Pages,

§ I". Fécondité et filiation des idées. — Misère du génie. — Destinées diverses des grands écrivains et de leurs œuvres. — Cervantes en prison. — William Shakespeare à Londres.. 3

§ II. Comment les nations ont agi les unes sur les autres. — Part d'action exercée par chacune d'elles sur la civilisation littéraire. — La France. — L'Italie. — L'Espagne. — L'Angleterre. — L'Allemagne. — Double action et situation centrale de la France 9

J III. Impuissance de l'isolement • . 17

§ IV. Influence lointaine des idées, et part qu'elles prennent au travail de la civilisation. — Exemples. — Luther et Calvin. — Les républiques des États-Unis. — Renaissance et décadence des littératures et des sociétés 22

§ V. Comment s'étendent les influences politiques, religieuses et littéraires. — Abus du mot littérature. — Ces études sont plus historiques que littéraires. 28

§ VI. Métamorphoses des idées. — Voyage d'une fable... 33

§ VII. La Fontaine. — Ce qu'il a fait des fables antiques. — L'originalité dans l'imitation.
••«.....# t # • Uï

X TABLE DES MATIÈRES

§ VIII. Rôle définitif de la critique littéraire • * 51

ESQUISSE d'une HISTOIRE GÉNÉRALE DES INFLUENCES LITTÉRAIRES.

§[I". Coup-d'œil général 59

§ II. L'Hindoustan Cl

§ III. Développement de l'esprit humain chez les autres peuples de l'Orient 61

§ IV. Hébraïsme «5

§ V. Ère patriarcale. — La Chine GG

§ VI. Le patriarcat arabe. 68

§ VII. Le polythéisme Grec 09

§ VIII. Polythéisme Romain 77

§ IX. Transition du polythéisme au christianisme. — Seconde
période grecque ..* 84

§ X. Influence asiatique et chrétienne C8

§ XI. Ère chrétienne. — Influence septentrionale 90

§ XII. Influence des langues romaines 94

§ XIII. Les Arabes. — L'Espagne arabe. — Les Persans. . . 99

§ XIV. Les Slaves au moyen-âge . 102

§ XV. L'Italie catholique 104

§ XVI. L'Espagne catholique 112

§ XVII. L'Occident catholique 118

§ XVIII. Ère de l'analyse protestante 121

§ XIX. Peuples méridionaux • . 132

§ XX. Coup-d'œil général 134

ESSAI SUR LES DESTINÉES ET LES SOURCES DES LANGUES TEUTONIQUES ET LATINES.

§ I". Erreurs des étymologistes 139

§11. Caractères des idiomes chez les peuples sauvages. . . . 147

§ III. Développement, grandeur et décadence des langues.. 152

§ IV. Analogie primordiale des langues européennes. . . . 158 % V. Des sources et des destinées
des langues teutoniques et

latiuet.. •...#•• « • • « • f • • • 169

TABLE DES MATIÈRES. XI

S M. Des règles fixes ont-elles présidé aux mutations des mots chez les races teutoniques et chez les
races latines? 190

Quelques mots sur la Bible, les traductions de la Bible et les concordances.

SI". Les concordances de la Bible * . . 195

S II. La Bible considérée comme monument historique. • . 203 S III. De l'Egèse et des traduc-
tions de la Bible 206

Des traducteurs d'Homère et de l'impuissance DES traductions 223

Euripide et Racine.

§ I". D'une opinion de M. de Schlégel en faveur d'Euripide et

contre Racine SA5

§ II. De l'archaïsme et de l'imitation légitime et dangereuse.. 254

SUPPLÉMENT

DK TEUTONicis LATiNiSQiïE tINGois scu quo Dexu Inter se olim,

et quid discrIminis, per varia temporum et locorum spatia,
incurrerint; disquisitio.

S I". Etyniologici errores àil

§ II. Qu;e fucrit , barbaras apud gentes , rudium adhuc idio-
niatum conditio li23

§ III. Quoniodo adolcscant, vigescant et tandem corrumpantur
idiomata li21

§ IV. Quid , Teutonicam inter et latinam linguarum europ;ea-
rum stirpem, simililudinis antiquaj exstillsse videatur. . , 431 § V. Qua; fuerint linguarum teuto-
nicarum et latinarum gene-
nlogia et vices 4/12

§ VI. Num teutonicas apud et latinas gentes, verborum per-
niulatlones variœ ccrllis quibusdam legibus subditae fuerint. 460

TABLE ALPHABÉTIQUE 465

DL' BUT OLE L'AITEIR S'EST PROPOSÉ DA\S CES ÉTUDES

lv|v|\\^ ^v|^ ^v|^ ^v|a^v^|vv>»*v|^ ^v|^*^|\\ ^|v«.»|l»|^|■v'|'lv|\\|^ ^v»^ ^vv^ ^ ^|^vv^

Fécondité et filiation des idées. — Misère du génie. — Destinées diverses des grands écrivains et de leurs œuvres. — Cervantes en prison. — William Shakspeare à Londres.

Vers la fin du seizième siècle , il y avait dans un pauvre village d'Espagne un homme inconnu qui gémissait au fond d'une prison. Il était manchot et couvert de blessures. 11 avait servi sur mer et sur terre , et approchait de sa soixantième année : je ne sais quelle tracasserie judiciaire , suscitée par les alcades du village , l'avait jeté dans ce cachot sans gloire, où personne ne le soupçonnait, oii sa pauvreté le retint assez longtemps. On lui permettait d'écrire, et il composa un roman pour s'anmser.

Cet auteur, assez méprisé alors, qui vivait dans une grande misère, et ({}ue ses nobles protec-
teurs, l'archevêque de Tolède et le comte de Lemos, empêchaient tout au plus de périr de faim , s'appelle Michel Cervantes Saavedra. Créateur de Don Quichotte , il a vécu obscur, et il meurt obs-
cur. Je traverse la mer; j'aborde en Angleterre à ia même époque.

Dans un des faubourgs de Londres, voici une petite maisuii dont un homme modeste occupe un seul étage, ou plutôt une chambre (1). Il est doux, mélancolique, de mœurs faciles et timides; quand ses occupations ordinaires lui eu laissent le temps, il fait des sonnets à la manière de Pétrarque, pour sa consolation et son plaisir. Une inspiration triste et tendre le domine. Il ne prend aucun parti dans les agitations politiques de l'Angleterre. Les puritains ont levé la tête, et il n'est pas puritain; les catholiques se révoltent et il n'est pas catholique. Dans ses sonnets, ses oeuvres de prédilection,

il s'occupe surtout de s'interroger, de s'observer, de se blâmer. Il a des amours que sa raison désapprouve, et dont il ne peut se détacher. Le sort l'a fait pauvre, et il est devenu acteur ; métier dédaigné à cette époque. Ce métier l'afflige horriblement. Il se plaint, il souffre ; l'automne de sa vie commence et il est mécontent de lui-même. « Sa vie, dit-il, ne lui offre qu'un tas de cendre ; son âme s'est consumée elle-même, et il vient s'asseoir tristement près de ce foyer éteint, qu'il contemple d'un œil plein de larmes. » Toutes ces méditations sont consignées dans les sonnets dont je viens de parler, sonnets qui furent imprimés en 1569. Ce sont les révélations intérieures, les confessions du doux Shakespeare (Sivei Shakespeare) comme disaient ses amis. — Ils n'avaient guère deviné son génie j'ils l'estimaient surtout pour l'aménité du caractère et la grâce élégiaque de ses vers d'amour.

Il avait peu d'instruction scolastique. Il fallait vivre ; on vendait autour de lui de petits romans et des chroniques, à six pence le volume, la plupart traduits ou imités de l'italien. Il s'em empare et en fait des drames. Le drame était

(1) Shakespeare and his Times, by Nathaniel Drake, etc.

DESTINÉE DES ÉCRIVAINS

alors ce que le journal est au XIX^e siècle, la ressource des talents sans fortune. Ces drames passent dans la foule des diables ; on ne les trouve ni supérieurs ni détestables ; on décerne une honnête médiocrité à Shakespeare. On lui préfère le puissant Chapman et le brûlant Marlowe ; on ne songe pas même à le comparer avec le célèbre Lilly ; c'étaient les grands hommes à la mode ; toutes les époques ont eu leurs grands hommes. Cent cinquante ans après leur décès, les curieux en littérature, les resurrexion-men, vont déterrer ces gloires dans le cimetière des bibliothèques. Chapman et Marlowe (sans compter Lilly et Webster) prenaient donc le pas sur William Shakespeare.

Quand il eut fait représenter une trentaine de drames, construits avec des chroniques nationales, ballades, contes, romans populaires, ou même avec de vieux drames recrépis et arrangés, il ne prit pas le soin de publier une édition complète de ses œuvres. — Comme il avait épargné un peu d'argent ; il s'en alla paisiblement dans son village natal tendre la main à ses vieux amis et voisins du village, où il mourut paisible et ignoré.

Une fois Cervantes et Shakespeare morts, la scène change. On traduit Don Quichotte dans toutes les langues ; Don Quichotte devient type. Cervantes, que ses contemporains dans leurs pamphlets, traitaient de manchot, de vieux soudard, de bavard hargneux, occupe le trône littéraire de son pays. La philosophie pratique de Sancho s'accrédite en Europe ; on reconnaît, dans le personnage du chevalier de la Triste-Figure, l'idéalisme expirant, la chevalerie mourante. L'immortelle épitaphe de la chevalerie, c'est le roman du manchot, qui l'a écrit dans une cave d'un petit village inconnu, /assurément, l'influence de Cervantes, sa pensée caustique et ingénue, se sont propagées dans l'Eu-

rope moderne, on retrouve le sillon et la trace de cette pensée chez Voltaire, Swift et Le Sage. La destinée de Shakespeare est plus extraordinaire encore. Michel Cervantes croyait à son génie et avait foi en lui-même ; William Shakespeare, fort indifférent à ce sujet, a produit, après sa mort, deux écoles et deux littératures.

Dans son testament il parlait de sa fdle, de sa femme, d'un ou deux compagnons de plaisir et de peine , — et ne parlait ni de sa renommée, ni de ses œuvres.

Il meurt ; le dix-septième siècle commence , la pensée religieuse mariée à la pensée politique saisit l'Angleterre avec une telle violence, elle l'embrasse d'une étreinte si rude, que le théâtre anglais meurt étouffé. (1) Personne ne se rappelle plus le nom de Shakspeare, deux hommes exceptés, ^lilton et Charles I". Ces esprits aduerses, tous deux élevés et tendres, conservent le culte de leur doua} Shakspeare. En France, en Italie, en Espagne, nul érudit du dix-septième siècle n'a entendu parler de ce nom obscur, pas même Baillet, ni ïiraboschi, hommes dont la mémoire ne laissait pas échapper une date ou un nom propre. Charles II vient reprendre possession du trône anglais, que Cromwell avait occupé. Avec Charles II, l'imitation française envahit la littérature anglaise ; Shakspeare est enfin jugé, mais sévèrement; on lui reconnaît des beautés antiques et barbares. Ce que l'on aime par-dessus tout, c'est la tragédie de Dryden, ampoulée et factice, un roman de La Calprenède mis en dialogue.

Ainsi la justice^ assez prompte à venir pour Cervantes,

(1) V. Quatrième série de ces études; (études anglaises) ; Shakspeare, direcieu7' de théâtre.

FILIATION DES IDÉES

est lente pour Shakspeare. Comme il a plus d'obstacles à vaincre, sa conquête sera plus belle ; il s'agit de conquérir le Nord tout entier.

La réulsion se fait au milieu du dix-huitierae siècle : Shakspeare se relève alors delà manière la plus inattendue; il a pour résurrecteurs Pope le satirique , le classique Jonson et Voltaire lui-même. Le génie puritain s'est affaibli lentement dans la Grande-Bretagne , qui commence à se dégoûter du fanatisme sombre des uns, des idéalités romanesques des autres, et surtout de la lourde parodie française des Rochester et des \Yaller; l'impartialité lumineuse de Shakpeare se fait jour. On y est préparé; on se plaît h trouver dans son monde théâtral le monde réel avec ses nuances, ses personnages, ses variétés de forme et de couleur. Un siècle et demi, voilà ce qu'a demandé de temps l'éducation des intelligences. Alors on se met à lui payer en gloire et en idolâtrie les arrérages de son obscurité; son influence grandit, s'étend, pénètre en France. L'homme de génie est proclamé surtout par ceux qui ne le comprennent pas. Le pauvre et modeste acteur conquiert, cent cinquante ans après sa mort, une gloire posthume et inattendue. Une nouvelle littérature , celle de l'Allemagne est fondée exclusivement sur l'étude de Shakspeare; à lui se rapportent, comme à leur modèle et à leur Dieu, et Goethe, et Schiller, et Wieland, et même les philosophes nouveaux de la Germanie. Ils retrouvent en lui la sève primitive du génie teutonique, l'inspiration septentrionale dans sa pureté, la profondeur et le sang-froid de l'observation, la haute impartiahlé, mêlée à une connaissance des hommes, du monde, des passions, que personne n'a possédée au même point. Toutes les études poétiques de nos voisins allemands se dirigent vers Shakspeare ; les plus grands de leurs poètes ne font que le

traduire ou l'imiter; c'est la source universelle , l'Homère de la Germanie moderne.

Les influences qu'il répand ne s'arrêtent pas là. Ce génie septentrional et inexorable pénètre en Italie et en Espagne, il inspire Rossini et devient populaire dans le monde civilisé. L'Angleterre lui

décerne un culte , enfin la plus belle création de Shakspeare dans les temps modernes, c'est AValter Scott , lequel aperçoit le monde exactement du même point de vue que le contemporain d'Élizabeth.

Deux siècles ont donc été nécessaires au développement d'une seule influence.

« Il y a , dit saint Chrysostôme , des idées qui germent dans un siècle et qui s'épanouissent dans un autre siècle. Le germe chrétien était dans la Bible; c'est dans l'Évangile qu'il a fleuri. »

Voilà toute la pensée de ces études, qui ont été celles de ma vie , et que j'essaye de recueillir ici , tout incomplètes qu'elles soient. Je me suis laissé séduire par ce beau spectacle : — l'influence lointaine de l'intoUigence sur les intelligences ; le magnétisme de la pensée sur la pensée ; la force de fécondité qui est en elle, et qui, du sein d'une vie obscure, jaillit pour conquérir des peuples éloignés ou des siècles futurs. Cette force éternellement active de la pensée humaine brave les temps et les distances , et résiste à la force brutale. A travers tous les obstacles , elle éclate ; en vain, la féodalité étend son réseau de fer; au viii' et au IX' siècles , les cottes de mailles se heurtent , les masses d'acier brisent les crânes des combattants ; — et l'activité de la pensée ne cesse pas plus que les sympathies humaines n'interrompent leur œuvre éternelle et génératrice.

§ II

Comment les nations ont agi les unes sur les autres. — Part d'action exercée par chacune d'elles sur la civilisation littéraire. — La France. — L'Italie. — L'Espagne. — L'Angleterre. — L'Allemagne. — Double action et situation centrale de la France.

Les influences intellectuelles sont constantes h travers l'histoire. — L'Italie modifie la France, et la France l'Espagne ; l'action est incessante comme la réaction ; nulle époque, si barbare ou si malheureuse qu'elle soit, qui ne concoure à cet immense travail

Cette étude est grande et pleine d'attrait. On a trop souvent analysé les livres, c'est-à-dire la phrase et la diction, et l'on n'a pas assez étudié l'âme des livres. Ils possèdent cependant leur âme ; c'est elle qui frappe la nôtre , c'est par elle que s'opère la merveille de communication électrique qui renouvelle les société-; en fécondant les esprits. Par cette vie secrète , Bayle le protestant touche à Montaigne le catholique ; le gibelin Dante, aux servants d'amours provençaux ; Molière donne la main à Térence , toutes les intelligences sont enchainées dans une parenté étroite et dans une miraculeuse harmonie. C'est aussi par cette magie que chaque nation, ayant pour guides ses propres grands hommes agit sur les nations et les générations.

Au lieu d'admirer seulement les écrivains coinme régulateurs du style et dictateurs de la phrase , c'est comme propagateurs de la civilisation universelle et particulière qu'il faut étudier ces hommes bien dotés, qui ont reçu le pouvoir d'éveiller plus de sympathies et de domi-

ner tout ce qui les approche. Il serait curieux de connaître la part qui leur fut assignée, ce qu'ils tenaient de leurs prédécesseurs , ce qu'ils ont livré à leurs héritiers; de calculer l'action de la pensée sur la pensée, la manière dont les peuples se sont modifiés mutuellement , ce que chacun d'eux a donné ou reçu , l'altération des nationalités par l'effet de cet échange ; — comment le génie septentrional , longtemps isolé , s'est laissé enfin pénétrer par le génie du Midi ; quelle a été la puissance maguétique de la France sur l'Angleterre, et de l'Angleterre sur la France ; comment chaque membre du corps européen a subi l'action des autres et les a dominés h son tour ; l'influence spéciale de l'Allemagne théologique, de l'Italie artiste, de la France active, de l'Espagne catholique , de

l'Angleterre protestante ; comment l'ardeur du Midi a réchauffé l'analyse profonde de Shakspeare , et comment le génie romain et celui de l'Italie ont embelli et orné le calvinisme de Millon; — enfin, attractions, sympathies, répulsions, constante relation de toutes ces pensées vivantes; influences acceptées comme des plaisirs, et renvoyées comme pouvoirs. C'est l'histoire intime du genre humain; c'est le drame de la littérature.

L'échange des sensations intellectuelles entre toutes les nations de l'Europe offrait donc un objet digne des plus longs travaux, et méritait d'occuper une vie. Mais le plan à tracer et la route à suivre offraient des difficultés et des obstacles.

Fallait-il comme Ouadii , ou Schlégel , embrasser d'un vogue coïp-d'œilliensemble de toutes les littératures; ou , comme >Varton, consacrer sa vie à la vingtième partie d'une seule histoire littéraire ?

Il m'a semblé qu'en portant tour-à-tour sur certains

CARACTÈRE DE LA FRANCE

points précis et divers une observation attentive et soutenue , je pourrais découvrir des rapports et des corrélations ignorés entre des faits éloignés. L'étude du détail prêtait de la précision à ces travaux. La diversité des découvertes que j'entreprenais au Nord et au Midi, la persévérance des fouilles que je voulais pousser hardiment dans toutes les directions, me permettaient d'espérer des résultats utiles ; ma nationalité même me servait.

Notre pays , on le sait , est le pays sympathique par excellence. La France ne se refuse à rien, pas même aux folies. Elle a des émotions pour toutes les émotions , et sait comprendre toutes les pensées, même absurdes. On l'a vue s'associer depuis qu'elle existe, à toutes les civilisations. S'il se fait un mouvement intellectuel au bout de l'Europe, soyez sûr que la France y prendra part. C'est , depuis six siècles , une contrée sans sommeil , que toutes les impressions passionnent , qui veut séduire et être séduite , s'émouvoir et propager l'émotion. La France est entre les peuples une propagatrice involontaire. Elle ne se contente pas de juger et d'absorber comme l'Allemagne. Elle va vite, et, sans frayer la route, dès qu'elle la voit ouverte, elle s'y élance avec une étourderie contagieuse. Tout le monde alors s'ébranle et la suit. Ce que l'Europe est pour le monde, la France l'est pour l'Europe.

La science anatomique possède une expression applicable à la France. Ce pays est comme le « grand-symphalique » du monde civilisé. Avec sa brillante mobilité d'impressions, elle doit faire plus d'une faute , et elle est en fonds pour les réparer. En littérature, elle s'est imprudemment livrée à l'étude pédantesque des anciens; elle a idolâtré Ronsard. Avec la même violence et la même ferveur , elle s'est jetée ensuite dans l'imitation de l'Italie déchue , puis de l'Espa-

gné qui tombait. Sous Louis XIV, corrigeant ces influences les unes par les autres, comme un homme qui échappe aux étourderies de son premier âge, elle n'a plus été ni pédante, ni alToctée, ni emphatique; elle a créé sa littérature, modérée et contenue, mêlée d'antique et de moderne , de sévérité et d'élégance ; littérature qui projette son reflet pur et grave sur la première moitié du xviii^e siècle.

Il est intéressant de voir notre pays , même quand il est soumis à l'influence de l'étranger, rester maître des influences reçues. La France a fait accepter aux Allemands et aux Anglais, pendant le xvi^e siècle, le code poétique de Boileau ; devenue un peu anglaise sous Voltaire, elle a propagé l'influence anglaise à travers l'Europe. Elle s'approprie d'abord ce qu'elle touche, et prête à cette assimilation une force magnétique.

Quand les soldats de Charles VIII ont inondé l'Italie, la France s'éprend d'un bel amour pour la civilisation italienne, et donne à l'Europe l'exemple que l'Europe suit. Le type italien est accepté. Tous les peuples deviennent italiens.

Bientôt les noces de Louis XIV et de la jeune infante ont lieu sur la rive de la Bidassoa : la France porte fraise et mantille; le roman espagnol déborde (1); Corneille, espagnol-romain , dont le vers inépuisable retentit comme le clairon d'airain de la Castille, écrit ses drames : voilà l'Europe castillane. Les grands romans d'aventures passent de Scudéry et de La Calprenède aux Anglais et aux Germains. Les héros de délie et du grand Cyrus, vrais espagnols, après avoir charmé les loisirs de madame de Sévigné , font fortune, des rives du Danube à celles du Tchin. Le privi-

(1) V. Troisième série (cUides espagnoles, Alarcon, etc).

CARACTÈRE DE LA FRANCE

lég[^]? de constater la popularité, Ôl' sanctionner le succès, de donner la vogue et de créer la mode, ne quitte jamais la France. Dans tous l's arts, les réputations attendent d'elle la consécration dernière. Esclave et reine, comme les femmes, elle couronne l'opinion qu'elle subit et propage la passion (l'elle ressent.

Il y avait longtemps, au xviii^e siècle, cju"un pays insulaire et singulier avait remué toutes les questions politiques. Milton avait proclamé la liberté de la presse ; Locke, enseigné la tolérance; "ilkes et Junius avaient cruellement harcelé le pouvoir. La France s'empai-a des mêmes idées et les rendit européennes; son drapeau s'agita dans l'orage. Avec les idées anglaises elle fit la révolution française. Toutes les nations, même les plus lentes, hs plus amom-euses du passé , les plus endormies dans le repos séculaire, la suivent de gré ou de force.

Cette mission ct^ntrale et propagatrice de la France nous détache de tous les pr-uples . eu nous permettant de les comprendre tous. Quant à ce patriotisme borné et aveugle , l'amom* d'une mère idiote qui étouffe son enfant dans les langes, c'est chose trop frivole pour en parler. Les fractions de la communauté européenne, l'Italie , l'Espagne. l'Angleterre. l'Allemagne ont pris nécessairement place et ont compté parmi les nations intellectutlles à mesure qu'elles ont donné leurs fruits; refuser de les comprendre, ce serait se refuser à l'histoire même.

Cet élan rapide et cette propagande active qui s'accordent si bien avec nos vivacités, constituent l'intérêt de notre histoire , le roman de nos annales. >"ous n'avons pas toujours été sages ; mais a-t-on un roman c[ua]nd on est sage? Il y a des excès intellectuels qui servent beaucoup;

— de même que nos folies , nos larmes versées , nos illusions chéries font de notre vie une grande leçon.

Avant d'atteindre l'appréciation juste, la France traverse l'engouement. Une douzaine de jeunes Français, au xvr siècle, après avoir pâli sur les Grecs et les Latins, et dévoré toute la science importée d'Italie, s'avisent de pindariser et d'homériser; ils bouleversent la langue française et la remplissent de vocables l'omains; leur petit bataillon fanatique entraîne l'admiration universelle, impose à l'Europe Dubartas et Jodelle, et greffe sur les préceptes d'Aristote un nouveau système, plus sévère que le sien. Eh bien, ce sont les Ronsard et les Remy Belleau, qui forgent sur leur enclume l'hexamètre de Boileau: ils préparent la pureté de Racine et la grandeur virile de Pascal. Ils ont dépassé le but; leur sève poétique, asservie à leur théorie étroite, a produit peu de chefs-d'œuvre sans doute: mais quel mouvement intellectuel imprimé au siècle! que de questions soulevées! et qu'il est difficile de ne pas s'intéresser à leur croisade (1).

Ainsi la France s'engoue, s'exalte, imite, propage et revitMit au bon sens. Sa part est belle, mais elle n'est pas seule à l'œuvre. Le mouvement général de la civiUsation se compose de toutes les impulsions particuUères.

La première venue dans les temps modernes, c'est l'Italie, qui excite et éveille l'Angleterre, la France et l'Allema- ^ gne. Cette Italie a reçu aussi des héritages éclatants et doit beaucoup à tout le monde. La Provence s'est d'abord chargée de l'éducation italienne.

On sait combien cette floraison provençale a été rapide

(1) V. Seconde série de ces études; {Histoire littéraire dit XVI' siècle}.

NATIONALITÉS DIVERSES

et passagère: la poussière fécondante a volé au loin, et l'Italie est devenue mère. A cette influence s'est jointe celle des Grecs du moyen-âge, chargés des dépouilles érudites de l'antiquité. L'Italie s'est montrée alors platoniquement amoureuse comme la muse provençale; — studieuse comme les commentateurs d'Alexandrie; — théologienne et symbolique comme Byzance. De tous ces rayons partis de points dilTprents le caractère nouveau de l'Italie s'est formé, sa nouvelle gloire est éclos. Dante, Boccaceet Pétrarque sont nés; quoi de plus subtil, de plus raffiné, de plus chrétien et de plus érudit que ces trois noms qui devancent le xvr siècle? Ce sont les précurseurs, c'est l'avant-garde. A l'Italie est due l'impulsion artiste et littéraire.

De la Germanie, pleine de conscience, de respect pour la foi jurée et d'amour pour le passé, date l'impulsion érudite métaphysique et religieuse. Elle s'empare de la subtilité théologique et de la science, non pour opposer des mots à des mots, mais pour changer les choses; elle tire des conséquences inexorables; elle veut des raisonnements suivis de faits: la réforme sera le corollaire d'une argumentation pressée. La Germanie est forte et redoutable dans le déploiement de ses ressources. Ce que les hérésiarques de douze siècles avaient tenté, et tenté vainement, elle l'opère; elle ramène l'examen libre sur la scène du monde. Depuis Luther, elle n'a pas été infidèle à ce principe; on l'a toujours vue examiner, juger, comparer, apprendre. C'est l'arbitre universel, la critique par excellence. Elle n'a osé se montrer créatrice qu'après un long apprentissage, qui a duré de l'an 1500 à l'an 1750. Les systèmes qu'elle a enfantés sont les cahiers de ses études. 3Iodeste, avant de se prononcer, elle thésaurise le savoir. Luther, Leibnitz, Kant et Goethe disent assez l'influence de l'Allemagne sur l'Europe; in-

16 VUES GÉNÉRALES.

fluence esthétique, au rebours de celle de l'Italie , qui s'adresse moins à la pensée qu'aux passions. L'Allemagne n'est pas de premier mouvement, mais d'analyse.

De ce pays surtout il faut attendre une impartialité souveraine. Il aime à comprendre les nuances nationales, pénétrer dans leur intimité et vivre fraternellement avec tous les génies. Aussi ce pays éminemment critique a-t-il donné l'exemple d'une vaste entente littéraire, et d'une belle compréhension de toutes les phases intellectuelles que le monde a subies.

L'Italie et l'Allemagne occupent les deux points opposés du diamètre ; l'Espagne et l'Angleterre ont une originalité spéciale et intermédiaire.

Si vous étudiez l'Espagne, il semble que le génie lyrique se lève devant vous : une admirable énergie, une grande spontanéité de pensée distinguent le pays de Cervantes et de Caldéron. Les influences arabes et gothiques y survivent aux institutions. Si, au milieu de ses conquêtes, l'Espagne reçoit de l'Italie et de la France des nuances qui la modifient, rien ne la fait renoncer à son génie national.

L'Angleterre n'est pas moins indépendante. Par sa position centrale , accessible à toutes les communications extérieures , elle trouve moyen de conserver sa sève nationale en acceptant les importations italiennes , espagnole et française. Pendant que l'Espagne reste gothique et arabe , l'Angleterre demeure teutonique et normande. « L'Espa- » gne, dit un Anglais, est un guerrier chrétien qui chaille, » qui prie, et qui, à la lueur des feux du camp, écrit sur » son bouclier l'épopée de ses victoires. L'Angleterre est » un capitaine de vaisseau visitant toutes les plages, char- » géant son navire de tous les trésors, se parant de dia- » nants et d'aigrettes empruntés aux nations lointaines, et

» conservant toujours son costume de marin anglais , ses » prédilections insulaires, son dirk à la lame courte, et son » rude caractère. >>

Au milieu de ces races diverses se trouve la France dont la raison clairvoyante, mais non hautaine , et la sympathie de conciliation et de propagande , lui permettent de comprendre et de classer toutes les idées.

S ni.

Impuissance de risolement.

On a vu les races espagnole et anglaise, qui trouvent dans l'indépendance un plaisir d'orgueil, être forcées de prendre part à l'œuvre générale de civilisation intellectuelle. Rien ne vit isolé; l'isolement, c'est la mort. Shakespeare emprunte aux Italiens , Pope aux Français , Ben Jonson aux Romains, Cervantes et les lyriques espagnols, à l'Italie; Garcilasso et Boscan imitent les formes de Pétrarque. Tout le monde emprunte à tout le monde ; ce grand travail de sympathies est universel et impérissable.

Un mystique allemand , écrivain bizarre , a caché sous une enveloppe grotesque des vérités profondes : « — Tout » est sympathie, dit-il. La chaîne de l'amour et celle de la né- » cessité nous heurtent merveilleusement, peuples et hommes. » Liens de soie, entraves d'acier, peu importe; nous voilà » captifs. Que serait le monde sans cette influence univer- » selle, sans cette action et cette réaction ? Un océan de glace. » — La parole, les écrits, les gestes, entretiennent entre

» les individus présents, éloignés, vivants et morts, une » communication incessante. Et ce n'est là que le coin- » merce le plus grossier; c'est, pour ainsi dire, la circula- » tion artérielle. Il existe aussi une communication bien » plus délicate et que la pensée seule peut entrevoir : c'est » l'influence d'un livre sur les esprits, du regard de » l'honni sur ses semblables, de la moindre action sur les » actions éloignées. Le sauvage du lac Ontario, qui se que- » relie avec sa femme sauvage, va faire renchérir le prix » du castor en Europe. Un grain de sable que ma main » lance^ altère la gravitation de l'univers. Vous croyez que » c'est moi qui vous parle, cher lecteur ? Eh ! non, ce » sont tous les livres ridicules qui m'ont magnétisé la » cervelle depuis que j'existe, et toutes les folles idées que)) ma nourrice y a laissé entrer quand elle s'occupait de » m'allaiter.

» L'autre jour mon domestique est entré dans mon ca- » binet; (c'est le plus vulgaire et le plus nul des hommes). » Cet homme réunit toutes les bassesses naturelles, et » son esprit est plat comme son corps. Je le regardai long- » temps pendant qu'il m'adressait de petites questions idiotes, et je me dis :

» — Pour faire de cet homme-là quelque chose d'extra- » ordinaire et de précieux, il n'y aurait qu'un moyen ; » — ce serait de l'isoler parfaitement. Un homme isolé, » fût-ce un crétin, quelle merveille ! Imaginez ce gaillard- « là sous une grande cloche de cristal, sans communica- » tion avec personne. Que de lettres inutiles viennent frap- » per sur la cloche de cristal ! point de réponse ; l'homme 1) isolé ne trouve plus une oreille pour recevoir ses confi- ') dences, ni un regard pour lui rendre son regard, ni une » voix pour servir d'écho à sa voix. Il n'achète et ne

» vend plus ; il n'aime et ne hait plus. La systole et la » diastole de cet être sans rapport se trouvent suspendues. » Il ne donne rien il ne reçoit rien. Quand même il vivrait, » ce serait un vivant mort. Allons, c'est une maille défectueuse » dans le vaste filet social ; vite occupons-nous de la re- » prendre et de la réparer. »

Il en est de même des nations.

Tout peuple sans commerce intellectuel avec les autres peuples n'est qu'une maille rompue de l'immense filet.

Que sont devenus les groupes d'hommes et les peuplades que leur situation ou leur volonté ont placés sous la cloche de cristal du philosophe germain ? Le Pérou, le Mexique et la Chine ont jadis atteint un degré de civilisation remarquable ; leur énergie isolée a péri. Faute de renouveler leur sève et de se rajeunir par la communication intellectuelle, toutes les promesses de leur enfance ont été menteuses. Vous diriez cette famille de vieux Persans, les Guèbres, condamnés à mort par la loi refugieuse ; là, les frères sont maris ; les sœurs deviennent épouses ; le résultat, c'est le dépérissement d'une race, autrefois la plus belle de l'univers. Tous les voyageurs conviennent que dans aucune famille humaine on ne trouve de laideur plus chétive, de débilité plus douloureuse.

Le grand exemple de ce rachitisme de la pensée, c'est un peuple qui existe depuis des siècles ; le plus imbécile et le plus savant des peuples ; intellectuel et matériel, puéril et décrépit, célèbre et inconnu : un paradoxe, plutôt qu'un peuple. Le Chinois a compris l'action de la pensée sur la pensée, mais comme un fléau dont il faut se garantir. Il a deviné la contagion de l'intelligence, mais comme une peste dangereuse. Protégé par sa situation entre l'Océan et les déserts, il a repoussé tout commerce moral avec le reste

du monde. Maître d'un langage depuis long-temps fixé, il a déterminé le nombre des symboles hiéroglyphiques destinés à reproduire la pensée par l'écriture. Changer les signes, les multiplier,

les altérer ou même les déplacer est devenu un crime punissable de mort. La multitude de ces signes symboliques a exigé un effort immense de mémoire : toute l'intelligence s'est concentrée dans la mémoire , c'est-à-dire dans la partie matérielle de l'intelligence. On a classé les hommes d'après le nombre des signes qu'ils avaient retenus ; qui sait trois mille mots est mandarin de seconde classe ; en posséder quatre mille , c'est être mandarin de première classe. La vie de chacun de ces savants est devenue une existence mnémonique. Comment conserver l'active énergie d'un esprit dont toutes les forces se dépensent pour achever l'emmagasinement des mots ? Ce système a donné une civilisation pétrifiée , qui n'a jamais pu s'élever aux idées de liberté, d'examen, de pensée indépendante. Ce peuple possédait toutes nos ressources, tous nos instruments, long- temps avant nous, la boussole, — et les Chinois, n'ont rien découvert; Y asironomie , ce sont de mauvais navigateurs ; la poudre à canon , ils ne savent pas se défendre ; la peùiiurc, ils ne connaissent point la perspective ; la philosophie pratique , et ils ne désirent pas la liberté poUtique ; la statistique, ils ne songent pas à soulager cette population affamée qui vit de racines et de coquillages dans leurs montagnes et sur les bords de leurs fleuves ! Ils ne pensent pas à former des colonies qui offriraient une issue à tous ces malheureux que l'empire ne peut nourrir.

Le publiciste Benjamin Constant a raison de nommer ce peuple « le plus idiot et le plus lettré de tous les peuples. »

C'est qu'il a commencé par stéréotyper sa propre intelligence et l'a forcée à tourner dans un cercle étroit et borné ;

il s'est noué lui-même. Les peuples étrangers, qui eussent "" troublé ce bel ordre de la pensée pétrifiée, lui sont en horreur ; il ne veut pas qu'on importe chez lui la pensée active et vivante.

Je sais que les Chinois ont trouvé des défenseurs enthousiastes ; mais le paradoxe soutenu au xviir siècle par les panégyristes de la Chine est suffisamment réfuté par les supphces atroces qu'elle a conservés, par la famine qui ne ^ cesse pas de la décimer, et contre laquelle le gouvernement ne trouve pas de meilleur remède que de commander des coupes réglées d'enfants nouveau-nés ; — par l'arbitraire que les mandarins imposent à leurs subordonnés : — la véna- ^ hté de ces officiers publics ; — l'isolement du monarque ; — l'adhérence invincible du peuple aux usages barbares, par exemple, quant à la construction des vaisseaux , incapables 1^ de tenir la mer pendant six mois ; — enfin par la lâcheté, la faiblesse de caractère et la dupUcité rapace que tous les voyageurs, récents et anciens, attribuent à cette nation. — Nulle part, il est vrai, la civilisation matérielle ne semble avoir acquis un développement plus raffiné ; nulle part l'étiquette n'est mieux calculée, la révérence soumise à des lois plus plus sévères, la porcelaine mieux cuite, la soie mieux travaillée , le vermillon plus éclatant , et la laque plus fine. Tout est si bien compté, si bien pesé, dans ce pays, qu'un auteur de tragédie chinoise n'a pas le droit d'y exprimer l'amour ou la haine autrement que par un quatrain stéréotypé , consacré à cet usage depuis un temps immémorial. Telle est la régularité de cette civilisation , que si un aspirant aux emplois publics place un peu plus haut ou un peu plus bas que la coutume ne l'ordonne un des signes symboliques dont se compose l'écriture chinoise, il est urévocablement destitué. — La seule question est de savoir s'il

n'y a pas deux espèces de civilisation, — l'une matérielle, l'autre intellectuelle; — et si le mandarin, couvert de soieries, si ce mandarin qui condamne au supplice de la cangue le malheureux incapable de payer sa sentence , n'est pas un barbare incurable et dont un vernis de civilisation perpétue la barbarie.

Influence lointaine des idées, et part qu'elles prennent au travail de la civilisation. — Exemples. — Luther et Calvin. — Les républiques des États-Unis. — Renaissances et décadences des littératures et des sociétés.

Une fois les rapports intellectuels établis entre les peuples, l'influence de la pensée dépasse toutes les merveilles. Aristote devient, au moyen âge, le régulateur des écoles; il s'empare de toute la philosophie chez les Arabes.

Ainsi les générations récentes sont invinciblement liées aux générations antérieures. L'héritage transmis ne meurt pas ; seulement il dort pendant des siècles ; et toujours , à quelque époque éloignée , il trouve son réveil et sa fécondité. Les générations sont les journées de la vie du genre humain et les étapes de son grand voyage. Il marche toujours , il ne cesse pas de vivre par l'intelligence , quoiqu'il y ait des heures où une nation croule , où une institution tombe avec bruit.

Quand il paraît sommeiller, ses forces se réparent. Les flots des idées poussent les flots des idées; de nouvelles

BACON, LUTHER ET CALVIN

sources viennent alimenter le fleuve aux vagues éternelles 5 opinions, mœurs, religions, langages, institutions, tout se presse , se détruit , se renouvelle. Vous croyez atteindre la perfection , vous arrivez à la décadence ; vous croyez que la décadence vous menace , c'est une résurrection.

Les grands ouvriers de cette œuvre sont les hommes de génie. Chacun d'eux profite des clartés jetées par l'homme de génie antérieur , il attise la flamme qui ressort plus éclatante de ses mains. C'est vraiment un spectacle admirable.

Bacon recueille l'étincelle aristotélique. Newton commence par s'élever jusqu'à la hauteur de Kléper ; de là il monte plus haut encore et explique le monde. Destructeurs ou régénérateurs, ces hommes ont leur filiation non interrompue. Luther se contente de faire brûler la bulle du pape ; il ébranle une colonne du Temple ; cela lui suffit. Voltaire n'est pas satisfait à si bon marché ; il ébranle l'édifice entier, il bat en brèche le christianisme. Sous Louis XIV, il n'y a encore d'opposition que dans le jansénisme ; sous Louis XV , elle s'attaque aux finances ; sous Louis XVI , elle démoht tout. Les Anglais ont vu leur dissenters , se transformer en whigs. Les whigs sont devenus réformateurs, et ces derniers, radicaux. Partout le même mouvement vital, désorganisation et réorganisation ; un phénix immortel qui se sacrifie pour naître , éclot pour mourir ; au moment où vous pleurez sur ses cendres , il secoue et étend ses ailes.

Création et destruction , vie et mort , ces deux puissances se balancent toujours. Vous vivez , dites-vous , dans un monde qui finit ; les institutions sont chancelantes , la ruine vous environne; on se plaint amèrement et l'on accuse le ciel ; on ignore que , dans les entrailles même de cette

société morte , la moitié d'une société nouvelle s'est mystérieusement préparée ; la société nouvelle va briser son enveloppe , elle apparaîtra complète, au moment où vous croirez qu'un anéantisement irrésistible semblera engloutir les nations.

Les vieilles idées sont décrépites , où plutôt ce ne sont que des formes , des mensonges , des fantômes. Soufflez sur les cendres : vous trouverez là des idées vierges , pleines de flammes et d'avenir.

Notre monde est une éternelle renaissance, où la mort travaille au tissu de la vie, comme la vie y travaille aux œuvres de la mort. La pensée incessante se renouvelle sans s'arrêter, et renaît sous des formes inouïes que personne ne pouvait prévoir. Au xvi^e siècle, la féodalité se débat dans les convulsions de la ligue; l'hymne de mort est chanté; mais il se mêle à l'hymne de naissance; le berceau de Louis XIV est là.

Parlons d'une chute plus haute et d'un tombeau plus tragique, Rome expie par une agonie lente son injustice envers les nations. Ce linceul dans lequel elle se couche sert de langes funèbres à une autre civilisation plus fertile; la civilisation chrétienne a germé dans les débris de la civilisation romaine, tombée en pourriture. Pendant la décadence d'un état social, toujours des influences secrètes, empruntées à des peuples nouveaux, organisent la mystérieuse création d'une société nouvelle prête à éclore: ces influences, ou, si vous le voulez, ces filaments organiques, se développent et se coordonnent à l'époque précise où l'on a besoin d'eux, où chacun regarde autour de soi pour voir si la société est dissoute. Lorsque, des profondeurs du sanctuaire, on entend des voix lugubres s'écrier:

— Les dieux s'en vont!

ENCHAINEMENT DES INFLUENCES

D'autres voix partent du point opposé de l'horizon: — Les dieux renaissent!

Quelle a été dans ce grand travail la part spéciale des littératures; comment s'y sont-elles mêlées, pour l'activer, le contrarier ou l'exprimer?

Il faut bien en convenir; les Dante et les Molière, IcsCaldéron et les Shakspeare furent aussi utiles, aussi actifs, que les hommes politiques et les controversistes religieux. Shakspeare ou Walter Scott, Voltaire ou Sterne ont éveillé autant de pensées, avivé autant d'esprits que Rélanchton et Zwingle. Il n'y a pas jusqu'aux intelligençes frivoles qui ont coopéré à l'œuvre universelle; tout compte dans la vie des peuples. Le salon de Ninon de Lenclos était l'antichambre du xviii^e siècle; Chapelle précédait Voltaire; et les questions de là grâce efficace, en soulevant ridée de hberté humaine, firent inchner le catholicisme vers un calvinisme mitigé.

Ainsi se perpétuent et s'enchaînent ces influences intellectuelles dont la vitalité, je le répète, est le souverain prodige. Dans l'histoire des peuples nouveaux, il y a des noms qui retentissent toujours à l'oreille, et dont le son prolongé ne cesse point de se faire entendre. Saint Bernard a vécu plus de quatre siècles; deux controversistes du seizième siècle, deux commentateurs, Luther et Calvin, vivent encore.

Réforme en Angleterre, tolérance en Irlande, examen des actes publics en Espagne, orages secrets des universités allemandes, efforts des théories militantes en France: tout cela, c'est l'examen, le droit du jugement individuel, la raison de l'homme qui réclame son privilège; c'est la lutte de la pensée contre l'autorité. — Toland, Voltaire,

tt VUES GÉNÉRALES.

Diderot et Raynal, ont continué l'œuvre de Luther, Par delà l'occaa Atlantique, Calvin règne encore.

Il y a deux siècles, en 1626 , sur une grève déserte du comté de Lincoln, en Angleterre, une vingtaine de pauvres gens qui ont froid , tremblent et se cachent derrière les rochers. La nuit, ils prient à genoux sur le sable humide , en attendant la chaloupe qui doit les prendre; leurs femmes et leurs enfants sont derrière eux, résignés, sans faiblesse, sans larmes, prêts à s'exiler avec leurs pères et leurs maris. — Ce sont quelques sectateurs obscurs de Calvin , auxquels on veut faire abjurer la pensée de Calvin. Déjà deux fois ils ont essayé de quitter l'Angleterre; les amendes , la prison , le pilori , les ont châtiés. Persécutés par le protestantisme, eux qui sont la dernière expression du protestantisme , ils vont , comme le dit tristement un de ces hommes qui nous a laissé le récit du voyage , se sevrer volontairement du doux lait de la patrie. Le lien du malheur les unit : la souffrance commune les a baptisés frères. Ils forment une petite république qui va passer les mers , et , promenant sa pauvreté et son courage à travers le monde, réaliser là-bas, dans ces terres ignorées , toute la pensée de Calvin.

Cette pensée ne s'affaiblira pas sous le poids des années et des travaux. En dépit de l'exil , de la misère et d'une longue obscurité, ce génie calviniste conservera sa force un jour , quand il sera question de lutter contre la Grande - Bretagne. L'heure de la révolution américaine viendra ; le sang de la doctrine calviniste coulera dans les veines des citoyens de Massachussets , et, fidèles aux théories de leurs aïeux , ils montreront qu'ils sont encore ces hommes qui . ne voulant accepter aucune autorité, aimaient

FÉCONDITÉ DES IDÉES

mieux tout quitter et être martyrs que d'esclaver leur pensée , comme parle Michel Montaigne.

Si l'on objecte que Calvin était législateur, non littérateur je réponds que la fécondité intellectuelle de Molière et de Shakspeare n'a pas été moindre dans un autre ordre. Les influences littéraires et politiques se confondent. Calvin , le réformateur , est un des grands écrivains de son siècle. La fermeté de son style répond à la sévérité de son âme et reproduit la rigidité de son système ; ce fut le modèle de toutes ces prédications protestantes, austères de pensées, et dénuées d'ornements. Michel Montaigne , prosateur érudit et mondain , gascon insouciant, écrit pour tuer le temps et recueillir ses souvenirs; on ne peut guère lui attribuer la prétention d'un chef de secte et l'orgueil de la théorie ; il devient maître sans l'avoir espéré , moins encore voulu. Il éveille toutes les in- ...,—

telligences sceptiques : Bayle relève de lui ; Voltaire est son

nourrisson; Rousseau lui doit plus d'un axiome ; Hume ne ___ parvient qu'à systématiser son doute. Le gentilhomme nonchalant et l'hérésiarque infatigable, en quoi se touchent-ils? L'un a détruit et fondé à l'aide de sa pensée; l'autre a jeté aux vents cette pensée paresseuse et énergique , qui a fructifié toute seule.

Quiconque a jeté dans le monde une idée , a semé un germe immortel.

Comment s'étendent les influences politiques, religieuses et littéraires. — Abus (lu mot littéraire, — Ces études sont plus historiques que littéraires.

Pour étudier à fond la littérature , il faut donc étudier la politique, la religion, la société même. L'historien de la philosophie peut-il oublier Pascal? celui de la littérature, Luther; celui de la philo-

tique, Calvin? La prose française date du réformateur de Genève. Comment se résoudre à les juger comme Littérateurs, à examiner leurs phrases, et à critiquer seulement leur style ?

Cherchons les matériaux de Vhisioire intellectuelle j, non ceux de Vhistoire littéraire. Étudions les travaux et les actes, les efforts et les conquêtes de Calvin , de IMontaigne, de Bacon, de Luther, de Shakspeare, de Molière, de Caldéron , de Yoltr.ire , de tous ces ouvriers qui , la hache ou le flambeau à la main , ont fait avancer , par des créations et des destructions , la vie et la mort de la civilisation ; poètes ou réformateurs, dramaturges ou penseurs , — artisans de la même œuvre.

J'ai peu d'estime pour le mot litteralurc. Ce mot me paraît dénué de sens; il est éclos d'une dépravation intellectuelle. En Grèce, où la parole, si puissante sur les hommes, donnait les honneurs et le pouvoir , la parole devint un art. Des professeurs, moyennant de l'argent, enseignèrent le secret de bien parler sur tout et toujours ; possesseurs d'une recelte si précieuse dans les répubhques hel-

DU MOT LITTÉRATURE

léniques, ils en usèrent pour leur fortune ; de là ces règles de rhétorique, cette complication de systèmes ingénieux , cette multitude de versificateurs , cette haute importance accordée au tour , à l'équilibre , à la caresse harmonieuse delà phrase. Les sophistes abondèrent, perdirent la Grèce, parasites qui tuent l'arbre et paraissent l'orner. Bientôt la vigueur de Rome discipKnée dompta la Grèce , et ces mêmes sophistes allèrent à Rome enseigner les letlres, lùterasy la « littérature. » Là ils pullulent et se multiplient à mesure que l'organisation sociale s'affaiblit. Ce sont les ennemis acharnés du christianisme à sa naissance. Avec eux le commentaire règne ; on étudie la prosodie , on dissèque les mots , on pèse les syllabes , on élabore la période. Ils trouvent__à^la cour d'AleX-tindrie un accès facile, et y règnent. Grands critiques, impuissants à créer, féconds en mots , stériles pour les œuvres, ils ont servi d'institutejirs à J'EurLopeJOioderne. Quelques Grecs byzantins transmettent à l'Italie le vieux flambeau des arts anciens , rongé de commentaires et emmaillotté de sco-Ues; nous leur devons trop pour être ingrats. Le trésor de l'intelligence antique s'est conservé par eux; aussi grâce à eux l'Europe moderne a commencé par le pédantisme. iSous avons été pédants avant d'être jeunes. Nos années de candeur virginale ont été livrées à l'érudition et h la dialectique.

Les nations nouvelles , surtout l'Italie , la France , l'Espagne, le Portugal , nées et élevées sous l'influence romaine, sont à la fois jeunes et vieilles, mythologiques et chrétiennes, imprégnées d'Homère et d'Évangile, filles de Virgile et de Priscien. Leurs rides apparaissent sur une carnation éclatante et fraîche. Dante, symboliste chrétien, choisit pour guide dans le triple monde de son Épopée , un ro-

main , l'auteur de V Enéide. Tous les peuples de l'Europe prétendent descendre d'Hector et de Priani. Ce mariage bizarre a fait des chefs-d'œuvre : la Comédie de Dante; les Lusiades du Camoëns ; même les divines œuvres de Racine , — œuvres qui sont à la fois antiques et modernes, païennes et catholiques.

Le même respect pour l'antiquité savante nous a transmis comme un héritage l'adoration de l'état de sophiste. Ces spirituels professeurs et argumentateurs . qui se disputaient au seizième siècle les chaires de Bologne et de Venise , appartenaient à la race des Prodicus et des Gorgias. Parler de tout devint un métier , écrire sur tout une habitude, tout imprimer un besoin. Je ne blâme

pas ce mouvement de la civilisation. Les nations soumises à la loi de la tradition romaine et grecque se distinguèrent dans cette œuvre ; chez elles la littérature proprement dite naquit ; — littérature ! — quelque chose qui n'est ni la Philosophie, ni l'Histoire, ni l'Érudition, ni la Critique ; — je ne sais quoi de vague, d'insaisissable et d'élastique. Pic de la Mirandole, un de ces jeunes sophistes éclatants qui firent explosion à la fin du moyen âge, définissait très-bien ce métier, renouvelé d'Athènes : — le talent de tout expliquer, de tout commenter, de discuter sans fin de omnibus rebus et de qui-^{bus} aliis : « de ce qui existe et de quelque chose encore par-dessus le marché. »

La littérature, résultat complexe et mêlé de toutes les idées écloses dans les civilisations antérieures, n'est donc rien en elle-même. Pour être utile il faut approfondir en essayer du moins l'histoire de la pensée humaine, de ses progrès et de ses influences. Le premier pas à tenter dans cette grande étude, c'est la découverte des lois par lesquelles les nations agissent et réagissent les unes les autres.

MÉTHODE DE L'AUTEUR. II

Rabelais conduit à Cervantes ; Shakspeare, à l'Arioste ; Spencer, à Torquato Tasso ; Ronsard et Montaigne, à Pascal et à Locke. Mais que cette observation est difficile ! Plus une opération est délicate, plus les instruments employés par l'expérimentateur doivent être précis.

Il n'est permis qu'à cet Humoriste allemand dont j'ai cité un passage, de jouer avec sa propre philosophie en l'exagérant ; et de dire par exemple que la pâte de son papier fut pétrie par Adam et Eve, que nos épingles ont été forgées par Tubalcaïn, et que tous nos volumes sont imprimés par Faust de Mayence, et par Cadmus le Thébain. Des rapprochements arbitraires, des conjectures hasardées, une synthèse systématique fondée sur les faits douteux permettent de fabriquer d'avance de vastes subdivisions dans lesquelles on fait entrer tout ce que l'on veut. Il vaut mieux voyager modestement à travers l'histoire littéraire, dressant de son mieux la carte du voyage. Dans cette promenade au hasard, qui n'a point la prétention d'une marche géométrique et d'une régularité sévère, on s'arrête partout où l'on découvre un pan de ciel azuré, un golfe verdoyant, une source claire ; on dresse sa tente et l'on se repose, pour étudier la fleur et le sol, l'arbre et l'horizon, pour observer le pays sous tous ses aspects.

Cette méthode naïve a l'avantage de constater les rapports avec plus de certitude, et d'en fixer les nuances les plus délicates ; l'étude littéraire n'est vraiment belle que dans cette voie et vue de cette élévation. Alors elle ne se compose plus de dates stériles, elle ne compare plus les phrases aux phrases ; elle essaie de découvrir ce que tout écrivain a reçu de la civilisation et ce qu'il a fait pour elle, ce qu'il a emprunté ou prêté ; elle le voit absorber et propager les influences ; fils du passé, père de l'avenir, formant un

des points de la grande chaîne électrique des "esprits.

Tel a été le but varié et cependant unique que ma curiosité inquiète a donné à mes études : Je ne pouvais guère m'en tenir aux livres ; j'ai dû étudier la vie même et les passions des hommes célèbres pour savoir dans quel foyer de douleurs, d'amours, de luttes, de dévouements et de fautes ces grandes intelligences se sont trempées ; — comment s'est achevée l'éducation intérieure de ceux qui ont fait l'éducation du genre humain.

En étudiant Milton on assiste au roman intérieur de sa vie, à la création intime de sa pensée ; c'est en vivant avec Shakspeare et Cervantes, qu'on se plaît à les mieux admirer. Au lieu de contempler un seul point du fleuve qui traverse la grande ville et ces eaux turbulentes encaissées

dans des remparts de pierres , on va boire l'eau de la faible source, ou suit le sentier de ses rives obliques ; progrès , accidents , obstacles , rivières qui l'ont grossi, influences confondues dans son sein, tout nous charme; il n'est pas d'étude plus intéressante.

J'ai dû arrêter surtout mon attention sur les hommes qui ont donné ou renouvelé l'impulsion des idées en circulation en Europe; rares esprits , contemporains du passé et de l'avenir. Avant leur naissance , les germes de leur génie existaient ; les influences qu'ils répandent leur appartiendront après leur mort.

Ainsi comprise, la pensée supérieure n'a ni berceau ni tombeau. Elle a été préparée depuis longtemps. Après une vie souvent misérable , l'homme s'éteint , un peu de terre le couvre; et sa pensée reste! Longtemps après la disparition de l'être fragile auquel ce trésor était confié , des trônes se brisent , — des régions croulent, — des peu-

MÉTAMORPHOSES DES IDÉES

pies naissent, — et des institutions s'organisent; mais sa pensée reste.

§ VI

Métamorphoses des idées. — Voyage d'une Fable.

En voyageant ainsi à travers les idiomes et les littératures, et m'arrêtant devant les grands noms, un fait constant a frappé mon esprit : le genre humain n'a qu'un petit nombre d'idées qu'il renouvelle éternellement.

La fécondité de la pensée humaine et l'indigence originelle de cette pensée offrent donc un double mystère, une contradiction en apparence irréconciliable et éternelle.

C'est la chaîne et la trame de ce grand tissu que l'on nomme civilisation. L'esprit humain , qui n'invente rien , ne cesse pas de créer ; ouvrier sans repos, toujours occupé de découvertes, il demeure enchaîné à son imitation obstinée. Créer c'est imiter , imiter c'est créer. Nous roulons dans ce cercle , et cependant nous avançons. Nous pouvons mesurer nos progrès ; néanmoins , de temps à autre , une lueur nous apprend que ces progrès reculent et que nos nouveautés sont vieilles. L'invention des télégraphes est dans un livre sanskrit; un passage d'un auteur florentin du treizième siècle signale la force de la vapeur motrice, employée, vers l'an 1200 , à ouvrir les battants d'une porte.

Un fait plus curieux , c'est la métempsychose éternelle des idées ; il y a là transmission évidente , fécondité que rien

n'éteint, transformation que rien n'arrête. Un rhéteur habile pourrait épuiser l'antithèse, à propos de cette permanence mobile , de cette unité variée , de ce sillon infatigable à travers les siècles , à travers les ambitions, les ruines, les peuples changeant de face et les époques changeant de génie. C'est le principal phénomène, je ne dis pas des annales littéraires , mais des annales humaines. Il n'y a pas seulement transmission , mais électricité : foudre , éclair , lumière caressante ou tonnante, toujours la même flamme. Je sais qu'en avouant la force de la pensée , on peut en nier la propagation : c'est le premier aspect du problème, la solution la plus vraisemblable , la réponse la

plus facile. « Vos » imitations prétendues , dira - 1 - on , sont des rencontres » fortuites : l'intelligence de l'homme refait en Angleterre » aujourd'hui ce qu'elle a fait en Egypte autrefois : pour- » quoi s'étonner de ce que le même outil donne des pro- » duits analogues? Rien ne vient de rien. Personne ne » tient à personne. Le passé n'a pas préparé le présent : » c'est seulement le présent qui reconstruit le passé. Votre » subtilité se perd en raisonnements chimériques lors- » qu'elle nous montre la Grèce attachée aux mamelles de » l'Egypte , l'Inde distribuant la science aux nations , et » toutes les races de l'univers subissant et exerçant tour à » tour ces sympathies. >>

Le système contraire a besoin d'être appuyé par des preuves. Il étonne la raison et déplaît à l'orgueil national, qui n'aime pas les prédécesseurs et les maîtres. D'ailleurs ce qu'il veut prouver est aussi extraordinaire que grand : les esprits justes reculent devant l'extraordinaire : les esprits faux n'aiment la grandeur que dans des proportions fausses. Chez les nations superficielles et vives, il faut toujours demander grâce pour une idée juste quand elle est

MÉTAMORPHOSES DES IDÉES

grande : ménager lui une petite place modeste , on la lui accordera par compassion et charité jusqu'à ce qu'elle jouisse de tous ces droits. Alors , quittant le costume et le nom de paradoxe , elle deviendra lieu-commun.

Au milieu du dix-septième siècle , lorsque de savants et courageux missionnaires apprirent à l'Europe que l'Inde avait une littérature, des drames, une langue plus parfaite encore que l'idiome hellénique; lorsqu'ils ajoutèrent que cette littérature, à la fois épique , métaphysique, théologique, est la mère vénérable de toutes les littératures antiques et modernes, qui voulut les croire? Il n'y a pas aujourd'hui d'écolier qui ne le sache. Personne ne se doutait que le verbe samskrit, qui signifie être , est identique aux verbes latin , grec, français, italien, allemand, siim, erini, sono, icii bin, I am, dont les différences apparentes ne sont que des modifications diverses. Il en est toujours ainsi: Marco Polo, le pauvre messer Millione, ce grand voyageur du moyen-âge , avait beau raconter à ses compatriotes les merveilles de la Chine et du Mogol, on riait; il fallut deux siècles pour que ses mensonges devinssent des vérités reconnues.

L'histoire de la propagation des idées sera désormais (1) le point capital de toutes les recherches littéraires; on ne se demandera plus s'il est bon de donner cinq actes à un drame , et si Aristote est de cet avis ; mais on voudra savoir ce que chaque nation doit aux autres ; on avouera que Corneille a traduit le menteur tout entier (2) ; on saura que Shakspeare n'a pas inventé un seul de ses drames ; on n'ignorera pas que Toland , Harrington et Bolingbroke ont

(1) Écrit en 1832.

(2) V. Troisième série de ces études (Etudes espagnoles, Marcon),

prêté à Voltaire tous ses arguments contre la Bible ; on s'occupera , comme de l'étude la plus curieuse et la plus lumineuse, de ces mariages intellectuels entre nations; cette transmigration infinie des idées ne sera plus un paradoxe.

Lorsqu'une portion de la nuée ténébreuse s'entr'ouvre , et qu'une nappe de clartés inattendue s'épanche sur quel- C'est point de l'histoire intellectuelle , c'est un vrai charme pour les esprits que ces matières intéressent et qui tiennent pour utile la contemplation de la vérité.

Deux ouvrages de M. Robert et de MM. Loiseleur-Delonchamps et Leroux de Lincy expliquent, au moyen de faits incontestables, la fécondation de l'Europe moderne par l'Inde, la Perse et l'Arabie (1), celle du charmant génie de La Fontaine par les Orientaux. Il n'y a plus l'ombre d'un doute à soulever; nos contes bourgeois sont brahmaniques. Voici la généalogie de nos fabliaux : on peut suivre l'idée samskrite à la piste, et retrouver dans un sirvenle les vieux récits de l'Himalaya. Cette idée, ce trait, ce conte, deviennent persan, arabe, grec, hébraïque, arménien, latin, saxon, gauchois, italien,

(i) Fables inédites des XII^e, XIII^e, et XIV^e siècles, et Fables de La Fontaine, rapprochées de celles de tous les auteurs qui avaient avant lui traité les mêmes sujets; précédées d'une Notice sur les fabulistes, par A. C. M. Robert, Conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. — Essai sur les Fables indiennes et sur leur introduction en Europe, par A. Loiseleur-Delongchamps; suivi du roman des sept Sages de Rome, en prose, publié pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale, avec une Analyse et des Extraits du Dolopathos, par Leroux de Lincy; pour servir d'introduction aux Fables des XII^e, XIII^e, et XI V^e siècles, publiées par M Robert.

VOYAGES d'une FABLE. 37

anglais, et serpentent à travers une forêt de langages comme l'étincelle dans les feuilles d'automne. A la cour de Louis XIV, sous des atours simples, pleine d'une naïveté maligne et majestueuse, cette vagabonde infatigable qui a tant couru, paraît élégante et noble; peut-être est-ce la fille d'un Brahmane qui vivait trois siècles avant Alexandre; la pauvre vieille fable est plus forte que les pyramides de Psamméticus, et leur surviva!

Georges Dandin est le mari d'un conte oriental; le Meunier, son Fils d'Arzearrivent des montagnes du Thibet. Notre belle Matrone d'Ephèse, infidèle à un cadavre; l'Avocat patelin, l'homme aux bonnes paroles et aux inventions séduisantes; Perrette et son pot au lait; le Paysan aux souhaits ridicules; — ces figures éternellement riantes et jeunes, sont les plus vieilles du monde. Prenons pour exemple le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre, cette fable si brève de La Fontaine. Voici la route qu'elle a suivie.

Il y avait, dans l'Inde, non loin des bords du Gange, un paysan marié. Le paysan était vieux, la femme jeune; un galant se présenta, fut bien accueilli, et lui persuada de le suivre, d'abandonner le vieux mari, et de courir fortune sous la conduite de l'amour. Elle saisit l'occasion favorable, lie en un paquet tout ce qu'elle possède, et pendant que le villageois s'occupe des soins du labourage, elle quitte la maison. Tous deux font voyage ensemble et atteignent les bords d'une rivière. Comment la passer? Le paquet dont ils sont chargés les embarrasse. On délibère; l'amant propose de traverser seul et à la nage les eaux du fleuve qui les arrête, de transporter ainsi sur l'autre rive les objets que la femme a enlevés et de revenir prendre sa maîtresse pour l'aider à passer le fleuve à son tour. Elle y consent; il s'élance dans la rivière, la traverse et s'enfuit

emportant la propriété dérobée. La pauvre femme reste seule sur la rive et pousse des cris plaintifs; elle s'assied, se repent et pleure.

Alors un bruit se fait entendre; un chakal, portant un morceau de viande dans sa gueule, suit le bord du même fleuve. Il s'arrête, voit un poisson qui se joue dans l'onde transparente, lâche sa première proie pour en saisir une nouvelle, essaie inutilement de s'emparer du poisson qui lui échappe, et laisse un milan, qui planait dans les airs, lui ravir le morceau de viande qui flotte sur

l'eau. La femme abandonnée a vu cette scène ; malgré sa douleur elle ne peut s'empêcher d'en rire : le chakal irrité se tourne vers elle :

« Vous qui vous moquez de ce fœue j'ai fait, lui dit-il , » vous êtes aussi folle que moi ; vous voilà seule , nue et » désolée au bord de ce fleuve que vous ne pouvez traverser. Vous n'avez plus de mari, et vous n'avez pas d'amant. » Pour moi , je n'ai plus ni la viande ni le poisson. » . Cette jolie invention se trouvait dans le livre samskrit , intitulé : Pantc/ia-Tantra , ou les Càu/ Sections; elle faisait partie de la section consacrée aux biens que L'homme -perd (Labluia-Pranasana), et raillait, d'une manière aussi ingénieuse que dramatique , la folie qui sacrifie le certain pour l'incertain, l'avenir au présent, le bonheur au plaisir.

Telle est la fortune faite par cette antique conquête de la sagesse humaine. On retrouve d'abord cette fable chez l'arabe Lockman, dont la date est peu sûre et l'antiquité contestée. Ici, plus de femme infidèle, plus d'amant voleur ; le chien et le milan restent seuls en scène , et font tous les frais du drame. Le chien mal avisé veut courir après deux proies différentes ; il perd son morceau de viande , ne se rend pas maître du poisson qu'il convoite , et abandonne

VOYAGES d'une FABLE. 89

son déjeuner au milan , qui profite de la sottise. Le fabuliste arabe offre le fragment détaché, le débris traditionnel de la leçon hindoustannique. Un autre Persan , soit qu'il ait devancé ou suivi Lockman, altère ingénieusement la même histoire : ce n'est plus un poisson que le chien aperçoit dans le miroir du fleuve, il y voit l'ombre même du déjeuner suspendu à son cou. Il lâche sa proie, veut saisir l'ombre, et perd l'une et l'autre. ((N'agissez pas comme lui , dit le sentencieux auteur de Kalila et Dimna , ne renoncez pas à ce qui est réel pour chercher ce qui est chimérique ! »

Cette rédaction nouvelle et spirituelle, qui a germé dans un cerveau indien ou persan, se représente encore dans un livre dont le type est samskrit [Sendabad). Une imitation arabe , une traduction hébraïque , un rifaccimento grec (Suntipas) de cet original indien sont parvenus jusqu'à nous; ils nous montrent le même apologue, la proie délaissée pour l'ombre ; vérité saisissante qui a paru plaire à toutes les nations.

Une fois admise dans le trésor des traditions populaires elle produit mille rejetons. Esope la résume avec sa brièveté ordinaire ; Phèdre la réduit en vers élégants et peu naïfs ; le moine Gabrias, Romulus, Nilantius, Galfred, Faërne la recueillent en l'altérant selon les mœurs de leur pays , les habitudes de leurs couvents et la portée de leurs esprits. Les Minnesingers allemands s'en emparent ; Accio- Zuccho , Tuppo , Verdizetti lui prêtent quelques parures italiennes ; Marie de France , spirituelle Normande , répète aux barons anglais cette fable qu'elle développe en vers gracieux ; un cénobite français la place dans sa Mer des histoires ; elle séduit Alciat , Guillaume Corrozet , Guillaume Haudens , fabuliste qui n'est pas sans mérite ; Vin-

hO . VUES GÉNÉRALES.

cent de Bauvais en fait un sermon , et le bon Thomas Morus ne perd pas cette occasion de moraliser. Elle tombe ainsi aux mains de Benserade et de Lenoble, qui la gâtent. Longtemps avant eux , deux poètes inconnus , Ysopet - Avionnet et Ysopet II , noms arbitraires qui descendent d'Aviénus et d'Esope , avaient introduit parmi nous ce récit ; ils en connaissaient le prix et en comprenaient bien le sens.

Qui tout convoite doit tout perdre,

dit le premier de ces poètes , dans un vers digne de La Fontaine.

Par ce conte pouvez entendre Qu'au certain se fait bon tenir.

Qui fait deux clioses tout ensemble.

Ne les fait pas bien, ce me semble.

Le second de ces poètes oubliés et anonymes (Ysopet II) s'oxpriiue ainsi : v

Un chien fut, qui passait

Un fleuve; et si (alors j portait

Un quartier de mouton.

En Vyave (l'eau) il se mirait;

Son ombre ressemblait

Un chien de sa façon.

La chair il veut tollir (enlever)

Que il voit resplendir.

LA FONTAINE. U

Si (alors J a sa fjucullc ouverte (il ou\Te la gueule)

Le cludr (viande) si li chaï (en est tombée)

Dolent (triste) fut de sa perte.

Assez de chair (viande j avait,

Et V autrui (celle d'autrui) convoitait,

Dont il perdit sa proie.

Qui autressi (ainsi J ferait

S'ainsi (si de même) l'en avcnait (il lui arrivaitj

Chacun en aurait joye.

La fable primitive s'est dépouillée de ses couleurs pour se réduire à la moralité nue. En voyageant vers le Nord , le conte romanesque, allégorique, sentimental , s'est transformé. Femme abandonnée, amant voleur, chakal plein de convoitises , double leçon donnée à l'amour et à l'ambition ; le paysage indien , les bords du fleuve et le milan dévastateur et habile qui se contente de saisir sa proie ; — toute cette heureuse invention s'est desséchée et flétrlCj pour n'être plus qu'un axiome de morale pratique. La poésie s'est évaporée, le sens moral reste seul.

S VIII.

La Fontaine. — Ce qu'il a fait des fables antiques. — L'originalité dans l'imitation.

Alors un génie naïf et rêveur s'empare de l'axiome et le répète en quelques vers dignes d'un philosophe ou d'un enfant :

Chacun se trompe ici bas :

On voit courir après l'ombre

ft2 VUES GÉNÉRALES.

Tant de fous qu'on n'en sait pas La plupart du temps le nombre.

Am chien dont parle Ésope, il faut les renvoyer. Ce chien voyant sa proie, en l'eau représentée, La quitta pour l'image et pensa se noyer ; La rivière devint tout-à-coup agitée; A toute peine il regagna les bords, Et n'eut ni l'ombre, ni le corps*

C'est le dernier résumé de cette sagesse , remaniée par douze siècles et cent peuples.

Donner les annales de cette longue élaboration intellectuelle, ce serait écrire l'histoire de l'humanité elle-même , dans sa partie la plus intime , la plus cachée et la plus vivante. C'est assurément quelque chose de plus profond que l'histoire des guerres et celle des traités de paix. On ne peut la comprendre sans étudier les récits qui ont fait le délasement de tous les peuples, et que les peuples se sont transmis comme un jouet et un héritage. Des emprunts d'une aussi mince valeur apparente ne se déguisent pas; ces fables d'enfants deviennent des documents d'histoire ; ils éclairent ce qu'il y a de plus ignoré dans les annales du monde, l'influence des races sur les races , l'éducation de l'Occident par l'Orient et les phases de cet enseignement mutuel que nous subissons, que nous exerçons et que nous continuons à notre insu.

Les esprits les plus naïfs et les plus originaux subissent cette nécessité ; La Fontaine en est la preuve.

Je ne trouve pas, dans l'Europe moderne , un homme de génie plus original que notre La Fontaine. Railleur sans ironie, doux sans fadeur, passionné sans emportement , raisonneur sans pédantisme , tendre sans faiblesse , il porte

ORIGINALITÉ DE LA FONTAINE

dans les sentiments de son âme, dans les opérations de son esprit , je ne sais quelle modération insouciant et gaie , bienveillant et narquois , sage et enfantine , dont le fond est tout français.

Cette qualité autochtone de son génie n'a pas échappé aux étrangers, qui l'estiment singulièrement et le placent au-dessus de Boileau, même du grand Molière. Cette sève naturelle et vive qui s'épanche en rameaux féconds ; cette sincérité d'un esprit qui ne veut redire que ses sensations propres et cède toujours à un mouvement instinctif; cette indépendance d'un style que nulle doctrine ne rend esclave et qui ne veut se priver d'aucune ressource antique ou moderne, ont séduit Lessing , Bolingbroke, Goethe , et dans ces derniers temps, un écrivain peu connu, AN'alter Savage Landor, excellent critique.

En général, ce que le tribunal littéraire de l'Europe nous reproche, c'est de manquer de liberté et de sacrifier trop, à de certaines convenances sans valeur, l'originalité propre, l'inspiration secrète, la puissance de l'âme, la force de la pensée. Cette accusation, intentée avec justice contre Fontenelle, Boileau, La Motte et La Harpe, n'a pu atteindre La Fontaine. On ne peut pas même lui demander compte, comme au grand Corneille, de ses emprunts faits à l'Espagne ; ou comme à Voltaire, de ses captures sur l'Angleterre philosophique. Cependant il a recueilli mille traditions conteuses , mille apologues remarquables ou intéressants; il a consulté Bidpay, Esope , Gabrias, les missionnaires , les voyageurs, l'Arioste, Faërne, le Gesta Romanorwn, les fabbaux, le théâtre espagnol, même les ascétiques. S'il a formé sa gerbe immortelle des épis glanés dans toutes les moissons du Nord et du Midi, cet homme, qui a emprunté à tout le monde, ne doit rien à personne.

hh VUES GÉNÉRALES.

L'originalité du génie est le fond du génie et naît de l'originalité du caractère : celui de La Fontaine se composait d'une sensualité enfantine, corrigée par un doux mélange de platonisme et de tendresse de cœur. Une âme charmante s'est exhalée dans un style délicieux et nouveau. Nonchaland par l'esprit , passionné par le cœur, on sent dans ses vers de la moquerie et de la naïveté, de la sensibilité et de la volupté ; le goût de la philosophie pratique, prêchée par Mohèïc et Gassendi se mêle d'une saveur héroïque , grandiose, même élégiaque. La combinaison de ces éléments produit cette douce et vive flamme de sa poésie, dont l'ardeur est une caresse. Cette nature exquise non - seulement de l'intelligence , mais de l'être moral , l'élève si haut qu'elle le rend difficile à juger. Cervantes avait quelque chose de cela. On s'étonne, au milieu du récit le plus simple, devoir s'cntr'ouvrir l'âme de La Fontaine, par exemple dans cette fable héroïque et enfantine où il parle avec un enthousiasme ingénu

... d'une âme espagnole Plus grande encore que folle !

L'étude des hommes de génie et Jeurs œuvres présente donc deux problèmes et se partage en deux études différentes. Il s'agit de savoir, d'une part, comment se sont formées les idées que l'écrivain supérieur travaille et livre à la circulation ; d'où lui viennent les matériaux qu'il exploite ; — puis de quelle nature est la flamme même de ce génie qui reçoit, transforme, jette dans un nouveau moule et frappe d'immortalité, les idées reçues et transmises. La première de ces études appartient à l'histoire de la civili-

ORIGINALITÉ DE LA FONTAINE. /i5

sation , la seconde est un travail d'analyse psychologique. On n'a encore ni reconnu les limites de l'une et de l'autre , ni approfondi le mystère de leur fusion. Ceux-ci croient que l'homme de génie invente, à l'instar de Dieu; ils ont foi dans ce qu'ils appellent l'invention , chimérique puissance. "Virgile, Molière, Dante, Shakspeare, La Fontaine, Corneille n'ont rien inventé. D'autres qui remontent aux sources , trouvent Homère dans Virgile ; Scarron, Plante et Grazzini dans Molière ; les Hecatomythi dans Shakspeare , le Pantcha-Tantra dans La Fontaine , et toute l'Espagne dans Corneille ; ils en déduisent une théorie de plagiat perpétuel, favorable aux médiocrités. C'est une double erreur.

L'histoire intellectuelle du monde offre une double et perpétuelle action; — celle du genre humain , qui pense, médite , observe , agit et celles des hommes supérieurs qui vont chercher l'or brut dans la mine , l'épurent , le fondent, le polissent et le frappent en médailles. La Fontaine a puisé

aux sources les plus populaires ; pas une de ses fables qui n'ait été remaniée vingt fois avant lui ; — cependant il est créateur.

Si l'on veut remonter à l'origine de l'emprunt , plonger dans les entrailles de la terre, et y voir ce métal précieux, déjà élaboré avec un grand art par les brahmanes, contemporains de Sésostris, on s'étonnera de cette longue vie d'une idée. C'est quelque chose de non moins merveilleux que l'assimilation dont certains esprits sont doués; créant avec ce qui existe, inventant ce qui est, et s'appropriant les résultats de vingt siècles. Si l'idée est plus précieuse que l'or, le génie plus puissant que l'idée, s'en empare, l'éternise et lui donne son empreinte.

Une seule fable de La Fontaine > ; a vu nlié (>u'e 1"

civilisation européenne et orientale groupées autour de quelques fables populaires. Une scène de Shakespeare va nous causer la même surprise. Plusieurs connaissances anciennes et qui nous sont chères ; Perrette ; Georges Dandin ; les Commères de Windsor ; mille figures connues et familières? entre autres notre vieil ami Shylock, remontent à une source orientale.

Le moine de Haute-Écluse , auteur du Dolopathos et dont j'altère assez légèrement le langage, offre sous le costume et les couleurs du moyen-âge, un des plus aimables personnages de Shakespeare, Portia (1). Chez l'auteur du Dolopathos, il s'agit d'une jeune fille de chevalier que son père a laissée orpheline : elle est savante et même un peu sorcière :

Car elle sut tant de clergie, Des arts et de philosophie.

Qu'elle sut l'art d'enchantement Sans maître et sans enseignement.

Avant que son père mourut ; La jeune fille résolut Que jamais ne se marierait.

Fort riche était la demoiselle.

Sage et douce, courtoise et belle ; Et grande était sa renommée.

Les hauts barons de la contrée Pour sa beauté la requéraient Et pour femme la demandaient.

Elle, habile, courtoise et sage, Ne voulait pas du mariage.

Mais prenait ce qu'on lui donnait, Et sans rendre le recevait.

(1) Merchant of Venice,

SHAKESPEARE ET LE DOLOPATHOS. Û

Lorsque d'amour on la priait, Cent marcs d'or elle demandait , Puis offrait une nuit entière ; Et si dans cette nuit première, L'amant son époux devenait , La demoiselle promettait D'être le lendemain, sans faute, La femme de cet heureux hôte.

Mais personne n'y parvenait Et chacun son argent perdait.

L'enchanteresse possédait Un charme qui les endormait ; C'était une plume enchantée ; Dès que la tête était posée Sur l'oreiller de l'épousée Jusqu'au jour il fallait dormir, Et quand l'aube venait, partir.

On dormait que c'était plaisir ; Mais voilà tout...

Un jeune amant tente l'aventure, subit une première fois le sort des autres prétendants, et ne trouvant plus de monnaie dans son escarcelle, va trouver un écuyer qui lui prête les cent marcs nécessaires à renouveler l'expérience;

Écuyer, dit-il à cet homme, Je t'emprunte cent marcs d'argent , Et je signe l'engagement, Après un an, de te les rendre ; Si j'y manque, tu pourras prendre Sur mon corps les cent marcs pesant Et de ma chair et de mon sang.

Tous deux conviennent de l'affaire ; Pacte fçlon et çauguiiwirç

Qui plaisait fort à récuyer ;

Il haïssait le chevalier.

On signe donc rarrangement;

Le damoiseil reçoit l'argent

Dont il ressent grande allégresse.

Il va droit chez l'enchanteresse

Qui était bien douce et bien gente,

Et les cent marcs il lui présente.

Elle les prend joyeusement

Et s'habille coquettement.

Puis elle glisse doucement

Sous roreiller le talisman :

« — Seigneur, dit-elle, allez au lit »

Avec bonheur il obéit ;

Mais il se souvenait encore

D'avoir dormi jusqu'à l'aurore,

Tout d'un somme, sans s'éveiller.

L'autre nuit, sur cet oreiller.

Peut-être la plume est trop douce ;

Sa main le pousse, le repousse ;

Il le remue en tous les sens ;

Au milieu de ces mouvements

La plume magique est tombée.

En attendant la fiancée,

Sous les draps alors se blottit,
Et des deux mains ses yeux ouvrit,
Tant il craignait de sommeiller.
Sur sa tête il mit l'oreiller
En faisant semblant de dormir.
Elle vint bientôt et...,
La plume magique étant tombée, le jeune homme ne dormit pas ;
La demoiselle l'aima fort.

SHAKSPEARE ET LE DOLOPATHOS

De l'or, des terres, des vassaux, Meules, manoirs, chiens et oiseaux; Plaisirs suivant son bon vouloir.

Alors il mit en nonchaloir Les cent marcs dus à l'écuyer.

Celui-ci le fit pourchasser Devant le roi.

C'est Shylock transformé en écuyer; celui-ci ne se montre pas moins barbare que le Sbylock du Négociant de Venise ;

Le roi s'approcha près de lui ,

Disant : « Écuyer, bel ami ,

» Prends deux cents marcs I — Ne le ferai ;

I) Argent ni or je ne prendrai I »

Tous le prièrent doucement

Mais il jura très-durement

Que pour homme rien ne ferait,

Mais que son poids de chair prendrait.

Le damoiscl s'uffligait fort;

Le voyant si près de la mort,

Ses amis pleuraient avec lui.

Sa femme était là, dans la salle, Vêtue ainsi qu'un chevalier ; Nul ne pouvait le deviner.

C'est encore la Portia de Shakspeare ; les deux foiumes jouent absolument le même rôle , à l'éloquence pr^s. Voici comment s'exprime la Poriia du moine de Ilauteselve :

» Eh bien donc, je m'en vais juger
Par terre un drap blanc ; puis lier
Et pieds et mains au chevalier,
Qui s'y coucha. « — Voyons, dit-elle,
» Écuyer, ta requête est telle :
s Tu veux avoir cent marcs pesant
» Et de sa chair et de son sang ?
» Eh bien 1 donc ; saisis un couteau
> Et fais ton métier de bourreau ;
» Mais fais-le bien exactement.
» Prends le poids des cent marcs d'argent 1
» Ni plus ni moins que n'est ton droit,
B Enfin juste ce qu'il te doit.
» Une seule goutte de sang
» Qui tomberait sur ce drap blanc
» De plus qu'il n'en faut pour ton compte,
p Serait ta ruine et ta honte.
9 Par ton col tu serais pendu,
B Et tout ton bien serait vendu.

Le moine de Hautelve n'a aucun génie, mais seulement cette faconde fluide , cette facilité molle et souple que la France a souvent prise pour du talent. En relisant Shakspeare, on mesure la distance qui sépare le génie de la médiocrité. Le génie analyse, éclaire, approfondit, sert le progrès et dit le dernier mot des choses dont il s'empare.

ROLE DE LA CRITIQUE

tante qu'elle n'est, de se dire, non pas la sœur, mais la mère de la Poésie et de l'Art. Elle se place alors au-dessus des œuvres qu'elle juge. Elle prétend aux honneurs de la création ; elle se fait, de son autorité privée, reine et maîtresse. Née uniquement pour juger, la voilà qui gouverne avec insolence et se proclame la source unique et la mère universelle des lettres et des arts. C'est une prétention absurde ; n'est-elle pas la dernière venue ? Ne profite-t-elle pas de toutes les créations ? N'est-elle pas le dernier résultat de la civilisation intellectuelle ? Et son code est-il autre chose, qu'un résumé des axiomes auxquels les modèles ont donné lieu ?

Quand elle prétend à cette haute et violente suprématie, ne la croyez pas sur parole. Vénérable dans son boa sens, surtout quand elle est vaste et comparative, elle voudrait bien qu'on la crût reine et maîtresse, parce qu'elle est économe, rangée et surveillante. Les trésors qu'elle classe, elle ne les a pas produits. Son essence n'est pas de créer, mais d'ordonner.

Malheur au temps où le système précéderait la création, où l'on serait critique d'abord et poète ensuite, où la pensée ne jaillirait pas des intimités de l'âme, mais s'élaborerait dans l'atelier du commentaire et de la dissertation. Cette élaboration ne produirait qu'une clarté artificielle, pâle reflet de la chaleur vitale. C'est ce qui arrive, quand les arts ont dépensé beaucoup de sève, versé de toutes parts une végétation vigoureuse, et que de nombreux modèles ont obtenu force de loi. Alors s'ouvrent ces écoles alexandrines, qui toisent le bon goût et donnent des recettes pour le génie. Tel attache une extrême importance à la position d'un mot, à la consonnance de deux syllabes, à la désinence du verum esse videatur-j tel autre pèse avec une

exquise gravité ses grains de poudre dans ses balances de gaze; tel distille la dernière quintessence des archaïsmes et des étymologies. Un dernier fabrique de nébuleux systèmes et les balance dans le vide. La décadence de la littérature grecque a présenté cet étrange spectacle dans sa naïveté la plus douloureuse. On voyait des hommes célèbres chercher partout des difficultés lexicologiques, donner la chasse aux solécismes et martyriser une phrase claire pour lui arracher un sens obscur. On en voyait qui pâlisseraient sur Homère pour y découvrir une glose mystique et des symboles chrétiens; quelques-uns même qui prouvaient doctement qu'Orphée et Hésiode étaient attachés d'avance aux dogmes de la Trinité et de l'Incarnation. Il y a des lueurs de génie et des traces de puissance dans ces esprits aventureux ou étroits qui se traînent sur le cadavre des arts quand les arts sont morts.

La critique fautive, myope et de second ordre, est nécessairement pédantesque et minutieuse. Elle s'arroge la suprématie intellectuelle; elle se regarde comme plus noble que le talent dont elle fait l'anatomie. Quand on lit Johnson et Blair, Batteux et Beattie, ou Goltsched l'Allemand, on s'étonne du ton d'orgueil qu'ils affectent. Ils traitent le génie avec une dureté inouïe, à peu près comme ces valets-maîtres qui tyrannisent leurs subalternes, ou comme ce Monsieur Pincé de Destouches, intendant qui se croit maître, serviteur qui se dit propriétaire, régisseur qui s'est mis dans la tête que tout ce qu'il administre lui appartient.

Une autre critique se montre modeste; elle est aussi large, aussi lumineuse, aussi haute, que celle dont nous venons de parler est oiseuse et vaine. La vraie critique n'est d'ailleurs détachée de l'histoire des peuples. Elle tient

ROLE DE LA CRITIQUE. ^x

leurs annales intellectuelles et n'en néglige aucune fraction.

Cette haute critique, dominant d'un vaste coup-d'œil tous les produits de l'intelligence et de la sensibilité, a été mise en œuvre dans ces derniers temps par quelques esprits, entre lesquels nous citerons Coleridge, Hazlitt, M. Yillemain, M. de Schlegel, M. Sainte-Beuve.

L'Allemagne moderne en avait donné l'initiative, mais non le modèle achevé. Dans la carrière littéraire, la nation germanique venait la dernière. Son pays morcelé, sa politique incertaine, ses longues querelles de religion, ses mœurs bourgeoises, le défaut d'un foyer central avaient arriéré, non le génie et la vigueur morale de cette nation qui avait produit Luther et Érasme, mais son développement littéraire. L'Espagne, l'Italie, la France étaient déjà représentées au congrès des in-

telligences par des génies brillants ou profonds, quand l'Allemagne avait encore pour organes uniques des érudits patients, des poètes populaires et des "théologiens belligérants. Toute modeste, elle se contenta longtemps d'observer ; fut juge du camp, elle sembla renoncer à produire. Ce long stage de sa pensée a beaucoup influé sur sa littérature. Ce pays est peut-être le seul au monde où un tel phénomène ait eu lieu, où la critique des littératures étrangères et antiques ait précédé la grande floraison des arts et des lettres, où les créateurs aient été juges et les examinateurs poètes. C'est la première contrée où la critique ait posé de fortes bases, où le génie des nationalités ait été compté pour quelque chose, où l'on ait compris la variété de la nature humaine et l'influence de cette variété sur les arts.

L'Allemand du XVIII^e siècle voyait ouvertes devant lui les Annales littéraires de tous les temps. Il se trouvait placé au confluent de ces fleuves, dont les vagues ve-

naient se heurter à ses pieds. Son affinité teutonique le rapprochait de l'Angleterre, ses souvenirs d'étude l'associaient au génie romain et grec. Il trouvait des inspirations dans ses Minnesingers chevaleresques et dans l'Iliade, dans Shakspeare et dans Voltaire. Après quelques tâtonnements plus ou moins heureux, plus ou moins faibles, et quelques essais d'imitation assez gauches, il reconnut que sa tâche spéciale était de tout comprendre. Il y avait de la résignation, de la patience et de la grandeur dans cette résolution. Autour de lui, devant lui, dans le passé et dans le présent, s'élevaient mille formes séduisantes; ici le fantôme de la muse grecque, tragique et calme comme Niobé, plus loin la forme élégante et demi-hellénique de la muse française; ailleurs la Volupté Scandinave et le génie hardi de l'invention arabe. Les travaux préparatoires de Lessing, de Herder, de Goethe, de Wieland, ne sont que l'étude approfondie de ces génies différents.

C'eût été une création mesquine qu'une œuvre composée de tous ces débris; la contemplation la féconda; le souffle de la Grèce et celui du moyen-âge pénétrèrent dans la solitude de Goethe et de Herder; ce souffle fut créateur. Cependant il y eut moins de spontanéité, quelque chose de moins primitif et de moins vigoureux dans une littérature qui s'inspirait de tant de souvenirs. La critique proprement dite, résultat de ces efforts, fut haute et hardie; on put lui reprocher la bizarrerie arbitraire des systèmes.

Elle s'attacha trop peu aux faits et ne se montra pas assez sévère dans ses preuves. Cependant elle indiqua le but qu'elle environnait de nuages; et certes, le plus incontestable trophée de l'Allemagne moderne est de nous avoir appris qu'il faut rattacher l'histoire de l'homme, ses mœurs, ses

ROLE DE LA CRITIQUE

passions et ses lois, aux modifications de son éloquence, de sa poésie et de ses arts. Comparez cette manière de procéder avec celle de Denys d'Halycarnasse, de Longin, et même de l'abbé Dubos. Au XIX^e siècle, le poète Écouchard-Lebrun, renommé pour sa témérité dithyrambique, en était encore à chercher dans Pierre Corneille, non des traits de génie, non la grandeur de la pensée générale, mais des alliances de mots: tant la critique des mots avait conservé de pouvoir.

Qu'est-ce cependant que la critique littéraire, séparée de l'histoire des peuples? Un labyrinthe sans lumière. Que nous importe de connaître les classifications qu'Aristote adoptait, et les principes que Sulzer a posés? Ces principes et ces classifications dépendent d'un génie national et temporaire qui émanent d'une certaine situation sociale. Cette situation est éteinte; ce peuple est mort.

Ressuscitez donc sa pensée intime , si vous voulez que je comprenne la littérature qui ne fut que la voix lointaine de ses mœurs et de sa vie. Un peuple qui produit sa littérature , n'est -ce pas un peuple qui voit ses sentiments, ses souvenirs , ses idées se développer librement , se mouler sur ses institutions et prendre une forme durable? L'étude du résultat est insuffisante; pour le comprendre, il faut pénétrer dans la pensée mère qui fait les lois avec les mœurs, et avec les mœurs les arts.

Notre époque est toute de critique ; gouvernement, institutions, poésie même, relèvent de cette puissance souveraine. Il n'y a plus qu'examen , contradiction , discussion, plaidoirie, système opposé à système , analyse luttant contre analyse, les idées se soumettant à une mutuelle contreépreuve, comme le diamant polit le diamant. Les journaux, critiques-nés des actions sociales, des faits du gouvernement et des mouvements intellectuels , se critiquent les uns les

autres. Le grand rouage du mode représentatif , c'est la critique. La poésie et le dithyrambe osent à peine se montrer sans apporter leur théorie, sans ajuster leur système , sans faire profession de juge. L'Euromie est aujourd'hui comme l'Athènes ancienne , dont tout citoyen était juge par métier, par goût et par intérêt. Né et élevé au milieu de cette critique , caractère général de mon temps , je l'ai appliquée, autant qu'il était en moi, à l'histoire des influences littéraires.

ESOLJISSE Wm^ UISTOIRE GÉNÉRALE

DES l.\FLiE\CES LITTÉRAIRES.

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES IJiFLUEXCES LITTÉRAIRES.

Consulter. — Quadrio. Saggio d'ogni letteratura. L'abbé Irailh. Querelles littéraires, Yriarte. Examen de los ingénies.

Feijoo. Repertorio , etc.

D'Israël). Curiosities, etc.

— Miscellanies.

— Amenities.

Fréd. de Schlegel , passim.

Ancillon, Pensées, etc.

Carlyle. On Hero-Worship.

Emerson. Essays, etc.

Herder, passim.

ESQUISSE D'UNE HISTOIRE GÉNÉRALE

DES mimm littéraires.

MM<VV««ViV«\VWVWVWVWV\V«VV\VWVWVWVWV\WVWV«V\VW%VV\>WVWVWVWV<

Coup-d'œil général.

Le berceau des sociétés est protégé par la Théocratie. Le prêtre règne. Vice -Dieu , roi sacerdotal , il explique aux nations la nature et l'univers, mystère éternel. Alors l'autel est le trône, la tiare est le diadème. A cette phase correspond une forme de poésie et d'art, celle des Indiens, des Hébreux, des Persans et des Egyptiens.

A côté de ce régime théocratique , sur une ligne parallèle, s'offre la vie patriarcale et la vie de famille, mode primitif des Arabes et des tribus sauvages, premier système social des Chinois. La tente de l'Arabe a ses récits et ses hymnes. Chez le Chinois, le culte de la famille s'est combiné avec l'idolâtrie des symboles matériels de la pensée ; son intelligence s'est pétrifiée et concentrée dans la mémoire des signes.

Cependant les dieux détrônent les prêtres : le sacerdoce est refoulé dans le sanctuaire. La Grèce présente la plus brillante expression de cette transformation nouvelle.

Bientôt Rome hérite des arts grecs. Le polythéisme s'épuise après avoir donné des chefs-d'œuvres , et le christianisme naît.

Il lutte avec les dieux d'autrefois. Lié à l'hébraïsme, et par conséquent à l'Orient, il introduit de nouveau dans le monde occidental l'influence asiatique, depuis longtemps affaiblie. Les dieux du paganisme croulent. Le Dieu Triple et Un des chrétiens s'avance; et voici, pour augmenter la confusion, un flot de peuples tombant du nord sur les régions alors civilisées, et important avec la conquête toutes les traditions; lugubres de ses bois et de ses cavernes.

L'ère chrétienne des arts et des lettres commence dans ce chaos. Ces éléments disparates bouillonnent longtemps et se dégagent enfin. Une nouvelle Europe éclot, le langage latin se subdivise ; le keltique meurt ; le gothique engendre vingt langues, le slave se conserve dans les régions sauvages , une nouvelle impulsion est donnée à l'Orient par Mahomet ; tout se complique, et le genre humain avance dans sa route.

Le poésie et les arts de l'Arabie et des khalifes apparaissent ; et vis-à-vis d'eux, la poésie et les arts de la féodalité, puis de la chevalerie.

Ces derniers sont ceux que le monde européen revendique comme siens. Au xvi^e siècle , ils se transforment ; après que le catholicisme ou la Foi a donné ses fruits , le protestantisme ou le Doute offre les siens. De là date l'ère philosophique ou sceptique qui a remplie trois siècles. Au moment ou nous écrivons, parvenue à ses résultats les plus redoutables , elle remue le monde ; elle essaye de pénétrer dans l'Orient , qu'elle ébranlera.

L'histoire de la pensée humaine, manifestée par les arts ou la parole écrite, se compose donc de quatre grandes pé-

INFLUENCES LITTÉRAIRES. Ûi

riodes que l'on peut rattacher l'une à l'autre par des points de transition;

1° L'ère théocratique.

2° L'ère du polythéisme.

3° L'ère chrétienne.

U° L'époque actuelle, éminemment critique et analytique.

Sous le polythéisme, l'influence du patriarcat et de la théocratie se prolongeait. L'esclavage antique, né de la première civilisation, s'est perpétué dans le christianisme même. Rien ne meurt sur notre globe.

L'Hindoustan.

Les écrits qui portent la trace de l'antiquité la plus haute appartiennent à la péninsule de l'Inde.

La langue sacerdotale, la langue parfaite (tel est le sens du mot samskrit), n'est égalée, s'il faut croire les Bopp et les Burnouf, par aucun idiome connu. La plupart des langues d'Europe s'y rapportent comme à une source-mère (1). Epopée, hymne, drame, fable, morale, métaphysique, les mille manifestations de l'intelligence humaine, tous les systèmes se confondent et s'allient dans les épopées hindoues. Ce sont des proportions colossales, une fécondité

(*) Voyez plus bas : Essai sur la vie et la mort des langues européennes,

sans bornes, un panthéisme mythologique qui embrasse les extrêmes, une synthèse qui amalgame l'idéal et le positif; toutes les formes et toutes les forces divinisées.

La fleur des champs devient un monde; la malédiction est une foudre qu'on ne peut éteindre; ces épopées, dans leur marche gigantesque ressemblent à l'éléphant des plaines hindoustaniques.

A la naïveté s'y mêle une grandeur démesurée. Une croyance sans bornes enlace toutes les doctrines et ouvre son sein à des divinités innombrables. Des colonnes énormes, taillées dans la roche vive, sont brodées de fleurs et de dentelures. Des statues de divinités aux mille bras offrent une finesse de détails excessive. Dans le Mahabharata, les mondes se heurtent, et une fleur sourit à l'enfant qui passe. Les Titans dévorent l'univers, et une femme armée d'une paille les extermine de sa main.

Le Ramayana et le Mahabharata sont l'Odyssée et l'Iliade de l'Inde. Quelle Iliade, et quelle Odyssée! Le Mahabharata seul est divisé en dix-huit parties qui forment cent mille distiques ou Shlokas, c'est-à-dire deux cent mille vers. Grâce primitive et terreur hideuse, mille instruments de carnage, mille chars roulants, mille bras agités, le sang couvrant la terre, puis l'ingénuité des légendes, et la délicatesse exquise; — vous diriez le génie grec encore enfant, manquant de proportion et de règle, grave et candide comme il convient à une race sacerdotale. Des fables enfantines ondulent comme un voile sur le sanctuaire, et les théories cosmogoniques se cachent sous ces replis. Le Symbole rend les arts hindous monstrueux et disproportionnés. La Force est représentée par la multitude des bras, la Providence par un grand nombre d'yeux, la Sagesse par une trompe d'éléphant.

Ne cherchez donc pas dans les poèmes de l'Inde l'économie et l'ordonnance des Grecs ou la science des Romains; mais fécondité, gravité pour ainsi dire pontificale, quelque chose de primitif et de grand, de doux et d'éthéré.

Dans le drame indien règnent une atmosphère tiède et une lumière pure, une lueur de grâce calme qui en adoucissent les contours. Là, comme dans le poème épique indien, les détails frivoles se mêlent aux événements majeurs; l'incident fortuit de deux chars échangés décide du sort des rois.

Matériellement, il ressemblait au théâtre hellénique : en plein air , dans une vaste enceinte , qui offrait à la fois une perspective animée et laissait plonger l'œil du spectateur dans l'intérieur de plusieurs maisons, se jouaient les grands drames de Bavhabouti , de Soudraka et de Calidasa (1). Des incidents variés, des caractères vrais, de la grâce , de la tendresse , souvent de l'émotion étaient exprimés dans un dialogue facile. C'est du théâtre espagnol que le théâtre de l'Hindoustan se rapproche le plus par la rapidité et la facilité.

Il y a dans les œuvres des Hindous un sentiment délicat et vierge d'amour pour la solitude , le monde végétal et la nature inanimée; on dirait la première extase de l'homme; la lumière du jour sourit à sa naissance. La confusion d'un luxe qui ne sait pas se borner caractérise ce subhme et confus éveil de la poésie et de l'art.

(1) V. les Drames hindous, traduits en anglais par Wilson.

Développement de l'esprit humain chez les autres peuples de l'Orient.

Où trouver le premier germe des théories platoniques et aristotéliques, qui, devenues chrétiennes, ont remué l'Occident ? dans l'Inde. Ces contes dont l'Arabie a fait ses délices, et que l'Europe a recueillis, sont le fruit de l'imagination hindoue. Les dogmes pythagoriques émanent de l'Inde. Le dogme du Dieu Homme, qui fait la base du christianisme, y était professé lorsque Alexandre la conquît. On a retrouvé naguère les racines de nos langues dans la langue sacrée des Brahmanes.

La mythologie égyptienne et la mythologie hindoue coïncident singulièrement. La théogonie des deux peuples est la même ; les castes établies chez les Hindous et chez les Égyptiens sont soumises aux mêmes subdivisions. Mais la Théocratie s'affermît en Egypte, au lieu d'être sans cesse combattue, comme dans l'Inde. Les dogmes égyptiens sont mystérieux, immobiles et rigides ; la science égyptienne se cache sous les voiles du sanctuaire ; un petit nombre de théocrates dominent une population esclave. Devenus des instruments vivants, les peupl)es érigent ces monuments immenses dont l'hiérophante avait tracé le plan. Cette civilisation à la fois matérielle et colossale nous a laissé les pyramides, symboles de religion et de servitude.

La Chaldée, l'Assyrie, Babylone cultivèrent les arts manuels avec succès ; le luxe orna le palais des rois et le tem-

pie des prêtres. La poésie et l'art furent étouffés par le triomphe de l'autel, l'oppression du symbole et du mythe, la prépondérance des classes dominantes , et le règne de ces mages parmi lesquels on choisissait les rois.

Cependant la science morale des Égyptiens, les connaissances astronomiques de la Chaldée , les perfectionnements industriels des empires babylonien et assyrien, le commerce de la Phénicie , accomplissent leurs conquêtes ; et l'alphabet phénicien , issu des hiéroglyphes qui l'ont précédé, fait la conquête du monde.

Un grand progrès s'est opéré chez les Persans : ils s'éloignent du panthéisme matériel des Égyptiens et des Hindous : la Théocratie cesse d'être écrasante ; la monarchie "Se^vient patriarcale. Autour de cette monarchie persane "fegîTê comme une auréole de grâce et de majesté morale, répandue dans les souvenirs poétiques de cette nation ; souvenirs qui se réduisent d'ailleurs à des fragments trèsincomplets.

Les chants modernes du mahométan Ferdousy en ont conservé quelques traces, comme les métopes brisées de la Persépolis antique révèlent aux voyageurs un souvenir de la vieille architecture persane, chaînon intermédiaire entre l'art hindou et l'art hébraïque.

S IV

Hébraïsme.

C'est un second point de repos dans l'histoire intellectuelle. Les Hébreux allient le monothéisme à la théocratie;

«16 TUES GÉNÉRATES.

les premiers, ils professent le culte ("un seul dieu, annoncé et adoré par des prêtres tout-puissants. Déjà la Perse avait soulevé une partie du voile et remplacé le panthéisme primitif, non par une doctrine secrète, comme l'Egypte, mais par l'adoration d'un dieu créateur, le Soleil. Les Hébreux reculent la limite; ils font leur Dieu matériel et Tout-puissant.

Le panthéisme de l'Hindoustan avait produit une merveilleuse variété de forme et de couleur. L'hébraïsme se concentre dans l'unité; sa poésie est rigide, une et sublimée.

Moins Imaginatifs que les Persans, moins subtils que les Hindous, moins versés dans la science des choses naturelles que les Chaldéens, les Hébreux triomphent par l'énergie de l'enthousiasme monothéique. Dans les poèmes hébreux vous voyez ces âmes sauvages et pleines de croyance s'élancer vers Dieu et l'avenir. L'espoir, grand mobile de la poésie hébraïque, y est mêlé de terreur. Pour cette race, pas de présent: elle marche vers un but sublimé et inconnu.

Sa croyance en un seul Dieu la rendait hostile au genre humain courbé devant les faux-dieux. Elle fut punie.

l'ère patriarcale. — La Chine.

L'esprit de prosélytisme et de propagande, essentiel à la Théocratie, est étranger aux mœurs patriarcales; les peuples, voués à la vie de famille, ne cherchent ni à étendre

INFLUENCES LITTÉRAIRES. LES

leur pouvoir, ni à propager leurs doctrines. Aussi l'influence des Chinois sur le monde a été nulle.

Il n'y a que deux choses en Chine, la famille et l'état. La famille est sacrée, l'état est sacré; l'un et l'autre se restreignent dans leurs limites. Chacun, son office ou son métier accompli, rentre dans la sphère de la famille, isolée profondément de toutes les autres familles. Ajoutez à cette organisation un idiome immuable renfermé dans un certain nombre d'idées par un certain nombre de signes. Condamnés à l'esclavage le plus fatal, celui de l'intelligence, les Chinois ont fait tous les progrès qu'il leur était permis

" mis de faire en agriculture et en architecture. Ils ont eu des philosophes qui ont indiqué avec précision les rapports

"et les devoirs des hommes entre eux (1). Un bon sens fin, souvent mêlé d'astuce, constitue la puissance intellectuelle de ce peuple singulier. L'esprit chinois est privé d'indépendance par le système même de cette écriture, combinaison de figures hiéroglyphes isolées, dont la position est ré-

glée par un cérémonial impérieux, comme la société même. La connaissance des signes compose la littérature, la connaissance de l'étiquette est la science sociale. Innover un contour dans l'écriture, c'est être révolutionnaire. Minutie de détails, sécheresse et prosaïsme, peinture déliée des plus légers incidents, ce sont les caractères des romans chinois; l'intrigue en est amusante, les nuances en sont délicates. Les coquettes et les coquins y sont peints exactement; nulle grâce, nulle chaleur. La poésie chinoise n'offre pour ainsi dire que des formes pétrifiées; pour la douleur, une image; pour l'amour, la joie, le respect, la crainte ou l'espoir, toujours la même figure. C'est l'immo-

(1) Vojez plus haut, p. 21,

bilité de la métaphore, la stéréotypie de l'imagination. La poésie dramatique des Chinois est la représentation matérielle d'une réalité grossière. L'exactitude la plus stricte préside à la reproduction des événements. Rien n'est accordé à l'imagination. Les acteurs disent eux-mêmes tout ce qui leur est advenu et tout ce qu'ils ont fait. Même les données heureuses et intéressantes se glacent sous la main du poète devenu ouvrier. Rien de hasardé ni de grand. Les peintures chinoises de nos paravents, dont les nuances matérielles sont si belles, dont le travail est si industrieusement misérable, chefs-d'œuvre de régularité, sont fabriquées comme la poésie de ce peuple, sans perspective et sans horizon.

§ VI

Le patriarcat arabe.

Sous un ciel d'airain, sur une mer de sable, avec leurs coursiers, leurs lances et leurs chameaux, les Arabes du désert créent une poésie aussi grande que la poésie du Mandarin est mesquine; cette grandeur uniforme est sans variété et sans élégance. L'inspiration d'un chef isolé, scheik à barbe blanche, guerrier sans patrie, voué aux vengeances de famille et au culte de ses ancêtres, est monotone comme le désert.

Les peintures de la vie pastorale y abondent, et l'amour de la liberté, seul patriolisme du guerrier nomade, les anime; sa flamme imp'ri'nsou\ 'nvirnoil. les querelles

de Iribu à tribu, le souvenir des outrages, la violence du désir éclatent en accents rapides dans ces poèmes où les mêmes sentiments se reproduisent avec les mêmes idées. Volupté, indépendance, amour du désert et soin du coursier; rien de métaphysique ou de religieux, quelle que soit la témérité des métaphores et des tours. Plus de génie ascétique, reposant sous la loi de prêtres vigilants, ni de symbolisme monumental; mais quelque chose qui se rapproche du style téméraire et enflammé des Hébreux. Le peuple hébreu en effet n'était qu'une misérable et sublime tribu, à la quête d'une patrie sous l'œil de son Dieu, protecteur et vengeur.

La foi profonde à Dieu et l'avenir manqué aux premiers chants arabes, qui restent isolés dans la vie intellectuelle des peuples, comme les castes nomades dans l'histoire.

S VII

Le polythéisme Grec.

Le vieux génie asiatique a fait son temps. La Grèce se montre enfin, anneau intermédiaire entre l'Orient et l'Occident. Chez les Hindous, le mysticisme métaphysique et le génie d'une poésie sacerdotale ; chez les Egyptiens, l'architecture colossale ; chez les Hébreux, la prophétie ; chez les Chinois, la morale pratique ; chez les Arabes, l'enthousiasme de l'indépendance sauvage, ont dominé tour-à-tour. Les arts proprement dits ont été cultivés avec une grandeur

irégulière , mêlée d'extravagance ou de stérilité. Les tombeaux-géants des Egyptiens sont moins des œuvres d'art que le témoignage d'une patience infinie et d'une servitude profonde.

La sculpture égyptienne , exacte et grandiose , est raide comme les cadavres et inanimée comme eux. L'art de l'Hindoustan, sublime ou délicat dans le détail , vaste dans l'ensemble , est monotone et sans accord. Cette harmonie , la Grèce la donne au monde. Pour la première fois , la forme reçoit un culte ; elle devient divine par l'harmonie et la beauté.

Les Grecs avaient appris des Phéniciens l'art de l'écriture , emprunté aux Egyptiens les éléments de l'architecture et des mathématiques, de l'Hindoustan quelques théories mythologiques. L'heureux génie de ce peuple , génie d'unité et d'harmonie , n'a pas laissé trace d'imitation ou de discordance dans ses emprunts : la Grèce est éminemment harmonieuse. On admirera toujours l'accord parfait qu'elle a su établir entre la forme et la couleur, l'idée et la parole, l'image et le raisonnement.

Une Théocratie qui semble avoir régné sur les premiers temps de la Grèce avait ses poètes qui ne nous sont connus que par Homère , leur dernier reflet. Le naufrage du temps a emporté leurs poèmes sur la conquête des Argonautes, Héracléides, et Théséides primitives. Homère, encore debout , conserve une faible trace de l'époque sacerdotale.

La race nouvelle , avide de combats et de gloire , rompit l'ancienne constitution de la Théocratie, et produisit la nouvelle Hellénie qui date d'Homère et finit avec la décadence des républiques. Cette race merveilleuse a mérité les couronnes dont le monde a chargé l'autel de la Grèce. L'intérêt

l.,tLLc,r^CLb LiliRAIRES. fi

gence ne se débat plus sous les voiles du sacerdoce ; elle se "meut libre. Son premier élan produit les poèmes homériques , soit qu'on doive les attribuer à un seul poète ou à plusieurs. Pour la première fois l'esprit de l'homme se déploie sans liens. Il ne veut plus propager un dogme , exalter une caste, menacer un ennemi. Le poète est accessible à toutes les idées et à toutes les formes ; tout le frappe ; il redit ses impressions avec netteté , indépendance et grandeur. Aux qualités des poètes hindous, il joint la simplicité et la beauté de l'ordonnance , l'économie dans la richesse. Le monde des poèmes homériques est baigné d'une lumière pure ; ces œuvres unissent la précision historique et la poésie des détails , la clarté dans la narration et la force de l'imagination. Ce développement complet manque aux poètes de l'Orient primitif. Homère , grave et animé , déroule un tableau mobile, vaste, bien proportionné, surtout harmonieux ; c'est le caractère distinctif de l'art grec.

L'Iliade contient l'histoire de la vie guerrière dans les temps primitifs ; l'Odyssée, celle de la vie aventureuse. Les effets poétiques abondent dans ce dernier ouvrage dont la variété naïve fait le charme , les effets dramatiques dominent dans l'Iliade. L'auteur emploie des images physiques et palpables ; ses vers sont des paroles sculptées et lumineuses, comme le dit le Scholiaste. Cette clarté d'intelligence se perpétuera chez les Grecs.

La vie héroïque , peinte par Homère , s'éteint et fait place au génie républicain des cités grecques. Hésiode est déjà imprégné de cet esprit nouveau , qu'il mêle confusément aux traditions cosmogoniques : poète tempéré , sans grandeur, sans éclat, il faut l'étudier, comme témoin de la transition qui s'opéra de son temps et qui trans-

forma peu à peu les mœurs héroïques en mœurs républicaines.

Le mouvement est donné ; toutes les facultés du peuple grec se développent et tendent à la liberté ; quand il se voit menacé par la monarchie la plus puissante du monde , un nouvel élan lui est communiqué par le danger, sa force intellectuelle et son énergie guerrière s'en accroissent.

Pindare et Eschyle sont contemporains de cette lutte.

Pindare n'appartenait pas à cette race ionienne et démocratique, dont les sentiments prévalurent ; cet homme de génie était attaché aux principes et aux mœurs des Doriens, qui favorisaient l'aristocratie. Le peuple dorique avait ses arts spéciaux et ses poètes nationaux dont Pindare donne encore l'idée. L'origine dorienne de Pindare explique son enthousiasme pour les hauts faits des races antiques, pour les vieux souverains de la Grèce, les héros des temps primitifs et les habitudes de leur vie. Chantre du passé, dédaigneux des institutions nouvelles, il est souvent oriental par la marche des idées et le choix des images. Comme les poètes asiatiques il rapporte tout aux dieux ; doué d'une inspiration moins libre que celle d'Homère ; chez lui, la hardiesse des figures, la solennelle douceur du style, rappellent l'Orient théocratique. Dans Eschyle, même témérité orientale, jointe à l'enthousiasme de la liberté, orgueil des souvenirs mêlé à la soif de la victoire, vieilles traditions mythologiques servant l'indépendance nouvelle. Eschyle emploie un art qui vient de naître, et ne lui donne pas une forme accomplie. Mais quelle terreur et quel patriotisme ! Ses personnages sont des Titans.

Hérodote, l'Homère de l'histoire, créa la prose, et raconta dans un langage, libre des entraves du rythme, les événements de la guerre contre les Perses , les choses

remarquables que ses voyages lui avaient apprises, les traditions mythologiques , les mœurs et les préjugés des peuples , ce qu'il avait observé , écouté et senti. Plein de digressions, épique plutôt qu'historique, il brille par la clarté, l'abondance, la marche facile de la narration. Point de critique ; le merveilleux ne l'étonné pas ; chroïqueur et non juge, il répète, aux Grecs victorieux, avec une fidélité charmante, comment ils ont triomphé.

Sophocle perfectionne la tragédie, et accomplit dans son plus noble accord , l'harmonie de la conception et de la forme , de la pensée et du style. Le sentiment du sublime s'adoucit par une piété maie, profonde et tendre ; héroïque et humain, passionné et moral, noble et pathétique, il marque le point culminant de la civilisation grecque, le beau choix des proportions, l'accord des parties et de l'ensemble. La supériorité grecque se déploie dans les arts qui reproduisent l'homme extérieur ; la peinture , la sculpture deviennent l'expression poétique et éloquente des idées et des passions. ' ;

Les idées mystiques et symboliques de l'Inde , de la Perse , de l'Egypte , défavorables à la beauté, avaient sacrifié la forme à l'idée religieuse et l'avaient changée en symbole. Les Grecs immolèrent l'idée à la forme , mirent en première ligne la beauté et la réalisèrent complètement : leur Jupiter fut le plus majestueux des hommes ; leur Apollon le plus beau des jeunes gens. La pensée symbolique rentra dans le sanctuaire , avec l'horrible et le difforme ; le tumulte des passions perdit sa laideur. 31ème chez les écrivains semi-orientaux où le style colossal domine, chez Eschyle et Pindare,

une grâce terrible se maintint. Les statues grecques sont cahnes; amour, désir, douleur, effroi , se montrent dans un repos majestueux.

lu VUES GÉNÉRxALES.

Rien de convulsif, rien d'excessif : l'Apollon du Belvédère a vaincu , il est calme ; les faunes et les satyres sont des monstres , et ils sont beaux.

Euripide, Aristophane, Thucydide signalent le premier mouvement de la Grèce vers une décadence encore éloignée.

„, Euripide , sophiste d'un talent admirable , donne à la

tragédie plus de rapidité et de vie pathétique , moins de vraisemblance et moins de gravité. On lui reprocha l'abus des catastrophes et des surprises, des sentences et des axiomes. Admirable dans l'expression pathétique des passions, (1) peu curieux de ses plans et de la conception de ses œuvres ; il prodigua les sentences qui plaisent au vulgaire. Il réduisit le chœur religieux à n'être plus qu'un accessoire; il voulut surtout plaire, surprendre, et émouvoir. L'art commençait à s'épuiser ; on osait sourire des vieux dogmes; Euripide suivit le torrent du scepticisme nouveau.

Un homme vivait de son temps, misanthrope brillant , doué de l'imagination la plus caustique et du sens le plus droit, qui voyait la démocratie se perdre et perdre la Grèce; ennemi des sophistes , charlatans de morale , qui vendant le pour et le contre, et l'art de les soutenir par des syllogismes, anéantissaient le culte de la vérité, c'est-à-dire, toute morale, toute foi, et toute grandeur; — il se nommait iln\stophane. Il déclara la guerre à ces vices de l'esprit et de l'âme, et dans la flagellation universelle qu'il leur infligeait , il atteignit le talent et la vertu. Il s'acharna sur Euripide et sur Socrate son maître. Les Saturnales pleines de verve , de tristesse et de gaité, qu'il nomma comédie, ont tous les caractères du génie ; richesse d'invention ,

(1) V. plus lias, Euridipe et Bacine,

force dithyrambique, souplesse, richesse, ardeur , éclat, facilité de diction , profondeur de coup d'œil.

Thucydide écarte les fictions, et laisse de côté la chronique des nations étrangères. Il dit les troubles de sa patrie et l'état des partis avec une merveilleuse clarté, une grande ordonnance de plan et de détails, dans un style concis, sombre, élevé, suspendu entre l'éloquence de la tribune et le drame tragique. La douleur que lui inspirent les maux de son pays imprime à son chef-d'œuvre un intérêt grandiose ; il crée la forme historique qui a reparu avec Tacite.

Socrate meurt pour avoir professé le culte d'un Dieu unique, blessé les préjugés de son temps, proclamé la vérité morale, attaqué la tourbe insolente et spirituelle qui régnait au théâtre et sur les places publiques. Ce régénérateur de la civilisation Grecque eut Xénophon et Platon , l'un grand écrivain , l'autre homme de génie , pour amis, pour élèves et défenseurs.

Xénophon , qui a peu de profondeur et de grandeur , tñle l'histoire à la poésie et à la morale ; c'est le créateur du roman historique , tel que les modernes le connaissent. Platon , qui a donné à la prose grecque une forme aussi élégante et plus riche que Xénophon ; s'élevant au dithyrambe et descendant à la conversation naïve; habile dans la controverse captieuse, narrateur admirable, éloquent dans l'exposition des abstractions et dans la peinture dramatique des caractères , est l'expression suprême du génie harmonieux de la Grèce.

Le domaine de la critique, celui de la science et de V^t_ seront éternellement partagés en deux sphères , dont l'une obéit à Platon , l'autre à son rival Aristote. Les spiritua-

listes seront éternellement platoniciens ; les partisans de la critique et de l'expérience reconnaîtront toujours Aristote pour chef.

•Finesse, cohérence, et justesse signalent la manière d'Aristote , qui embrassa tout et sût tout éclaircir , tout placer dans son rang et dans son ordre : esprit encyclopédique et lumineux, qui fonda l'enseignement systématique, classa les connaissances acquises, et posa les fondements de la critique.

Les œuvres d'Isocrate offrent le dernier raffinement du langage. Uémosthènes, au contraire applique la sévérité de la dialectique h la discussion des affaires. Isocrate est artificiel; Démosthènes est un artiste.

Les mœurs avaient changé , les derniers vestiges de la rudesse héroïque avaient disparu. Une comédie douce et indulgente naquit et s'empara de la vie privée. Ménandre, le plus parfait et le plus pur de ces poètes , reproduisit avec une élégance presque idéale la réalité , le présent , les caractères humains; ensuite l'art dramatique, qui manquait de matériaux , périt épuisé. Dernier poète original de l'Attique , dernière expression de la civilisation antique, Ménandre couronne cette brillante carrière de trois siècles.

La création perd ensuite sa force et son énergie : poètes et savants réunis à la cour de Ptolémée, peintres et sculpteurs, copistes de Phidias et de Zeuxis , bibliothécaires et commentateurs, poètes didactiques, élégiaques et idylliques, continuent la gloire Grecque, par de petits tableaux de genre , des épigrammes et des églogues , des anthologies et des scholies. La poésie se perd en un mécanisme ingénieux , l'éloquence en un jeu de paroles. Les arts , la plus belle gloire des Grecs, brillèrent longtemps encore.

INFLUENCES LITTÉRAIRES. 7f.

Ce fut donc vers la beauté et l'harmonie de la forme que le goût hellénique fut entraîné. Exactitude de proportions , perfection d'ensemble , ordre dans la richesse , tel est l'art grec : éminemment fini, lucide, plasticque. Statuaires et poètes, peintres et orateurs tendent vers le même but, vers la beauté. La magnificence asiatique, le luxe monstrueux des Hindous , la monumentale exagération de l'Egypte, s'harmonient , se modèrent et se régularisent. Dans la conduite de la vie active , comme dans la science et les arts , une vive clarté de perception guide les héros , les orateurs et les poètes de la Grèce antique.

Cette prépondérance de la forme physique et de la beauté extérieure, firent naître des mœurs nues sans être austères^i les dieux grecs, actifs, héroïques, aventureux, ont manqué du type idéal de la vertu. La Grèce devait à l'Asie , sinon l'esclavage , au moins la réclusion des femmes. Les Etaïres (1), prêtresses de la beauté et de la grâce, avaient rang près de la matrone et de la vierge. La constitution démocratique, nourrissant les émotions de partis , armant les citoyens contre les citoyens, donnant aux passions politiques une puissance exagérée , acheva d'isoler les femmes dont l'avilissement produisit un genre d'immoralité spéciale, une dépravation fatale dont la trace se retrouve trop souvent chez Aristophane, et même chez Platon.

S VIII

Polythéisme romain.

L'originahité réelle n'est le partage d'aucune race ; c'est Cl) V. plus bas, Les Etaïres grecques.

toujours sur une donnée transmise, que les nations nouvelles élèvent leur temple et le construisent avec plus ou moins de modifications qui leur appartiennent.

Les Romains, armée permanente, voués au glaive et à la conquête, lorsque, après avoir longtemps méprisé les travaux de l'esprit, ils prétendirent à une littérature, se contentèrent d'imiter la Grèce.

La Grèce et Rome primitive ne se ressemblaient en rien. Au lieu de la variété des gouvernements helléniques, les Romains possédaient un gouvernement et un état puissants par l'unité^ dominateurs par essence. Les Grecs avaient été une nation multiple, divisée en tribus et en peuplades. Rome n'était qu'une ville {urbs) marchant à la conquête du monde connu, et qui l'accomplit. Avant l'époque conquérante, la vie romaine était agricole. Les Grecs étaient commerçants, voyageurs et navigateurs. Il n'y avait nul rapport entre l'imagination hellénique et l'imagination romaine. Frappés de leur infériorité, les Romains adorèrent les modèles grecs et cherchèrent à les reproduire. Cependant l'élévation de la pensée, une rudesse guerrière, surtout un vif attachement pour les travaux de la campagne, se manifestent chez ceux des auteurs romains qui ont le plus curieusement imité l'art hellénique, et c'est ce qu'ils ont de plus intéressant; un saveur rustique s'exhale des poèmes de Virgile (1) et nous charme par un sentiment naïf plein de majesté,

Rome, dans ses temps d'austérité conquérante, n'avait pour poésie que des chants guerriers, et des lois oraculaires, Lorsque Tarente, la Sicile et l'Italie inférieure furent conquises, les vainqueurs subirent les enseignements des vain-

(i) V. plus bas, Quelques noies sur Virgile,

eus. Polybc, conduit h Rome comme otage, écrit dans sa langue avec une rare sagacité, l'histoire des Romains. Livius Andronicus, prisonnier tarentin, traduit Homère et Eschyle en vers latins grossiers. Bientôt les esclaves devinrent nécessaires à leurs maîtres, qui apprirent d'eux l'art des rhéteurs, instrument indispensable de l'ambition politique, s'attachèrent avec anxiété à copier les foimes de l'art hellénique, et étudièrent les secrets des sophistes et des versificateurs, sans jamais attendre la perfection des Grecs, maîtres d'un idiome plus varié, plus souple et plus riche.

Les Romains, ne réduisirent point en épopée les traditions de leur cité, comme l'aAaïnt fait les Hellènes et même les Hindous, n'accomplirent pas, comme Pindare, le tableau dithyrambique de la vie héroïque, ne mirent en scène ni les grands souvenirs de la patrie, ni les figures historiques de Camille, de Lucrèce, de Coriolan, de Brutus, de Porsenna. Rome ne posséda ni théâtre ni épopée qui lui appartenissent.

n y avait dans l'âme romaine quelque chose de sévère et d'inexorable qui s'opposait au mélange de la vérité et de la fiction. Græcia mendax, (1) la Grèce menteuse, imitée des Romains, n'échappait pas à leur mépris. Lorsque Ennius emprunta aux Grecs la combinaison du dactyle et du spondee formant le rythme du vers épique, il ne pensa point à créer une épopée, mais des Annales.

La mythologie grecque, favorable à la fiction, indulgente aux erreurs des hommes et des dieux, aux mensonges des poètes et aux rêves des philosophes, permettait tout, en faveur de la beauté. Le polythéisme romain, religion austère, reconnaissait pour protecteur Mars, et non Apollon Dieu

(IJ V, à ce sujet, plus bas, Flavius Joscpe/te,

hellène. Jupiter romain, roi terrible, remplace le Zeus d'Homère, tout-puissant et voluptueux. La superstition profonde du Latium corrigeait l'indécence des dieux par la gravité des cérémonies ; même les bacchantes devenaient guerrières et violentes. De là les Atellanes, comédie burlesque particulière aux vieux Romains. Les masques caractéristiques des Atellanes qui semblent avoir donné naissance (1) aux masques de l'Italie moderne disparurent avec l'imitation grecque, bien que Plaute ait conservé quelques vestiges de cette rude gaité.

Lucrèce alla plus loin ; il emprunta aux Grecs , nonseulement le rythme et la forme, mais la doctrine philosophique d'Epicure.

Nul poète du Latium n'a déployé plus de génie et de mâle grandeur ; nul n'a chanté la nature avec une énergie plus intense. Il a emprunté aux Hellènes le i)ème didactique et scientifique, forme née, dans la Grèce mourante, des savants travaux de l'école Alexandrine. Le poète ne doit pas résoudre de problème ; il contemple la nature et chante. Lucrèce l'explique par une investigation anatomique. Admirable dans ses tableaux du monde , des bouleversements, des cataclysmes, des phases de la nature , il est âpre et subtil dans cette exposition de la doctrine épicurienne , qui répugne à la poésie.

Rome, sévère dans sa discipline, ne séparait pas le talent d'écrire du talent d'agir. Cicéron et César, agissaient et parlaient avec puissance ; Cicéron , esprit délié , fécond et souple, se rapprochait du génie grec ; César, plus grand et plus simple, était la dernière expression de l'activité ro-

fl) V. La comédie de l'Art et Charles Gozzi, troisième série (études italiennes et espagnoles.)

INFLUENCES LITTÉRAIRES. ft

maine. Cicéron a surtout contribué à créer la civilisation ""^littéraire des Romains ; il a réglé l'enseignement de l'élo- ■ ^quence , appliqué le langage latin aux sujets philosophiques, et fixé l'idiome vacillant. Fécond , harmonieux , et d'une suprême habileté comme écrivain ; vaste , facile , varié , comme orateur ; maître d'une grande pratique , de rhéteur, d'une gravité douce, d'une raillerie aitique, et d'une souplesse qui prend tous les tons, il a peut-être trop de mots et trop peu d'idées. Comme philosophe , il ex- " pose les théories avec grâce, clarté, élégance, éloquence. La décision de la pensée, la concision du style sont les ""^qualités qui manquent le plus à ce charmant et sympathique génie (1).

César les possède ; son style est vif, sa parole impérieuse et brève, sa narration simple, sa lucidité rapide. Il y a de l'homme d'état et du général d'armée dans cette coordination haute et ferme, dans cette régularité sans froideur, dans cette simplicité qui n'a rien de vide. Varron, polygraphe érudit, archéologue élégant ; Sal- ' ^luste i grand peintre de portraits, entaché de quelque af- '^ectation, et qui voulut reproduire Thucydide ; Tite-Live, €|ui, des traditions antiques, a composé une histoire demifabuleuse, admirable par la pureté du coloris, l'abondance de Ta diction , la grâce animée de la narration , surtout par Tâccent profond d'une âme romaine, doivent être cités. Les arts de la Grèce ont pénétré dans Rome. La vieille aristocratie meurt avec Brutus.

Une nouvelle ère produit Horace, Virgile, Ovide, Properce, qui écrivent sous l'œil du maître. L'éloquence du Forum reste muette.

(1) V. plus bas, Paradoxe contre Cicéron,

Virgile brille surtout par une délicatesse étrangère au vieux génie romain, et un amour ardent de la nature, qui est le fond de ce génie. Le bon Evandre et le berger du , Galèze sont les vrais héros de Virgile : dans les Gcor- (jiqies, une douceur d'âme admirable s'allie à l'expression la plus chaste et la plus juste. Voyez YÉncide, au contr^ traire ; les deux parties qui la composent, la partie italique et la partie troyenne, manquent d'harmonie ; le sentiment pur et profond qui y règne est gêné par l'imitation. Ce qu'il y a de plus neuf dans cette épopée, c'est la peinture de l'amour. Un sentiment de pudeur passionnée y respire et semble appartenir d'avance à l'ère chrétienne. Didon suffirait h la gloire de Virgile (1).

Properce, versificateur moins accompli que Virgile, et dont le génie était plus épique qu'élégiacque, fut le plus agréable poète de cette école imitatrice des Alexandrins, ^"" à laquelle se rattachent aussi Catulle et ïibuUe.

Horace, le plus brillant des poètes épicuriens, reproduit

""^^ en vers latins les poètes lyriques de la Grèce ^ et perfec-

"^■^ïonne la satire, seule forme poétiqu.e que les Romains

eussent inventée, tableau comique et spirituel de la vie

~ privée. L'ode "d'Horace est concise, élevée, souvent vigou-

""^^ reuse. Sa satire, toute romaine, étincelle d'esprit, de bon

^ sens et de justesse. «w»**^

Plante avait reproduit des pièces grecques avec quelques altérations, maisa^rc une puissante verve de style^Térence les traduisit plus fidèlement et avec une grâce ravissante, ""^a tragédie dès Romains fut plus factice encore; leur plaisir tragique était de voir trois cents lions s'entre dévorer dans le cirque ; leur drame était de remuer et d'écraser le monde.

(*) V. plus bas, quelques notes sur Virgile.

Dans les tragédies de Sénèque, déclamations laborieuses, des masques héroïques se jouent, comme des marionnettes colossales , creuses et sonores.

Le passage de l'ère d'Auguste , à celle des empereurs , fut marqué par l'apparition d'un écrivain fécond et corrompu , dont la mollesse séduisante annonce un commencement de dégénération , Ovide , poète plus asiatique que romain. Il se joue du polythéisme avec une verve infinie , double preuve de la décadence de la religion et de celle de l'art.

Réfugiées dans le stoïcisme , les âmes qui avaient de la grandeur, furent irritées par les flatteries prodiguées aux plus horribles tyrans qui aient pesé sur le monde ; on vit Sénèque et Velleïus professer dans leurs écrits l'admiration fanatique des vertus d'un autre âge, et se venger par l'exagération de leur austérité , de leur avilissement même. Ceux qui, comme Juvénal et Pline l'ancien, avaient un talent vigoureux et une âme honnête, n'évitaient ni l'enflure des métaphores, ni la recherche de la phrase.

Pline, l'ancien , réunit dans une encyclopédie éloquente les connaissances physiques de son époque ; Lucain , rhéteur enthousiaste de la liberté , faible dans sa conduite , prodigue les éloges à Néron qui les paie en lui envoyant le bourreau. Son poème , énergique déclamation , est une histoire , non une épopée. Martial et Pétrone émanent de la licence romaine qu'ils reproduisent et qu'ils décrivent. Les orgies asiatiques, en pénétrant dans Rome après avoir traversé la Grèce, s'étaient empreintes d'une fureur et d'une corruption gigantesques qui se révèlent dans Pétrone , Martial , Juvénal : c'est le contre-coup des mœurs stoïques. Perse cacha dans des vers symboliques la misanthropie anière que lui inspiraient ces

841 . VUES GÉNÉRALES.

temps. Snièque le pliilosoi)hc, nourri des axiomes grecs , et surtout de ceux des stoïques, éblouissant d'éclat et de saillie, paraît h côté de l'aimable Pline le jeune, esprit dont l'éloquence n'est pas sans recherche. Cette seconde époque, qui commence avec César et finit avec Adrien , est fermée par un prodige ; Tacite l'historien réunit l'âme de Catoii et le génie solennel de Démosthènes, l'art profond de Thucydide et une sagacité que nul n'a dépassée.

Ici s'arrête la littérature vraiment romaine ; pour caractère, elle a l'élévation du sentiment national; elle est fière même dans ses écarts. Les écrivains que nous avons le plus sévèrement jugés, Perse, Velleïus, Sénèque, offrent de rares et fortes beautés. L'histoire est le domaine du génie l'omain : haute et simple chez César; ornée sans exagération , éloquente sans enflure, chez Tite-Live ; chez Tacite, éclatante comme le drame, et s(jmbre counne le regret.

La source de l'éloquence et de la gloire romaine est tarie; l'Orient reprend l'influence; et la Grèce, toujours fertile, étonne encore le monde.

SIX

'rraisilion du polyhcisme au christianisme. — Seconde période grecque.

Le Latium est détruit, la cité-reine , capitale du monde, embrasse toutes les mœurs, toutes les nations, tous les langages. L'archilileclure se fait égyptieime, lyrienne , parthe et numide. Le Ca^j-tote s'ouvre à tous les dieux. La vieille

Rome, égoïste et dominatrice, a perdu ses souvenirs sacrés et impérieux ; et dans cette affluence des nations rivales que Rome attire à elle , la Grèce reprend sa supériorité éternelle. La cour de Ptolémée avait nourri longtemps une population de savants et de versificateurs de peu de génie ; la décadence de la Grèce se retrempe dans l'énergie romaine. Après un siècle de repos, la seconde époque hellénique s'annonce pendant la lente propagation du christianisme judaïque qui jette une partie du peuple et de l'armée aux pieds de Jésus. L'Orient renouvelle la civilisation pour la troisième fois.

Les écrivains grecs de la décadence conservent quelque naïveté dans la forme et décrivent des mœurs poétiques. Théocrite , sans altérer le langage des pâtres, des bouviers et des pêcheurs de Sicile , jette sur son tableau une couleur pleine de charme. L'anthologie est semée de traits délicats et gracieux ; Callimaque a du mouvement et de l'harmonie. Stace au contraire, se perd dans l'affectation et la nullité ; son bruit mesuré n'est plus de l'art. Pendant que des pagényristes insipides déshonorent la prose romaine, les Grecs ont Plutarque , Arrien , Lucien, Hérodien. Marc-Aurèle et

Julien , empereurs de Rome , deux grands hommes, écrivent en grec avec élégance et dignité. plutarque , chroniqueur et raconteur aimable , mais non pas naïf , écrivain plein d'onction, de verve et de charme, naît en face de Lucien, admirable railleur-. Voltaire de cette autre décadence , flagelle l'auteur d'une époque qui ne voulait plus croire aux dieux et se réfugiait dans la magie, qui exérait la vérité et se laissait dominer par les sophistes ; brillant auteur comique, auquel il n'a manqué qu'un théâtre. Arrien est assurément l'historien le plus remarquable d'Alexandre, Hérodote a écrit avec énergie et simplicité

l'histoire des Césars dépravés qui succédèrent à Marc-Aurèle. Julien , doué d'une âme haute, d'un esprit noble et du talent le plus brillant, combine dans son style, sur lequel se joue un reflet oriental, la manière de Lucien et de Xénophon. Sa lutte contre un siècle entraîné vers le christianisme a nui à son talent que l'on a trop oublié et qui s'est comme englouti dans le torrent de la civilisation nouvelle qui triomphait.

Nous voici sur les limites de deux mondes. Le monde antique finit. Les dieux s'en vont : Jéhovah reparait , appuyé sur son fils devenu homme, identique à son père, et uni à lui par l'amour. Le polythéisme a fini sa course. On ne veut plus de ces symboles impuissants, immoraux, usés, flétris, qui ont accueilli dans leur sein Héliogabale et Néron. Les esprits se tournent de nouveau vers l'Orient. Le polythéisme expire dans un long combat.

Influence asiatique et chrétienne.

Le conflit est immense et toutes les nations y prennent part; l'Asie surtout, la vieille Judée, l'Inde, mère des rêves mystiques , l'Egypte symbolique , enfin l'Orient tout entier qui fait de nouvelles irruptions dans l'Occident. La foi de Jésus s'imprègne des théories asiatiques.

On veut assimiler aux doctrines et aux dogmes chrétiens le Sabéisme persan. Origène, écrivain remarquable, essaie d'harmoniser avec le christianisme la doctrine hindoue de

Influences littéraires. 87

la métempsycose. Le paganisme, guidé par l'empereur Julien, essaie en vain de renaître. La Grèce elle-même, devenue chrétienne , offre à la religion nouvelle l'appui de son éloquence , de sa subtilité, de son érudition. Quelques philosophes se rangèrent sous l'autre bannière , et le combat fut plein d'intérêt; les néoplatoniciens, qui voulaient remplacer le paganisme par des doctrines saines et spiritualistes, furent les seuls adversaires dignes des chrétiens. Alors parurent dans ce tumulte les Plotin, les Porphyre, les Jamblique, les polémistes, soulevant un tourbillon d'idées et de savoir où l'éloquence et l'art devaient périr.

Les vrais orateurs sont Basile, Grégoire de Naziance,

Chrysostôme , immortels par le mouvement

qu'ils communiquèrent au monde , imitateurs heureux de

l'antiquité grecque, chefs de la nouvelle civilisation et dont

les noms ne périront pas.

Depuis longtemps l'introduction des idées et des locutions étrangères au sein de la langue latine en avait altéré la pureté. L'invasion des dialectes barbares avait précédé l'invasion armée. Sénèque et Lucain, Espagnols d'origine, offrent les défauts et les qualités des Espagnols modernes. Afri-

cains, Gaulois, Gétules, Égyptiens, avaient transformé l'idiome de Rome. L'imitation de l'Orient, dont nous avons vu plus haut l'influence s'étendre et s'affermir, augmenta cette complication et créa une langue nouvelle, compliquée, obscure, dont quelques hommes se servirent avec habileté. La dialectique pressante d'Augustin, son érudition, son éloquence subtile et étincelante; la terrible et sombre ferveur de saint Jérôme, familier avec les livres hébreux; la puissance de Tertulien, la verve de Lactance, - offrirent un spectacle singulier; nés dans les contrées les plus éloignées de Rome, instruits, doués de force et de

génie, ils rédigèrent des pensées éloquentes en style barbare, mélange de savoir, d'incobérance, de recherche et de vigueur; dialecte sans exemple jusqu'alors.

Peu à peu tout changeait: le culte de la forme finie disparaissait devant le culte de l'arabesque et de l'infini. La religion chrétienne s'appropriait, en les modifiant, les formes de l'architecture grecque; la belle église de Sainte-Sophie s'élevait à Constantinople, et ce dôme, que l'architecte Anthemius jetait hardiment dans les airs, semblait une image audacieuse de la foi nouvelle qui suspendait l'homme entre deux éternités.

Partout le nouveau type se montrait. Vénus ne sortait plus des eaux, beauté féconde et créatrice, soumettant le monde à l'amour, et l'amour à la volupté; la vierge-mère était adorée, pudique dans son enfantement miraculeux, symbole de chasteté dévouée. L'Apollon radieux cédait la place au Christ souffrant. La foi n'était plus fiction et poésie; c'était chose sévère et divine. Les barbares menaçaient; la société tremblait sur ses bases. Le christianisme, qui ne remédiait pas à l'affaiblissement des mœurs, à l'énerverment des âmes, à la dissolution des liens sociaux, à la perte de la liberté civile, à la mort de l'énergie morale et du sentiment patriotique, reconstituait une patrie céleste où se réfugiaient les âmes tendres et croyantes, et rejetait dans l'obscurité les arts plastiques du polythéisme. Forçant les hommes misérables à redescendre dans la profondeur de leur âme, il les éloignait du culte de la forme et des arts (qui en dérivent).

L'avènement du christianisme au trône de la civilisation et du monde fut d'abord funeste à la sculpture, à la peinture et à la poésie. L'ancien Olympé, qui les avait protégés, n'était plus qu'un fantôme, et la religion nouvelle

daignait à peine s'abaisser jusqu'à eux. Elle proscrivait les exercices gymnastiques de la Grèce, et le développement libre du corps. La sculpture, qui avait dû sa perfection à ces mœurs antiques, devint raide et mesquine, pendant que l'architecture, art éminemment religieux, s'enrichissait de créations hardies. Le génie lyrique et l'art musical, art passionné, infini et enthousiaste, s'exaltèrent.

Sans vie réelle et sans valeur, une poésie païenne, factice et décolorée, survécut au polythéisme. On essaya aussi d'appliquer aux dogmes chrétiens le rythme des poésies païennes. Prudentius, Vigilantius et d'autres s'épuisèrent dans ce labeur stérile.

, C'est la longue route à travers les siècles a légué un trésor

de connaissances variées à Byzance, qui ploie et se courbe comme l'opulent héritier que ses trésors embarrassent, que les vices de ses ancêtres énervent, et qui traîne dans un éclat impuissant ce double fardeau. Là régnait une foi demi-platonique, demi-voluptueuse, pleine d'exaltation, d'austérité, d'éloquence, conservant des traces mythologiques et mêlant au culte chrétien le souvenir des voluptés de l'Asie. Au milieu de ces mœurs fausses, bizarres et corrompues, des paroles saintes renaissaient, un culte pur se formait. Les barbares s'avancent; ils vont rappeler à

"une vertu plus mâle ce monde énervé , ces hommes ivres de sédition , de mysticisme et de subtilité théologique , ces chars dorés, ces meutes d'esclaves, ces troupes d'eunuques, ces femmes vivant au milieu des parfums, ces jeunes chrétiens aux sandales emperlées, reposant sur des lits d'ivoire incrustés d'or, sous des portiques de jaspe, dans des palais aux vitraux colorés, et disposés pour les diverses saisons; ces gens qui voulaient bien s'agenouiller devant la croix ,

"mais non se sacrifier à leur pays et leur foi. Ce monde perdu

fut la proie des Goths et des Huns. Les peuples de proie chassent les populations romaines, incendient les villes, égorgent les enfants et les femmes. Rome, prise et reprise, est enfin brisée comme un jouet. Les Goths régissent dans la Grèce et dans la moitié de l'Italie ; les Vandales désolent l'Espagne et l'Afrique.

Attila, le dernier, part du pied de l'Altaï. Toutes les hordes caucasiennes , la moitié des nations germaniques le suivent. L'empire tombe démantelé ; il n'y a plus que villes fumantes, statues brisées, peuples moissonnés, arts expirants; on peut croire la civilisation anéantie, l'esprit humain frappé de mort. Il se régénère.

S XI. Ère chrétienne. — Influence septentrionale.

Sans les barbares , l'Europe aurait croupi dans un état de marasme éteint , plus déplorable que l'état sauvage. En faisant couler le sang des Romains , ils reconstituent l'empire allongé. Une sève nouvelle, farouche et puissante , circule dans le corps social.

Tout fermente alors confusément et obscurément dans l'empire romain détruit. Pour former notre civilisation , il a fallu que le génie septentrional et païen de la Scandinavie et de la Germanie se heurtât contre le génie oriental, l'influence grecque , la foi chrétienne et la littérature des Romains. Au génie septentrional se rattache l'établissement de la féodalité , si puissante sur l'Europe ; au mysticisme

asiatique enté sur la foi religieuse, la grande expédition des "croisades; à l'influence grecque, la subtilité métaphysique des écoles : à l'influence latine, l'imitation des classiques, l'imitation qui a guidé toutes les littératures du midi de l'Europe.

Il n'est pas une des conquêtes de la civilisation depuis quinze cents ans, dont le germe ne se trouve contenu dans les influences que nous venons d'indiquer.

Le Germain naissait poète ; il marchait au combat sous l'inspiration du barde ; sauvage et illétre , il possédait l'enthousiasme intime qui depuis si longtemps s'était enfui des âmes romaines et grecques. Goths, Mains et Vandales , couverts de sang , vêtus de peaux de bêtes , chantaient sous la tente d'Attila, devant le trône de Théodoric , les vieilles races et les traditions héroïques de leurs rochers paternels. L'admiration pour Rome a trop calomnié ces peuples du nord , qui saccagèrent l'empire , mais qui avaient de longues injures à venger. La déloyauté , la tyrannie , la cruauté des enfants de Mars et leur supériorité dans les arts de la guerre comme dans ceux de la civilisation , avaient pesé d'une manière atroce sur ces Germains, ces Bretons, ces Suèves, ces Parthes, qui revenaient enfin, plus nombreux et plus forts, détruire le Capitole oppresseur. Ce n'étaient point des races méprisables; les Goths surtout, d'un caractère plus doux et plus facile que les autres barbares ; ils furent suivis dans la route d'une civilisation nouvelle , par les Anglo - Saxons et par les Francs.

L'influence du nord se rattache aux bardes d'Irlande et de Bretagne, aux Skaldes Scandinaves , aux poètes Gallois. De l'esprit de leurs compositions, du génie de leurs chants, modifié par le chris-

tianisme , altéré par les révolutions du

temps et des empires , par les souvenirs de Rome et de la Grèce , ont émané la littérature et les arts de l'Europe moderne.

C'est dans l'obscurité antique de la Scandinavie que les plus fortes empreintes de ce génie septentrional se laissent encore saisir.

Les chants épiques de l'Edda nous introduisent dans cette barbarie colossale ; dans le Ragnarokur Scandinave ; tout est bref, mystérieux et monumental; un déluge de sang confond les dieux et les démons, qui disparaissent à la fois sous ces ondes lugubres ; tout y respire la lutte contre la nature et le mépris de la vie. Dans ces restes monumentaux de la civilisation du nord, point de théogonie variée et brillante; une sévérité pleine d'unité et de terreur, mais surtout de tristesse; moins de paroles que de faits ; et une dernière catastrophe toujours douloureuse.

Le Beowulf Anglo-Saxon, et le Livre des héros (Heldenbuchli) nous révèlent les souvenirs effacés de ce monde primitif, Scandinave , Gothique et Germain. Le peuple souverain , la nation armée se meuvent au-dessous des chefs, possesseurs du sol, et obéissent fièrement à des maîtres de leur choix.

Cette terrible influence septentrionale envahissait l'Europe. En devenant chrétiens, les hommes du nord ne perdaient ni leurs habitudes ni leur génie. Le paganisme s'évanouissait devant le christianisme ; non sans un mélange bizarre. Les vieux poètes en adoptant la forme chrétienne, conservaient souvent un fonds païen et septentrional: l'activité intellectuelle pénétrait jusqu'au fond du nord, dans les monastères de l'Irlande et de l'Ecosse , pendant que les

châtres chrétiens se laissaient corrompre par les idées et les formes gothiques (1).

Les contes populaires et les vieilles lois irlandaises ; les livres de Leacan^{de} de Sligo, de Ballymoie, les annales d'Uí Faelga, de Tighearmach, de l'archevêque de Cashel, toute cette littérature irlandaise , ensevelie dans la poudre des bibliothèques , avait pour historiens et généalogistes les Seanchaighi ; pour romanciers les bardes , qui mêlaient à la tradition mythologique la tradition historique ; pour compilateurs de lois les Brechons. Le peu de documents qui nous restent sur cette littérature nous permettent cependant de jeter un regard lointain sur les arts anciens d'une contrée si malheureuse aujourd'hui. A peine quelques vestiges de coutumes anciennes, conservées dans les comtés de l'Irlande , et une langue que peu de personnes comprennent ou étudient, portent -ils témoignage de cette civilisation éteinte.

N'oublions pas les bardes, dont le souvenir nous est parvenu si grand, si héroïque et dont la seule trace se trouve dans les fragments épiques de l'Oisian irlandais, défiguré par Macpherson, et que nous connaissons sous le nom d'Ossian. Les chants des vieux Keltés , dont Macpherson a donné une parodie (2) , sont surtout remarquables par l'énergie active et la concision. Une teinte plus mystique règne chez les bardes Gaéliques (Aneurin, Taliesin et Merdyn, que l'on a transformé en Merlin) , païens à peine christianisés , qui essaient d'identifier les deux croyances , et de combiner avec la foi de Jésus le culte mithriaque et les idées druidiques.

(1) V. plus bas, des Comédies de Hiverosivitha.

(2) V. seconde série, Les Pseudonims anglais, (Ossian et Macpherson.)

Cependant Byzance assoupie conserve ses trésors littéraires. L'occident , plus barbare en apparence possède une énergie plus féconde. Parmi les Anglo- Saxons (1), Alfred forme la langue nationale. Charlemagne a ses moines chroniqueurs , ses annalistes, et ses philosophes. Dans le nord apparaît l'architecture nommée gothique, manifestation du génie septentrional et du génie du moyen âge ; élevant l'âme vers le ciel par la hauteur démesurée des voûtes , elle flatte l'imagination par la richesse des ornements ; architecture de mystère et de variété infinie, colossale et symbolique.

^ Le passé poétique des Romains, c'était la Grèce; le passé poétique des Grecs, c'était l'Egypte et l'Inde, Notre passé, notre antiquité , c'est le moyen-âge septentrional. Du génie septentrional sont nés cet amour de la nature, cette contemplation mélancolique, ce culte des femmes, et cette méditation tendre, abstraite , souffrante, que le génie oriental repousse, et l'u\ a donné un caractère nouveau à la littérature et aux arts chrétiens.

S XII

Influence des langues romaines.

L'influence septentrionale , gothique, Scandinave, germanique, normande, influence neuve pour le monde, rencontra l'influence latine , la tradition savante , qui gardait le trésor des connaissances acquises. Ces deux civilisations

(1) V. sixième série (l'iliades Anglaises Poésie des Anglo- Saxons.)

se touchèrent : l'une vénérée , l'autre incomplète ; l'une entourée de bandelettes sacrées , l'autre attendant sa naissance d'une convulsion pénible. Sous Théodoric , un dernier effort de la littérature latine rappelle avec faiblesse et timidité , mais sans prétention et sans emphase , les beaux temps de Rome, Cette vivace énergie de l'idiome latin conserva un point de communication entre l'antiquité et le monde nouveau.

Les Romains transmirent à l'Europe occidentale les connaissances et les études grecques , et commencèrent l'éducation du moyen-âge, qui, s'emparant des souvenirs païens, fit de Brutus un héros , d'Alexandre un paladin, de Vénus la vierge Marie. Les idiomes nouveaux, nés de la corruption du latin, mal parlé par tant de peuplades, patois à peine formé, ne suffisaient pas aux affaires publiques. Le latin, langue de la diplomatie, de l'Eglise et de l'instruction , servait à rédiger les chroniques, les actes publics , les chants pieux, et même les enseignements théologiques. De là cette vénération vouée au latin ; vénération qui, surtout dans les pays où le clergé a été puissant, en Italie, en France, en Espagne, ne s'est jamais éteinte. Rome , dont la littérature se modelait sur la Grèce , communiqua son goût aux nations romanes; les nations teutones résistèrent à cette influence.

A l'époque où notre examen nous a conduits , la langue latine est reléguée parmi les langues mortes. Par une insensible transition, les dialectes de la langue latine se séparent, s'isolent et laissent loin d'eux leur source commune, l'idiome du Latium. Le provençal, destiné à mourir le premier, éclot le premier de la langue romaine corrompue. L'italien, né de la langue rustique de l'Italie, se perpétue et se fixe. L'espagnol, mêlé de gothique, de latin et d'arabe.

conserve une partie de son caractère primitif. C'est dans le français que le latin domine le plus. L'anglo-saxon et toute une littérature écrite dans cette langue périssent. Du mélange de cet idiome

avec le français naît l'anglais moderne. Le saxon, issu de la vieille langue gothique (1), enfante l'allemand moderne. Des langues, des nations, des poésies nouvelles apparaissent dans cette confusion de l'Europe.

Les rapports d'homme à homme n'étaient plus les mêmes, les rapports du sexe fort et du sexe faible avaient subi une modification profonde. La vie aventureuse des conquérants septentrionaux aimait à se fier au hasard et à le braver. L'expression de l'amour était devenu mystique, d'ardente et de sensuelle qu'elle avait été jadis. La femme, que les païens avaient enfermée dans le sanctuaire de la famille, passait enfin pour digne des hommages du puissant et du fort ; dans ce rôle important et nouveau, placée sous la protection de la Mère de Dieu, elle sortait du cercle des soins domestiques. De là naissent féodalité, chevalerie, galanterie ; la poésie chante les périlleuses entreprises, le pouvoir des femmes et de l'amour sur notre vie, les délicatesses infinies qui naissent de cette passion. Cette littérature chrétienne et moderne, qui a inspiré les romans et chansons du moyen-âge, les sonnets chevaleresques et galants, les drames fondés sur le danger des situations plutôt que sur le développement du caractère, a pour maîtres Pétrarque, Caldéron, les Troubadours, éminemment romantiques. Dante est chrétien avant tout. Le génie de la chevalerie et du christianisme fait partie du génie de Shakespeare, sans l'absorber.

(1) V. plus bas, Vie et mort des langues Européennes.

INFLUENCES LITTÉRAIRES. ft

Les influences septentrionales, les initiations du culte odinique, les anciennes associations germaniques, avaient préparé le génie féodal, dévouement libre envers l'homme libre, qui rend, en échange de cette servitude volontaire, une protection généreuse : ce dévouement existait depuis longtemps en Germanie. Réalisé dans la féodalité, mêlé à la fraternité chrétienne, il reçut d'elle une sanction pieuse, et se transforma en chevalerie.

Mahomet, héritier du christianisme et de l'astrologie arabe, avait régénéré l'Orient par un stoïcisme fanatique et voluptueux. Sa religion fit un seul corps des Arabes, Syriens, Turcs et Persans ; l'ismaélisme, secte terrible qui courait au meurtre sous l'inspiration de la volupté se joignit au mahomélisme, son ennemi, pour effrayer l'Occident chrétien. Les barbares orientaux firent trembler sur leur trône les empereurs de Constantinople. Les papes armèrent la chrétienté. Aux cris de : Dieu le veut ! Dieu le veut ! on se précipita sur l'Asie, et les croisades décidèrent une nouvelle fusion des peuples. Les nations sauvages qui avaient envahi l'Europe, confondues avec les nations vaincues, se rejetèrent de nouveau sur l'Orient, qu'elles inondèrent.

Ce fut la grande époque de la poésie chevaleresque, que les troubadours firent fleurir en Provence, d'où elle se propagea en Allemagne et chez les Italiens. Les Minnesingers allemands, plus graves et moins sensuels que les Provençaux, chantèrent à la cour des empereurs souabes un amour éthéré et une chevalerie divine.

D'anciennes ballades remaniées pour exciter l'enthousiasme des Croisés produisirent les poèmes sur Charlemagne, que le faux archevêque Turpin a compilés et réunis dans son étrange roman ; ces épopées, devenues populaires, reproduites, altérées, modifiées, parvinrent jus-

qu'au xv^e et xvi^e siècles. Les Amadis n'en sont que le reflet lointain. Le Boyardo, le Pulci, l'Arioste, finirent par les tourner en raillerie ; le Don Quichotte de Cervantes leur porta le coup mortel.

Les seuls poèmes vraiment chevaleresques sont les poèmes de la Table-Ronde , où se développent les premiers essais de galanterie. Un platonisme singulier s'y mêle aux idées chrétiennes, aux aventures germaniques, aux merveilles de l'Orient mystique et aux souvenirs des bardes du pays de Galles. Le Titurcl de Wolfram d'Eschenbach est peut-être le plus remarquable produit de cette combinaison du platonisme chrétien avec les mœurs dures et fortes des Germains et des Normands.

Du génie septentrional, transformé en génie chevaleresque et modifié par le contact de l'Occident avec l'Orient, émanèrent donc une poésie originale, un art original , une littérature chrétienne, septentrionale, encore mal élaborée, et qui suivit une route différente , selon le génie de diverses nations. L'action des études romaines ne cessait point de dominer l'Italie et la France. Le souvenir toujours impérieux d'Aristote et de Platon, celui des subtilités byzantines et des discussions théologiques, éternisées par le génie grec et mises en œuvre par le génie de l'Occident, créèrent la scholastique. Rome , toujours politique et savante dans la gestion de ses intérêts matériels, ramena vers elle toute la chrétienté, dont elle devint le tribunal permanent; les arts chrétiens eurent pour capitale sacrée, pour centre et pour sanctuaire l'antique Rome, qui accomplit ce que n'avait pu faire le christianisme primitif. Le catholicisme se rendit maître de toutes les sectes , en les balançant l'une par l'autre, en équilibrant la Gnose des théosophes, l'inspiration des mystiques, la réalité des Ébionites,

l'idéalité des Docètes, l'ascétisme des uns et la foi pratique des autres. Ce travail fut achevé par la philosophie ihéologique du moyen-âge, labyrinthe immense, dans les détours duquel de fortes intelligences se plongèrent et se perdirent avec bonheur.

Les monuments les plus précieux du moyen-âge sont les monuments théologiques et poétiques. En première ligne se montre l'Edda Scandinave ; puis les Nibelungen germanique. « les Enfants de la Nuit, » Iliade du Nord, « pleine de » sang et de vie , de grandeur et de meurtre , de noces et » de cadavres, ;> comme dit le chantre antique. Le poète ou les poètes qui ont retravaillé cette tradition Scandinave, d'après les mœurs allemandes , nous montrent des héros de fer, des cœurs de bronze, des caractères indiqués d'un mot. Tout est dur, colossal et à vives arêtes; c'est le Nord lui-même. Le poème espagnol sur le Ciel vient ensuite; véritable épopée, d'un intérêt bien plus puissant, parce qu'elle suit la réalité historique. Enfin, il ne faut pas oublier les poèmes chevaleresques français, narrations brillantes, variées, surtout ingénieuses.

§ XIII.

Les Arabes. — L'Espagne arabe, — Les Persans.

L'Arabie, qui ne possédait autrefois, comme nous l'avons dit plus haut, que des chants lyriques dictés par l'orgueil, l'amour et la haine, se complut aux féeries de la Perse, qui elle-même les avait empruntées aux Indiens. Sur

100 VUES GÉNÉRALES.

ce modèle furent composées les Mille et une Nuits , chef-d'œuvre de l'imagination orientale. La doctrine mahométaine , qui emprisonnait la poésie et l'art dans le Koran , amas de la magie, du sa-beïsme, du gnosticisme et du manichéisme, fragments réunis sans ordre , non sans génie, par une main puissante, repoussa les jeux de l'esprit persan; et tandis que les Ottomans se renfermaient dans le cercle étroit où leur prophète les parquait , le génie plus libre des Arabes se joua dans ces

belles et naïves fictions , délices du monde entier, magnifiques et merveilleuses comme le ciel et les fleurs d'Orient : les Mille et une Nuits.

Un siècle et demi s'était écoulé depuis l'hégire , quand la famille des Abassides , en montant sur le trône des khalifes, y porta l'amour des arts et des lettres. Tout-à-coup la civilisation arabe, jusqu'alors endormie, prit un essor inattendu et rapide, et jeta une lueur plus impétueuse que durable , qui projeta sur l'Europe une teinte très-prononcée. Aaroun- Al- Raschid et Al - Mamoun firent de Bagdad la capitale des lettres ; leur cour se composa de poètes et de philosophes ; les chameaux chargés de livres grecs et persans couvraient les routes qui conduisaient à Bagdad et à Bassora. L'Espagne, conquise par les Arabes, se peupla d'académiciens et de savants. Les caprices de l'architecture mauresque s'élevèrent sur le sol espagnol et dessinèrent sur l'azur du ciel la diversité pittoresque de leurs feuillages taillés dans la pierre. L'étude de la grammaire, de la poésie, de l'éloquence fleurirent à Cordoue, à Grenade, à Séville. L'Orient et l'Occident , confondant leurs goûts dans cette région mitoyenne, firent naître une chevalerie musulmane , un christianisme mêlé d'enthousiasme arabe. Du ix^e au xii^e siècle, le génie subtil et éblouissant des Arabes éclata et s'évanouit. Dans cette

foule de poèmes arabes, dont la liste , conservée à l'Escorial, remplit vingt-quatre volumes, on cherche en vain un poème épique, une comédie, une tragédie : le goût national n'a pas changé ; il est resté lyrique et enthousiaste connue au désert.

L'Europe, jusqu'à nos jours, ne connaît que des fragments de peu d'importance de ces grands historiens arabes, dont les orientalistes vantent la simplicité et la sublimité. Leurs philosophes, Averroès, entre autres , et Avicenne , nous sont plus familiers. Ils n'ont pas été sans influence sur la scholastique et sur la philosophie. Plus ingénieux que profonds, plus subtils que logiques, plus enthousiastes que hardis, ils embrassèrent le culte d'Aristote , et épuisèrent h le commenter les forces de leur génie. Dans les sciences naturelles, dont nous ne nous occupons pas ici , ils se montrèrent inventeurs. Ce furent eux qui ouvrirent la route à la chimie et à la physique. Les arts de l'industrie, qui rendent la vie facile et douce, leur doivent beaucoup de découvertes qui attestent la fécondité ingénieuse de leurs esprits. Longtemps avant nous ils se servaient de la poudre à canon et du papier.

Les Persans, dont l'activité intellectuelle avait toujours été contraire au monothéisme de Mahomet , s'écarterent bien plus que les Arabes de la lettre de sa loi. La Perse conserva d'antiques fictions qui racontaient le combat de la lumière et des ténèbres; elle produisit les poésies religieuses des Soufis qui unirent l'accent de la passion sensuelle à la dévotion la plus exaltée , la double extase de l'âme et des sens.

S XIV

Les slaves au moyen-âge.

La famille des Slaves , qui comprend la Pologne et la Russie , et qui possède un caractère spécial , compte au nombre de ses idiomes (sans parler du vieux slavons, langue des écritures saintes), le russe, l'illirien, le croate, la langue de la Carinthie et de la Carniole, le bohème, les dialectes de la Haute et de la Basse-Lusace, le polonais, le silésien et le slovaque.

La muse slave, malgré une inspiration naïve, un sentiment de la nature qui ne manie ni de grâce ni de fraîcheur, tient peu de place dans l'histoire intellectuelle. Innocente et gracieuse, elle est

privée de force et de variété ; les peuples qui l'ont cultivée, ont été privés d'une nationalité capable de concentrer sous la forme poétique toutes les traditions de leur race.

Les vieilles poésies populaires des Russes joignent la gaîté et la féerie ; un mélange de données Scandinaves et de souvenirs tartares s'y fait sentir ; les Bohèmes possèdent une antique poésie remarquable par l'héroïsme mélancolique. Chez le Serbe, plus méridional, un accent tendre et fier s'allie à une verve plus féconde ; l'hymne du pasteur indépendant retentit sur sa Giizlè, instrument à une seule corde. Dans les fragments épiques serbes, l'inspiration pastorale prête à la nature la flamme et la vie poétiques ; les colombes parlent, les coursiers écoulent, les fleuves gémissent, les villes

insultent l'assiégeant, ou poussent des cris de terreur quand l'incendie et la guerre les déchirent. Une piété ascétisante, une contemplation douce, un héroïsme gracieux, jamais tragique ; une délicatesse naïve, sans idées enthousiastes ; telle est cette poésie serbe et polonaise primitive. Lyrique et souple, le génie slave auquel manquent la vigueur passionnée du Midi et la puissante énergie du Nord, a créé des idiomes mélodieux et sonores qui se distinguent par une variété singulière de sons vagues, comme des murmures plaintifs et mélangés, inconnus aux autres langages ; idiomes qui se plient aux accents de l'idylle ou de la valeur guerrière, et qui sont surtout pathétiques et gracieux.

Il a manqué aux Slaves une vraie patrie. S'ils n'avaient pas courbé leur front sous le joug Scandinave, allemand et turc, si les mille rameaux de ce grand fleuve ne s'étaient pas égarés dans les domaines soumis à diverses tyrannies, cette langue aurait conquis une place plus haute dans l'histoire de l'intelligence ; cette place, l'avenir la lui réserve. Les Lithuaniens, qui semblent se rattacher aux Slaves, et qui parlent cependant un langage différent, ont eu aussi leur poésie humble et domesli(que ; nuise triste et pastorale, pleine de modestie et de douceur, féconde en diminutifs et en tendresses caressantes, expression des mœurs d'un peuple timide, que le gantelet de fer des chevaliers teutoniques brisa sans peine et sans pitié.

Les Hongrois, enfin, peuple venu de l'Orient, se vantent d'une littérature et d'un langage qu'eux seuls cultivent, d'accents lyriques pleins de joie et de verve, mêlés d'axiomes et de sentences. Au moyen-âge appartiennent tous ces essais, tous ces efforts qui semblent plutôt des espérances que des résultats. L'avenir appartient à ces peuples. . .

XX

L'Italie catholique.

Le colosse de Rome est tombé. Sa chute est suivie d'une confusion féconde, au sein de laquelle nous avons démêlé plusieurs points d'arrêt et comme plusieurs sources de civilisation ; — le génie du Nord, — la féodalité, — la pensée religieuse et chrétienne, — enfin la chevalerie. Les peuples se classent, les langues modernes sont nées, les littératures et les poésies s'isolent, chaque nationalité se fixe et s'assied.

Après la Provence, l'Italie se dessine la première ; la France occidentale n'a encore que des contes gais et mordants, ou des récits de chevalerie. A l'ère de la poésie provençale, chaînon intermédiaire et brillant, composé de chansons, de satires, d'hymnes, d'élégies amoureuses, succède l'Italie moderne.

Non-seulement Rome avait conservé les étincelles du génie antique , mais elle avait reconquis le pouvoir moral. La pensée politique du Laliun survivait à l'empire des Césars; réfugiée dans le Vatican, elle fut ressaisie par les pontifes qui disposèrent des royaumes. Le ressort du monde n'était j)lms le glaive, mais la foi. Dépositaires et juges de la croyance, les papes tinrent la balance de l'Europe. Rome devint le chef-lieu de l'unité chrétienne qui la reconnut pour reine. L'ère du catholicisme était éclos.

Il devait naître , au moyen-âge , un homme qui exprimât cette époque et ses combats. Cet homme qui vit le

jour en Italie , sous l'influence catholique , fut Dante. Un reste de grandeur païenne et de vigueur romaine se mêle chez lui à la philosophie du catholicisme , à la niétapiivsiue des écoles, à l'énergie des passions barbares. Il est Goth, Romain et Chrétien. Dictateur de l'idiome italien, il adonné un corps poétique à la croyance chrétienne, et fait vivre éternellement dans son épopée le triple monde de l'enfer et des ténèbres, de la purification et de la souffrance, de la béatitude et de la lumière. Tout est vision et tout est palpable dans cet étrange chef-d'œuvre, triple fiction transformée en réalité. Unité, variété, sentiment de l'infini; de l'abîme aux splendeurs du ciel une chaîne merveilleuse de tortures , de souffrances , de plaintes , de remords , de regrets, d'espoirs, de consolations, de bonheur et d'extases; ce monument sans modèle s'éleva comme les cathédrales du moyen-âge , sans que l'on sût de quelles profondeurs il surgissait.

Dante, c'est le christianisme du moyen-âge, quand la nouvelle nationalité italienne n'était pas encore formée. Pétrarque et Boccace signalent le changement singulier qui précipita les mœurs italiennes de la barbarie dans la mollesse.

Une rare aptitude aux arts qui flattent les sens , trait spécial de l'Italie moderne, se joint chez elle à la persévérance des études classiques. Le mouvement d'imitation grecque que nous avons observé chez les écri\ ains de l'Italie ancienne , s'est continué en Italie avec moins de virilité et plus de grâce; l'abus de cette grâce imitatrice a produit un style maniéré mêlé de qualités supérieures chez Dante, Pétrarque et Boccace. Pétrarque qui a enrichi son idiome d'admirables plaintes élégiaques , et Boccace , narrateur charmant ; les deux plus ardents promoteurs des études an-

tiques; rendirent à l'Europe, plongée dans un énergique désordre, le sentiment du goût et de l'harmonie littéraires. Ils portèrent dans cette réhabilitation de l'antiquité un enthousiasme infatigable. Les canzoni et les sonnets de Pétrarque, élégies ducs à l'inspiration des troubadours , œuvres mélodieuses et tendres, résument la littérature chevaleresque , symbolique , platonique des poètes provençaux ; nul n'a peint de couleurs plus raffinées cette pudeur passionnée et chrétienne, cet amour de l'âme, cette exaltation morale dont nous avons admiré le premier germe ou plutôt le pressentiment vague dans la Didon de Virgile.

Boccace donne à la prose italienne un beau caractère , trop cicéronien peut-être, rempli de majesté et d'élégance. Le Décameron , modèle des narrations légères , s'élève audessus des œuvres sérieuses de Boccace , tant le caractère en est ingénieux et dramatique , l'intérêt doux et naïf.

Les bourgeois commerçants de l'Italie, au milieu de leurs festins spkndides et de leurs fêtes éclatantes, riaient de cette chevalerie bardée de fer que le reste de l'Europe admirait encore. Un érudit spirituel, Pulci, flatta le goût contemporain (1) en parodiant les fictions chevaleresques avec une gravité de raillerie qui fonda l'école d'ironie poétique , spécialement italienne; ironie qui émane de l'imagination , comme celle de la France naît du bon sens. Boiardo le suivit, puis Aiioste, le roi de

cette école. Chez celui-ci nulle amertume, point de satire. Représentant du génie classique, il raille sans âpreté l'esprit aventureux et les fictions bizarres des nations modernes. C'est la moquerie d'un enfant malin qui suit un géant à la piste, et se joue avec la lance du paladin ou la baguette de la fée. De

(1) Vif l'esprit des Étrusques sur le 7^e siècle, (Italie au 15^e siècle.)

là un poème dont la folie est délicieuse, et qui, sans parler jamais à la raison, brille comme le prisme aux feux du soleil.

Au 15^e siècle, le christianisme qui avait modelé les institutions nouvelles lit éclore des chefs-d'œuvre dans la sphère des arts. Sous le polythéisme, la beauté physique adorée par la Grèce, avait inspiré les artistes. Sous la loi du christianisme, la beauté morale, présentée par l'évangile comme le but commun de l'humanité, leur servit de guide. Ce fut en Italie, siège central de la foi, que ce développement eut lieu, du 15^e au 16^e siècle. Tout en étudiant la forme et la beauté chez les payens, les artistes chrétiens s'inspirèrent de la Bible et de l'Evangile. On sait que la souffrance et la difformité répugnaient au polythéisme hellénique, qui les avait bannis du domaine des arts. Amoureuse du beau, idolâtre de l'harmonie, la Grèce confondait en un seul mot (*kalon*), le beau et la vertu; tout au contraire, l'abnégation et le malheur étaient adoptés par le christianisme. La souffrance était la base de cette nouvelle religion dont le Dieu avait expiré sur une croix. L'art des anciens était éminemment fini; leur but était de représenter des formes vivantes, humaines, et de les idéaliser en les précisant. L'art des modernes tendait à représenter ce qui était divin, ineffable et infini. L'art chrétien ouvrait au génie des peintres et des sculpteurs, une voie nouvelle et variée, une immense légende, avec des saints, des esclaves, des rois, des femmes, des vierges, des ascètes, des guerriers. Michel-Ange s'inspira des terreurs de la Bible hébraïque; Raphaël s'environna d'une plus douce lumière, celle de l'Evangile. Une foule de talents secondaires les suivirent. Cette magnificence des arts italiens au 15^e siècle est le

grand phénomène de l'ère catholique, et la plus brillante manifestation de son génie.

Cependant les Politiciens et les Philophes disputaient au passé les débris littéraires de Rome et d'Athènes, exploraient la philosophie platonicienne, la littérature hébraïque, et la cabale judaïque. Les néoplatoniciens de Florence cherchaient avec curiosité le rapport qui, selon eux, avait uni la philosophie grecque aux antiquités Orientales. Renchen transportait en Allemagne ces doctrines, qui donnaient naissance à la philologie moderne.

Ne désavouons pas cet héritage de Rome et de la Grèce, brillamment soutenu par l'Italie et la France, ce dernier écho des arts et de la poésie antiques. Les peuples qui ont accepté le joug des études et de l'imitation romaines s'isolent violemment de ceux qui ont obéi à l'influence du génie septentrional. Ce double développement de l'intelligence a donné: l'un Racine, le Tasse, Molière, Machiavel; l'autre, Shakespeare, Dante, Rabelais, Cervantes. L'Italie a porté dans cette imitation, la souplesse de son génie poétique et une rare facilité d'invention; la France, une philosophie pratique et une causticité élégante, surtout un merveilleux bon sens.

Parmi les Italiens qui adoptèrent l'idiome vulgaire, un seul retrouva non seulement le style, mais la pensée poétique des anciens Romains: ce fut Machiavel, grande intelligence, froide, puissante, dominatrice. Tacite et Jules César revivent en lui. Comme il lui manque une patrie, et qu'il ne sait où se prendre, il désespère de la nationalité italienne, et propose un moyen violent pour at-

teindre ce but : la tyrannie. Le monde sait avec quelle profondeur il en a tracé le tableau et mis à nu les ressorts. La science politique naît avec Machiavel; science sans entrailles, qui

combine les moyens de succès avec une sagacité inexorable. La plume dont il se sort pour les exposer est de bronze comme sa raison. Rien de généreux , de tendre, d'humain dans ses doctrines de domination ; c'est le roc décharné, où l'aigle des empires bâtit son aire.

Le tjiéâtre italien excella dans deux genres originaux , que le pédantisrae ne corrompt pas; la pastorale mêlée de morceaux lyriques; et la farce, où éclatait sans gêne la verve pittoresque du génie national. Machiavel , profond misanthrope, consacra une belle comédie à la peinture nue de la licence de son temps. Ce n'est pas la misanthropie, c'est une immoraUté effrénée, qui règne dans les pièces de cet homme de génie, dont le nom même est infâme, Arétin, fruit grossier de la débauche italienne. Plein de sève araère , il mérite d'être cité comme un écrivain fécond , incisif et cynique, digne de l'époque des Borgia (1).

La chevalerie, dont nous avons vu les merveilles et l'iiéroisme devenir une source d'ironie pour les Italiens , s'est tournée contre elle-même , et a créé une nouvelle poésie comique, dont les anciens n'avaient pas l'idée. Dans le genre burlesque, Berni, qui suivit l'Arioslc, ne se contenta plus d'une raillerie doucement voilée d'un demi-jour de féeries. Au heu de sourire, ce versificateur fécond et piquant se mit h rire aux éclats. Une longue école de poètes Bernesques le suivit ; rieurs éternels et indécents , que le sacré collège proscrivait en les lisant, et qui ont fait les déches de cette nouvelle Italie voluptueuse , indolente, un peu enfantine, qui a produit cependant Galilée et Machiavel. Dans une tête de moine bizarrement organisée , l'étude des langues anciennes, se mêlant à cet amour des bouf-

(1) V. seconde série de ces études, L'Arétin,

fonneries, produisit la langue elles \ioésies tnâcaroniques (1), folie dont le xvi" siècle s'amusa beaucoup, et dont nous avons retenu quelques vers.

La tragédie italienne, modelée sur la tragédie latine, qui n'est elle-même que le calque déclamatoire de la tragédie grecque, n'a reçu de Trissin, de Tasse même qu'une existence pompeuse et débile. L'expression des passions y est ampoulée autant que faible ; l'étude des caractères , nulle. La complication des incidents et la majesté des sentences, défauts d'Euripide, outrés par ces écrivains, sont devenues insupportables à tout lecteur doué de sentiment et de goût.

Tasse, auteur d'une mauvaise tragédie, retrouva son génie pur, brillant et surtout sensible, lorsque son entliousiasme ardent lui révéla le vrai poème épique des nations modernes. Les croisades lui fournirent cette admirable épopée qui n'appartient pas seulement à l'Italie, mais à l'Europe clirétienne, la Jérusalem délivrée.

Le poème épique, après Dante , avait revêtu en Italie une forme que les anciens ne connaissaient pas. Les vers ne se suivaient phis dans le cadre d'un chant tout entier; de petites strophes ou romances détachées, d'une longueur égale et d'un rythme semblable, composaient des chants qui formaient le poème. On dirait que la paresse italienne, et ce besoin méridional de jouir de tout aux moindres frais possibles, se révèlent par ce seul fait ; le génie lyrique pénétra dans l'épopée, et cette forme nouvelle fut adoptée par l'Italie, l'Espagne et le Portugal.

Poète platonicien par excellence, chantr harmonieux des sentiments exaltés et délicats, Torqualo Tasso a porté très-loin la perfection de l'ensemble, l'unité dans la va-

(1) V, nos Études sur le XVI^e siècle, - Les Trois Moines,

riété , la beauté idéale des caractères , la lucidité du plan , surtout l'intérêt d'une fable brillante sans être romanesque, et la grâce des détails.

Guicciardini , qui écrivit l'histoire sans éclat , non sans sagacité ni sans pureté, possédait une vue nette et juste des choses et des hommes. Ce qui lui manque , c'est l'amour du beau moral et le sentiment de la patrie.

Sannazar, Ruccellaï, Bembo, se renferment dans l'admiration des modèles et le soin curieux des formes et du langage : chez eux, ainsi que chez le Trissin, des éclairs de sensibilité et d'imagination se joignent aux témoignages d'un goût cultivé, mais stérile en beautés originales.

Le christianisme, l'étude de l'antiquité, le sentiment vif du beau dans les arts et de l'harmonie des sons , enfin une volupté molle et quelquefois licencieuse, née d'un mauvais état social et de la culture de ces arts même , ont influé sur la littérature moderne de l'Italie, à laquelle un de ses enfants a dit avec tant d'énergie et d'éloquence :

Or druda or sena di straniere genti, '

Raccorcio il crin, brève la gonna, il femore

SuUe piume adagiato ; i di languenti

Passi oziosa e di tua gloria immemore.

Aile mense, aile danze, il figli tuoi

Ti seguon sconsigliati. (1)

Les arts ont profité de cette mollesse qui n'a pas empêché l'Italie moderne de produire avant le xvii^e siècle, Dante et Machiavel, les plus puissantes intelligences de leurs temps, Tasse, le plus tendre, le plus harmonieux, le plus intéressant des poètes épiques; enfin, Pétrarque et l'Arioste.

Cl) Fantoni, connu sous le nom de Labindo,

S XVI

L'Espagne catholique.

Le génie des peuples romans et du catholicisme au moyen-âge s'est conservé en Espagne. Elle a fondé son drame sur la galanterie raffinée et spirituelle , sur la vie humaine considérée comme un enchaînement d'aventures périlleuses, et sur la foi catholique (1). Une lueur orientale varie le fond romanesque de la littérature espagnole ; une teinte d'exagération arabe en accroît la singularité.

Le catholicisme fut la vraie patrie de l'Espagne. Maures, Juifs, Arabes, étaient des adversaires politiques et des damnés qu'il fallait exterminer. L'inquisition , institution politique, frappa d'abord les Arabes, auxquels jamais l'Espagne n'a pardonné leurs conquêtes , puis les Hébreux, confidents et trésoriers des rois , enfin les protestants.

Effacée de toute l'Europe, la poésie provençale des troubadours se perpétua en Catalogne et dans l'Aragon, qui parlait le même langage. Ausias Mardi fut auteur d'un roman remarquable, devenu européen, *Tirant-le-Blanc*.

L'admirable poème du *Cid*, plein de sévérité ardente et d'énergie pittoresque, appartient au moyen-âge, ainsi qu'une foule de romances, expressions lyriques du même héroïsme. Exempts de la sensuelle mollesse Italienne, elles respirent un dévouement naïf, mâle et passionné; le sublime abonde dans ces compositions dont le cadre est

(1) V. dans la série espagnole de ces études, la *Devocion de la Cruz*.

étroit, la pensée grande, le style simple, la couleur vigoureuse, la sensibilité profonde. Quand le *Cid* meurt, les drapeaux qu'il a pris à l'ennemi, frémissent et tremblent en pleurant leur maître :

Banderas antiguas, tristes. De Victoria un tiempo amadas, Tremolando estan al viento, Y lloran aunque no hablan.

Le cheval du *Cid*, *Babieça*, qui vient voir son maître mourant, est plus doux « qu'un mouton », et ouvre ses grands yeux tristes.

« *Enlro el cavallo mas manso, » Que una cordillera niansa, » Abriendo los anchos ojos » Como si sintiera, y calla. »*

Dans d'autres chants, spécialement arabes, bien qu'ils soient écrits en espagnol, l'amour, la gloire, la jalousie, ont imprimé cette flamme de poésie orgueilleuse et violente qui distingue les Arabes du désert.

Le roman chevaleresque, né en France au moyen-âge et cultivé par l'Espagne, produisit les *Amadis* espagnols. Ils se distinguèrent des narrations françaises par une couleur plus grandiose, plus pastorale, plus ornée. Cette teinte pastorale et guerrière est spéciale à la poésie castillane primitive, qui n'a rien desavant et ne puise aucune leçon dans l'antiquité. Elle emprunte à la fois les nuances provençales, le feu de l'Arabie et l'intéressante variété d'incidents qui caractérise le roman chevaleresque français.

Laconique et nu, le style des historiens espagnols primi-

lii VUES GÉNÉRALES.

tifs est un style de faits, dégagé de toute parure, *Lopede- Avala*, raconte les meurtres et les perfidies de *Pierrele-Cruel* avec une impassible gravité.

Jusqu'à Charles-Quint, le sentiment le plus profond et le plus énergique de dévouement pour la patrie, la foi et la femme aimée respire dans cette littérature spéciale, sans rapport avec les langues payennes, qui ont exercé tant d'influence sur l'Italie. L'originalité espagnole fut ardente et spontanée, féconde en cris douloureux en accents passionnés, en plaintes profondes, qui trahissent les violences du cœur et la ferveur sérieuse de la foi. L'amour, qui pour les Provençaux était un jeu, pour les Italiens une volupté, fut pour les Castillans extase ou supplice.

Quand les armées espagnoles eurent conquis une partie de l'Europe, les mœurs changèrent, ainsi que la poésie. *Boscan* imita *Pétrarque* et modifia le rythme castillan. La molle rêverie de l'amant de *Laure*, étrangère au génie de l'Espagne, mais qui, par sa subtilité, son doux balancement lyrique et son exaltation romanesque, n'était pas inconciliable avec ce génie plus sombre et

plus vivement accentué , s'introduisit dans la littérature castillane. Garcilaso imita Boscan; l'un et l'autre mirent en honneur la netteté, la précision, la délicatesse du coloris. Mendoça le Portugais les suivit de près, et ne fut pas indigne du maître. Ces chantres mélancoliques et tendres étaient tous des guerriers et des hommes d'Etat, « tantôt maniant l'épée ardente , tantôt enivrés des douceurs de la science , » comme le dit Mendoça ;

Aora en la dulce sciencia embevecido , Ora en el uso de la ardiente espada.

Les idées et le style portugais se distinguent par plus de mollesse et de langueur , un retour plus fréquent et plus passionné vers les tableaux de la nature physique , vers la fraîcheur de ces bocages et de ces rivières qui , sous un ciel ardent , offrent à l'homme la plus douce des voluptés. Les poètes idylliques du Portugal , Saa de Miranda et Herreira, sont , de tous les poètes européens, ceux qui ont jeté le plus de passion et d'ardeur dans leurs pastorales. La grande gloire de ce petit pays, dont l'héroïsme a brillé d'une lueur si passagère et si vive , c'est Camoëns.

Camoëns remplace toute une littérature et toute une histoire. Le Portugal serait détruit , que ses annales , son génie et ses héros vivraient dans les Lusiades, Une enivrante vapeur, mêlée de patriotisme énergique et d'ardeur voluptueuse s'exhale de ce chef-d'œuvre, écrit sous les feux du tropique; l'imitation de la mythologie payenne y a laissé des ombres et des taches , mais la sensibilité de Tasse s'y joint aux brillantes couleurs d'Arioste, aux peintures héroïques d'Homère; c'est la plus neuve et la plus grandiose des épopées modernes.

Les historiens espagnols et portugais du xvi^e et du xvii^e siècles approchent des anciens pour l'intérêt, la perfection du style et l'éloquence simple ; acteurs comme ces derniers des événements qu'ils racontaient, ils puisaient des inspirations nobles dans leurs souvenirs , leur foi et leur orgueil.

Les Italiens avaient composé des épopées burlesques, où les paladins jouaient des rôles extravagants et vulgaires. Les Espagnols s'emparèrent du point de vue contraire; leur respect pour l'héroïsme, leur dicta l'histoire sérieuse des gueux et des fripons , (pi'ils transformèrent en héros. Quelquesuns de leurs ouvrages en ce genre sont des modèles de

116 VUES GÉNÉRALES.

gaîté. L'ironie espagnole , craignant de s'attaquer aux ridicules des grands et des prêtres, s'attachait aux vices du peuple. De là un roman tout national , où la gaîté de la bassesse et des mœurs vagabondes contrastent avec la réserve habituelle des idées et des manières castillanes , le Roman picaresque. Lazarille de Tonne , par Mendoça^e en fut le premier modèle. La plaisante famille des Giüzman à'Alfarac/ie et des Gilbtas de SantilUuie appartient à cette souche primitive : elle joint au mérite de l'originalité la verve et la variété comiques.

Il se trouva un homme qui , mêlant à cette moquerie dirigée contre le vice sensuel et grossier l'ironie des exagérations nobles et brillantes, créa par cette fusion de deux railleries opposées un roman inimitable ; — Cervantes. Seul parmi tous les écrivains, il a réuni dans son immortelle satire tout ce qui peut rendre l'humanité ridicule sans la rendre méprisable. Don-Quichotte, c'est la vertu chimérique, Sancho-Pança, c'est l'homme matériel plongé dans les jouissances grossières; l'un et l'autre se narguent et s'estiment mutuellement : le corps se moque de l'âme, l'âme se moque du corps. Chez la nation la plus grave s'est manifestée la plus poignante et la plus poétique \vo\w\Cervantes, en portant le dernier coup à la chevalerie , c'est-à-dire à la poursuite de l'idéal chrétien dans la vie guerrière, a entouré la noble victime d'éclat et d'honneur.

Le même homme a contribué à former le théâtre espagnol, dont la base nationale est placée dans les mœurs castillanes, dans le goût des aventures héroïques, l'amour des événements extraordinaires, et les ardentes passions de l'Ibérie, surtout dans le dévouement à une religion impérieuse. Lope de Vega, auteur d'esquisses innombrables, a donné la première impulsion à ce drame, que Cervantes a doté de

beautés plus mâles, qu'une multitude d'écrivains ont enrichi de drames intéressants, et que Calderon a perfectionné.

Rapide dans le développement de ses intrigues admirable par la fécondité, le pathétique de ses situations et la verve lyrique de son éloquence souvent mêlée de teintes arabes, ce membre du saint-office, vieux guerrier devenu moine, a écrit la tragédie et le drame catholiques par excellence. Il n'approfondit pas, il plane. Devant ses yeux resplendissent au sein des nuages une gloire chrétienne, une sainteté éternelle, vers lesquelles il s'élance d'un vol ferme. Entraîné vers ces régions mystérieuses, il peint rapidement et avec une fougue dédaigneuse. Chez lui point de caractères savamment détaillés, de philosophie ni d'analyse; les mœurs aventureuses et galantes de son pays tiennent le premier plan; l'élan des passions, le choc des situations, l'accent lyrique des douleurs et des joies remplit l'espace intermédiaire; et Dieu, le Dieu triple et unique, domine l'ensemble, auréole toujours présente, tonnerre toujours menaçant.

Après avoir lu un drame de Calderon, tout palpitant de violence amoureuse et de fanatisme inexorable, la Dèvo'tion de La Croix (1), par exemple, entrez dans un musée d'Espagne; vous y trouvez le même caractère; — masses de lumières et larges ombres, extases angéliques et chairs sanglantes, instruments de tortures et séraphins remplissant les lieux; la foi catholique tout entière, plus ferme, plus brûlante, plus redoutable qu'elle ne fut jamais en Italie.

Le théâtre espagnol, qui excita dans le dix-septième siècle l'admiration de l'Europe, forma Corneille et nous donna

(1) V, dans la série espagnole de nos études, l'analyse de ce drame.

le Cid. Arrêtons-nous après Calderon, le plus grand des poètes catholiques d'Espagne, comme nous nous sommes arrêtés après le Tasse et l'Arioste.

XVII

L'Occident catholique.

L'ère glorieuse du midi, soumise à l'influence de la papauté, va céder le pas à l'époque brillante des peuples septentrionaux, lorsque, résistant au catholicisme, ils ont délaissé la foi pour l'analyse et la croyance pour le doute.

Cette réaction était inévitable. Le besoin d'aimer et de croire résulte de l'organisation des hommes du midi, comme celui de savoir, d'apprendre et de juger est spécialement développé dans les races du nord. Il était naturel que la culture intellectuelle du midi, qui tient à un instinct poétique de foi et d'amour, précédât celle du nord. Nos instincts devançant notre réflexion : à la jeunesse l'amour, à la vieillesse la pensée.

Vous diriez ([ue la France est l'aiHieau intermédiaire qui lie les peuples du nord à ceux du midi ; de cette situation moyenne et tempérée est né un génie spécial , qui n'est ni poétique coinnie celui de l'Espagne, ni pittoresque comme celui de l'Italie , qui a pour marque caractéristique le bon sens caustique, qui répugne toujours à la foi aveugle et n'aborde qu'avec modération ou regret l'érudition et la métaphysic^ue. C'est Je pays de l'iinecdote, de la conversa-

tion légère, de la raison pratique. La langue française est la plus faiblement accentuée de toutes les langues ; chez elle les longues et les brèves sont d'une délicatesse de nuance imperceptible qu'on n'a pu donner pour base à aucune prosodie ; nos vers ne sont pas rythmés comme les vers latins et grecs, qui procèdent par iambes, anapestes, ou trochées. Non que notre idiome manque d'harmonie, mais cette harmonie légère, fondée sur la flexible grâce de ie muet , ne peut se comparer ni à celle de l'espagnol, qui retentit comme le clairon, ni à la grave mélopée allemande, dont tous les mots portent leur accent , dont chaque syllabe est une forte note musicale.

Dès les premiers temps la France donne la préférence à l'esprit sur l'imagination, au bon sens pratique sur la poésie, à la raillerie sur l'enthousiasme , à la clarté sur la rêverie. Dans les romans de chevalerie communs à toute l'Europe, et où sont célébrés

Les Ogiers et Rolands De qui les menestreaux font les nobles romans.

le trouvère français mtroduisit une ironie mordante, chère à la race indigène dont le génie questionneur et raisonneur demande à la poésie compte de ses fictions et ne lui permet guère une rêverie molle et vaporeuse , un élan intérieur et irréfléchi.

Le caractère des fabUaux français , c'est la raison narquoise et populaire. Le trouvère picard ou normand était comme le Parisien moderne , inexorable dans sa raillerie. Ses anecdotes Jourgeoises et ses historiettes ont pendant plus de cinq siècles défrayé tous les théâtres. Dans ce genre

éclate surtout la fécondité inventive du génie français, qui exige des faits et non des mots , et qui n'a jamais voulu se payer de riens sonores. L'allégorie même devint positive chez les Français : ce n'est plus un symbole vague et éthéré, c'est une réalisation vivante d'objets métaphysiques. Le Roman de la Rose , encyclopédie allégorique , poème ingénieux et froid , se compose d'une ironie philosophique et d'une spirituelle narration. Jusqu'au moment où la réforme vint remuer l'Europe , la France joignit à ces fabliaux des chansons piquantes et tendres , des satires poétiques, comme celles de Villon , et les récits des chronic[ueurs Villehardouiu, Joinville, Froissart, remarquables par le mouvement du style et la franchise du coloris. Le plus éloquent et le dernier d'entre eux , Comines, grand penseur, politique profond , appartient à l'école de Machiavel. Son caractère particulier est d'unir à la religieuse ingénuité du chroniqueur la raison cruelle du Florentin. Il est en France le seul écrivain de son espèce.

L'Allemagne, jusqu'à l'époque de la réforme, imite d'abord la Provence , dans les chants lyriques de ses Minnesimjer, puis la France septentrionale dans des allégories satiriques, parmi lesquelles l'apologue de Rceineck Fucelis ou le Livre du Rctiard , est la production la plus remarquable. La langue allemande s'était refaite , défaite et reconstruite plusieurs fois ; les querelles féodales déchiraient cette contrée dont elles étouffaient le développement intellectuel. Vers la lin du quatorzième siècle , les bourgeois allemands furent saisis d'un amour subit pour la poésie, et se mirent à façonner , sur un modèle grossier et selon des lois mécaniques, l'antique poésie. L'esprit des vieilles compositions chevalc. ssqnes jeta encore (liciques lueu s; plus d'ime ballade populaire , née de l'indépendance helvétique , mérite

d'être répétée. Mais l'Allemagne jusqu'à Luther, comme l'Angleterre jusqu'à l'époque de Spencer et de Shakspeare, ne fait que préparer son avènement intellectuel que la réforme doit activer. Les ballades écossaises, pathétiques et dramatiques, d'une mélancolie profonde, composent jusqu'à ce moment, avec Chaucer, tout le trésor de l'Angleterre. Imhateur de Pétrarque et de Boccace, Chaucer est le seul homme doué d'un talent énergique, qui, depuis Roger Bacon jusqu'au seizième siècle, illustre la littérature de son pays. Déjà vous trouvez chez lui l'observation fine et sagace des caractères, l'art de raconter et de faire valoir l'anecdote par les détails, et l'intuition philosophique de l'humanité, gloire des Anglais modernes.

La langue anglaise s'est formée des éléments les plus disparates. Le teutonique en est le fond; le normand, né du latin, en a diversifié la trame; de tous les pays du monde des mots et des tournures sont venus croiser dans tous les sens ce tissu bizarre. De là, élasticité, liberté, variété de teintes énergiques et fines.

§ XVIII.

Ère de l'analyse protestante.

Avec le quinzième siècle, une carrière nouvelle s'ouvre: l'imprimerie, la poudre à canon, la boussole et le papier sont inventés. Les esprits sont préparés: tout change de face. La guerre s'arme du feu destructeur, la navigation d'un guide fidèle, la pensée d'un véhicule rapide. La mort

qui, dans les combats anciens abattait quelques hommes par le glaive et la hache, renverse des générations et dévore des armées. L'écrivain, au lieu d'une tribune isolée et solitaire, trouve pour auditeurs le monde et les siècles. Le globe, dont une faible partie était connue, se dessine dans son ensemble et n'a plus d'asile inexploré.

La réforme protestante suivit de près l'invention de l'imprimerie, le nouveau système militaire et le nouvel élan de la navigation. Du quinzième siècle jusqu'à nous, le monde européen a marché dans cette voie de critique, de philosophie analytique et expérimentale. Cette influence nouvelle eut peu de prise sur les nations méridionales; mais la France, l'Allemagne, l'Angleterre marchèrent à grands pas dans la route de la civilisation analytique.

La France surtout, dont nous avons déjà fait remarquer la sagacité et l'esprit ironique, semblait avoir donné le signal de cette marche nouvelle. On avait vu les poètes railler la cour et l'Église, et Villon suivre avec plus de verve la trace satirique de Clopinet et de Jean Meung. Au commencement du XVI^e siècle, Rabelais, le premier-né de la réforme (Caliban de la plaisanterie), immole dans sa burlesque épopée les papes et les évêques. Les uns, comme Jean Calvin, par la sévérité de leur génie; les autres, comme Montaigne, par la pittoresque et ondoyante allure de leur récit, élargissent ce sillon. Dans le feu des guerres religieuses, la langue se trempe, l'éloquence se forme, les Mémoires et les factums abondent (1); la Satire Mémoires, le plus piquant des pamphlets, fait époque. La ferveur des études latines et grecques entraîne dans une fausse route de pédantisme Ronsard et toute son école; la littérature

ii) V^e seconde ère, l'ère des lumières

La culture et la sociabilité de la France se forment et éclosent à la fois.

De cette sociabilité française émane le Mémoire historique, le seul genre d'histoire qui nous convienne, celui dans lequel nous avons excellé. Notre histoire véritable, ce sont des lettres, des anecdotes et des portraits, œuvres de bonhomie et de vanité, où l'amour-propre prend ses aises. La

vie en France se compose d'actes et de sensations beaucoup plus rapides et plus vives que dans les autres pays de l'Europe : ces sensations, recueillies par nos gens de cour, d'église ou de cabinet, forment une admirable galerie d'études sur l'humanité vue dans l'état social. Aux Mémoires de Retz, de Saint-Simon, de madame de Staël, aux Confessions de Jean-Jacques, les peuples étrangers ne peuvent rien opposer; c'est de l'esprit, de l'éloquence, de la conversation et du drame. Les femmes, mêlées au tourbillon social où elles portaient leurs vives passions, ont contribué pour leur part à cette bibliothèque de Mémoires. Ce serait une grande perte pour l'histoire de France, si Marguerite de Valois ne nous disait pas les intrigues de la cour sous Charles IX ; la princesse de Condé, les misères domestiques de Henri IV ; mademoiselle de Montpensier et madame de Motteville, les deux régences; madame de Sévigné, la splendeur de Louis XIV; madame d'Épinay, la corruption brillante de Louis XV, madame Roland, les luttes sanglantes de la révolution.

Le XVIII^e siècle produisit beaucoup de Mémoires curieux, au nombre desquels il faut ranger les causeries de Montaigne, représentant éblouissant et mobile du bon sens français. Montaigne, ni la France n'abdiquent absolument le catholicisme, auquel ils font subir un mélange de scepticisme et d'analyse; Montaigne et la France sont assez protestants pour échapper aux excès de la foi. L'influence italienne,

2^e VUES GÉNÉRALES.

puis l'influence espagnole viennent se joindre aux études grecques-romaines ; D'instinct la monarchie de Louis XIV, régularisant ces influences, les coordonnant et les identifiant, crée une littérature propre à la France seule, vraie gloire de notre pays, admiration de l'Europe.

Entre la période turbulente et féconde que nous venons d'indiquer et le règne calme et magnifique de Louis XIV, Corneille paraît ; l'imitation des Romains et des Espagnols nourrit son génie dont l'élévation est le trait frappant.

La France, communicative et sociable, aimant l'élégante facilité des mœurs, la gaîté du commerce et l'esprit d'amusement, devint plus grave sous Louis XIV, fils d'une Espagnole, et qui avait rêvé je ne sais quelle monarchie asiatique. Une noble urbanité, une gravité brillante, mêlée à l'étude approfondie des anciens, s'emparèrent des classes supérieures. L'empire des femmes et le raffinement de la galanterie, une certaine élévation d'âme et de pensées, se jouant sur un fond d'imitation hellénique et latine, achevèrent de modifier le génie national des Français, qui se rapprochaient, à quelques égards, du génie hellénique. L'éloquence des passions était naturelle à un peuple vif, ardent, mobile, plein de vanité et de passions plus rapides que profondes.

Le drame français emprunta aux anciens leur rhétorique passionnée, leurs développements oratoires, leur plan assez peu compliqué et leur action restreinte. Le moyen, en effet, de prêter à Phèdre et à Xiphare cet accent éloquent et suave dont Euripide a donné le modèle, si le poète avait traité des sujets d'intrigues semblables à ceux de Calderon et de Lope de Vega ! La France, à la fois vive et grave, adopta le cadre antique, et renferma l'action dans un jour, dans un lieu, entre peu de per-

sonnages. Rien de plus logique ; sous ce point de vue, les belles productions de la scène française sont des modèles parfaits; bien que mêlée de quelques teintes espagnoles, elle a moins de variété et plus d'unité, moins de familiarité et plus de grandeur. Cependant Racine est-il un ancien ? Je ne le pense pas. Un pur écho de la mélodie hellénique et de la suavité antique se mêlent en lui à une élégance toute moderne, aux délicatesses infinies des mœurs chrétiennes et aux nuances vives

empruntées à la sociabilité française ; ce sont là les éléments les plus nouveaux et les plus exquis de cet ensemble merveilleux.

A côté de Racine se groupent La Fontaine , qui perfectionna la naïveté poétique et conteuse des Trouvères ; Molière , le plus grand des écrivains qui jamais aient choisi la vie privée pour type et pour sujet ; Pascal et Bossuet, intelligences vraiment françaises, qui n'ont jamais abdiqué leur originalité propre.

Entre les peuples héritiers des lettres païennes, nul ne se rapprocha autant que nous de l'harmonieuse pureté des grecs ; au xvii^e siècle surtout , cet accord et cette pureté furent suprêmes. Après Louis XIV, la monarchie, colosse sans base, croula de son propre poids, et , s'affaissant sur elle-même , prépara l'échafaud de Louis XVI L'étude des anciens, qui avait dominé l'époque de Racine et de Molière, céda la place au scepticisme de Voltaire. Chef de parti bien plus qu'écrivain , intelligence vaste et rapide, éclairant toutes les sommités d'une lumière soudaine, poète étincelant de verve et de pathétique, historien sagace et facile, satirique inexorable , tout ce que nous avons vu se développer, dans les siècles précédents , de philosophie ironique et de scepticisme redoutable , s'est réuni chez Voltaire. Près de ce destructeur des abus accu-

mules dans une société vieillie et corrompue , deux hommes plus profonds que lui ont renfermé leur talent dans des limites plus étroites ; Montesquieu et Rousseau. Le premier chercha les antiquités de la législation septentrionale et exposa l'origine des lois avec une force pénétrante, incisive, féconde et sévère. Le calviniste et l'ouvrier Rousseau, voyant les bases du catholicisme et celles de l'ordre social ébranlées par l'énervement des mœurs, essaya de remplacer les unes et les autres par un culte de la nature et du devoir , un républicanisme enthousiaste et un dévouement passionné dont il fut l'éloquent et misérable apôtre.

Buffon le majestueux, Diderot, chez lequel bouillonnait confusément la sève de la poésie et de l'éloquence ; d'autres intelligences remarquables , quoique secondaires ; Vauvenargues, d'Alembert, l'abbé Prévost, romancier naïf ; Mably, homme savant, qui a outré le caractère moral du républicanisme païen, nous conduisent jusqu'aux Umès de cette révolution où le tonnerre de Mirabeau retentit, et dont Napoléon recueillera l'héritage. Au développement intellectuel a succédé le développement tumultueux des faits, des révolutions et des guerres. Les conquêtes de notre dernière époque ont été spécialement scientifiques et matérielles ; c'est depuis la révolution que la chimie et la physique ont fait de merveilleux progrès ; que les arts industriels se sont perfectionnés avec une énergie, une variété, dont la source se trouve dans l'analyse exacte de l'ère protestante et sceptique ; Rousseau, Voltaire, Montesquieu, qui ont remué tant d'idées, sont fils du protestantisme anglais et de l'analyse ; les merveilles de la chimie , la navigation dans les airs, les prodiges de la vapeur , en sont les résultats matériels.

Au milieu de tant de nations rivales , la France a brillé

par l'extrême justesse de l'esprit, la clarté de la conception et le bonheur de la mise en œuvre. Pays rationnel , pays de sagacité dialectique et d'action, sa place est intermédiaire entre le génie du nord et celui du midi ; sa souplesse féconde lui permet de s'assimiler tous les modes intellectuels.

L'école terrible de la civilisation anglaise a été celle des guerres civiles et religieuses , de la liberté combattant le pouvoir, et du doute armé contre la foi. De là un déploiement et une étude énergiques des caractères humains. Sans parler de Spencer, poète élégiaque et allégorique , qui appartient au moyen-âge plutôt qu'à la nouvelle ère, Shakespeare exprime admirablement ce génie de sa

nation. Nul n'a porté plus de profondeur dans la représentation analytique des caractères humains. Bacon, l'Aristote du xvi^e siècle, remet en honneur l'expérience. A ces esprits éminemment protestants, succéda Milton, expression magnifique du calvinisme puritain ; il créa l'épopée protestante, comme Dante enfanta l'épopée catholique. Le même génie puritain, rendant les familles plus austères, fit naître une école de romanciers spéciale ; de cette habitude de mœurs réservées et analytiques, de cette sagacité pratique et observatrice, naquit Richardson, peintre détaillé de caractères et d'intérieur. Fielding le combattit, et lui fut supérieur pour la gaîté et l'invention. Plusieurs femmes acquirent dans ce genre une célébrité éphémère. Les tableaux de famille devinrent à la mode ; l'Allemagne, rompue aux habitudes bourgeoises, s'empara d'une donnée qui lui convenait si bien, et décrédita le genre en l'affaiblissant et l'affadissant.

L'école d'historiens, nommée école philosophique, et qui cherchait à se rendre un compte analytique des faits, des actes de la vie et des mouvements de la civilisation, apparut dans le xviii^e siècle. La masse des événements accom-

plis s'était tellement accrue, qu'il fallait bien établir un ordre et une liaison quelconque dans cette foule de souvenirs confus. La vraie gloire de Voltaire fut de jeter la lumière dans ces détails infinis et sur ce vaste plan ; Gibbon, Robertson, Hume en éclairèrent quelques portions.

L'Angleterre avait conservé, grâce à sa position insulaire, des mœurs indépendantes. Chaque individu pouvait être original impunément (1) : de là une littérature souvent bizarre, toujours libre.

V Histoire d' Angleterre de Hume, écrite avec une élégante concision, ne vaut pas ses Essais de Philosophie, où il applique au scepticisme le scepticisme même, et où il prouve que si l'on peut douter de tout, le système qui reposerait sur le doute ne serait pas moins attaquant que les autres systèmes. Esprit lumineux et subtil, les qualités de l'imagination et de l'âme lui manquaient ; moins savant que Robertson, moins candide que lui, son style est plus net et plus rapide. Robertson, Écossais comme Hume, voit bien les grandes masses, et sait descendre jusqu'aux détails ; ses tableaux larges d'ailleurs, d'un coloris pur, ont peu de vigueur.

Le docteur Lingard, auteur d'une histoire analytique de l'Angleterre, histoire assez mal écrite, toute favorable au catholicisme, mais pleine d'utiles documents, a renversé l'édifice bâti par Hume. Gibbon, plus érudit que ces deux historiens, doué d'un coup-d'a-il et d'une érudition vastes, a écrit avec poids, gravité, éclat, quelquefois avec mauvais goût, un ouvrage éminent, dont la valeur est diminuée par son hostilité partielle contre le christianisme.

Une longue liste de versificateurs habiles, entre lesquels Pope se rapproche du goût français, honore la littérature

(1) V, dans ces Études, la série des Humoristes anglais.

anglaise, mais ne réveille pas la poésie, éteinte ou assoupie depuis Milton. Le scepticisme du xviii^e siècle fait régner la prose. Au commencement du xix^e siècle seulement, la muse germanique, la muse de la nature et de l'idéal reparait avec "Wordsworth, Coleridge, Byron et Crabbe. C'est une renaissance.

Byron, né dans un temps de crise et de douleur pour les nations, est devenu le poète du Désespoir. Près de lui, un grand peintre de tableaux de genre, Walter Scott, a charmé l'Europe en jetant l'érudition dans le roman. C'est une belle et puissante littérature que celle dont le caprice a inspiré Sterne et Swift, dont la profondeur et l'énergie ont donné Godwin, Byron et Crabbe. Peintres de ca-

ractères et de portraits, Hogarth. Reynolds, Lawrence, Wilkie', tiennent une place honorable parmi les peintres ; l'on peut remarquer que c'est encore l'analyse individuelle, qui constitue le mérite saillant de ces artistes.

N'oublions pas, dans cet aperçu rapide, l'homme qui a exercé l'influence la plus prononcée sur l'Angleterre et l'Europe depuis 1650. La philosophie de Locke a modelé le système représentatif, machine d'opposition et de balancement entre les partis, lutte organisée de la démocratie et de l'aristocratie. Il a fait plus : d'accord avec Shaftsbury, son ami (1), il a créé la constitution républicaine de l'Amérique, vers laquelle semblent graviter maintenant toutes les constitutions européennes. L'influence de la Grande-Bretagne a été spécialement politique et positive. Elle a jeté dans le nouveau continent de l'Amérique septentrionale, en France et en Allemagne les germes de cette liberté organique.

(1) V. la série des Hommes d'Etat et des Orateurs politiques du XVIII^e siècle.

IS¹ VUES GÉNÉRALES.

sée, développement normal et définitif de l'ancienne indépendance teutonique.

Jusqu'à la guerre de trente ans, l'Allemagne, pays morcelé, sans nationalité et sans foyer de civilisation, souffrit en silence et prépara son avenir. Pendant cette guerre, une école de poètes religieux et lyriques, école timide encore, se forma en Allemagne ; Opitz et Fleming y occupent le premier rang. Elle devint française sous l'influence de Frédéric. Ce n'est qu'avec Klopstock et Lessing que le génie germanique se montre puissant et prêt au combat. La *Messias* de Klopstock, poème épique dans lequel l'inspiration de l'ode essaye de se prolonger et rencontre la monotonie, offre une création mystique, le caractère d'Abbadona, démon repentant, qui rachète un peu la vaporeuse langueur de l'ensemble. L'esprit le plus sagace de cette époque, polémiste incisif et d'un style net et brillant, Lessing, remua et féconda tous les champs de la critique. Ce furent ses efforts et ceux de l'école suisse, à laquelle Bodmer et Breitinger appartiennent, ainsi que Haller, génie plus élevé, qui rappelèrent l'Allemagne à l'indépendance teutonique et lui proposèrent pour modèles les chefs-d'œuvre de l'Angleterre. En vain Wieland essaya de fonder une école voltairienne ; c'est dans un poème où l'érudition et l'imagination teutoniques se confondent, poème étranger au génie français, *Oberon* qu'il a montré le plus de talent.

Jacobi, écrivain d'une pureté et d'une noblesse peu communes, critique éclairé, philosophe élégant et élevé, se montrait alors près du Hollandais Hemsterhuis, platonicien plein de grâce et de suavité. En Suisse, Lavater, prédicateur ardent et pathétique, prosateur mystique, altérait ses qualités par l'exagération et l'emphase. Justus Möser, le Montesquieu de l'Allemagne, investigateur du droit ger-

manique, traçait d'un style mâle et hautain le tableau inconnu et neuf des législations saxonnes et franques.

L'impulsion était donnée ; l'Allemagne revenait à son origine ; calme, elle retrouvait sa vie spéciale. A ces essais succéda Goethe, génie d'impartialité et d'universalité, poète dont les chants lyriques sont répétés par le pâtre et le grand seigneur, depuis la mer Baltique jusqu'au Danube ; d'une imagination facile et d'une expression pure ; le Jupiter panthéiste de la nouvelle Allemagne. Associé par la publication de Werther et de Götz de Berlinghen au mouvement anti-social de 1789, il revint ensuite sur ses pas et condamna sa propre révolte. Son caractère est de réunir et de balancer par la force et la grâce du style, les influences opposées de toutes les écoles. Le fond de son

génie, panthéiste et lyrique, accepte les émotions de la famille, celles de la galanterie et de la chevalerie, les chants du nord et les hymnes mystiques de l'orient. Il admet tout et comprend tout ; seulement la vive passion et l'avenir de l'humanité manquent quelquefois à cette impartialité souveraine, à ce calme profond des statues antiques, suprême grandeur que les mouvements d'ici-bas intéressent sans la troubler.

Winckelmann, éloquent dans son Histoire des Arts[^] Lichtenberg, esprit fin, vif et piquant, panthéiste systématique ; le juif Mendelssohn ; Hamann, génie énigmatique, trivial en apparence, profond en réalité ; ne devraient être cités qu'après Herder, critique d'une érudition vaste, qui savait tout comprendre, mais quelquefois tout confondre, et qui est resté, avec Lessing et Goethe, un des maîtres de la critique moderne. L'auteur de l'Histoire des Suisses, Jean de Muller, emprunte aux historiens antiques les grands traits et les vives couleurs de leurs palettes, et se les approprie, sans les copier.

Les vrais représentants de la fantaisie allemande furent Jean-Paul-Frédéric Richter et Hoffmann, qui joignirent aux fictions de l'imagination orientale le rêve fantastique et vaporeux, né de l'imagination tantonique. Jamais les livres saillies de l'humeur érudite et mystique n'ont été portées plus loin que chez Jean-Paul, ni l'audacieuse investigation du monde fantastique, plus loin que chez Hoffmann.

Le drame allemand, né de l'étude des autres drames et tout esthétique, drame trop souvent privé de spontanéité naïve, a été agrandi par Schiller, d'un génie plus élevé et moins vaste que Goethe, chef sublime des poètes idéalistes. Werner, intelligence égarée, a voulu porter sur le théâtre les rêveries de Swedenborg et des Illuminés, essai qui a produit des monstres.

L'érudition et la philosophie idéale ont constitué le développement spécial de l'intelligence en Allemagne, pays du système et de la généralisation. Les modernes poètes du nord, de la Suède, de la Norvège, du Danemark, sont sous l'influence de l'Allemagne. Parmi les poètes suédois et norvégiens, le danois Holberg mérite d'être remarqué, il n'est pas sans verve comique ; ni Ewald, sans élévation tragique ; ni Oehlenschläger sans grandeur.

Après avoir suivi l'impulsion de l'intelligence anglaise, il semble que l'Allemagne actuelle, vers le milieu du xix^e siècle, soit vivement emportée vers l'organisation politique d'une société nouvelle.

S XVIII

Peuples méridionaux.

Quant aux peuples du midi de l'Europe, — que peut

produire une société oisive ? Le froid mortel qui la saisit pénètre les œuvres de l'art, et les frappe de mort. Il en est ainsi de l'Espagne, depuis Cervantes. Quelques hommes de talent, Quevedo, Gongora, Moreto y apparaissent ; cette civilisation est morte, cette muse n'a plus de chaleur vitale.

La poésie, le génie des affaires, le génie des arts, avaient tour-à-tour fait la grandeur de l'Italie. Pépinière féconde en publicistes et en diplomates, aux quinzième et seizième siècles ; admirable école de sculpture et de peinture à la même époque, l'Italie au seizième et au dix-huitième siècles vit tarir sa vie poétique. Des prosateurs savants, quelquefois agréables, Gravina, Tiraboschi, Cesa-

rotti, Bettinelli , occupèrent les cadres littéraires. Dans cette décadence on vit éclore le talent de Métastase, talent diffus, doux et harmonieux , dont l'idiome efféminé se prête merveilleusement aux caprices de la musique, et dont les tragédies, livrées aux confidentes et aux confidentes, remplies des sentiments d'une galanterie fade , ne manquent pas d'intérêt pathétique. Après lui se dessina le génie roide et farouche d'Alfieri , fils républicain du XVIII^e siècle, aussi monotone dans son âpreté que Métastase dans sa mollesse.

Quand les Italiens abandonnèrent au XVII^e siècle leur syntaxe et leur ancien lexique pour imiter les formes françaises , tout espoir de régénérer leur littérature fut perdu. Les petites académies régèrent; Guarini avait demandé à la muse ses derniers soupirs; les grands artistes avaient cédé la place aux Carle Maratte et aux Piètre de Cortone. L'art mourait au milieu de mille docteurs, tous féconds en remèdes pour le sauver.

La musique, qui tient à la fois à l'âme et au corps, et qui établit le point de transition entre les sensations physiques

IZK VUES GÉNÉRALES.

et les émotions morales, survécut en Italie à la peinture et à la poésie. Elle s'adresse aux sentiments de l'âme en frappant la partie la plus délicate de l'organisation humaine. L'Italie, qui donna le signal du nouvel art musical, produisit Pergolèse , Scarlatti, Jomelli^e Cimarosa, Paisiello. Cette supériorité ne s'effaça même pas dans la dernière décadence du génie italien. L'Allemagne , appliquant à la musique son érudition et sa sensibilité, ouvrit une nouvelle sphère de l'art. Pendant que le canon de Bonaparte grondait de ville en ville, une double école musicale se formait : celle de Rossini et celle de Beethoven : l'une leste , vive, féconde, voluptueuse, négligente ; l'autre prodigue d'érudition , bizarrement audacieuse dans ses combinaisons inattendues. L'un et l'autre accomplirent, aux deux pôles contraires, une immense révolution : l'un porta au plus haut degré l'éclat, la rapidité, la fougue, l'élan ; l'autre atteignit la profondeur de l'expression mystique. On peut reprocher à l'un l'excès de la verve ; à l'autre, l'obscurité et la complication. Hommes de génie, qui n'ont laissé à leurs successeurs qu'un seul moyen de rajeunir et de ressusciter l'art ; c'est de demander ce rajeunissement à la simplicité.

SIX

Coup-d'œil général.

Au moment où nous écrivons, l'ère sceptique, à laquelle appartiennent Bacon , Locke , Voltaire , Montesquieu , et

qui, pour dernière création, a fait naître la république des États-Unis, continue son mouvement. Les peuples et les races recommencent sur un bien plus vaste espace , une fusion nouvelle ; les langues même se mêlent et s'altèrent.

Si nous voulons analyser à fond le génie littéraire de chaque pays, il nous faudra descendre dans les investigations de la philologie (1). Comment séparer la littérature d'un peuple de son idiome? Le caractère de cette littérature a pour base première, pour élément fondamental, la formation mécanique du langage. La seule étude de cette formation est digne de la vie d'un homme. Instruments

de la pensée, les idiomes se modèlent d'après ses besoins : chacun d'eux se développe selon la loi de sa création.

Dans la langue hébraïque, l'unité domine; tout s'y lie, tout s'y sous-entend; l'aspiration gutturale est fréquente, et l'expression procède par figures elliptiques. Dans la langue hellénique, l'élément musical abonde, les voyelles sonores dominent, balancées par les consonnes qui les soutiennent. Le développement est vaste, fécond, souriant et grave. La langue romaine, plus serrée, plus vigoureuse, plus fournie de consonnes, est plus rustique dans sa marche. Les dialectes modernes émanés du latin, le français, l'espagnol, l'italien, se nuancent des couleurs nationales. La partie musicale, l'élément vocal s'est multiplié jusqu'à l'énervement dans la langue de l'Italie; et telle fraction de cet idiome, a poussé l'émasculation du langage jusqu'à le changer en babil enfantin; à Venise on ne dit plus la coda[^] mais la coa, ni la madré, mais la mae, tant ou a horreur de la consonne! Les gutturales de

(1) V, plus bas, p. 139, l'Essai sur les langues teutoïques et latines.

136 VUES GÉNÉRALES.

L'orient et leurs aspirations enthousiastes ont donné à l'espagnol un caractère religieux et puissant. Le français, dénué du retentissement espagnol et de la morbidité italienne, s'est approprié la finale élégante et légère de Ve muet, demi-voyelle, vibration à peine sentie, d'une délicatesse presque imperceptible. Il a répudié l'inversion, banni ou modéré l'audace elliptique, et ramené tout son système aux formes simples et de bon sens, qu'exigent la causerie des gens du monde et la souplesse des rapports sociaux.

A côté de l'idiome teutonique, métamorphosé en haut allemand moderne, vous trouvez le bas-allemand, devenu le hollandais, le danois et le flamand; auprès de l'anglosaxon, modifié par le normand et devenu l'anglais actuel, vous rencontrez la langue des (ow-lands d'Ecosse, dialecte d'origine, doux et pittoresque; sur une ligne presque parallèle à l'espagnol, le portugais, plus suave, et joignant une rêverie d'extase à la richesse des sons gutturaux; enfin autour de l'idiome toscan, se groupent toutes les variétés de la langue italienne, dont chacune se vante d'une littérature spéciale, le bolonais, le padouan, le manlouan, le vénitien, le milanais.

Les résultats actuels de la civilisation analytique, qui date du seizième siècle, unissent l'Europe entière par les liens d'une sociabilité commune; c'est l'Europe et ses idiomes qui règnent sur le globe. L'orient est envahi, l'Asie est notre tributaire; des colonies européennes s'établissent en Australie, dans l'Inde, en Afrique, et préparent de nouvelles littératures, — c'est-à-dire, de nouveaux développements de la pensée humaine, qui serviront, en la prouvant, la suprême loi de Dieu, l'éternel progrès de l'humanité.

ESSAI SUR LES DESTINÉES ET LES SOURCES

DES LANGUES IECIOMŪIS ET EAIKES.

mmm sources a mmm v[^]mmmm a l'origine des

LANGUES EUROPÉENNES.

Je suis tenté de dire en passant deux mots de quelques erreurs philologiques, de quelques opinions extrêmes et divergentes : je citerai par exemple cet ardent partisan du latin, l'Anglais Gilchrist, qui voulait prouver que tous les dialectes teutoniques ont une origine romaine, et qui déclara hardiment que les races germaniques doivent être comptées parmi les races latines. En revanche, voici l'Écossais Pinkerton qui adjuge le Latium aux barbares et n'hésite pas à affirmer que la langue latine elle-même a décollé jadis de sources gothiques; puis un autre écrivain plus moderne (1) fait

du celtique l'origine, la langue mère de toutes les langues européennes. S'il faut adopter l'opinion soutenue à travers une polémique si vive par un homme célèbre de nos jours, l'orientaliste M. Hammer-Purgstall, les Allemands auraient pris des Perses leurs mots, leurs vieilles coutumes, et, ce n'est pas tout, leur race de chevaux. Je ne dois pas non plus oublier un philologue de ces derniers temps (2) qui, après l'uncius et d'autres, a soutenu fort sagement que toutes les langues de l'Europe et particulièrement le latin ancien, doivent se rapporter à la langue teutonique, connue à la mère commune, à la source nourricière.

Voilà la parfaite mésintelligence des chefs eux-mêmes : comment s'étonner si l'on accorde peu de créance aux mystères de la religion des étymologies, quand il y a entre les desservants si peu d'harmonie ? Inventions et folies étymologiques se sont accumulées dans les bibliothèques des savants d'une manière effroyable. Comment ne pas rire en

(1) Bouclier. — *Archais Glossary*. London. 1840.

(2) Enicls Joekel. *Der Gernianische urspnuig des Lateinischen spraclie uiid des rœiuischen Volkcs*, — Breslau. 1830.

LANGUES TEUTONIQUES ET LATINES. HI

lisant dans l'érudit Minsheu (1) que le mot anglais tallow (suif) vient du mot latin « tollo » soulever : généalogie mémorable et qui mérite les honneurs de la citation :

Tallow — (Anglais), vient de

Tollo — (Latin), qui se rapproche de

Unschlit — (Allemand), et de

Suet — (Anglais).

Sérum — (Latin).

Stear — (Grec).

Suif — (Français).

Minsheu ajoute que le mot grec « stear » dérive de slo, je me tiens, > parce que, dit-il, « le suif, en quelque façon, se tient. » De pareilles extravagances se retrouvent même dans des écrivains plus modernes et plus distingués. Hennig (2) attribue au mot « ka/feespiel » (vieil allemand), une étymologie fort ridicule : il viendrait, suivant lui, de « kaffee » (café), et de « spiel » (jeu) ; ce serait le jeu de la taverne publique. Hennig oublie que les chevaliers de l'ordre teutonique, dont il écrit les annales et qui vivaient au quatorzième siècle, ne connaissaient pas encore le café, et que le mot teuton « kaffee », parent du mot allemand « kaffen, (jaffcn .>, en anglais <(gape » (bayer), désigne tout simplement l'admiration béante du peuple assemblé. Un autre écrivain, souvent comblé d'éloges par ses compatriotes, Webster (3), cet anglo-américain, qui nous a donné le meilleur et le plus nouveau des dictionnaires anglais, a commis lui-même des erreurs très-graves et fort

(1) Mishcu. *Guide to the longues*. 1617. in-fol.

(2) *Statute» des Deutschen ordens*, Königsberg. 1800.

(3) Noah Webster, *Dictionary of the English language*. New- York. 1828.

a^S VUES GÉNÉRALES.

bizarres : par exemple, le mot français prêcher «topreach», ne fait pour lui qu'un seul et même mot avec l'hébreu « barak » et il ne reconnaît aucune différence entre la langue des Basques aborigènes et l'idiome celtique de nos ancêtres.

Je ne voudrais point cependant que l'on conclût témérairement que tous les travaux des philologues n'ont jamais été que nuage et vaine fumée. Je ne méprise pas comme inutiles les travaux des alchimistes et des astrologues du moyen-âge; ce n'est pas moi qui leur jetterai la pierre, parce qu'ils ont voulu lire

... Sur le front des étoiles Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ;

parce qu'ils ont cru pouvoir trouver un jour,dans leurs fourneaux le secret de l'or. En cherchant à travers un labyrinthe d'erreur, je ne sais quoi de merveilleux et de divin, ils n'ont pas atteint ce trésor qu'ils convoitaient vainement, ils n'ont point dérobé le secret des miracles aux mains du Tout-Puissant , mais le hasard leur a fait rencontrer quelques mystères de la nature; et ils se sont trouvés servir les intérêts de la science et les nôtres , sans le vouloir, peut-être , certes sans le savoir.

Si c'est un fait reconnu que l'astronomie et la chimie ont dû à l'astrologie et à l'alchimie beaucoup de leur utilité et de leur progrès, cette science étymologique dont j'ai signalé les travers et les crédules hypothèses, cette science si féconde en stériles folies ne laisse pas de porter des fruits au milieu de son inutile luxe. Laissons de côté la théorie et le système ; oublions ces écrivains dont l'étroit

orgueil ne veut admettre comme source étymologique que l'anglais, ou le latin ou le français, selon qu'ils sont Anglais, Français ou Italiens : semblables à ces ambassadeurs dont les fonctions, dit Saint-Evremond, sont démentir pour la patrie. Rendons h la philologie ses honneurs véritables, ne laissons pas se perdre les lumières réelles qu'elle a pu répandre sur les annales de l'Europe.

Dans la science des étymologies, dans l'analyse philologique, il y a deux écueils : — vaines subtilités, — ou incrédulités étourdies.

Rien de plus difficile que de saisir les étymologies réelles. Telle est l'obscurité qui résulte même pour les yeux pénétrants , des vicissitudes des mots , que le même terme après avoir passé chez divers peuples et traversé divers époques, s'éloigne de son ancienne prononciation au point de ne plus ressembler h lui-même : et après avoir volé longtemps « per ora virornm , » dans la bouche des hommes, il n'a plus rien de sa forme primitive. Qui pourrait croire que le français feuille soit la même chose que l'espagnol hoja ! Quelle ressemblance entre feuille et hoja ? — C'est le même mot.

Voici un autre exemple. Notre éloquent Jean-Jacques Rousseau a habité quelque temps l'Angleterre et s'est choisi, pour résidence, la campagne de "Wootton. Dernièrement, en traversant cette partie de la Grande-Bretagne, un voyageur, écrivain qui ne manque pas de mérite, "William Howitt, Anglais et quaker, s'informa auprès des paysans s'ils ne se souviendraient pas, ou si leurs pères ne leur auraient pas parlé d'un Français, homme âgé, aimant la philosophie, lequel devait avoir vécu chez eux et habité une petite chaumière, un nommé Jean-Jacques Rousseau. « Jamais un philosophe, jamais un Français, ni surtout

Jean- Jacques n'avait habité Wootton, disaient-ils. » Ils se rappelaient pourtant un petit homme très-pauvre , de race hollandaise, et faisant le métier d'instituteur, qui s'appelait Oldrossall : ce per-

sonnage , qui faisait beaucoup de botanique et savait un peu de médecine , avait vécu chez eux. Rousseau était , grâce à la prononciation des campagnes, devenu Rossâll , et l'addition du mot old, (vieux) avait fait cette singularité philologique et engendré cet Oldrossâll j qui ne veut dire autre chose que Vieux- Rousseau , Père-Rousseau. Et pourtant , quelle parenté vraisemblable entre Jcaji-Jacques Rousseau et Oldrossâll? (1).

Ce serait chose aisée de multiplier les exemples de ces altérations et de ces métamorphoses qui non-seulement obscurcissent le sens d'un vieux mot , mais le retournent au point d'en faire le symbole d'une idée nouvelle. Celui qui entendrait un Anglais dire : Maniua-maker , croiraitil que cela ne veut point dire un ouvrier de Maiitoue, mais un tailleur faisant des manteaux et des vêtements, du mot français « mante? » Le mot « amaze , amazement, clonnement, » est très-usité chez les Anglais : ce n'est autre chose que « maze, a maze , » labyrinthe : qui le croirait? Presque tous les mots ont subi une grande variété de formes qui ont péri aujourd'hui et que les auteurs de dictionnaires n'ont pas notées ou conservées. Il y a dans la bibliothèque suisse de Saint-Gall certain dictionnaire manuscrit qui contient les idiomes hybrides , latins-germaines et germanes-latins du septième siècle. J'y ai trouvé (2) de bizarres métamorphoses subies par les mots latins. Une énigme

(1) Willim Ilowitt, Visits lo rmarkable places. London, 1810.

que je proposerais volontiers , serait de trouver le sens de

ces mots :

Mots ta fins.

(Lancnaseh, ^ Aquilus,

Epur, Singularis,

Drisgusli.

Pala.

ScuHa.

Pesamo.

Scopa.

Piunte.

Pala, scufla, jjesamo, scopa, piunte, aquilus, pesamo sont des mots teutoniques, habillés d'une latinité barbare.

Pala, c'est pall , poil, vêtement, — pellis, pilus, pallium. Et ainsi :

Scufla , shovel , (pelle) ,

Scopa , shop, (boutique).

Drisgusli , treshold (seuil) .

Piunte , pound (la livre).

Aquilus, aquiline (homme au nez aquilin).

Pesamo , besom (balai).

Singnlaris, eptir , lancnaseh se sont éloignés davantage de leur forme originelle; que veulent -ils dire? Sin-

gidaris, c'est l'italien cimjhiale ^ sanglier; eptir, c'est aper , le eber des Allemands, le boar des Anglais; et lancnasek , qui sonne si rudement , n'est autre chose que long-7iosed , « qui a un long nez (1). »

Cette féconde moisson d'erreurs qui s'est développée dans les routes perdues de l'étymologie , n'a donc rien qui nous doive surprendre ; il est facile, dans cette étude , de prendre le faux pour le vrai et le vrai pour le faux. Qui pourrait douter de la parenté de l'allemand schreibei , de l'anglais to ivrite , du français écrire, et du latin scribere? et pourtant c'est h deux sources parfaitement distinctes que se rapportent ces mots divers; l'une latine pour les mots écrire et schreiben qui naissent de scribere ; l'autre différente et teutonique pour le vaoiwrite qu^ vient de l'anglosaxon Tvriian, du saxon rīzan et de l'islandais rita. Le scribere latin, c'est l'art « d'écrire » des lettres ; le « rita » teuton, l'art de « les sculpter », de les « tailler. »

On lit dans la Bible ancienne A^Oifried, poète anglosaxon : Christ reiz mit clemo fingero , « le Christ sculpta avec son doigt; — et ailleurs ; « Thaz if scrib ; » ce que je trace. »

Mais pour ne pas prolonger une étude qui paraîtrait un jeu d'arguties étymologiques , je donnerai un seul et dernier exemple de la facilité avec laquelle on se trompe en fait d'étymologie. L'anglais moderne broker (prêteur sur gages) , devrait venir, tout le monde le croirait, de break, brokoi, rompre. Ce mot vient de l'anglo-saxon bmcan qui n'a d'autre sens que celui du mot latin frugi , « homme d'épargne. »

(1) San-Gallensis bibliothecae Ms. Glossarium lalino-barbarura vil» sæculi.

Il ne faut donc pas être trop sévère pour les étymologistes, si quelques-uns d'entre eux au milieu des mille filets de ces métamorphoses, parmi tant de variations et presque de pièges, sont tombés dans des erreurs excusables. Chaque race diverse est sous la loi de certaines circonstances et subit les différentes phases des transformations politiques; pour chacune , les institutions et les affaires , les cérémonies et les mystères même de la religion apparaissent sous un jour différent : il n'est donc point étonnant que chaque nation se crée un idiome dissemblable et que les traits primitifs d'une langue, en descendant chez des races différentes , prennent dans la variété des époques et des pays une couleur, une syntaxe nouvelles , trouvent un accent et des significations inaccoutumés ; toutes choses faites pour déjouer les curieuses investigations des savants. De là cette diversité de dialectes qui , formés pour ainsi dire sur le calque de mœurs et d'institutions contradictoires, i)or-teit chacun un caractère et un génie spéciaux.

S II

Caractères des idiomes chez les peuples sauvages.

Les deux idiomes, l'allemand et le latin , ont-ils en eux-mêmes certains caractères qui accusent une commune origine? — ou bien devons-nous les considérer comme deux langues dont la naissance et le développement se rapportent à deux sources diverses? — Question pleine de doute

et qu'il ne nous est pas permis d'aborder avant d'avoir, par une exacte investigation, découvert les signes révélateurs qui trahissent l'idiome des peuples non formés encore et celui des peuples adultes et développés.

Tel sera donc le premier objet de nos recherches : — Quels idiomes sont particuliers aux races barbares ; par quels progrès, une fois passée la première période du développement, les langues atteignent leur perfection et leur grandeur absolue ; par quels degrés de vieillesse elles s'acheminent vers la ruine. Car les langues sont comme les hommes et les peuples : l'âge les affaiblit et les brise.

Tout ce qui frappe les sens, tout ce qui rentre dans les semibilia, si] osemi sernr de l'expression demi-barbare de cet Africain de tant d'esprit, d'Apulée, domine dans l'idiome des peuples que les arts n'ont point civilisés et qui ne connaissent point encore les nobles délassements d'une vie plus délicate. L'homme qui erre nu et sauvage dans les forêts et les broussailles a fort peu d'idées encore et ne cherche à donner des noms qu'à ce qui l'environne et aux premières nécessités. Pour exprimer les astres, la terre, et tous les corps très-connus, il trouve une multitude presque innombrable de synonymes. Il n'en est pas encore à cette habitude de la pensée plus civilisée, qui exige d'autres termes.

Les Arabes primitifs avaient, d'après Herder, mille expressions pour dire (j)laive, deux cents pour serpent, quatre-vingt pour miel, cinquante pour lion, et pour les mouvements de l'âme, pour la sensation morale, pas une seule. Rien d'étonnant que les Arabes, toujours le glaive à la main, toujours en garde contre le serpent et le lion, habitant des rochers isolés dans les sables, parlasse rarement de ce qu'ils ignoraient, beaucoup au contraire et

LANGUES TEUTONIQUES ET LATINES. I/19

avec une grande variété de ce qu'ils connaissaient très-bien. (1) Les anciens Scandinaves n'avaient aucun mot pour rendre bienveillance (2) ; pour exprimer vaisseau, ils en avaient cinquante : c'était un dragon de la mer, un voyageur des flots, un oiseau de l'Océan ; mots devenus usuels dans cette langue.

Tout ce qui se rattache à la métaphysique ou à la philosophie, tout ce qui tient à une vie délicate ou aux mystères intimes de l'affection est complètement étranger aux idiomes des Scandinaves, des Anglo-Saxons, et aussi des tribus keltiques et américaines. Aujourd'hui même vous n'entendez jamais parler autrement ni celui qui cultive la terre, ni l'habitant des forêts : ils cherchent des mots qui se rapprochent le plus possible de la nature des choses. L'homme des champs et le premier venu des ouvriers qui veut exprimer « beaucoup d'argent, » ne connaît ni une somme considérable, mais bien une grosse somme ; gros montre un tas, un amas et parle aux yeux ; l'intelligence n'a rien à y faire. Les Péruviens, moins arriérés, plus civilisés, n'avaient point d'expressions métaphysiques (3) pour rendre les idées de justice, de vertu, d'espace, d'éternité, de reconnaissance.

Ces observations prouvent, ce me semble, que les dénominations imposées aux éléments du monde physique ont été pour ainsi dire les assises les plus antiques des langues, et qu'elles révèlent une affinité certaine, une parenté primitive indissoluble entre les nations chez lesquelles elles sont restées sans changement et sans altération.

(1) V. Bonstetten, Études sur l'homme, t. I. p. 81.

(2) V. Rask.

(3) V. de Humboldt,

Ces mots qui, chez les peuples étrangers à la civilisation, naissent les premiers, ont une syntaxe brute et grossière ; dans cette syntaxe, jamais on n'ose s'élever de la notion physique à la notion métaphysique, jamais on n'atteint les généralités ; on ignore complètement cet art si délicat par lequel tous les mots, grâce à des liens spéciaux, s'agencent les uns dans les autres. Dans le royaume de Siam, si quelqu'un veut dire : « Je serai bien content quand j'arriverai à ma maison. » 11 dit : « lorsque moi maison moi , moi cœur beaucoup. » (1) Cette science, cet art qui assouplissent les mots , ces particules diverses et ces affixes qui les lient les uns aux autres, sont encore ignorés. Dans la phrase que je viens de citer, être content, (émotion de l'âme, idée de l'esprit), est suppléé par cœur, mot qui représente physiologiquement une partie du corps humain : la même disette de mots et de liaisons fait que ma maison ne peut en cette langue se rendre autrement que par maison moi. Du reste ce jargon barbare est aussi celui du nègre qui bégaye les langues européennes et qui dit maître à moi, maîtresse d moi, dans l'incapacité où il est de créer le pronom, mon, mien.

Et ce n'est pas tout ; ces langues à peine nées , ces langues grossières et informes qui n'expriment jamais l'idée, mais seulement l'objet révélé par la perception extérieure ; ces langues pour lesquelles sont fermés les sentiers difficiles du raisonnement et les profondeurs mystérieuses de la métaphysique ne marchent qu'avec un cortège obscur, lourd, embarrassé, de subtilités analytiques. En effet elles ne ramènent jamais le composé au simple , la variété à l'unité.

S'agit-il de dh-e deux ? Suivant que ce seront deux hom-

(1) V. de Humboldt ; Bonstetten. — Voyage de l'abbé de Choisy.

mes ou deux femmes , il faudra créer des expressions différentes ; — même distinction pour jeunes , si ce sont de jeunes garçons ou de jeunes filles. D'où une quantité de mots inutiles, et une incroyable stérilité des termes indispensables. C'est ce qui explique le nombre de modifications du même mot que l'on trouve dans les langues neu- ; ves ; elles ne savent point encore resserrer leur pensée et enfermer dans un seul mot toute une suite d'idées.

On conçoit alors combien est massif et confus ce gigantesque échafaudage des idiomes barbares : rien de vif, rien de simple , rien de facile. L'idée d'aimer j s'il s'agit d'une femme , se rend par un mot particulier ; s'il s'agit d'un homme fait, par un autre mot, d'unefam, par un autre mot ; est-ce une jeune fille, est-ce un vieillard, une vieille femme, un voyageur, un chasseur ; est-ce un chien, un cheval ? pour chaque être on forge un mot spécial (1). Les sauvages de l'Amérique ne disent jamais nous, mais bien — moi -\ -plus -\ - toi -\ - et -\ - plus -f lui ; — jamais //m«, mais je peux aller , ou — je veux aller , ou — j'espère aller. Il en est du développement des idiomes comme de celui des arts mécaniques. Voyez la machine de Marly. On l'avait embarrassée d'une multitude de rouages , de chaînes et de ressorts ; l'expérience des temps postérieurs abolit et rejette ces inutilités pour tout ramènera une forme plus simple et plus commode et arriver à des effets beaucoup plus grands avec un appareil beaucoup plus petit ; — ainsi des idiomes. Cette surabondance prodigieuse et stérile

(1) V. (le Humboldt. — Supplément à la grammaire japonaise de Rodriguez, trad. par Landresse. — V. Pelleprat , Charlevoix , Hunter, et tous ceux qui ont écrit sur les langues des peuples bar- Lares, et surtout sur les idiomes variés de l'Amérique Septentrionale.

de leurs commencements grossiers, rentre dans de justes limites quand les peuples sont plus avancés. Il faut que les races aient atteint des lois certaines , des mœurs civilisées , pour que les idiomes se condensent.

Pour résumer ce que j'ai dit et choquer les principes qui en découlent : — on ne peut nier que les langues ne passent d'une analyse inintelligente où les mots sont entassés sans art, à une synthèse savante et simple. Une multitude presque innombrable de mots qui se rapportent au monde physique ; l'absence presque totale de ceux qui doivent rendre les phénomènes de l'âme ; la disette de particules, la surabondance superflue des distinctions inutiles : voilà les indices qui, chez les races barbares, signalent la grammaire à l'état d'embryon.

Je montrerais bientôt quelle lumière ces principes tirés de l'histoire des langues peuvent jeter sur les origines des langues teutoniques et latines.

SIH

Développeraenl, grandeur cl décadence des langues.

Les peuples incivilisés, ai-je dit, ne se forment qu'un langage brut, étranger à toute composition et enveloppé d'obscurités; les autres peuples, en s'élevant de plusieurs degrés, aiment à mettre un nouveau vocabulaire au service de leur réflexion, à illuminer ainsi les replis de leur peu-

sée : et bientôt l'idéal s'élève victorieux du sein de ce langage si informe tout à l'heure. Un type frappant de cette perfection et de ce complet d'un idiome, c'est la langue grecque, qui a su réunir avec tant d'art dans le cadre d'une syntaxe pleine de vigueur, de précision et de richesse la force des langues neuves, la vigueur des expressions primitives et la moisson féconde et subtile des mots métaphysiques.

Il faut bien le dire, les idiomes finissent par s'affaïsser sous le poids de l'âge; à force de s'éloigner de la barbarie première, ils se jettent dans une barbarie nouvelle, dans l'abus des termes métaphysiques et dans ce jargon qui jamais, ou presque jamais ne permet de nommer les choses physiques par leur nom propre. Symptôme de la décrépitude des idiomes que cet envahissement de la métaphysique! elle semble, de concert avec le cours des âges, aider à la décadence des langues. Car, remarquons-le, ce n'est point aux esprits barbares et ignorants, c'est aux savants, c'est aux hommes de l'art qu'il faut particulièrement demander compte de cette décadence : à force de vouloir enchanter nos oreilles, à force de désertir les naïves habitudes du langage, ils arrivent à des néologismes et à des affectations qui amortissent le sens vigoureux des langues et l'ensevelissent sous l'attirail d'une coquetterie factice. Le peuple parle rude, mais son expression met le doigt sur les choses : l'homme du monde et le demisavant substituent au mot original un mot bâtarde; à la chose elle-même un fantôme. Parfois même le mot propre disparaît complètement; alors sens détournés, petits mots inventés avec le sublime de la subtilité; alors un torrent de métamorphoses pailletées. Apulée, Sidoine Apo- Hnake et Pétrone, ce type spirituel du cynisme élégant,

15h VUES GÉNÉRALES.

ont écrit dans ce style. Lisez Apulée : pas un mot usité, rien de simple, rien de vigoureux ne sort de sa plume : mais en revanche un perpétuel papillotage de gracieusetés, de néologismes, de bizarreries et d'afféteries ingénieusement puériles. Cette veine gâtée, cette corruption plus qu'évidente qui remplacent les mots originaux du latin par les termes métaphysiques, envahissent les derniers écrivains de la basse latinité, Boèce et Cassiodore : vous trouverez pretiositas, speciositas, individualitas, chez Tertullien^ parilitas dans Aulu-Gelle; Apulée nous donnera irritabilitas; enûn, et à

chaque instant, dans Sidoine , saint Jérôme, Cassiodore, on rencontre spatiositas, mellificatio et autres curiosités.

Aujourd'hui (1) , beaucoup d'écrivains français se servent du même langage: sans cesse on voit se reproduire sous leur plume : individualité, spécificité, religiosité, actualité, sommité, capacité. Apulée, pour dire une chose très-simple, « l'Aurore naissait », osa donner cet échantillon de son talent et de sa façon dans une phrase d'un pathos inouï : ((Commodum punicantibus phalasis aurora roseum quaj » tiens lacertum , coelum inequitabat (1). — A peine » l'Aurore secouant ses bras roses et tenant en main ses « brides écarlates, chevauchait les cieux . . . »

Ailleurs, cet écrivain, charmant du reste, mais novateur trop audacieux , trop hardi reproducteur des archaïsmes nous dira : « Non læta facie nec sermone dicaculo, » sed vultuosam frontem rugis insurgentibus asseverabat. » — Il n'avait point l'air jovial, ni le ton railleur : bien au » contraire, son fi'ont de mauvaise humeur, il l'assom- » brissait encore et en faisait saillir toutes les rugosités.
»

(2] Métamorphoses, t. III , ch. I.

Dans Sidoine et dans Ausone il y a beaucoup de ces choses qui trahissent chez tous les peuples la vieillesse des idiomes.

Ceux qui , dans une pareille époque de déclin, courent après la gloire littéraire, tombent dans un de ces deux écueils; ou ils essaient de réveiller par la dernière affectation de style le palais affadi du lecteur: ou ils veulent frapper par la fécondité de leur esprit; ils écrivent, sientes pede in uno , et versent une avalanche effrénée d'expressions bizarres.

Je ne parle pas ici des moindres ouvriers Uttéraires ; on peut reprocher la même négligence aux plus grands écrivains. Walter Savage Landor, un des princes de la critique anglaise , excellent écrivain et esprit pénétrant, a prouvé que Walter Scott, charmant conteur, a corrompu le langage de son pays. En effet Scott , esprit si heureusement doué, les débuts de ce temps-ci, a composé ses ravissantes histoires dans un style qui ne manque pas de charmes, mais quelquefois de correction et de pureté ; c'était assez pour lui de séduire et de plaire, de nous communiquer ses impressions , de peindre de vives couleurs les mœurs nationales et l'humanité. Cette insouciance a laissé beaucoup d'incorrections dans ses œuvres. Par exemple : « lau- » cjhing consinnedly ; — et — H ivas as fine a first appea- » rance as I ever keard. »

L'ellipse suivante est tout-à-fait choquante : Curse on thie innovating hand attempts it (1); au lieu de : Tke innovating hand that attempts it. On supprime fort bien la particule that , mais seulement avant /, thou^ he, etc.. the tnan you hâte , « l'homme que vous haïssez , » en

(1) Redgaulllet, t. II, p. 45, •'.

supprimant that. Chose singulière , les Italiens sous-entendent d'une manière analogue la particule che : « Monstrale, dit Machiavel, ramore le pord, dicale il bene le inior (1) » pour c/ie le porti. .. clie le vuoi. » Dans ces derniers temps , la même incorrection reprochée à Scott par Landor, s'est glissée dans la prose italienne.

Ainsi déclinent , dépérissent et s'affaiblissent les idiomes, par les subtilités et les néologismes , par les négligences et les fautes de grammaire , parla fureur des singularités et des innovations : ainsi reviennent-elles progressivement à la barbarie. Si les caractères des premières phases de développement sont la rudesse des termes, la misère d'une syntaxe incomplète , la surabondance des mots

qui expriment la même chose et l'absence de ceux cjuï se prêtent aux besoins de l'esprit; — ce qui trahit le dernier période des civiUsaiions , c'est une subtilité exagérée dans la liaison des mots , ce sont trop de termes métaphysiques , un style énervé et impuissant, une fureur insatiable de créer de nouvelles et niauvaïses façons de parler. Témoins cette multitude de mots d'un français équi-voque^ qu'on emploie si souvent aujourd'hui. Lisez nos livres. S'agit-il de ce qui concerne les arts? hommes ou choses sont artistiques; quiconque s'occupe de doctrines politiques devient un socia-liste. Tout système , tout philosophe qui travaille à l'améhoration du genre humain est humaniiairc. Que dire de ba^er, utiliser, activer, pivoter, influencer, gouvernemental, positivisme, utilitarianis-mel Le vice commun de tous ces néologismes, c'est qu'ils n'ont rien de net, de rigoureux , de satis-faisant ; c'est qu'ils sont vagues.

(Je mépris pour le sens propre, cet abus du barbarisme

(1) Mandragoru. A. IV,

LANGUES TEUTONIQUES ET LAÏLNES. 157

brisent les idiomes et leur portent le dernier coup. Alors, ils s'en vont , disjoints et broyés , en je ne sais quelle poussière de dialectes corrompus et flétris ; alors tous les éléments de la langue pri-mitive gisent déracinés et épars. L'analyse, qui a cédé la place à une synthèse savante et civilisée , reparait , non brute et vierge , mais déflorée et corrompue. Un spécimen complet de cette corrup-tion, c'est l'italien abâtardi que l'on parle en orient; italien dépouillé de toute son originalité , de toute sa beauté native : cette langue franque , ainsi la nomme-t-on , est dénuée de particules et de désinences grammaticales : c'est le cadavre gisant de l'idiome véritable et originel.

Quand un peuple barbare s'empare d'un idiome ancien et riche autrefois , — il met à nu, pour ainsi dire, les racines des mots ; puis une fois accaparées, il détruit et saccage leur synthèse et leur syntaxe , pour revenir à une sorte d'analyse barbare. C'est ainsi que les langues modernes ont usé des prépositions et des mots auxiliaires. Les Grecs modernes ne disent jamais]' aimai , mais]\ii aimé ; m.] aimerai, mais je veux aimer (I iviil love, en anglais) ; ils forment leur futur avec l'aoriste précédé de lAe/o, je veux.

J'ai esquissé rapidement le développement et le progrès, la décadence et la rénovation des idiomes ; appliquons ces principes aux langues teutoniques et latines.

S IV

Analogie primordiale des langues européennes.

C'est un fait reconnu que les langues teutoniques, l'allenian, le hollandais, le danois, le suédois, l'islandais, forment un groupe , et les langues néo-latines parlées par les races méridionales de l'Europe , un autre groupe.

Cependant le français lui-même se détache du latin : notre syntaxe ne permet pas l'inversion et admet peu de mots composés. Le latin se différencie du grec : il est totalement privé , ou presque totalement , de la liberté de se servir de l'analogie pour créer de nouvelles expressions , tandis que la langue de Platon laisse à cet égard toute facilité. Quant à la divergence des langues latines et des langues teutoniques , — des termes distincts , une syntaxe tout-à-fait diférente , — des caractères opposés, même la fidélité de part et d'autre à l'accent spécial , trahissent une antipathie très-ancienne.

Cette antipathie n'est cependant pas originelle ; car les mots qui expriment les nombres , la marche des astres, le climat , la distribution du temps, — la famille, le mouvement du corps , la vie , la mort , — sont h peu près les mêmes chez les races græco-latines et chez les races gothiques-germaines.

Voici , par exemple , les nombres :

eis, Crec,{ mia,

en, duO| trois, (s) en, (s) epta*

ET LAT

INES.

Latin,

irrus,

duo,

ti-es.

quatuor,

sen,

sepiem»

Gothique,

ainfi,

twai ,

Uiri,

fidwor,

saihs,

gibun.

Vieux germain.

einaz,

zwo,

drio.

feor.

sehs,

sibum.

Anglo-Saxon,

an.

twā ,

thri.

fealher,

six,

seofon.

Hollandais^

een.

tweet,

dry.

vier,

ses,

seven.

Suédois ,

en,

twā,

tre,

fyra.

sen.

sia.

Islandais,

ein,

tweir.

thejT,

fioris,

sex.

sio.

Allemand,

ein,
zwei.
drei,
vier.
seclis,
sieben.
Anglais,
one,
two.
three.
four,
six,
seven.
Français,
un,
deux,
trois.
quatre.
six.
sept, etc. (1)

Le nombre cinq ne figure pas dans ce tableau : il a subi des vicissitudes d'un caractère particulier.

Est-il besoin de citer d'autres mots parallèles : flous en rencontrerons beaucoup :

Allemand,
wollen.
Anglais,
will.
velle.
Français,
vouloir.

De même

Allemand, Anglais f Latin, Français,

du.

thou.

tu.

toi.

Et encore

Allemand,

schwester

, nacht.

mein,

haben«

Anglais,

sister,

night,

mine,

hâve.

(1) V. </. H, Kalischmidt, Sprachvergleichendes Wcerterbwili der deutscli^n spraclie, etc. Leipzig. 1839t

Latin,

soror,

nox,

meus,

habeo.

Français,

sœur,

nuît,

mien,

avoir.

On le voit , tout ce qui peut entrer dans l'intelligence de l'homme barbai-e est commun aux langues teutoniques et latines :

Latin,

sol, sal, esse, liabere, velle,

ventus.

Anglais,

Sun,

sait,

baden,

will.

wind.

Allemand,

sonne,

salz,

essen^

baba.

wollen.

winds,

Gotli,

sunna,

sait.

ita.

baden.

villa.

wind.

Islandais,

sinna.

ad.

Ap,

val.

vâtas.

Français,

soleil ,
sel.
avoir,
vouloir,
vent.
Grec ,
helios,
aïs.
edô,
boulomai.

Dans ces tableaux , j'ai interverti à dessein et confondu l'ordre de toutes ces langues, pour laisser ressortir plus visiblement leur antique parenté. Le teuton vader rappelle le latin pater; mut ter se rattache à mater; — herr'kkerus; — même analogie entre zirbs, orbs et le vieux mot de l'Allemagne du nord Imuarban (courber), d'où encore le teuton warbes (petit cercle) et l'allemand moderne ivirbcl II y a un lien moins visible , mais incontestable, entre les mots suivants :

Grec,
damaô,
hedus,
pbralria.
Latin,
domo ,
su-advis
Csuavis),
frater.
Gothique,
tamyran,
swoli,) sote , ■>
brotbar.
Anglais,
tame.
sweel.
brotber.

Français,

dompter,

suave,

frère.

La parenté et l'analogie des mots suivants est remarquable encore :

Latin, Veredus, allemand pfered, pferd.

Equus, (jrec ikkos.

danois og.

suédois oëg.

Taurus, stier.

Porcellus ferkel.

Sus sow.

Cattus catze.

(anglais), cat.

Lingua {anglais), longue.

Rex [gothique), reïki, riki.

Dens (sucdoiis). tand.

{Anglais, Tooth; allem, Zahu; angl.-sax. tôdh ; got/i, tuulli.)

Pas un de ces termes qui ne puisse entrer dans le vocabulaire des chasseurs et des hommes de la campagne. Les prépositions , les conjonctions , les adverbes offrent aussi une analogie incontestable dans les cousounaues et les racines :

Grec, (s) uper, apo, pio, amphi,

Latin, super, ab, pro, arab, quo,

Vieil allemand, ubar, ab, fora, umpi, bweo,

Goth,

Anglo-Saxon,

Anglais,

Hollandais,

Suédois,

Islandais ,

ufar, af,

ufur, of,

over, of,

over, af.

for, fore, for, voor.

œfver, af, foer, ofur, af, fyri ,

bwaina,

yiub, bu,

bow,

om , hoe,

em , bni ,

trans.

dru.

tbairb.

tbarh.

throughb.

door.

Français, sur, absolu, \mvir,amh-H ion, àtra-vers.

Italien y sopra, ah-sente, per, amh-izione, , , , Uix-vcvsav»

Ces révolutions des mots subissent des phases singulières. Vous trouverez l)ien des mots grecs qui se rapprochent plus du français moderne fine du latin ancien; et des termes grecs que le latin a répudiés ont pris place dans les glossaires teutoniques. Le grec boulomai se rapproche plus du français voidoir que du latin vcUc. Qu'un homme du midi de la France prononce le mot « vouloir » avec l'accent de son pays , c'est-à-dire en changeant le b qwv , et vous aurez exactement le grec boulomai, boidoir. Rien de si fréquent , je viens de le dire , que ces mots grecs , absents dans le vocabulaire latin et reparaissant dans les langues d'origine germaine.

Grer, Polu (multùra)i

Gothique, Filu.

Ecossais, Fêle,

Allemand, Viel.

En latin multùm, en français beaucoup, en anglais mayiy ; ces mots sont dus évidemment à des sources diverses.

Grec, mené (luna).

Gothique, mena.

Irlandais, mani,

Anglo-Saxon, mona.

Anglais, moou.

Les Latins disent Imia , les Français lune , du grec , selenê.

C'est une histoire curieuse que celle des métamorphoses diverses d'un seul mot à travers la variété des temps et des circonstances.

Il arrive souvent que la disparition ou le changement d'une seule lettre dissimule l'analogie des mots semblables :

Les Grecs disaient : . E — ruthros.

Les Latins,

. . . ruber.

Les Goths,

. . . . rauds.

Les Germains ,

... roth.

Les Anglo-Saxons .,

. . . . read.

Les Anglais anciens.

. . . . riuldy.

Les Anglais modernes ,

. . . red.

Les Français,

. . . . rouge.

Les Italiens f

... rubro.

Voici un mot qui est toujours le même , malgré la variété des premières lettres :

Grec, Latin , Gothique, Anglais , Français , Italien ,

D — akru, L — acruma.

T — agrs.

T — ear.

* L — arme.

L — agrima.

Il faut noter ces évolutions de la première consonne , du D Qii L, puis en T : exemple remarquable du peu de sta-

bilité de ces lettres initiales et de la diversité de forme que peut revêtir un seul mot. De même :

Grec , Latin, Allemand , Anglais,

A — melgô.

. . . mulgeo.

. . . raelken.

. . . milk.

Et encore

Grec,

La fin.

Gothique,

Islandais ,

Allemand,

Anglais,

Français,

O — dous.

dens.

tunthus.

danlas.

zahn. toolh.

dent.

De même

Latin , Islandais, Gothique, Anglais , Français ,

F — r — augo.

B — r — ake.

B — r — ika.

B — r — eak.

B — r — iser.

Et encore

Grec, o — noma, K — apros, D — rosos. P — latus. Latin, nomen^ aper, ros, latus.
Goth nima, B — r — aids.

Allemand,,,,, nelimen, eber, B — rit.

Anglais name^ boar, B — road.

Yrançais nonij, rosée. P — 1 — at.

L'euphonie grecque laissait, nous le savons, la plus grande facilité à l'égard de ces préfixes destinées à opérer une liaison harmonieuse, entre les mots qui se rencontrent. Aussi faisait-on servir les sons les plus doux à cet usage, par exemple les lettres a, 5, /et d. Il ne faudrait pas toutefois attribuer d'une manière exclusive et spéciale cet usage aux Grecs seuls : on le retrouve aussi chez les Allemands :

Latin , Gotk, Islandais , Allemand.,

.... rogo.

F — raiha.

P — hrach.

F — ragen.

Latin , Isetus , Islandais, G — lad, Anglais, G — lad, Français, (lie, liesse)

.... nodus, rapio.

K — nut, G — ripa.

K — not, G — ripe.

....nœud. A— g — ripper (vulg.)

Un dernier exemple enfin fera voir que parfois de doubles préfixes sont ajoutées aux mots :

Allemand, Bavaois-allemand, Anglais moderne.

Français,

.... rollen (rotare) K — rollen. S — c — roll.

.... rouleau.

idi VUES GÉNÉRAIES.

Et encore :

Latin, labiuni.

Grec, A-leiphô.

Gothique f S-a-lbon,

Anglais, . S-a-Ive.

ta troisième espèce de mots , ceux qui sont l'expression des lois et des mœurs , et comme le commencement d'une constitution et la première fleur d'une société, nous offrent encore des analogies, rares il est vrai, mais notables toutefois, entre le latin et le teuton. Dans les dialectes teutons le latin *senatusj rex, ciiria, Lex* reparaissent sous des formes différentes : *sineigo, sinistatis, sinùcallus* ; — *reicli, rick* ; — *kijrihha, kyrka* ; — *lag, law*. Chez les Bourguignons et chez les Visigoths, *sineigo* voulait dire « vieillard », *sinistam* , « prêtre », « d'où *siniscal* , « *sénéchal*. » Chez les Goths , *regen*, *recliten* signifiaient « *rectum facere*, » « *regere*; » d'où *i-eiki, reidit, reich* (Frankreich, etc.) Le vieil allemand a *kyrihha*, pour *airia* , la curie où on se rassemble; d'où le danois *kirke* ; l'écosseis *kirk*; le suédois *kyrka* ; l'anglais *church*. Les Goths et les Suédois, disaient *Ingen*, pour *lex, legù*; d'où l'islandais *lag*, le danois *loiv* , l'anglo-saxon *laga*, l'anglais *law*. Je croirais volontiers que les anciens peuples de la Germanie sont restés longtemps dans l'obscurité de cette ébauche de république dont Tacite nous a laissé la peinture et qu'ils ont pendant ce long espace de temps, imprimé à leur langue ce cachet primitif qui le distingue complètement du latin.

Pour ce qui est de la syntaxe et des désinences , la coin-

paraison des plus vieux dialectes teutonfques avec ceux qui se rattachent au latin , offre des analogies très-curieuses. Ainsi les Gtecs font leUr comparatif et leur superlatif en *t er os, tat os* ; les 'Romains en *io7'* , *issimiis*; les Allemands et les Anglais en *er, est*. Chez les Latins, les Anglais et les Allemands, les mots *inagis, mehr, moi'e* , viennent souvent, par euphonie, se placer devant l'adjectif; *magis pins pour pior; more pious et most pious pour piouser et pionsest*. En greC, *tes* (de *tithê-mi*) , en latin , *tas* expriment l'état d'une chose : de même chez les Allemands la particule *heit* (du bavaois vulgaire *liait, état*), et chez les Anglais *hood* :

Latin , *Hnmâhi-t'a^*.

Allemand , *Mench>-heit*.

Anglais, *Man-hood*.

Les Grecs, faisaient des préfixes le même emploi que les Germains et les Goths de *ah, anf, be, fur, um, ver*, etc.

Demandez aux hellénistes quelle variété de significations possède la préfixe *para*, qui a une foule de sens opposés. Eh bien, les Allemands et les Anglais font de la même manière un double emploi des particules *ver* et *for*, lesquelles emportent l'idée tout à la fois et d'adhésion et de séi)aration.

Crée,

Para-trechô. — (Obtenir la victoire)

Para-trepô. — (Clanger de direction)

Par-oraô, — (Dédaigner)

Par-akouô. — (Ecouter avec distraction)

I progrès.

I insuccès.

Allemand,

Ver-scliaffen. — (Donner des bénéfices) i ...

Ver-alten. — (Prendre de la vieillesse) i

Ver-acbten. — (Dédaigner) ^

Ver-derben. — (Se corrompre) j ^

Atiglais,

For-bear.

For-bid.

• (Pardonner) (Interdire)

grâce, refus.

Plus un idiome teutonique est ancien, plus il se rapproche des formes de conjugaison et de déclinaison latines ;

Vieil allemand :

Varman-em,

mone-o.

es.

— es.

et,

— eu

eme.

— émus

et,

— etis.

ent,

— ent.

Pour ne point passer en revue tous les faits, je me contenterai de comparer encore les participes présents :

Latin ,

Am-ans,

a mis.

Anglais,

Lov-ingf,

Allemand,

Lieb-end,

endos

Français ,

Aini-ant ,

ante.

Italien ,

Am-ante

(1) V. Bopp, Conjugation-system der samskrita sprache; — et Potf, Etymologische Forschungen.
— F. aussi Eichhoff, Ampère, Kaldsflunjd, etc.

Les Goths et les Anglo-Saxons ont gardé la désinence is du génitif singulier latin , et le signe du pluriel s :

Gothique : Anglo-Saxon :

Sing. Fisks, is. Fies, es (Piscis, is).

Plur. Fisk-ôs. Fics-es (Pisces).

Chez les Anglais, on disait autrefois : my fatheris name, (le nom de mon père) ; ce qui est devenu viy father's name, qu'une foule de grammairiens ont expliqué maladroitement par my father-His name (mon père-son-nom) (1).

J'ai choisi quelques exemples qui m'ont semblé tout-à-fait curieux , pour mettre hors de doute la communauté d'origine de toutes ces langues. J'ai maintenant à rechercher quels degrés de modifications ont accompagné cette parenté.

Des sources et des destinées des langues teutoniques et latines.

Je ne pense pas que le gothique soit venu du latin , ni le latin du gothique ou du grec, ni encore que toutes ces

(I) F. J. P. Thommercl, Recherches sur la fiision du 7iormnnd et de Canglo-saxoyi. CeUe faute a été commise par le fameux Écossais Jean Knox, cefounueux prédicateur calviniste, qui, c'e va propre main, a écrit sur tons les livres de sa bibliothèque : John Knox his Book:

langues puissent se rattacher d'une manière absolue à une langue unique : je croirais plutôt que le grec, le latin ancien, le teuton primitif prirent de quelque vieil idiome encore imparfait et comme en embryon, leurs premiers éléments; et plus tard, par leurs propres forces, acquirent leur caractère et leur génie spécial.

Les langues néo-latines modernes sont les langues française, italienne, portugaise, catalane, romane et espagnole.

Examinons-les :

La langue espagnole se sépare de ses sœurs et trahit le mélange du goth et de l'arabe. Les Goths qui s'étaient établis dans les Asturies conservaient religieusement l'idiome de leurs pères ; les habitants de l'Andalousie , appelés aussi Arabes mixtes, Arabico elocjuio clati, dit Alvarès (1), avaient complètement oublié le goth et le latin. De là ce caractère particulier de l'espagnol ; de là cet idiome si riche tout à la fois et si étrange, pingtie et peregrimun , dit Cicéron (2) ; de là enfin toutes ces aspirations gutturales et cette double Li ou h aspirée qui commencent tant de mots.

Pluere ,

devient

Illueve.

riamma,

Llama.

Claïuare,

Llamare,

Planus,

Llano.

Et:

Formosus, Jlcnnoso,

Folium , Hoja.

(1) V. Flores, Espana Sagrada. xi, 275. Velasquez, origen de la poesia Castellana.

(2) Pio Aichirt, ch. 10.

Filius,

Hijo.

Gerinanus ,

Hermano,

Facere ,

Hacer.

Habere ,

Haber.

Nul doute que l'espagnol ne doive être rangé dans la famille de nos langues latines ; mais il lui faut donner une place à part ; c'est l'anneau (lui relie , en s'en distinguant, les langues latines aux langues gothiques.

Parmi les familles de langues gothiques et germaniques , l'anglais se rapproche plus de la souche latine que l'allemand moderne. L'anglais a cela de particulier , qu'il permet à ses poètes l'inversion,

sans s'astreindre à notre analyse sévère, et sans adopter non plus la Ucence syntaxique des Allemands. Lisez ce début du poème de Milton :

Of man's first disobedience and the fruit Of that forbidden tree, whose mortal taste Brought death into the world and ail our woe, With loss of Eden, till one greater man Restoie us and regain the blissful seat, Sing, iieaveniy muse (1)

La syntaxe est ici toute latine, et William Dobson, d'Oxford, qui a essayé de rendre ce poème en vers latins, sinon très-élégants, du moins très-fidèles, a été d'une trèsgrande exactitude :

Primam hominis noxam vetitūque ex arbore foelus Avulsos, morsū quae degustata nefando

(1) Paradise lest, y. 1.

Humanae genti morlem et genus omue malorum

Intulit

Diva, canas (1)

Une propriété spéciale de la langue anglaise, c'est d'avoir deux glossaires : l'un, des mots nécessaires pour la vie pratique, et ce sont les plus vieux ; l'autre, des termes métaphysiques, qui révèlent une civilisation plus avancée et qui sont empruntés au latin, au français et au normand. Les divers mouvements du corps, to su, to lie, rwi, ivalk, creep, cawi; la variété des sons, buzz, clash, hiss, et tous ceux qui peignent et colorent vivement quelque sensation, quelque bruit, sont anglo-saxons ou gothiques. Ces mots qu'aïiectionnent les écrivains naïfs ou originaux, Goldsmith, Swift, De Foë, semblent attribués au service du génie primitif de la race. Certains mots latins que les savants ont tenté de faire entrer dans leur langue, n'ont pu y prendre racine; Thomas Brown et Burton n'ont pas réussi à doter leur pays de claadariy (de clancuLum), ni de inwion'grafe, intcneiatc et autres.

Souvent aussi l'anglais possède pour une même chose deux expressions : par exemple, floiver{ latin : flos, floris) ; ///oom (islandais, bloma), d\ù blootning et florid. Ainsi l'anglais jouit d'un double avantage : l'élégance et la délicatesse du latin lui donnent la couleur et la grâce; il emprunte du german ou du gothique la vigueur et, pour ainsi dire, la charpente de la phrase, les assises solides et puissantes du langage. En Angleterre, le glossaire latin est celui des hommes du monde ; l'idiome teutonique, celui du peuple et de la campagne. Ce n'est point

(1) Paradisus aiuissus. Oxon., 1750t

LANGUES TEUTONIQUES ET LATIjNES. 173

sans raison qu'au xiv^e siècle, un poète anglais assez distingué, Robert Mann\ng, surnommé Robert de Brunne, du prieuré de Brunne, « résolut, » dit-il, d'écrire son poème (1) :

« Not for the Icriid (2) but the leived » (3),

dans le langage de la campagne^ et déclara cju'il Vêlait servi d'un idiome fait pour charmer le peuple et non pas les savants. Caxton (Zi), célèbre imprimeur anglais, endonriC une nouvelle preuve lorsepe, en 1/j81, traduisant du hollandais le roman du Renard, il dit :

« In this rude and syimple englysch. »

Les origines de la langue anglaise se trouvent donc dans les sources anglo-saxonnes ; et il est très-curieux de reconnaître l'identité presque complète de l'anglo-saxon , du frison , du néo-hollandais et du vieil hollandais ; de même la langue des Francs, ou langue théotisque, est la mère vénérable de l'allemand moderne.

Malgré le progrès et la décadence de presque toutes les langues européennes, les Italiens parlent encore latin, comme les Danois parlent Scandinave , les Anglais , hollandais et vieux saxon , les Allemands , la langue franque.

Lisez le vieux « roman du Renard (5) , » écrit pur

(1) B. de Urynnihi's clironicle,

(2) Learned.

(.) Loiv.

(i) Caxton. — Hibtor\e of Revnart tlie foie, (5) I\eineck.-Fucus.

Van Alkmor, dans le vieux langage de l'Allemagne du nord, ou plutôt traduit par lui ; il semble qu'on lise de l'anglais d'aujourd'hui.

Je n'en veux de preuve que quatre vers :

Aiic.all. (jii>'oi(l, — He sprak to deme wulve also fôrd :

Anglais, — He spoke to the wolf so forlli:

Latin, — Hic loculusest ad... vulpeni sic extra;

AU. du N. — Heie Isegrim, et is eiii oldspræchen word. Anglais, — Sir Isegrim, it is one oldspo-
keu word. Latin, — Hère Isegrim, id est unun olimdictum verbura.

Ail. du N, — Des fiyendes munde schaffet sclden frûm. Anglais, — The fiend's moutli shapes sel-
dora fruit. Latin, — . . . liostis os affert rarô fructuni.

Des vingt mots contenus dans ces quatre petits vers, pas un qui s'éloigne de l'anglais moderne. Mais ce qu'il faut remarquer avant tout , c'est l'analogie du latin et du

teuton :

He,

Hic.

Wulve,

Vulpis.

Also, so,

Sic.

Hère,

Herus.

It,

Id.

Ein,

Unum.

Old,

Olim.

Word ,

Vcrbum.

From ,

Fructus,

Il y a donc un degré de parenté antique entre les races leptoniques et latines.

L'anglais et le dialecte de la vieille Allemagne du Nord sont à peu près la même chose, ai-je dit : j'ai h prouver maintenant que le vieux saxon et le saxon s'accordent avec l'anglais moderne. Voici des vers d'un poète saxoa du X^e siècle (1), et qui le prouveront :

Vieux Saxon, Than sat im tlie landes hirdi.

Amlo-Saxon, Thœenne soet him se landes hirde.

Anglais, Then seated biuiself tbe land's sire.

Latin, Tune sedebat se telluris berus.

Vieux Saxon, Geginnuuard' Anglo-Saxon, Ongeanward Anglais, Onward

Latin, Eregione

for them

for tliani

before Ibe coram

gumun.

giunan.

nien.

bominibus.

Vieux Saxon, Godes egan barn.

Anglo-Saxon, Godes agan barn.

Anglais, God's own bairn {écossais

Lalin, Dei proprius puer.

Viciix Saxon, Uuelda mid

Anglo-Saxon, Wolda mid

Anglais, Would with

Lalin, Volait cum

is spracuni

bis sprajcbuni.

bis speechies.

suis sermonibus.

Vieux Saxon, Spaliauord manag.

Anglo-Saxon, Spaba word manag.

Anglais, Sapient words many.

Latin, Sapientia verba mulla.

(1) Ildiand (who hcals) SaUatur,

Vieua': Saxon, Lerean Anglo-Saxon, Laran Anglais, . Learn Latin, Docere

Vieux Saxon, Huo

Anglo-Saxon, Hu

Anglais, How

Latin, Quomodù isti

Ihea

liudi.

thene

leode.

that

people,

istum

populuni.

sie

lôf

gode.

tha

lofe

gode.

tliey

praise

god.

isti

laudem

deo.

Vicix Saxon , Au liessum weorold rikea.

Anglo-Saxon, On tliissum weorold rice.

Anglais, lu tliis world realni (royaume, reich).

Latin, lu islo orbis regno.

Vieux Saxon , Uuirkean scoldini.

Anglo-Saxon, Weorciau sceoldan.

Anglais, Work sliould.

Latin , Operare debeanU

C'est une remarque à faire que beaucoup de mots latins ont ici encore une aflinilé avec les mots teutons :

Than,

tuii. Lof,

laus.

Rikea,

regnuin. Hirdi,

lieras.

Spaliauord,

sapiens verbum. Sat,

scdcre.

Tbesiiu,

istud. . Uuelda,

volunt.

Fore,

coram. Barn,

puer.

J'ai dit que la langue francique ne s'éloignait pas beaucoup du vieux saxon, de l'anglo-saxon et de l'anglais moderne , je dois en donner la preuve. Choisissons quelques vers d'un poème écrit , au x^e siècle, en langue francique, sur Louis HI , roi de la France de l'Ouest (Fratikisija

Zungun) , et comparons - les aux mois correspondants hollandais et anglais.

Francique,

Sang

uuas

gesungen,

Hollandais

De sang

was

gezengen,

Anglais,

The song

was

.. sung,

Latin,

Cantilena

canlabatur,

Francique,

Strig

uuas

bigunun,

Hollandais,

De stryd

was

begonnen,

Anglais,

The strife

was

besiin,

Latin,

Prxliuiu

inclioabalur.

Francique ,

Bluot

skein

in

uuangen.

Hollandais ,

Ilct blooJ

scheen

op

(le wangen.

An 'j lais ,

Blood

shone

on

the checks.

Cruor

niicabal

sup

vu. gênas.

Francique, Spilonduniler Vrankon.

Hollandais , Dcr speeicnde Franken.

Anglais, Of the sporting Fiansks.

Latin , Ludentium Francorura.

Francique, Thar Hollandais, Daare Anglais, Tlicre Latin , Hic

fraht

vogt

fought

pugnavit

Francique, Nich ein so,

Hollandais, Geljk als

Anglais, Not one so,

LatUi , NuUus sic

tliegono

gflih.

dcr elden

geen.

none oflhe

heroes.

nuUus

héros.

so

Hluduwig

Lodewyk.

as

Ludwig.

uc

Ludovicus

VL'ES GÉiNÉRALES.

Francique,

Snel

iiuli

kuoni.

Hollandais ,

Siiell

ende

koen.

Anglais,

Swift

and

keen.

Latin ,

Guavus

et

acris.

FrandejuCy

Thaiis

uuas iino gekunni.

Hollandais f

Dat

was heem aangebooren

Anglais,

Tiat

was in

boni.

Latin ,

Hoc

erat iii-

genitum.

Francique,

Suinaii

Uiuruchi-slag

lier.

Hollandais,

Sommingen doorslack

Anglais ,
Some
through-struck
he.
Latin,
Alios
trans-fodit
hic.
Francique,
Her
skancta '
ce haillon.
Hollandais,
Hy
skonk
dans.
Anglais,
He
niied
then
Latin ,
Hic
propiuavit
hune
Francique ,
Sunan
fianton.
Hollandais
Zynen
vyandcn.

Anglais ,
To iiis
licnds.
Latin,
Suis
hoslibus.
Francique,
Bi Itères
liedes.
Hollandais
, Bittere
dranken.
Anglais,
Bitter
drinks.
Latin,
Aiuaros
potus.
Hollandais
, Zo
werken zy
uit het
Anglais,
So
Avorked tlioy
oui Itheir
Latin,
Sic
deilere illi
extra suas

leben.
lives.
vitas.
Uuangon
geia.
Thuruch
trans.
Her
hic.
Sunan
sui.
So
sic.
Gekunni
genns.
Hio
hi.
Snel
gnavus,

offrent des racines analogues. Nous devons donc reconnaître l'affinité réciproque des idiomes teutoniques, leur parenté aussi étroite que celle des dialectes latins entre elles ; et n'admettre que deux familles de langues. Leur divorce remonte à une antiquité très-reculée , à l'époque même où les deux Ijranches sortirent du sein de la mère commune , c'est-à-dire avant que celle-ci fût arrivée elle-même à la perfection des langues complètes et acievées.

Aucune des deux ne nous offre ces mots mal faits , ces agglomérations embarrassées qui trahissent les idiomes barbares. Les plus antiques dialectes doivent être ceux qui , totalement dénués de termes métaphysiques, ont néanmoins un grand nombre de mots composés; par exemple l'islandais ou le Scandinave, langue que le savant Grimm (1), regarde comme la mère de tous les dialectes septentrionaux : « L'idiome germain, dit-il, est plus moderne et moins riche. » La véritable source de toutes les langues teutoniques est » l'islandais. » Cette source si ancienne des langues teutoniques a des allures particulières et se soumet à des lois philologiques qui sembleraient la rattacher aux langues orientales. 31aintenant encore , dans l'islandais et dans le

(1) Griinni, Deutsche Grammatik, n., 32.

danois, on ne fait pas précéder le substantif d'un article, on y ajoute une particule, en manière d'appendice :

Homo,

. . . Homo.

Français,

Homme.

L'iomme.

Danois,

Mand,

Mand-e; i.

Allemand,

Meiisch ,

Der mensch

Anglais ,

JMan,

The mau.

Et de même :

Latin, Rex, . . . Rex,

Français, Roi, Le roi.

Islandais, Konung, Koniug-i/i«.

Anfjlo-Saxon, Cyniiig, Se-cyning.

Anglais, King, The king.

Les Scandinaves ne disent pas : « je suis aimé » comme

tous les Teutons (/am beloved) (Ich bin geliebt) mais, comme les Latins, ainor ;

r , , . • Ek Elska, amo.

L'ilandais '

Ek Eiskt, amor ;

on parle encore ainsi chez les Danois et chez les Islandais.

Le gothique, tel qu'on le retrouve dans Llphilas , présente une forme plus savante et plus belle , une syntaxe plus travaillée et plus riche, une plus grande variété de particules , une fécondité plus complète de désinences, f l'est h source du vieux saxon et de l'anglo-saxon, qui

à leur tour ont donné naissance au hollandais et à l'anglais.

Les Anglais, je l'ai dit, sont déjà fort loin de leur premier idiome; les Latins et les Normands, qui les ont civilisés et instruits, leur ont donné les termes métaphysiques. Les Anglo-Saxons, les vieux Frisons, et même les Hollandais d'aujourd'hui ont un grand nombre de mots composés à l'antique, vifs du reste, pleins de force et d'énergie. Ainsi les Anglo-Saxons ne disaient pas navigation, mais scip-croeft (anglais moderne, ship-craft), c'est-à-dire science du vaisseau, naviscientia-, et beaucoup d'autres semblables qu'on a perdus ou fait disparaître. Dans l'anglais moderne, il reste bien quelques-uns de ces mots composés, mais ils sont fort rares; par exemple liighhearded j magnanime ; thunder-storm , thunder-clotid , (tempête de tonnerre , nuage de tonnerre) : le peuple parle encore ainsi. Les Hollandais qui aiment et conservent les vieilles coutumes n'ont presque rien abandonné des habitudes des langues gothiques : vous entendrez tous les jours dire :

Zivaar-moedig-heid Cgravis-cordis-status) ; Dive-land (gravamen-telluris ; Scliijn-feilig-lieid (forma-sanctilatis) ; Boven-natuur-kunde (super-natuam-scientia).

Je dois dire aussi que ces mêmes Hollandais , si fidèles aux antiques origines de la langue gothique-islandaise , professaient récemment une aversion profonde pour les langues latines, et particulièrement pour la nôtre.

Dans ces dernières années , un poète hollandais nous a foudroyés de son indignation bruyante et a voulu porter un

182 VULS GÉNÉRALES.

coup fatal et mortel à la langue française. Bilderdyk , c'est son nom, nous proclame des sauvages dignes tout au plus de vivre au milieu des hurlements des loups et des ricanements des singes : il déclare que le vrai grammairien de notre langue est Satan.

« Arrière ! s'écrie Bilderdyk , arrière ! langue d'infâmes !i et de prostitués ! Arrière ces sifflements qui nous tintent » dans les narines, ces rauques hurlements de loups et ces » rugissements de hyènes ! Arrière ! exécrable jargon de la » France, — que dis je !... de Satan ! — Satan avait résolu , » ce singe ! de s'emparer de l'univers entier en le trom- » pant par la pantomime, et il se servit de la langue fran- » çaise (1). »

Ue notre côté nous n'avons pas moins d'antipathie pour la langue des Anglais; et, h leur tour, ils trouvent peu de charme aux sons de notre poésie française , ils goûtent peu la finesse et la fécondité de nos expressions. Byron (2) fait de notre poésie « le grincement désagréable d'un fil de » fer. »

(1) Maar weg met u, o sprach van basterd klanken, Waaren lijjeen en valsche schakals janken , Verloochnares van afkomst en geslacht, Gevormd voor spot die met de waarheid lacht I Wier staamlarij bij ewig woordverbreken In't neusgehuil zich-zelf niet uit durf spreken : Werfœilijk l'raiksch ! Allen den duivel word Die met uw aapgcgrijns zich meester maakt van de aardi

BILDEBDTK. Batavia,

(2) Frencli poetnj, monolonij in wire

Don Jdan, cranî m.

Cette réciprocité d'injures et d'amertumes , quand on veut y prêter quelque attention , peut convaincre de l'opposition incontestable et de l'antipathie profonde des langues teutoniques et des

langues néo-latines entre elles; ni le cours des âges, ni le mélange des races ne les ont effacées. Aujourd'hui encore le Français qui voudrait en parlant employer des locutions d'outre Rhin serait un personnage ridicule, arriéré, un « tudesque, » c'est-à-dire un demipayen , un barbare.

J'ai examiné les deux familles de langues teutoniques , le Scandinave et le gothique. Le vieux saxon , parlé par les anciens Frisons s'est conservé chez les Hollandais et les Belges; les Anglo-Saxons ont jeté les fondements de l'anglais. Ce vieux saxon est parlé aujourd'hui, non pas par les habitants de la Saxe, mais par ceux qui vivent entre l'Elbe et le Aveser, dans la Avestphalie et sur les bords du Rhin; par les paysans et les villageois jusqu'à Cologne. Divers dialectes de la même langue sont en vigueur dans les montagnes de la Suisse , dans les plaines de la Belgique et de l'Ecosse. On en trouve des traces nombreuses dans Robert Burns , dans Ailan Ramsay (1) et "NValter Scott. L'écosseais s'éloigne beaucoup de l'anglais moderne et affectionne des mots que celui-ci ne possède pas, comme gloaming, qui exprime l'aspect du ciel rougi par le soleil couchant à l'approche de l'orage; swongh, ou mieux siigh, le gémissement prolongé du vent entre les aspérités des rochers.

Chaque langue, chaque dialecte ont un génie spécial et se dessinent d'une manière complètement distincte. La façon même de souhaiter le bonjour prend diverses

(1) Auteur du Pastevr Eidéte»

formules , suivant le caractère et les habitudes particulières de chaque nation :

Latin,

Quomodo vales ?

Allemand,

Wie befinden sie sich?

(Comment se trouve sa personne?)

Anglais,

How do you do ?

(Comment agis-tu?)

Hollandais,

Hoe vaart gij ?

(Comment navigues-tu?)

Français,

Comment vous portez-vous?

Esjmgno!,

Come esta usted ?

(Comment est votre grâce?)

Les Hollandais expriment le mot Etat par staats gidk , carène de l'Etat ; et un de leurs plus fins écrivains (1) a montré dans un ouvrage très-original que les métaphores et les termes dont le peuple se sert à chaque instant sont empruntés aux mœurs maritimes et aux habitudes de la navigation (2).

Le vieux saxon a été la souche de l'anglais ; maintenant les Saxons eux-mêmes et presque tous les habitants de l'Allemagne se servent d'un autre dialecte qui découle, non plus d'une source saxonne, mais d'une source franque ou deTallemand supérieur. C'est ce que nous appelons aujourd'hui l'allemand. Les habitants de Brème et de Hambourg ont seuls conservé un dialecte qui se rapproche de l'original

(1) Meyer, de l'influence de la navigation sur la langue hollandaise,

(2) Uitgentst, ^quip^|; glijden, glisser; stevenen, pron<-stuel:, etc.

gothique, et aujourd'hui le saxon est parlé de préférence à

■ ""Hambourg et à Brème, tandis que chez les autres Allemands, dépassé par l'idiome franc ou théotisque de la

— Germanie, il a disparu. Hans Sachs, le fameux cordonnier , et Martin Opitz travaillèrent à perfectionner la langue franque : aucun de ceux qui parlaient le dialecte saxon n'a pu lui donner une grandeur littéraire. Du vivant même de Luther, il y avait déjà un si grand intervalle entre le langage de l'Allemagne inférieure ou septentrionale et celui de l'Allemagne supérieure ou méridionale, que les théologiens crurent devoir composer un nouveau diction- ^naire pour que l'on pût traduire en dialecte saxon les termes franciques de Luther (1).

Parmi les langues d'origine græco-latine , la plus riche,.

la plus féconde , la plus belle et la plus propre aux études

philosophiques, est cette langue grecque qui a été cultivée par de si grands génies , et qui s'est développée sous un ciel si favorable; il en est de même, parmi les langues de famille teutonique , de l'idiome de l'Allemagne supérieure, qui, venu du francique, ou théotisque, peut se vanter, grâce à la plus heureuse composition de mots , à la plus féconde richesse de termes , de posséder une syntaxe parfaitement belle et complète. On peut de même comparer à la langue latine , laquelle, à mon avis, se rapproche le

^ plus du grec, à cette langue qui aime l'énergie des mots , et sait , avec moins de liberté toute-fois , emprunter à l'é-

(1) Pour l'étude du dialecte saxon, lire: Holloendische volkslieder gesammelt und erlœulert von D' Henrich Hoffman. Breslau 1833. — Horn. Geschichte der Deustchen poésie. — Bucherkunde der sassisch niederdeutschen sprache hauptsoeblich nach den schriftdenkmaehlern der Herzog. Biblioth. zu Wolfenbittel , entwerfen von D. K. Schel- 1er. Brunswick, 1826. — Van Wjnne — Reinecke de Fos, etc.

tranger des racines particulières et de nouvelles formes de_ langage , on peut comparer, dis-je, au latin l'anglais : car celui-ci, comme il ressort de ce que j'ai dit , se rattachant à un tronc germanigothique , a pourtant une double ramification et n'est qu'un mélange du vocabulaire anglosaxon et du glossaire métaphysique latin-normand.

Je ne crois pas qu'on puisse m'accuser d'hypothèses sophistiquées ou de futilités grammaticales, si j'établis cette analogie du grec et de l'allemand, analogie qui éclate dans la liberté de la syntaxe, dans la composition des mots et la liberté complète de l'inversion. Piollin, en donnant de magnifiques éloges, et à bon droit, à la perfection de la langue grecque, semble tracer une esquisse de l'allemand moderne, et se sert des couleurs les plus vives, des expressions les plus appropriées (1) : comme la langue des Hellènes, celle des Allemands sait, avec un art admirable, tirer et former d'un très-petit nombre de racines des milliers de mots (2).

Résumons ce que nous venons de dire. Nous regardons comme certain et incontestable que les Teutons et les anciens habitants de la Scandinavie, sortis de la même origine (telle que les Latins et les Grecs, sont néanmoins restés beaucoup plus longtemps dans les ténèbres et pour ainsi dire dans la nuit de la vie barbare.

Plus les dialectes de famille teutonique sont anciens, plus ils se rapprochent de cette forme rude et ébauchée que nous avons décrite. Nous ne voyons dans les langues teutoniques aucun de ces caractères d'analyse extrême

(1) De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres, t. 265. Ed. 1805.

(2) V. Archenholz, Adelung, Wolke, Kaltschmidt, etc.

et subtile dont sont marquées les origines des langues néolatines.

Il est facile, après tout ce que nous avons dit, de disposer d'une manière certaine toutes les familles des langues européennes. Voici quel est, suivant nous, leur arbre généalogique ;

A UNE SOURCE ANTIQUE ET INCONNUE

se rapportent :

1^{re} Famille Orientale.

Les Idiomes Indiens,

Le Prakrit et Pâli.

Le Samskrit (ou Académique).

Le Néo-Persan.

2^{de} Famille Gréco-Latine.

Le Grec.

Le Latin.

D'où

La Langue Romane.

Le Néo-Italien.

Le Néo-Français.

Le Néo-Espagnol.

(1) Alt-nordisch (Islandisch).

(2) Neu-dänisch.

(3) Neu-schwedisch.

(4) Alt-Gothisch.

(5) Angel-sächsisch.

(6) Alt-sächsisch.

(7) Neu-englisch.

(8) Neu-niederländisch.

(9) Alt-hochdeutsch (10) Neu-hochdeutsch.

Le Néo-Catalan.

Le Néo-Portugais.

3" Famille Gothico-Tectonique.

1° Le vieil Islandais (1).

^ f Le Néo-Danois (2).

^^ l Le Néo-Suédois (3).

2" Le Vieux Gothique (/i).

r L'Anglo-Saxon (5).

^^^ l Le Vieux Saxon (6).

^ f Le Néo-Anglais (7).

^o i Le Néo-Hollandais (8).

3" Vieil Allemand supérieur (9),

D'où le Néo-Allemand (10).

1&8 • • VUES GÉNÉRALES.

C'est une opinion généralement reçue parmi des savants très-distingués, que la vieille langue des Brahmanes, le Samskrita été le berceau du latin et du grec, et par suite du teuton et du persan ; opinion qui se trouverait confirmée par les affinités nombreuses que Bopp, Burnouf et Scilégel ont signalées entre les racines latines et grecques et les racines samskrites. Un écrivain plus récent encore , Kaltschmidt , dans son dictionnaire indo-teutonique a essayé, et souvent avec succès, de noter toutes les migrations des mots samskrites devenus grecs , latins ou teutons. Celui qui consacrerait de longues années à l'étude et à la comparaison studieuse des idiomes anciens des Perses, des Brahmanes, des Kimbres, des Keltes, celui-là seul pourrait dissiper les ténèbres d'un problème si obscur. Pour nous, nous n'avons pas pu nous défendre d'un doute, lorsque nous avons vu les philo-

logues les plus distingués qui s'occupent du samskrit, signaler le caractère propre de cet idiome comme si parfait, e.vccUement, composé (1). Tant de perfection appartient-elle à un idiome primitif?

En effet, considérez le samskrit, syntaxe merveilleusement anangée, excellente liaison des mots et des phrases, pas d'imperfections; des limites rigoureuses, des formules exactement et heureusement disposées; — n'est-il pas difficile de voir là la source vierge et antique, la mère respectable de toutes les langues, aujourd'hui parlées en Europe? Pas un pli, pas une tache; rien ne boite! vainement y chercherez-vous le bégaiement d'une langue qui commence; vous seriez plutôt tenté d'y voir une langue fabriquée, et cette harmonie des sons, cet ac-

(1) Der Naine dicse spraclie welchcr bedcutet « ausgebildetcj vervolkomuinet, » etc. liait scwmidt, Einlcilung, v, 8.

cord élégant et soigné des parties trahissent un bon goût et un travail civilisés.

» 310quez-vous, si vous voulez, de ce que je vais dire, » comme d'une remarque mesquine, mais je le dirai, fût- » ce pour faire rire (1); » ce zèle inquiet et extrême à élaborer une grammaire parfaite me semblent révéler bien plutôt le travail ingénieux, subtil et les nobles loisirs de ces prêtres qu'on appelait brahmanes et brakmanes, que le caractère rude et originel d'une langue qui naît et s'élève d'elle-même (2). Quoi d'étonnant, si des prêtres, amateurs infatigables de poésie et de grammaire, comme le prouvent leurs antiques poèmes, et presque captifs dans leurs temples, ont entrepris de tirer du langage vulgaire une nouvelle espèce de langue plus noble et plus pure, langue d'académie et tout à la fois idiome sacerdotal et mystique; n'ayant point de racines qui diffèrent de celles du peuple, mais une composition des mots et un arrangement de phrases plus perfectionnés, — ce qui me semblerait tout-à-fait d'accord avec les vieilles mœurs hiérarchiques des Indiens.

Ainsije ne serais pas éloigné de croire que la langue samskrite est, non pas la mère, mais la sœur aînée des langues européennes; ce dialecte élégant des temples, né du sacerdoce, et ne descendant jamais dans le peuple, me semblerait former avec les langues persique, grecque, latine, gothique, germane, et toutes les filles de celles-ci, une vaste famille issue d'une seule source.

(1) Tacite. — Dialogue des Orateurs.

(2) V. ci-dessus, § 3.

ai*

§ VI

Des règles fixes ont-elles présidé aux mutations des mots cUez les races teutoniques et les races latines?

Quelle que soit la langue primitive et perdue qui a été la source des langues teutoniques et latines, ou même du samskrit, source qu'aujourd'hui les esprits les plussagaces ne peuvent découvrir; ce qui n'est pas douteux, c'est que certaines lois ont présidé aux diverses métamorphoses des langues et des dialectes. Ces métamorphoses sont à peu près de vingt espèces; elles ne dépendent pas seulement de la variation des mœurs, mais aussi des habitudes de la prononciation. Les mêmes mots deviennent complètement différents d'eux-mêmes, suivant qu'un peuple leur applique la consonne B, un autre la consonne P, un autre F. Par exemple le grec pous, podos, et le latin pcs, pe-

dis, deviennent le gothique *fotus* , le vieux saxon *vuoz* , l'anglosaxon *fat*, les consonnes P, F, V, ayant la même valeur.

Bopp, le premier, a prouvé que des règles certaines sont observées dans ces changements des consonnes et des voyelles, et voici le tableau synoptique qu'il a donné pour les consonnes :

Transformation Transformation

Greco-Latin. gothique et anglo-saxon. allemande.

Th.

Ch.

Th.

Ch.

Pour les voyelles, Bopp, dans un volume plus récent, a montré que les lois de leurs changements ne sont que celles de la prosodie ; les brèves sont remplacées par des brèves, et les longues par des longues. Voici des exemples :

Latin ,

Auris.

Gotk,

Auso.

Anglo-Saxon,

Eare (îre).

Anglais

Ear (îre).

Grec,

Poûs.

Coht

Fôtus.

Anglais,

Foot (foût).

Crect

E. - lachus.

Latirif

... levis.

Anglais,

... Ught.

Ainsi "pater (lat.) est devenu fadar fgoth.), et fatloer Cangel.; foreuein f grec) , faran, (goth.) et fare (angl; vicnê, (grec) moon, ('angl.),- radix fiai.) root (angl.) etc., etc. . .

S'il fallait suivre toutes les révolutions des mots , je copierais ici le dictionnaire entier de Kaltschmidt.

En recherchant l'origine des langues, eu ctudiautleui' dé-

veloppemeit, leurs phases et leur vieillesse, cette remarque philosophique nous a frappé, qu'il y a dans les variétés presque infinies de leurs métamorphoses et dans les lois qui président à ces variétés une force de perpétuité admirable. D'un âge à un autre âge , d'une race ancienne à une race plus moderne, les mots se transforment, destinés à revêtir des formes inattendues, sans pourtant abdiquer jamais leur racine primitive dans leur croissance ni dans leur grandeur ; — toujours nouvelles et toujours anciennes, différentes à la fois et identiques, elles restent elles-mêmes tout en s'altérant.

Deux grandes zones partagent toute l'histoire des langues et de la littérature européennes; la zone gréco-latine contient les traditions élégantes et splendides d'une civilisation perfectionnée à diverses reprises et impérissable ; la zone Scandinave -teutonique renferme les éléments du monde nouveau et les souvenirs empruntés à une existence plus longtemps farouche et que le christiannisme seul a civilisée. Al'une de ces zones, que domine la langue grecque, se rattache, dans les arts et la poésie, le culte du beau de la forme et du fini; à l'autre le sentiment du vrai, de l'intime, du devoir et de l'infini. L'une tend à la poésie et se maintient dans la Synthèse; l'autre penche vers l'observation et adopte l'Analyse.

Hors de ce double point de vue , il est impossible d'expliquer et de comprendre les langues et les littératures du monde ancien et du monde moderne , — de l'Illéuisme méridional et du Teutonisme septentrional.

DOCUMENTS BIBLIOGRAPHIQUES RELATIFS A L'INFLUENCE DE LA BIBLE SUR LES ETUDES MODERNES.

Consulter : — Richard Simon, passim.

Herder. De la poésie des Hébreux.

D' Lowth, De Hebraeorum Poesi.

Histoire littéraire des Bénédictins. Art. de Hugues de

Saint-Cher.

La Bible, trad. par Cahen.

QUELQUES MOTS SUR LA BIBLE

LES TRADUCTIONS DE LA BIBLE ET LES COORDAINCES.

VVVVVV««VVi«V\VVVV\VVVVVVVVVV\VVVVVVVVVVVVUVV\%«V\VVVVVV\^«Vt«VM

Les Concordances de la Bible*

Tous ceux qui ont habité Paris connaissent la vieille tour Saint- Jacques de la Boucherie , qui s'élève au milieu de Paris et dépasse de sa tête chenuée tant de maisons modernes. Les rues bruyantes du dix-neuvième siècle, les toits ardoisés , les longues cheminées coust'uites aux dix-septième et dix-huitième siècles avec une demi -régularité sans grâce, qui n'atteint même pas la noblesse de la symétrie ; tous ces sentiers taillés dans la pierre grise et le plâtre jaune , s'abaissent encore et rampent aux pieds de l'aïeule isolée ; souvenir et monument qui ne tient plus à rien , date architecturale qu'il faut conserver avec respect, et devant laquelle on ne s'arrête pas sans songer aux sept cents ans qui l'ont bronzée et ne l'ont pas détruite. Là, en 1240, une armée de cinq cents moines bénédictins commençait une œuvre gigantesque. Il s'agissait de recueillir avec une pieuse exactitude , et de classer dans un répertoire commode , toutes les paroles de la Sainte-Ecriture ; œuvre nouvelle, immense, qui s'accordait avec la foi profonde , avec l'inspiration chrétienne et le vaste enthousiasme de ce temps extraordinaire. Une telle œuvre dé-

montre assez ce que c'était que la Bible hébraïque pour les temps modernes ; la Loi souveraine.

Le courage et la patience ne manquaient pas. Ces cinq cents plumes marchaient ensemble , dormant le premier modèle d'un répertoire Ixicographique fait avec intelligence , et ouvrant la procession de ces mille Répertoires dus ensuite aux Estienne, aux Fabricius, aux Calepin, aux Facciola-ti. C'était alors que la magnifique Basilique de Chartres s'élevait; Notre-Dame venait d'être terminée; et Pierre de Montereau , l'architecte du moyen-âge qui comprit le mieux la savante audace et l'élégance sombre des cathédrales chrétiennes , bâtissait la double merveille et la double égUse de la Sainte- Chapelle. La poésie débordait à la cour d'Angleterre, comme à la cour de Provence ; Marie de France chantait, Vidid et Peguilhaem, Sordel et ses amis apprenaient aux prédécesseurs du Dante l'art de maudire et d'aimer, de prier et d'instruire eu vers harmonieux; Pierre Nolasque fondait l'Ordre de la Merci , pour le rachat des captifs ; vingt républ!{ues monacales, rivales et puissantes, vingt comunautés chrétiennes, moines mineurs et majeurs, chaussés et déchaussés, mendiants et non mendiants, entretenaient par leur guerre acharnée d'éloquence et d'intérêts , l'ardeur religieuse et poétique de cette époque.

IMais je reviens à la Concordance de la Bible et aux cinq cents moines de Saint-Benoît, qui, prenant la plume quand tintait la cloche de la Tour Saint- Jacques, achevaient rapidement, c'est-à-dire dans l'espace de vingt-cinq années, les petites Concordances d'abord, puis les grandes Concordances , les premières n'ayant pas semblé sulisantes. L'esprit d'association et de discipline inspirait ce courage et domiait ces résultats.

Le mot Concordance était impropre , mais la chose parut excellente ; le mot et la chose se sont conservés. « Je » suppose , dit le théologien anglais Cotton , dans son style » naïf, je suppose que pour votre bénéfice à venir et votre » bien-être de l'autre monde [future comfort), vous dési- » rez trouver une phrase de la Bible, par exemple celle-ci: » — ((Et jettera tous nos péchés dans les profondeurs de » la mer? » — A'ous n'avez qu'à prendre une Concordance, » et l'ouvrir aux mots péché, profondeur et mer, vous ap- » prendrez que la phrase en question est dans Micah , cha- o pitre VII , verset 19. »

Ce travail a coûté six cents années h plus de trois raille ouvriers de toutes les nations avant de se parfaire. Il a suivi une route longue , tortueuse , singulière. Essayons l'histoire de ce progrès. Vers le commencement du treizième siècle , Antoine de Padoue , frère mineur que l'on a canonisé , et que le pape Grégoire IX appelait son Trésor de la Sainte-Ecriture, laissa en manuscrit, sous le titre

de Concordance, un Répertoire alphabétique de Maximes morales, extraites de la Bible; maximes à l'usage des prédicateurs et destinées à leur rendre plus facile la composition de leurs discours. Vers 1250, un membre très-actif du sénat des cardinaux romains, Hugues de Saint-Cher, né en Dauphiné, qui avait combattu à la fois les empiétements des Franciscains, les usurpations des moines mendiants et le cumul des bénéfices, conçut le plan d'un index général des mots de la Bible, sans aucune prétention de commentaire ou d'explication; cet index était destiné seulement à aider la mémoire, que saint Augustin nomme, avec son ingénieuse subtilité, « la gardienne infidèle de nos pensées. »

L'œuvre de saint Antoine de Padoue avait eu pour but d'établir l'harmonie entre les principes de morale évangé-

lique répandus dans le Nouveau et l'Ancien-Testament. Il s'était servi du titre Concordance, que le cardinal Hugues de Saint-Cher aurait dû ne pas appliquer à son nouveau Lexique. Pour ce dernier, il ne s'agissait que d'indiquer tous les passages où le même mot se trouvait employé par les écrivains sacrés; ce qui ne constituait pas une Concordance. Mais le terme populaire prévalut, et l'œuvre nouvelle s'acheva sous ce titre. Elle eut tant de succès, que tous les couvents voulurent posséder une copie de ce répertoire immense; « immensi tœdii ac tempo'i' opus; » ainsi le nomme Sixte de Sienne. On a trouvé des manuscrits de ces premières Concordances à la Sorbonne, au collège de Navarre, dans l'abbaye Saint-Victor et dans la plupart des maisons de dominicains; elles s'appelaient Concordances de Saint-Jacques, précisément à cause de cette vieille tour que je n'ai pas inutilement rappelée tout-à-l'heure. On ne tarda pas à les juger incomplètes. Les passages qui contenaient les mots, objets de chaque article, étaient indiqués par un chiffre, mais non rapportés dans leur intégrité; le prédicateur ou l'étudiant, avant de découvrir la phrase qu'ils cherchaient, devaient parcourir un grand nombre d'autres phrases inutiles. Pour remplir cette lacune, Hugues de Saint-Cher distribua une nouvelle besogne à ses moines: de là les Concordances majeures ou anglaises, auxquelles, en effet, les dominicains anglais ont coopéré, et qui donnent non-seulement l'indication des chapitres, mais la transcription des lignes où chaque mot est compris. Un moine qui avait achevé une seule lettre de l'alphabet, sûr d'avoir bien employé sa vie, était fier de son labeur. A la fin de la lettre A des Concordantiae majores, on lit ces mots: « ExPLICIT littera A quam perficit frater R. de Stavenesby, » Hugues de Saint-Cher dut une grande re-

nommée à cette entreprise, que M. Daunou caractérise avec sa sagacité et son impartialité ordinaires. « Il est su- » perflu de dire à quel point ces tables abrègent les recherches et facilitent les rapprochements. Les hommes studieux en ont tellement senti l'utilité, qu'il en a été rédigé de semblables pour un grand nombre de livres classiques. A mesure qu'elles se sont multipliées, les documents de tous genres sont devenus plus accessibles et les citations plus exactes. La grammaire, la philosophie, l'histoire y ont beaucoup gagné. »

Mais la destinée des Concordances bibliques devait subir d'autres variations. Un franciscain de Toscane, Arlotto de Prato, et un dominicain allemand, Conrad de Halberstadt, retranchèrent les mots qui leur semblèrent superflus, et donnèrent chacun un abrégé de l'ouvrage. Vint l'époque du concile de Bâle dont une des principales controverses avait pour objet de décider si l'esprit saint procède du père et du fils, ou seulement du père par le fils; ex patre per filium. Jean de Ségovie, homme éloquent, fut chargé par la cour de Rome d'exposer les sentiments de l'Eglise et de les défendre contre les avocats de la communion grecque; il consulta ses Concordances, n'y trouva ni ex ni per, mots sur lesquels toute la discussion roulait, et, s'armant de courage, ajouta les particules

et les mots invariables au travail primitif. Aidé par Jean de Raguse et Walter Lonaw, Écossais, il en vint à bout en cinq années, dit Buxtorf.

La route était frayée, il parut des Concordances grecques et allemandes ; puis un rabbin nommé Mardochée Nathan, se sentit humilié de ce que sa nation ne les eût pas inventées ou du moins imitées. Jamais lexicographe ne s'est servi d'expressions plus dithyrambiques que les siennes. « Quand je frappais aux portes des savants chrétiens.

w dit Mardochée, j'avais l'âme triste; ils me déchii'aient » du fouet de leur langue dérisoire, al- lumant un feu brû- » lant dans ma poitrine, et croyant leurs arguments forts » comme un miroir d'airain. Un de leurs livres se nom- » mait Concordance et offrait, dans un tableau exact, tous » les mots de la Bible. Je vis que l'on pouvait en faire un » rocher inexpugnable pour détruire et se défendre. Ce » livre, je le désirai, je l'aimai, je le cherchai, je le Irou-)) vai, je l'emportai dans ma chambre de travail, et je me » mis à le traduire...., etc. » C'est l'ouvrage hébreu de Mardochée, que, le premier, Buxtorf perfectionna, et que son fils publia à Bâle en 1631, avec une préface où il est dit que le plaisir de faire paraître ce grand travail le console presque de la mort de son père. A la fin du quinzième siècle, Jean, abbé de Nivelles, révisa les Concordances latines ; au commencement du dix-septième, la Bible ayant été divisée en versets, Luc de Bruges adapta le même répertoire à ce morcellement qui permettait des renvois plus précis. En 1637, Gaspard de Zamora en fit paraître à Rome une très-belle édition corrigée, et depuis ce temps les éditions de Cologne (1684) et d'Avignon (1786) ont passé pour les meilleures. Elles renfermaient cependant beaucoup de fautes, incorrection inévitable dans un ouvrage colossal.

Si vous écarterez la question religieuse et que vous considériez l'influence de la Bible sous le point de vue de l'histoire philosophique, elle vous apparaîtra comme le plus grand phénomène que les aïmales humaines aient jamais présenté, et vous ne vous étonnerez pas de ces six cents ans voués à la formation d'un seul Index.

Le duc de Susscx a réuni une bibliothèque toute biblique, consacrée exclusivement aux ouvrages dont l'Écriture

sainte a été le sujet ou le prétexte, et qui sans être complète renferme cinquante mille volumes.

La Bible en effet unit la civilisation de l'ancien monde à la civilisation du monde nouveau ; elle embrasse l'une et l'autre; un des coins de ce livre unique repose sur le Sinaï, un autre sur les Allegbanis. Les républiques américaines qui n'ont encore achevé ni l'œuvre politique, ni l'œuvre industrielle à laquelle l'avenir les destine, ont la Bible pour point de départ. La véritable vie de l'institution civile aux États-Unis ne réside pas dans la démocratie, mais dans l'esprit religieux du puritanisme ; et le puritanisme n'est que le retour à l'austérité de l'Ancien-Testament. Tout ce qu'il y a d'original dans les littératures modernes découle de deux sources diverses ; la Bible d'abord, et ensuite le génie germanique.

La véritable éloquence populaire de l'Europe nouvelle est celle de la chaire d'abord, puis celle des assemblées parlementaires, filles du "NVittenagemot ; Bossuet et Burke, voilà nos Déraos-thènes. Toutes les fois que l'on jette sur le mouvement de l'intelligence de l'Europe un coup-d'œil sévère et étendu, de quelque côté que l'on se tourne, on aperçoit la Bible comme impulsion et comme force motrice. Les trois épopées qui méritent ce nom, la Jérusalem dcUvrée, la Divine Comédie et le Paradis Perdu en émanent. L'Arioste n'a fait qu'une délicieuse plaisanterie sur la chevalerie et l'esprit guerrier ; Tasse, Milton et Dante voilà les chantres et les hérauts de la civilisation.

De la Bible seule ressortent les révolutionnaires anabaptistes^ les révolutionnaires de Cromwell et les républicains de Florence, qui inscrivait sur leur bannière : Christo imperant ; ce sont tous enfants de l'Ancien et du Nouveau-Testament ; pauvreté volontaire,

égalité devant Dieu et puritanisme indépendant , ce sont des doctrines bibliques, que les universitaires Barebone et Yane interprétaient à leur gré.

Cette filiation se montre évidente et dominatrice dans les arts modernes, dans la peinture et la sculpture de l'Espagne et de l'Italie, dans le développement de l'art musical et de l'architecture chrétienne. Je sais que l'influence païenne s'y est mêlée ; qu'elle a même paru triompher souvent ; mais les plus sublimes œuvres modernes relèvent de l'inspiration biblique. Le Jugement Dernier de Michel-Ange vaut mieux que la Vénus du Corrège, Voici Athalie, Polyencte, et le Cid. Même dans les œuvres empruntées à l'antiquité païenne, il a fallu, comme Corneille l'a toujours fait, jeter une âme nouvelle, une âme chrétienne, un sens biblique, pour que le peuple les acceptât comme chefs-d'œuvre. On a tort de regarder Racine comme un imitateur d'Euripide (1), et Corneille comme un simple copiste de Sénèque et de Lucain. Oui, quant à l'étude de la forme que les anciens avaient portée à un point de perfection merveilleuse ; mais quant au fond des idées, pas un trait sublime tenant aux passions , à l'étude du cœur, à la conception du beau moral, au jeu du caractère, que Racine et Corneille, comme Shakespeare et Dante, n'aient dû à l'éducation chrétienne, c'est-à-dire à l'éducation biblique. Le plus beau vers de la tragédie d'Horace :

Faisons notre devoir et laissons faire aux dieux !

exprime une piété chrétienne dissimulée sous le pluriel du mot dieux. Le Romain du temps de Scipion ne pensait pas ainsi; cette résignation ne convenait pas à son senti-

• (1) V. plus bas, PiAcixR ET F.cniPiDE.

ment de résistance héroïque ; la véritable source du génie de Corneille était le catholicisme de l'Espagne. Les Italiens, les Portugais, les Espagnols , les Provençaux , les Français de l'Occident , quoique imprégnés de l'ancienne civilisation romaine, ont cédé à la civilisation biblique , et leur littérature offre un curieux compromis entre ces deux influences. Les peuples du nord , à peine romains avant le moyen-âge, à peine ébauchés lorsque la civilisation chrétienne s'empara d'eux , se sont livrés encore plus entièrement à l'éducation de la Bible : ils l'ont fait passer dans leur propre langue , et de presque toutes ses paroles ils ont fait des lois et des proverbes.

En Allemagne et en Angleterre tout le monde sait la Bible par cœur; et vous êtes étonné d'entendre dans la conversation journalière, au Parlement, au théâtre, une foule d'allusions bibliques que vous auriez cru mortes avec Cromwell ou avec les anabaptistes de Munster. Je ne parle pas des travaux sans fin que l'érudition allemande et hollandaise, bénédictine et franciscaine , a consacrés à la Bible ; des recherches infinies tentées par les savants sur la géographie, l'histoire , la philosophie, la philologie bibliques. Les titres seuls de ces ouvrages rempliraient un volume.

\$11 La Bible, considérée comme monument historique.

Supposez que la Bible ne fût pas connue de l'Europe , que ce ne fût pas la première pierre d'attente et la clé de voûte de toutes nos religions ; la première base de tous nos codes chrétiens : qu'un orientaliste la découvrit, qu'il

la traduisît , l'expliquât , la commentât , comme Anquetil- Duperron a commenté le Zend-Avesta ; — que ce tableau si grandiose et plus qu'homérique vînt à se développer tout-à-coup devant nous ;

Moïse , l'Egypte antique , les vieilles monarchies asiatiques, le Tabernacle saint, et la marche dans le désert , et les Machabées , et les Prophètes ; cette épopée , ces annales , code de lois , manuel ihéurgique , le vieux monde , la primitive civilisation dans un seul livre ! Certes, les savants pousseraient un long cri d'étonnement et de joie.

Et quelle civilisation ! la première qui , du fond de l'Asie idolâtre ait proclamé l'unité de Dieu ! Une civilisation née dans le désert ^ pleine de barbarie, et dont Ténergie ardente embrassait à la fois et contenait dans son sein la puissance de la démocratie, celle de la vie guerrière , la grandeur du patriarcat , l'élévation de la théocratie , et l'élan de la vie nomade — civilisation destinée à durer peu , et à laisser une trace ineffaçable. Elle a roulé comme la lave dans un sillon que les âges ne combleront pas. Longtemps ignorée, elle n'a influé en rien sur le développement hellénique ; mais après dix siècles elle a reparu avec le Christ ; elle a jailli de nouveau et rempli le lit que laissait vide et désert la société païenne disparue ; elle est revenue modifier nos mœurs modernes.

La Bible représente toute cette civilisation ; la Bible, que je ne veux considérer que sous son point de vue purement humain. C'est un livre plus historique que Thucydide et Hérodote, parce qu'il offre un miroir plus complet non seulement des événements, mais des mœurs, des préjugés , des lois , des crimes et des rites nationaux. La raillerie semble impossible, auprès de ce monument de granit, étranger à toute la société grecque et romaine, et qui reste

seul debout dans le désert du passé asiatique , dans la nuit de l'antiquité orientale.

Je ne vois pas , en effet , de pierre milliaire plus iraporable

tante dans les annales de la civilisation que l'histoire du peuple hébraïque. La promulgation de la loi sur le mont Sinaï est le premier chaînon auquel se rattachent toutes les lois et toutes les sociétés organisées par le christianisme.

Avec Moïse, la vie sauvage finit en Orient. Pour la première

— fois , une assemblée d'hommes prête l'oreille à une — „ grande vérité philosophique, exprimée sans mystère et sans ___ voile. Le panthéisme, qui doit régner sur tant de siècles et de nations, reçoit d'avance le coup mortel qui l'étendra mort. L'existence d'un Dieu sans forme , sans commencement , sans fin , non limité dans l'espace , est annoncée au -„ peuple du globe le plus matérialiste , le plus obstiné , le ____ — plus sensuel : cet éclair inattendu sillonne l'obscurité et élève la Judée barbare au-dessus de l'Egypte savante. ZZI. Jusqu'à l'époque dont nous parlons, ce mot puissant, unité de Dieu, a bien pu être prononcé à voix basse; alors seulement il éclate dans sa majesté, dans sa moralité. Jamais, avant Moïse , on ne l'avait dit , à ciel découvert, devant une nation , devant une armée fanatique Aussi voyez ; cette révélation se fait à coups de tonnerre.

A ce principe immense , Moïse rattache toutes les exigences de la conscience , tous les scrupules de la vie morale , tous les actes du culte , tous les ressorts du gouvernement. Imparfait à nos yeux , moulée sur les besoins et les idées de ces hordes âpres , tenaces et sanguinaires, _ la législation fondée par Moïse sur l'unité de Jéhovah constitue à elle seule la plus grande révolution des temps anciens.

Vous que les destinées humaines intéressent, lisez donc "*/^ la Bible, et lisez-la telle qu'elle a été écrite autrefois ; scul-

ptée dans le roc ou gravée dans le bronze, en caractères profonds, et durs comme le peuple juif; vous y connaîtrez cette mission Mosaïque , si mal jugée par la frivolité. Quand le globe était peuplé

de sauvages et d'anthropophages, d'hommes qui adoraient le bœuf de leur étable et les fruits de leurs jardins ; quand l'idolâtrie la plus grossière couvrait le monde , il y a trente-deux siècles de cela , il sortit d'un horrible désert , un de ces hommes qui changent le monde moral et les nations. L'instrument de son œuvre fut un peuple barbare, puissant par l'obstination et l'audace ; il l'asservit à cette loi religieuse du Pentateuque , loi qui , en fondant la loi chrétienne, a préparé nos annales. Cet homme était Moïse. La seule trace qui reste de lui et de son armée, c'est la Bible.

De l'Exégèse et des traductions de la Bible,

La critique sacrée , ou l'Exégèse biblique , a quelque chose de colossal et d'énorme ; mysticisme , elle se perd dans les profondeurs de l'inconnu ; grammaire, elle descend aux minuties infinies et subtiles de l'étude des mots ; elle pèse une virgule , commente un accent , calcule le nombre des syllabes ; elle n'a pas de bornes. Pour elle tout est divin et infini. Les luttes acharnées des controversistes ont épaissi les nuages qui flottent sur ce sanctuaire.

Avez - vous jamais mis le pied dans une bibliothèque monacale ? Avez-vous ouvert un de ces volumes sans nombre, écrits dans tous les langages, non pas de l'Europe, mais du monde civilisé ? Le calviniste et le socinien , le jacobin et le cordelier , le jésuite et l'augustinien , ont des explications diverses pour chaque passage bibli^{que}. Corporations rivales , écoles de philosophie, intérêts de nations, différences de dialecte, redoublent l'obscurité. On ferait un excellent livre intitulé les Destinées de la Bible. Quelles difficultés se présenteraient à l'auteur ; Difficultés historiques , métaphysiques , grammaticales , palaeographiques ! A peine quelques rares manuscrits viennent-ils en aide à l'hébraïsant ; ces manuscrits, on les thésaurise. Ce n'est point assez de connaître l'hébreu moderne avec les points , postérieurs au neuvième siècle ; il faut savoir l'hébreu ancien , écrit sans points , c'est-à-dire sans voyelles. Il faut comparer mille versions , en arabe , en syriaque , en copte , en grec , en grec hellénistique , en chaldéen , en latin barbare , en saxon , eu gothique , en persan. Voici les rêveries contradictoires de la kabbala ; le thalmud , la massore ; rabbins , pères grecs et latins , commentateurs redoublant le chaos et aggravant la dissonance ; telle censure de l'Eglise opposée à telle approbation d'un concile ; le sens littéral ; le sens mystique ; le sens théologique ou latitudinaire ; les jugements d'un pape comme individu ; ceux d'un autre pontife , comme inspiré du Très-Haut et représentant Jésus-Christ ; les variations de la tradition ; les obscurités de cette tradition ; les altérations des manuscrits et les traductions fautives ou équivoques... L'imagination effrayée, recule.

Au lieu de considérer la Bible sous le point de vue con-

troversal, il faut l'étudier soit dans la traduction littérale latine , soit dans celle de M. Cahen (1).

Deux caractères spéciaux distinguent la Bible : une concision profonde et une couleur orientale. Là où de longues phrases, mal liées par des conjonctions parasites, développent leurs lourds replis dans les traductions anciennes, vous trouvez une expression lucide, économe de mots, ardente, vigoureuse, monumentale. A la place de ces formes de langage, que la civilisation moderne a introduites, au lieu de ces termes qui rappellent sans cesse au lecteur les mœurs de l'Europe , le génie de l'Orient se déploie de verset en verset et de page en page.

C'est merveille de lire ainsi V Histoire des Patriarches et la Vie de Joseph. Un nouveau monde, le monde le plus aïcien, le Désert, la Tente, le père de famille Roi et Pâtre, sont devant vous. Ne croyez pas que cet effet admirable, ce coloris introuvable pour un moderne , résultent d'une élaboration artificielle. La seule littéralité a tout fait. La Bible nue, dépouillée des additions du langage

Au lieu de : « Lorsque V Éternel-Dieu fit la terre et le ciel. »)

Le second verset de la Genèse offre un exemple marqué de cette difficulté :

« L'esprit de Dieu était porté sur les eaux. »

Texte : « L'esprit de Dieu planait sur les eaux. »

Le véritable sens de Veronah Elokime (l'esprit de Dieu), est un grand souffle, un grand vent. Les Septante emploient *pnéma ihcoi*, ce qui est un peu plus exact. Le premier verset de la Genèse dit : « Les dieux (Dieu, — la collection des énergies divines) créa le ciel et la terre. » Dans les cosmogonies antiques, rien n'est à négliger. Il est évident que l'auteur sacré, en faisant usage de la forme plurielle (les dieux), et en lui donnant pour corrélatif un verbe singulier, avait une intention précise, celle d'exprimer à la fois la multitude et la concentration des énergies célestes , leur réunion dans le sein d'un même Dieu créateur.

« Et Dieu dit : Que la lumière soit faite ; et la lumière fut faite. »)

Texte : « Dieu dit : Que la lumière soit ; la lumière fut ! »

DE LA BIBLE. |i|

La concision hébraïque, impossible à reproduire, ajoute ici à la grandeur de l'image : « Dieu dit (Dieu veut, synonymes en hébreu) : Lumière soit ! lumière fut ! »

« Il donna à la lumière le nom de jour , et aux ténèbres le nom de nuit; et du soir et du matin se fit le premier jour. »

Telles ne sont point les paroles bibliques.

Texte : « Dieu nomma la lumière jour, et les ténèbres nuit. Il fut soir"; — il fut matin. — Un jour ! »

Le soleil n'était pas créé. Ce n'est donc pas le premier jour, c'est la première période de la création. D'ailleurs, sous le rapport poétique, quelle différence entre la traduction fidèle et la traduction paraphrasée ! A chaque période nouvelle , ces paroles si fortes , si puissantes , qui ressemblent à un cri d'enthousiasme, se répètent et reparaissent régulièrement : « // fut soir , il fut matin ! Un jour ! »

« Si vous faites bien, n'en serez-vous pas récompensé ? Et si vous faites mal , ne porterez-vous pas aussitôt la peine de votre péché? Mais votre concupiscence sera sous vous, et vous la dominerez.

Voici la Bible hébraïque :

Texte : « Certes, si tu te conduis bien , tu seras considéré. Si tu ne te conduis pas bien , le péché t'assiège à ta porte : il veut t'atteindre, mais tu peux le maîtriser. »

« Or, Caïn dit à son frère Abel : Sortons dehors , et lorsqu'ils furent dans les champs , Caïn se jeta sur son frère Abel et le tua. »

Texte : « Caïn parla à son frère Hébel, et, comme ils se trouvèrent aux champs, Caïn se leva sur son frère Hébel et le tua. »

Le tableau est tout entier dans un mot, s'éleva, supprime par l'ancienne version.

« Deux nations sont dans vos entrailles , et deux peuples, sortant de votre sein , se diviseront l'un contre l'autre. L'un de ces peuples surmontera l'autre peuple, et l'aîné sera assujéti au plus jeune. »

Texte : « L'Éternel lui dit : Deux peuples sont dans ton ventre, et de tes entrailles se sépareront deux nations. L'une de ces nations, plus forte que l'autre ; le plus grand servira le moindre. »

J'ai parlé de l'histoire de Joseph , un des chefs-d'œuvre de la narration antique. Voici quelques fragments dont le parallèle et le rapprochement feront mieux sentir la distance qui sépare le texte des traductions.

« Et il (Joseph) s'enquit d'eux (de ses frères), comment ils se portaient; et il leur dit : Votre père, ce bon vieillard dont vous in' avez parlé, se porte-t-il tient vit-il en' core? /)

Il n'y a dans la Bible aucune trace du bon vieillard, qu'il faut laisser à Florian.

Voici les paroles hébraïques :

« Il s'informa auprès d'eux de leur bien-être; il dit : Votre vieux père, dont vous m'avez parlé , se trouve-t-il bien ? Vit-il encore ?

« Et Joseph se retira inconiinent : car ses entrailles étaient émues ci la vue de son frère; et il cherchait un lieu pour pleurer ; et entrant dans son cabinet , il pleura. »

Le cabinet de Joseph , à une époque où de vastes salles, sans ornements, composaient l'habitation des hommes de toute classe ; ce lieu qu'il cherche pour pleurer, comme s'il ne lui eût pas été facile de trouver aussitôt un endroit soU taire ; ces entrailles émues, expression violente dont la simplicité de la Bible dédaigne l'emploi , forment un

tableau faux et grimaçant ; contre-sens de mœurs et d'idées. Voici cet admirable verset, tel que le donne le texte : « Joseph se hâta (car sa tendresse était excitée envers son frère, et il sentait le besoin de pleurer), et il entra dans une chambre et y pleura ! »

« Et s" étant lavé le visage , il sortit de son cabinet ; et se faisant violence, il dit : Mettez le pain. »

Un des malheurs qu'entraîne la civilisation, c'est l'exa-, gération dans l'expression des sentiments. Si Homère nous rapporte que le héros pleura. Pope lui prête un torrent de larmes. Si la Bible nous montre Joseph modérajit son émotion, le traducteur français nous parle de la violence qu'il se fait. "Voici le texte :

« S'étant lavé le visage, il sortit , se contint, et dit : Mettez le pain. >>

— <(Eii pleurant, Joseph éleva la voix, dit la Bible protestante; et les Egyptiens l'entendirent; la maison de Pharaon l'ouït aussi.

« Sa voix éclata en pleurs (dit la version littérale) ; les Égyptiens l'entendirent, et on l'entendit dans la maison de Pa'rau. »

Est-il nécessaire de faire remarquer cet admirable Irait poétique effacé par la première de ces traductions et conservé par la seconde : Sa voix éclata en pleurs ?

« Joseph dit à ses frères : Je vous prie, approchez-vous de moi. »

Texte : « Joseph dit à ses frères : Approchez-vous donc de moi. »

Joseph, favori et ministre de Pharaon (Pa'rau), maître de la vie de ses frères, ne priait pas, il commandait.

« Hâtez-vous d'aller vers mon père, et dites-lui : Ainsi dit ton fUs Josephf » etc.

21/l TRADUCTIONS

Texte : « Hâtez-vous et remonte vers mou père, »

Le mot remonte , dont la Bible se sert constamment dans cette occasion, indique la situation respective de l'Egypte et de la Judée. C'est un trait caractéristique.

« Et voici, vous voyez de vos yeux; et Benjamin, mon frère, voit de ses yeux aussi, ijue c'est moi qui vous parle de ma propre bouche. »

Comparez cette phrase prolixie avec la version littérale :

« Vos yeux voient, et ceux de mon frère Biniamine aussi, ([ue c'est ma bouche qui vous parle. »

« Rapportez donc d mon père quelle est ma gloire en Egypte, » etc.

Texte : (c Vous direz à mon père toute ma gloire en Egypte, etc. »

((Alors il se jeta sur le cou de Benjamin, son frère, et son frère pleura aussi. »

Texte : « Il se jeta sur le cou de son frère Biniamine, et pleura, et Biniamine pleura sur son cou.
»

Ce dernier tableau, par l'arrangement des mots et la suppression de deux explétifs, gagne infiniment.

« Mais les frères de Joseph, voyant que leur père était mort, dirent entre eux : Peut-être que Joseph aura de la haine contre nous, et ne manquera point de nous rendre tout le mal que nous lui avons fait. »

Texte : « Ses frères, voyant que leur père était mort, dirent : Joseph pourrait nous haïr et nous rendre le mal dont nous l'avons accablé. »

" Et ses frères étant venus vers lui, se jetèrent à ses pieds , et lid dirent : Voici, nous sommes tes serviteurs. »

« Texte : « Ses frères allèrent se prosterner devant lui, et dirent : jNous serons tes esclaves. »

DE LA BIBLE. âS

La vie orientale est dans cette prostration.

« Ne craignez donc point maintenant. Je vous entretiendrai vous et vos familles. Et il les consola et leur parla selon leur cœur. »

On clierce ce que signifie : « Il leur parla selon leur cmtr. » La Genèse ne (lit rien de tel. Elle est claire :

Texte : « Et maintenant ne craignez rien; je vous entretiendrai avec vos enfants. Il les consola et parla à leur

COEUR

D'autres exemples ne manqueront pas :

« Discours de Bilame, fils de Beor ; — Discours de » l'homme à Toeil perçant ; — Discours de l'homme qui » entend les paroles de Dieu ; — Qui voit la vision du » Tout-Puissant , prosterné et les yeux découverts ! »

Ainsi commence, dans le texte hébraïque, la dernière bénédiction de Balaam (Bilame). Exorde grandiose : le prophète n'emploie pas même de verbe; il donne le titre simple de son allocution ; il s'annonce comme l'homme à l'œil perçant , celui qui , la face contre tene , est encore le Voyant, On sent vivement, dès ces premières paroles, le parallélisme hébreu, cette rime pour l'intelligence , cette répétition de la même pensée tombant deux fois sur elle-même comme pour s'enfoncer dans les esprits. La traduction à gâté cela :

« Voici ce que dit Balaam, fils de Beor ; voici ce que » dit l'homme qui a l'œil fermé ; voici ce que dit celui qui » entend les paroles de Dieu, qui a vu les visions du Tout- » Puissant, qui tombe, et qui en tombant a les yeux ou- » verts. »

« Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob ! (ajoute la tra- » duction). Que vos tentes sont belles, ô Israël ! Elles sont

» comme des vallées couvertes de grands arbres , comme » des jardins le long des fleuves , toujours arrosées d'eau , » comme des tentes que le Seigneur lui-même a affermies; » comme des cèdres plantés sur le bord des eaux, h

Voici le texte biblique :

« Qu'elles sont belles, tes tentes, Jacob !

» Tes demeures, Israël !

» Prolongées comme des vallées!

» Comme des jardins sur le fleuve !

» Comme des aloës que Dieu a plantés!

)) Comme des cèdres sur les eaux ! »

Vous sentez le rythme; vous suivez le mouvement énergique et alterné du poète ; cette poésie brève et dure est réduite à ses grands traits et à sa charpente. Voici la cadence sauvage , cette double percussion de chaque image exprimée par un nombre égal de mots, par une suite de sons analogues. La fin de la bénédiction de Bilame est sublime :

« Ils (les Hébreux) dévoreront les peuples qui se-

)) ront leurs ennemis ; ils leur briseront les os, et les perce- » ront d'outre en outre avec leurs flèches. — Quand Juda » se couche, il dort comme un lion, comme une lionne que -> l'ersonne n'oserait éveiller. Celui qui te bénira sera béni » lui-même, et celui qui te maudira sera regardé comme » maudit. »

Comparez l'hymne original :

« Il dévore les peuples ses ennemis ;

.) Écrase leurs os, les perce de ses flèches, » S'agenouille, se couche comme un lion , comme une » lionne.

» Qui le fera lever ?

)) Rénis qui te bénissent;

» Maudis qui te maudissent ! »

C'est dans le texte hébreu qu'il faut voir le lion de Juda, repu de sang , las de meutre, s'agenouillant , se couchant, et terrible encore ,

A guisa di leon, quando si posa !

Même observation sur le cantique de Moïse^ qui, par sa beauté, offre un exemple plus saisissable et plus vigoureux:

" Cieux, écoutez ce que je vais vous dire : que la terre entende les paroles de ma bouche. Que les vérités que j'enseigne soient comme la pluie qui s'épaissit dans les nuées ; que mes paroles se répandent connue la rosée , comme la pluie qui se répand sur les plantes , et comme les gouttes de l'eau du ciel qui tombent sur l'herbe qui commence à pousser. Car je vais célébrer le nom du Seigneur. Rendez l'honneur qui est dû h la giandeur de notre Dieu. 1)

Voici le texte hébreu :

((Prêtez l'oreille, Cieux, je vais parler!

» Terre, écoute les paroles de ma bouche !

» Qu'elle ruisselle comme la pluie, ma doctrine;

» Que ma parole coule comme la rosée,

» Comme l'averse sur l'ai'brisseau,

» Comme les torrents d'eau sur l'herbe !

» Car c'est le nom de Jéhova que j'évoque.

» Apportez mille magnificences à mon Dieu ! »

Il est inutile d'entrer dans une longue et pédantesque dissertation. Qui ne reconnaît ici la forte saveur de la poésie primitive? Écoutez le chant de menace, prononcé dans le désert ;

« Dieu VOUS a trouvés dans une contrée déserte (dit Moïse au peuple rebelle),

» Dans une solitude d'effroyables hurlements ;

- » Il a enveloppé, élevé, conservé son peuple,
- » Comme la prunelle de son œil ;
-)) Comme l'aigle surveille son nid , plane sur ses petits,
- » Étend les ailes, les prend, les emporte dans son essor! »

Si nous revenons à la traduction, nous croirons descendre de la cime du rocher dans la plaine; tout devient calme et plat, l'élément lyrique disparaît :

« Dieu a choisi son peuple pour être particulier-)) remettez lui, il a pris Jacob pour son partage. — Il » l'a trouvé dans une terre déserte, dans un lieu affreux » et dans une vaste solitude , il l'a conduit dans divers » chemins, il l'a instruit, il l'a conservé comme la prunelle » de son œil. — Comme un aigle attire ses petits pour ap- » prendre à voler, et voltige doucement sur eux, il a de » même étendu ses ailes , il a pris son peuple sur lui et l'a » porté sur ses épaules ! »

Le Dieu terrible, le Dieu de vengeance continue par la
bouche de Moïse :

- « La colère s'est enflammée dans mes narines,
- » Elle brillera jusqu'aux confins du Scheol,
- » Elle consumera la terre et ses produits,
- » Elle embrasera les fondements des montagnes.
- » Ah ! reconnaissez-vous maintenant que Moi , Moi , je
- » suis Dieu?
- » Nul Dieu près de moi ! C'est moi ! » Je lue, je vivifie, je blesse, je guéris ;
- » J'étends ma main vers les deux, et je dis : moi je vis Eternel !
- » Oui, j'enivrerai mes flèches de ce sang,
- » Mon glaive dévorera la chair,
- » Il vivra du sang des morts des captives,
- » Du crâne dépouillé de l'ennemi.
- » Nations! félicitez le peuple de Dieu,
- » Car il venge le sang de ses serviteurs,
- » Car il se venge de leurs ennemis ! »

Mouvement, force, rage ineffable , poésie qui n'a d'analogue nulle part ! Voici les faibles paroles de la Bible vulgaire :

» Considérez que je suis le Dieu unique , qu'il n'y en » a pas d'autre que moi seul. C'est moi qui fais mourir, et » c'est moi qui fais vivre ; c'est moi qui blesse , et c'est » moi qui guéris, et nul ne peut rien soustraire à mon » souverain pouvoir. — Je lèverai ma main au ciel, et je » dirai : C'est

moi qui vis éternellement. — Si je rends » mon épée aussi pénétrante que les éclairs , et que j'en- » treprenne d'exercer mon jugement selon ma puissance, » je me vengerai de mes ennemis, et je traiterai ceux qui » me haïssent comme ils m'ont traité, etc. , etc.

C'est dans le texte même , ou dans le calque le plus servilement littéral qu'il faut lire cette Bible , contemporaine du berceau de l'Asie antique, code, épopée, histoire, généalogie , dithyrambe , trésor sublime des peuples chrétiens , source de toute notre poésie , témoin d'une civilisation à jamais détruite.

DES TRADUCTEURS D'OOMÈRE

ET

DE L'IMPUISSANCE DES TRADUCTIONS

ET

VV\A<V\^\^VVVVVVt/VVVVVVVV\VVV\VVV\VVVVVVVVVV\VVVVVVVVVVVVVVVV

Je ne veux point donner ici une nouvelle explication d'Homère , si souvent commenté. Je veux seulement dire quelques mots sur la difficulté de le traduire.

La Bible, Homère , sont les deux grands sources, sacrée et profane, de la civilisation moderne.

Diatribes, panégyriques, scholies, imitations, amplifications , dont le seul Homère a été l'objet , rempliraient une bibliothèque, et cependant, qu'est-ce qu'Homère? Homère a-t-il vécu? Où a-t-il vécu? Était-il un ou plusieurs hommes? JN 'était-il pas un symbole, une chimère, un nom , un titre commun pour un recueil de traditions apocryphes? Qu'est-ce que ce nom même signifie ?

On l'ignore ; et c'est pour obtenir ce résultat que l'on a composé et compilé tant de volumes , soufflé la guerre de tant de querelles littéraires, et ennuyé tant de lecteurs! Homère veut-il dire V Aveugle, ou le Chantre, ou l'Otage , ou le Témoin ^ ou le Héros, ou la Cuisse , comme le prétend Héliodore , ou Salomon , comme l'affirme Joslma Bar7ies ? Les deux grandes épopées qui portent son nom lui appartiennent-elles? L'Orfi/sice n'est-elle pas plus

jeune que V Iliade , d'une centaine d'années au moins ? Les chants épars qu'ont laissés les Rhapsodes , et que des poètes plus modernes ont recueillis et recousus , ne forment pas le tissu primitif des deux poèmes? Doit-on y voir la fidèle image de quelques événements majeurs de l'ancien monde , ou la peinture symbolique et mystique des forces de la nature dans leur combat , une allégorie cosmogonique? D'où peuvent naître ces nombreux rapports entre le Zendavesta^ le Mahabharat et les épopées homériques? Dans tous les poèmes primitifs, une Hélène enlevée, un Achille furieux, une longue suite de calamités émanant de cette circonstance toujours identique , ne semblent-ils pas s'élever contre la vérité historique des faits , et nous prouver que tous ces poèmes appartiennent à la théogonie, mais n'appartiennent pas à l'histoire? Ainsi vont s'égarant l'imagination et la science humaine , au milieu de ce dédale de livres entassés , de raisonnements incertains, d'hypothèses nuageuses , de probabilités douteuses , et de rapprochements trompeurs.

Les traductions d'Homère en vers et en prose ne forment pas la partie la moins vaste de cette bibliothèque homérique. Parmi ces traductions, une seule reproduit-elle fidèlement l'auteur original?

Je ne le crois pas ; il s'élève entre le traducteur et son modèle un voile immense , un nuage de vingt-sept siècles. Comprendre Homère, s'introduire au sein de cette civilisation, vivre sur la limite des temps héroïques et des temps barbares , entre l'Asie et l'Europe , à la source même du polythéisme , au berceau du monde hellénique , ce n'est point une facile entreprise. L'érudition ne suffit pas pour accomplir cette tâche. C'est elle cependant qui tient les clés du sanctuaire. Tant de dialectes différents, d'expressions

d'homère. 225

sions dont le sens antique se rapporte à une liturgie effacée, d'allusions qui n'ont plus de sens, de couleurs locales et perdues, de formes oubliées , de traditions incertaines, ne peuvent s'éclaircir que par l'emploi habile d'une science immense et profonde ; mais si de la compréhension même du texte vous passez à la difficulté de le traduire , le bon sens vous fera reconnaître l'inutilité de vos efforts.

Voici deux états de société, sans analogie l'un avec l'autre, dont chacun a son langage, ses idées, son expression nécessaire. Prêtez à l'un les paroles de l'autre, on n'y comprendra rien. Que ces deux états de civilisation soient placés aux deux pôles extrêmes , vous augmentez la difficulté ; elle équivaut en fin à une impossibilité absolue. Que l'écrivain qu'on veut traduire soit un poète ; que la versification et l'idiome employés par lui reposent sur des bases contraires à la versification, à l'idiome nouveau dont se sert le traducteur ; que , dans le langage antique, le son, la forme , la brièveté , la longueur, le retentissement , la disposition des mots , n'aient aucun point de contact avec la cadence nouvelle , l'arrangement nécessaire , la mélodie uniforme du langage moderne ; — le problème se complique encore.

Que l'un des idiomes soit pittoresque ^ artiste, primitif, naïf, créé pour reproduire des formes et des couleurs ; que l'autre soit logique , raisonneur, métaphysique , créé pour exprimer les nuances des idées et non l'apparence extérieure des choses , vous voyez se multiplier et grossir les obstacles qui s'opposent à votre tentative. Un mur d'airain s'élève entre vous et Homère.

Comparez, en effet, les traductions les plus célèbres de cet antique roi de l'Epopée. Parmi les anciens eux-mêmes, Virgile, qui l'a souvent imité, a dû altérer ses couleurs.

Partout un nouveau caractère, un nouveau génie, celui du siècle où vivait l'imitateur, sont venus se mêler au caractère, du génie homérique. Après avoir essayé de prouver que cette infidélité était inévitable, après avoir tenté d'en indiquer la source, si nous consultons l'œuvre des traducteurs eux-mêmes, nous verrons jusqu'à quel point d'inexactitude les poètes les plus habiles ont porté le mensonge de la traduction, de quel manteau élégamment moderne Pope a recouvert et drapé le colosse et ses membres nus; de combien de couleurs étrangères Coïper, Monti, Voss, et les traducteurs français jusqu'à M. Bignan, ont cherché à embellir ou ont involontairement altéré la forte naïveté du vieux chantre.

Tout le monde connaît ce passage remarquable de l'Iliade , monument de grandeur et de simplicité , les Adieux d'Hector et d' Andromaque. Ce morceau capital a dû fixer l'attention des traducteurs; c'est à le reproduire dans toute sa beauté qu'ils ont dû consacrer tous les efforts de leur habileté et de leur talent. Commençons par donner la version littérale du texte, dans sa rudesse antique, avec ses idiotismes, ses épithètes caractéristiques; nous reconnaitrons ensuite quelles adulations et quelles mutilations lui ont fait subir les mains modernes qui ont prétendu l'orner :

Ainsi parlant , l'éclatant Hector étendit les bras vers son fils;

Mais Tenfant, se rejetant en arrière, sur le sein de sa nourrice à la

belle ceinture, S'y cacha, poussant des cris. L'aspect d'un père aimé l'épouvantait; Il s'effrayait de l'airain et de l'aigrette faite des crins d'un cheval. Qui, terrible, menace et ondoie au cimier du casque , Alors, se prit à rire le père aimé et la vénérable mère. Et aussitôt l'éclatant Hector ôte le casque de sa tête;

Il le dépose sur le sol, tout éblouissant de clarté ;

Puis, il baise son fils chéri, le balance dans ses mains,

Et parle, adressant sa prière à Zéûs et aux autres dieux :

« Zéûs ! et vous, autres dieux, accordez-moi que ce fils.

Que mon enfant devienne, comme moi, un honneur éclatant pour

les Troyens :

Que ce soit un héros fort, et qui commande fortement sur Ilion , Et qu'un jour, quelqu'un dise : « Celui-ci est beaucoup plus vaillant

que son père ! » A son retour du combat, chargé de dépouilles sanglantes. Quand il aura tué le guerrier ennemi, que le cœur de sa mère

bondisse de joie ! »

Ainsi parlant, il remet dans les bras de son épouse aimée Son fils. Elle le recueille sur son sein parfumé , ■ -

Et riante, elle pleure. — Le héros est ému de pitié, la regardant; De la main il la caresse, et dit :

O Généreuse femme ! Ne'afflige pas ton cœur, etc. n

Voici comment Alexandre Pope a reproduit ce magnifique tableau :

Thus having spoke, the illustrious chief of Troy Stretch'd his fond arms to clasp the lovely boy ; The babe clung crying to his nurse's breast Scar'd at the dazzling helm and nodding crest, With secret pleasure each fond parent smiled. And Hector hastened to relieve his child The glittering terrors from his brow unbound And plac'd the beaming helmet on the ground , Then kiss'd the child, and lifting high in air Thus to the ivods preferr'd a father's prayer.

O Thou, whose ghri/ fills thy eikercul throne. And ail ye deathless powers ! Protect my son ! Grant him, like me, to purchase just renown To guard the Trojans, to defend the crown

Against the country's foes, the war to wage And rise the Hector of a future age.

So when triumphant from successful loils Of heroes slain he bears the reeking spoils, Whole coats may hail him with deserved acclaims And say : This chief inherits his father's fame , Whilst pleas'd amidst the gen'ral shouts of Troy, His mother's conscious heart overflows with joy.

He spoke. And fondly gazing on her charms Restor'd the pleasing burden to her arms. Soft on her fragrant breast the babe she laid, Husk'd to repose and with a smile survey'd The troubled pleasure soon chased by fear, She mingled with a smile a tender tear. The softened chief with kind compassion view'd And dry'd the falling drops, and thus pursued.

Andrumache! My souVs far beticr part 1

Homère n'a que vingt et un vers; Pope en emploie Irente-un. Cette prolixité est-elle rachetée par le mérite d'une fidélité complète? Non. Le génie antique a disparu. Toutes les touches, toutes les nuances helléniques, orientales, primitives, ont fait place à des couleurs modernes, recherchées et septentrionales. Ce mélange de barbarie hé<roïque et de naïveté patriarcale, d'où naît la sublimité du tableau, s'est effacé. Dans la traduction ^ disons mieux, dans la caricature anglaise, les bras d'Hector sont de tendres bras, «fond arms»; son fils est un aimable enfant, «lovely boy», la mère ressent un secret plaisir, «a secret pleasure»; elle endort son fds et le calme en le berçant, ce dont le poète grec ne dit pas un mot : ((hushes him to repose. ') Chez Pope, les expressions métaphysiques, si éloignées du génie d'Homère, sont prodiguées. Astyanax cclip'

D'HOMÈRE. ^2i

serah renommée de son phrcitrascend); il sera l'Hector d'une génération future, « the Hector of a future âge»; l'aigrette et le cimier du héros sont des tendeurs scintillayites, « glittering terrours » : et tout ce coloris sémillant de la poésie du nord et du dix-huitième siècle, s'interposant entre nous et les larges coups de pinceau, le mâle dessin de la peinture homérique, substitue d'académiques élégances, de modernes tournures^ à la chasteté grandiose, à la nudité héroïque de l'original.

Homère présente d'abord à nos yeux, son héros étincelant, illustre, éclatant, dans le sens simple et figuré (phaïdimos). Nous voyons l'enfant se jeter en arrière {aps'...ecUntliè). La belle ceinture de la nourrice [euzonoiô thithèncs), les crins du coursier qui flottent et menacent; le casque, déposé sur la terre, et tout éblouissant de clarté (pamphanoôsa); Astyanax balancé dans les bras paternels {pèle te cliersin); ce sont là des formes, des couleurs, des images, des attitudes toutes plastiques, toutes grandioses, toutes saisissables, sans lesquels Homère n'est plus Homère. Que sont-elles devenues chez Pope ? Afféterie^ recherche, sensibilité molle et moderne. Hector demande à Zéûs et aux autres dieux, que son fils puisse ttier ses ennemis, afin que sa mère se réjouisse (ktcinas dêion andra) c'est là l'héroïsme du chef sauvage. Andromaque verra son fils revenir tout sanglant {brotoenton) ; et elle se réjouira. Pope a cru devoir éteindre des couleurs si dures, adoucir des teintes si farouches. Il faut que les acclamations des Troyens accompagnent Astyanax triomphant; c'est sur l'éclat de cette victoire, et non sur le meurtre héroïque, et non sur le cadavre de l'ennemi égorgé, que le poète de la civilisation moderne attire l'attention. Hector, dans la traduction anglaise, contemple les charmes de sa

eune épouse {gazing on lier charnu). Deux absurdes vers d'analyse philosophique et de recherche sentimentale sont consacrés à développer ou plutôt à détruire cet hémistiche. . . « et riant elle pleure : »

Dakruoen gelasasa.

Pope a-t-il conservé avec un soin religieux ce trait si bref et si profond? Non; nous avons « les plaisirs troublés » de la mère, châtiés par une crainte subite, qui mêle à » son sourire une tendre larme. »

The troubled pleasure soon chastised by fear She mingled with a smile the tender tear.

Combien ce travail d'élégance est barbare ! Et cette explication donnée par les circonvolutions de la périphrase, n'équivaut-ellc pas à la plus cruelle mutilation? Contresens de mœurs, d'idées, de

coloris, de langage, de souvenirs, de diction, d'images ; voilà toute cette traduction de Pope, si vantée, si brillante en apparence, si remarquable sous le rapport de la versification et de l'élégance poétique, si complètement fausse quand vous la rapprochez de son modèle !

Nous sommes loin d'avoir épuisé le champ des remarques critiques dont ce petit nombre de vers offre le texte. Le héros grec, voyant Andromaque pleurer, l'appelle : Daimoniè ! « Noble femme ! » Le héros de Pope la nomme avec une afféterie caressante et bourgeoise : « my beiter halff » la meilleure moitié de moi-même. Le héros d'Homère

veut que son fils devienne un honneur pour les Troyens (ariprepa Troessin); le héros de Pope lui recommande de défendre sa couronne, « to défend the crown. » Le Zeus d'Homère vit sur l'Olympe, où il se nourrit d'ambrosie. Le dieu de Pope est un dieu chrétien qui remplit le trou du ciel (that fills the ethereal throne). L'Hector du poète antique remet aux bras d'Andromaque son fils chéri (philon union); l'Hector du poète moderne rend à sa femme un agréable fardeau (a pleasing burthen). Chacun de ces traits est un mensonge et un contre-sens.

Peu d'années après Pope, un autre Anglais, né poète, et d'une âme mélancolique, traduit Homère en vers non rimés^{SJ} Il y a de l'inélégance, de la négligence, peu d'harmonie et de souplesse dans le travail de^{Cowper}; mais il s'est tenu plus près de son modèle. Soumettons à la même analyse son imitation des mêmes vers :

The hero ended ; and his hands put forth To reach his boy. But with a scream, the child still clung to his nurse's bosom clung, Slain Diogenes liis touch. For dreadful in his eyes, the brazen arniour shone, and dreadful more The shaggy crest, that swept his father's brow, Both parents smiled delighted. And the chief set down the crested terror on the ground, then kiss'd him, play'd away his infant fears. And thus to Jove and all the powers above :

« Grant, O ye Gods, such eminent renown, « And night in arms, as ye have given to me » To this my son, with strength to govern Troy. « From fight return'd, be this his welcome home : » He far excels his sire ! » — And may he rear The crimson trophy, to his mother's joy !

He spake, and lo his lovely spouse consign'd the darling boy. — With mingled smiles and tears She wrapp'd him in her bosom's fragrant folds, And Hector, pained with pity that she wept Her dewy cheek strok'd softly and begun : O Weep not for me, my love, etc. »

Ici la manière de procéder est toute différente. Le traducteur, servi par la facilité singulière du rythme qu'il emploie, serre de plus près son auteur. Il n'enveloppe et ne cache plus Homère des replis d'une élégante faconde, d'une académique prolixité. De nouveaux défauts, des infidélités d'autre espèce lui échappent malgré lui. Si le poète grec décrit en vers splendides « /a/^rcne tissue des crins du » cotisier, et qui terrible, menaçante, ondoie au sommet » du casque, n

le bon ipiocbaiten,

de cinon, ap' acrotatès komlhos neuonta »

Cowper, doué du talent de peindre les sentiments rêveurs, et non les images extérieures, transforme ce cimier redoutable en une crête hérissée (shaggy crest), qui balaie le front du héros (sweeps the brow) ; en une terreur ondoyante (crested terror). Les dépouilles opimes d'Astyanax deviennent un trophée pourpre (crimson trophy) ; le bon père ne balance plus dans ses bras, n'élève plus vers le ciel son enfant chéri ; Wjone avec lui, il s'amuse à le caresser longuement pour dissiper

ses alaiunes (plays aivay his infant fears). Partout le poète sentimental des temps modernes prend la place du narrateur antique ; un ton de

tendresse larmoyante étouffe la mâle beauté du récit primitif.

Nous avons vu le cœur du héros touché de pitié quand sa femme pleure ; Cowper nous le montre poigne , navré , pénétré (pam'd xvith piy). Nous avons admiré cette interpellation d'Hector qui veut relever le courage d'Andromaque : Femme généreuse {daïmonie} ; ne t'afflige pas ! Cowper le fait parler comme Roméo parle à Juliette : My love I mon amour ! Le repos sublime , le calme grandiose de la poésie primitive où sont-ils ? Quelque chose d'efféminé et d'exagéré dans l'expression des émotions humaines les remplace. Ce n'est plus cette grâce maniérée de Pope, cette versification léchée et polie, ce ne sont plus ces tours heureux , cette élégance soutenue. C'est l'essai d'un poète plus triste , moins académique, moins raffiné, mais d'une sensibilité faible, nerveuse, irritable, outrée ; ce n'est pas Homère.

Les adieux d'Hector et d' Andromaque , traduits par Pope et Cowper, nous ont offert des exemples notables de l'infidélité involontaire de tous les traducteurs d'Homère. Passons à une imitation non moins célèbre, à celle de l'Italien 3Ionti. Elle a été l'objet de grands éloges. Le Corcyréen Mustoxidi la regarde comme tm chaînon brillant et éternel qui unit la littérature grecque et la littérature italienne.

Così detto, distese al caro figlio L'aperte braccia. Acuto mise un grido Il bambino, e declinato il volto Tutto il nascose alla, nudrice il seno, Dalle fiere atterrito arme paterne, E dal cimiero che di chionie equine Alto su l'elmo orribilmente ondeggia.

Sovrle il genitor, sorriso auch'ella

La veneranda madré ; et dalla fronte L'inteiicrifo eroe tosto si toise L'elnio, c raggianti sul terren lo pose. ' Indi bacciato con immenso affetto E dolcemente trà le mani alquanto Palleggiato Tinfante, alzollo al cielo, E supplice sciamò : — Giove pictoso E voi tutti, o Celesti I ah ! concedete Che di me degno, un dì, questo mio figlio Sia splendor délia patria, e de' Troiaui Forte e possente regnator. Deh! fate Che il veggendo tornar dalla battaglia Dell' armi onusto de' nemici uccisi Dica talun : non fu sì forte il padre ! E il cor materno neU'udirlo esulti.

Così dicendo, in braccio alla diletta Sposa egli cesse il pargoleito. Ed ella, Con un misto di pianti almo sorrisOf Lo si raccolse ail' odoroso seno.

Di sécréta pieta l'aima percosso RiguardoUa il marito , e colla mauo Accarezzando la dolente :

Oh 1 disse, Diletta mia etCt

Si la couleur générale du texte est assez bien conservée dans ces trente vers du poète italien , que de traits manques, altérés ou effacés !

Nous cherchons en vain le mouvement naïf de l'enfant qui se rejette en arrière : le sanglant retour d'Astyanax après avoir tué son ennemi ; le Dacruoen gelasasa, le rire dans les larmes, si malheureusement amplifié par Monti :

1 1 • • Misto di pianti almo sorriso.

Nous avons perdu l'airain éblouissant du casque ; et ces nobles mots : qu'il soit grand comme moi ! (os kai egô per). Les diminutifs italiens bambincdlo , pargoletto, ne répondent point à ces

mots naturels et répétés « plilos pats , philos uios »)) l'enfant chéri, le fils aimé: ni chez Monti, ni dans les traductions de ces rivaux, je ne retrouve toutes ces couleurs caractéristiques, helléniques, DaïmO' nie, — Phaidimos Ektor. Les épithètes employées par le poète italien, ((armes redoutables » — « horrible crinière" » — « héros attendri » — surtout « l'immense plaisir » [immenso affetto), sont étrangères à la simplicité d'Homère: coups de pinceau d'une vigueur outrée , qui portent leur date précise, et trahissent leur dix-huitième siècle. Dans le texte, la crinière flottante est un objet d'effroi, deinon\ mais elle ne se balance pas horriblement, orribilmenie ; Hector baise son fds qu'il aime, philon tdon epei kiise, mais il ne l'embrasse pas avec cette immensité d'amour (immenso affetto) que vous admirez dans les drames allemands de Kotzebue et dans les mélodrames itaUens de Camille Federici.

Il serait injuste de ne pas avouer toutefois que Monti a dans plusieurs passages senti et imité Homère avec naïveté, avec force :

a Sorrise il genitor, sorriso anch'ella

a La veneranda madré. . .

».».... e raggianti sul terren lo pose.

» Sia splendor délia patria ; e de Troiani » Forte e possente regnator.,, o

C'est là le mouvement de la pensée homérique ; c'est l'éclat de ce coloris pur , large , qui d'une seule touche

produit son ciïet. On ne peut donner cet éloge qu'à un petit nombre des vers que nous avons cités.

C'est ainsi qu'un voile menteur se répand sur le texte homérique et en déguise chez tous les traducteurs la physionomie originelle. Voici enfin un poète, dont le but avoué était de reproduire Homère, mot pour mot, vers par vers. C'est l'Allemand Voss. La langue qu'il emploie se prête aisément à un travail de ce genre ; elle admet les transpositions et les compositions de mots ; elle se plie à toutes les volontés, à tous les caprices du traducteur. Esclave obéissante, elle adopte sans peine les mots antiques; et habituée aux formes bibliques, elle sait mêler la grandeur à la simplicité. Voss avait donc sur ses rivaux un avantage immense.

Also der held, uiid liin nacli dera Knoëblein streckt'er die arme ; Aber zuruclli an den busen der schœiigeurteuten ainnie Schmieglesich schreicnd das kind, erschreckt von den libenden vater Schenend des erzes glanz, und die flatternde niehne des busches, Welchen es feurchterlich sah von des helnies spitze herabwehn. Lœchelnd schante des vater das kind, und die zœrtliche muUer. Schleunig nahm vom haupte den helui der strahlende Hektor, Legete dann auf die erde den schiuii-nerden. Aber er selber Keusste sein liches kind, und wiggt' es sauft in der arnien ; Dann erhob er die stimoie zu Zeus und den anderen goeltern :

Zeus, und ihr anderen Goetter, o lasst doch diëses mein knœblein Werden dereinst, wie ich selbst, vorstrebend im volk der Troer, Auch so stark an gewal, und Ilios mœchtig beherrschen ; Und inan sage hinfort : Der ragt noch vveit vor dem vater I Wann er vom streit heimkchrt, mit der bluti- gen beute beladen Eins erschlagenenen feindsl Dann freue sich berzlich die mutter!

Jener sprachs, und reicht' in die arme der libenden galtiu Seinen sohn ; und sic dreukt' ilm an ihren dufleuden buscn »

Loechelnd mit tlironenm blil : und iltr mann voll hiniger ivehmuth Streichelte sie mit der hand , uud redele, also beginneiid : Armes weib... etc.

Même nombre de vers que dans l'original, mêmes tournures de phrase, même choix d'épithètes. Eh bien , malgré la docilité singulière de la syntaxe allemande, la copie est infidèle. L'allemand se trahit par de légers et remarquables indices. Vous ne voyez plus, sur le devant du tableau , apparaître Hector , tout armé , rayonnant de gloire, couvert de ses armes (phaïdimos). L'enfant n'est plus seulement Astyanax, fils d'Hector; une expression caressante et vulgaire (knœblein) indique son âge et change le tableau. Hector n'est plus seulement le mari d'Andromaque, il est son homme (ihr raann) ; Andromaque n'est pas sa compagne héroïque , elle est sa pauvre femme (armes weib) ; l'émotion que le héros ressent en la voyant pleurer n'est plus cette émotion noble, grandiose, et presque calme :

Posis d'eleése , 7wésas ;

« Le guerrier preml pitié, la regardant. » C'est une tristesse profonde, intime, germanique,

Volt inniger wehmntli ,

« Pleinement et hitimcmnt ébranlé. » Au lieu de l'aigrette flottante, vous avez toute la crinière d'un coursier (nifehnc des busches) attachée et ondoyante. Non content d'avoir exprimé Xa da-kruoen gelasasa (riant avec des larmes),

Voss ajoute à ce trait deux mots qui suffisent pour en corrompre la simplicité. Enfin l'impression générale porte je ne sais quel caractère de trivialité et de lourdeur , incompatible avec le génie homérique, la vigueur, l'élan, et la noblesse du vieux poète.

Sans doute chacun des traducteurs que nous avons cités, Monti, Voss, Pope, Cowper, ont leurs mérites distinctifs. Voss est celui qui a le mieux reproduit le ton simple et naïf du récit ; Monti l'emporte pour l'éclat pittoresque ; Cowper a quelques expressions plus sensibles et plus énergiques; Pope lui-même, en jetant sur la scène un reflet faux et un mouvement moderne, a conservé l'intérêt pathétique d'Homère. Mais chacun d'eux n'a compris Homère que sous un rapport, ne l'a vu que sous une face, ne l'a saisi pour ainsi dire que par un côté. Je ne parle pas de la majesté du rythme, de la couleur hardie et grandiose des épithètes, pamplianoôsa, etizonoio, ariprepa : c'est là le génie hellénique, transformant les mots en de vivants symboles des objets. Les idiomes modernes des peuples civilisés n'offrent point de ressources pour reproduire de telles couleurs et de telles formes.

L'un des traducteurs les plus récents, M. Bignan , a quelquefois rejeté la périphrase et l'équivalent. Dans sa lutte avec Homère il a été l'un des plus heureux.

Comparons avec les imitations précédentes sa traduction des Adieux d'Hector et d' Andromaque :

A ces mois, le guerrier, doucement attendri^ S'approche, étend les bras vers son enfant chéri ; Mais du casque d'airain l'aigrette frémissante, Sur la tête d'Hector s'agile menaçante.

Au sein de sa nourrice, alors l'enfant craintif Se rejette, et sa bouche exhale un cri plaintif;

d'homère. 239

Pour les yeux maternels ce spectacle a des charmes :

Hector même, en voyant ses naïves alarmes,

Sourit, et devant lui dépose au même instant

Le casque surmonté du panache éclatant.

Il soulève son fils, le contemple et l'embrasse :

Jupiter, et vous, dieux, protecteurs de ma race! Que mon cœur tout entier respire dans le sien !
Qu'un jour chaque Troyen , sous son règne prospère. S'écrie : « Il est encore plus brave que son père ! » Dans nos murs triomphants, qu'au retour des combats, Le butin ennemi charge son jeune bras !
Que sa mère, témoin de la pudique ivresse ^ Jusqu'au fond de son cœur tressaille d'allégresse.

Andromaque, à ces mots, sur son sein parfumé, S'empressant d'accueillir son enfant bien-aimé,
Souriait en pleurant; attendri par ses larmes, Hector lui tend la main pour calmer ses alarmes : «
Chère épouse, dit-il , etc.

De tous les traducteurs dont nous avons examiné le travail, M. Biguan est le seul qui ait parfaitement rendu le plus beau trait du tableau : dakruoen gclasasa ;

Souriait en pleurant. . .

Il a eu soin de le rejeter au commencement du vers , comme le poète grec, et de conserver dans sa brièveté admirable ce trait de sensibilité délicate. Vous retrouvez avec plaisir , sous les entraves de la versification française , le casque d'airain, son aigrette frémissante, le sein parfumé d' Andromaque, et l'heureuse imitation du vers d'Homère:

Se rejette f et sa bouche exhale un cri plaintif.

L'élégance moderne a cependant fort affaibli le coloris antique dans ce passage ; et l'on n'y retrouve plus ni la belle ceinture de la nourrice, ni les dépouilles de l'ennemi sanglant, ni ce mouvement :

Qu'il soit grand comme moi, qu'il commande sur Troie, etc.

Nous blâmons le vers tout moderne] :

Pour les yeux maternels ce spectacle a des charmes,

Homère dit : Le père aimé sourit, la vénérable mère sourit aussi. Cette répétition si simple, qui reproduit avec une naïveté charmante l'écho de ce double sourire, propagé de l'un à l'autre , n'a été bien rendu que par Monti :

« Sorrisse il genitor ; sorrisse auch'ella » La veneranda madré. »

Ce qui donne le coloris au langage, c'est l'épithète. La plupart des traducteurs ont effacé les épithètes homériques.

Les Grecs bien bottés, Junon aux yeux de génisse, Agamemnon roi des hommes, le resplendissant Hector, la nourrice à la belle ceinture, les Grecs aux longs cheveux, ce ne sont pas là d'oiseuses circonlocutions ou des additions parasites. Il n'y a pas une de ces désignations qui ne soit caractéristique et importante. Grâce à elles on revoit dans chaque scène le personnage réparaître avec le trait spécial qui le distingue et l'isole. C'est la signature de chacun.

Soumettons à un examen sévère la magie de cette poésie lyrique et mystique qui a très-bien inspiré l'un des traducteurs d'Euripide (1), M. Léon Halévy, et qui se trouve reproduite dans ses vers français avec une fidélité rare :

Souveraine, (dit Hippolyte), reçois ma couronne fleurie; l'our toi je l'ai tressée en la fraîche prairie Dont jamais le gazon loulTu , luxuriant, Ne tomba sous le fer ou le taureau paissant.

(i) La Grèce tragique, (tlipoljle porte-couronne).

Seule au printemps l'abeille y rase la verdure» Et la sainte Pudeur Parrose d'une eau pure Pour ceux qui de l'étude ont méprisé les dons» Et qui de la nature invoquent les leçons 1 Ceux-là seuls ont le droit, sous l'humide rosée, D'y cueillir l'humble fleur, aux méchants refusée. C'est pour toi, souveraine, et pour tes cheveux d'or, Que d'une chaste main j'assemblai ce trésor I

Cet ignorant, qui a « méprisé les dons de l'étude » (di" dakton mēden), Hippolyte, tient en vérité un langage bien allégorique et bien fleuri. Les poètes métaphysiciens des écoles savantes ne parleraient pas mieux, et je ne vois chez Racine, le poète de cour, rien d'aussi ingénieusement éthéré. Ce qu'a inventé Racine est très-simple et tomberait dans le lieu-commun s'il n'avait relevé cette simplicité par un travail exquis. Il suppose que le jeune homme , longtemps farouche , livré aux exercices violents et aux plaisirs de la chasse , a fini par aimer une jeune fille. Où est le mal ? Quelle singularité trouve-t-on là ? De quelle excuse Racine a-t-il donc cru avoir besoin pour ce personnage d'Aricie et cette situation d'Hippolyte ? Placé entre un sentiment qu'il éprouve et qui est partagé , et une passion qu'il inspire sans la ressentir, sa situation est de tous les jours et la plus naturelle du monde.

C'est l'Hippolyte grec , la froideur dans la jeunesse, le mysticisme idéal dans la vie guerrière , l'ode mélancolique dans la bouche d'un chasseur de vingt ans , l'élégie mystique chez un héros primitif, qui sont étranges et qui ont besoin d'excuses. Sera-ce donc un paradoxe d'avancer que ce qui est bizarre n'est pas naturel , et que ce qui est simple n'est pas bizarre? Enfin le touchant Eu-

ripide , dans la sphère de l'art , serait-il au parfait Racine ce que les esprits un peu efféminés et énervés sont aux esprits sains et virils, ce que Carlo Dolce est à Raphaël?

La tragédie d'Euripide continue sur ce ton. Le serviteur ou l'esclave du chasseur vient lui donner des conseils de philosophie tout-à-fait dignes des écoles platoniciennes. « Il » faut abjurer la morgue et tout ce qui déplaît à ses semj) blables. » {miseĩ7i to semnon) Il faut être « poli , même » avec les dieux. » A quoi Euripide répond de cette manière plaisante qui lui est familière quand il s'occupe de mythologie , et qui trahit bien une époque sceptique : « Je » n'aime pas les politesses nocturnes. » Cette plaisanterie , bonne ou mauvaise , qui eût fait envie à Lucien , s'adresse à Vénus , reine des « doux murmures de la nuit , » levés S2ib noctem stmirri. Il n'est pas question ici de la couleur locale, dont je fais très-bon marché, et qui, sur le théâtre, est chose impossible , mais du naturel des pensées ; combien rOEnone de Phèdre est plus conforme à sa condition et à son rang !

Les chœurs , magnifiques dans cette tragédie , ces hymnes , dont la douceur pénètre l'âme , ne se trouvent pas exempts de toute afféterie mélancolique et philosophique. L'une des épodes qui précèdent l'entrée de Phèdre contient des observations médicales sur les faiblesses physiques et morales des femmes, dont Cabanis aurait pu faire son profit , et qui ne contribuent point à l'harmonie de l'œuvre : il y a même dans ces remarques de clinique un contraste peu agréable, et une nuance scientifique sans accord avec le développement passionné du caractère de Phèdre, surtout avec les mœurs grandioses des époques primitives et héroïques. Continuons.

Dans une situation passionnée , quand il s'agit de la vie

et de la mort , nul poète d'un goût simple ne mettra dans la bouche du personnage compromis des leçons de machiavélisme et de morale , l'axiome didactique ou l'épigramme fine lancée contre les mœurs contemporaines. Homère, Sophocle, Corneille lui-même ne s'en aviseront pas. Ce dernier, grand dialecticien et avocat subtil , devient naturel quand il est pressé des flots du raisonnement et de la passion, et ne se permet plus alors des raffinements excessifs ; on connaît les cris de rage d'Emilie , de Rodogune et de l'héroïne des Horaces. L'Hippolyte porte-couronne d'Euripide a devant lui le cadavre de Phèdre, près de lui, son père accusateur. Aucune situation n'est plus affreuse; elle doit arracher à un cœur héroïque des accents et des cris véhéments. Voyons un peu ce que le poète grec lui fait dire :

« Père, dit Hippolyte , terrible est ta colère, et le trouble de ton esprit m'effraie. Mais cette affaire-ci est trèscomphquée ; et si quelqu'un la déroulait , elle semblerait vilaine {ou kalon}. Moi , je suis inhabile à amuser la populace par des discours ; avec mes égaux , je suis un peu plus avisé, ce qui a d'ailleurs un motif: Ceux qui parmi les sages sont méprisables, sont plus musicaux pour la populace. »

Que veut dire tout cela ? Il ne s'agit pas de la populace, mais de Thésée irrité. Euripide et non Hippolyte, s'amuse ici à railler les sophistes, les orateurs, les démagogues, que le peuple athénien trouvait si « musicaux » {mousikôteroi}. L'épigramme est déplacée, elle vaut celles dont Voltaire assaisonnait Alzire et Zaïre, contre les avocats, les Parlements et ses propres ennemis. Mais, nous le répétons, tout cela ne fait rien à Thésée ni à Hippolyte. Ce jeune homme calomnié doit crier d'abord : Je suis calotnniel Au lieu de

commencer un plaidoyer en forme , il faut qu'il se jusslûte bien vite. Il est accusé d'avoir attenté à l'honneur paternel ; c'est à lui de se laver du reproche ; il devrait reculer d'horreur et non se moquer des avocats , lui qui a grand besoin d'un avocat. Sa harangue , agréable , diffuse , trèspeu concluante , ne convient ni au chasseur, ni au héros illettré; tout en disant qu'il ne connaît rien à la rhétorique, le jeune homme procède par faits et articles , arrange son exoïde , soigne sa péroration , orne SCs épiphonèmes et ne se prive pas de ces traits habituels et de ces axiomes favoriSj que le peuple athénien applaudissait de tout son cœur,

« Je n'ai pas voulu te détrôner, dit Hippolyte à son père. »

Et il donne cette raison ;

« Que le pouvoir ne plaît qu'à ceux que le pouvoir a corrompus. »

Phrase digne de Montesquieu , de La Rochefoucault ou de Tacite, et que le traducteur, M. Léon Halévy, a rendue avec une grande précision :

Et le pouvoir des rois, ces maîtres absolus ,

IJ faut, pour nous charmer, qu'il nous ait corrompus.

Quel rapport entre de telles maximes et le danger couru par Hippolyte? Ne sont-ce pas là de ces amorces que les poètes ingénieux jettent à leur public, lorsque la civilisation en est venue à ce point de perfectionnement où tout le monde sait par cœur de très-beaux axiomes', et où chacun se croit le seul sage parmi les hommes ? Un peu plus bas, le même Hippolyte, l'habitant des forêts et l'ami de Diane , se change (qu'on nous passe le terme) en seigneur Pocourante, et dit d'un air nonchalant « qu'après tout, le

pouvoir suprême {turannù) ne vaut pas une vie commode et sans danger. » A voir Hyppolyte si peu naturel et si prétentieux , on serait tenté de le supposer coupable. Il termine par un jeu de mots que pouvait pardonner la subtilité grecque et qui devait irriter la colère de Thésée :

O Phèdre en n'étant pas sage {par son amour) a été sage [en m'accusait] ; et moi qui ai été sage {par ma chasteté) , je n'ai pas été sage {en me laissant accuser), »

On attribuerait plutôt un tel concetto à la capricieuse muse italienne du quinzième siècle qu'à la m.use grecque, si sobre et si sévère. Au temps d'Euripide cette muse avait subi les altérations inévitables des années qui corrompent tout pour tout transformer. Elle avait alors ses ornements faux, ses larmes artificielles , ses mensonges coquets; elle était déjà malade , sentimentale , rêveuse et sententieuse ; il faut le dire , elle était encore adorable. Au commencement de cette inévitable langueur , elle restait belle et touchante à faire envie à tous les peuples et à tous les temps.

En dépit de M. de Schlégel « et de sa docte cabale , » c'est M. Racine , « le courtisan , » qui est ici plus simple qu'Euripide ; c'est celui dont Goethe appelait les tragédies ((des tragédies de cour et de gala , » qui fait parler Hippolyte avec une véritable naïveté. Sans doute l'Hippolyte de Racine prononce vow5 et madame, il parle français et le français du dix-septième siècle ; de même qu'il entre en scène vêtu un peu moins légèrement que le Faune antique ou l'Apollon. Si ce sont là des fautes de costume , il les commet; Versailles se serait fort mal arrangé d'un costume tout-à-fait héroïque. Abstraction faite de ces détails accés-

soires et peu importants , la simplicité est du côté de Racine , l'ingénieuse recherche du côté d'Euripide.

Le rôle de la nourrice même , si naturel chez l'auteur français , le type de la fidélité aveugle dans une condition vulgaire , prend chez Euripide un caractère tout différent. Croirait-on que cette vieille esclave, cette bonne femme de nourrice, fait contre les médecins des épigrammes mieux tournées , par parenthèse , et moins franches que celles de Molière :

De guérir (dit-elle), ô vaine science 1 Mieux vaut la maladie et sa longue souffrance Que cet art impuissant qui toujmirs réunit La faïigxie du corps aux tourments de l'espiût !

La forme sévère de l'alexandrin français , le poli achevé de la poésie de Racine ont trompé M. de Schlégel. Arrêté devant ce marbre de Paros , il a pensé que la beauté même des contours et la pureté de la matière accusaient le peu de génie de l'ai'tiste. Il a pris la transparence pour la froideur, et l'art pour l'artifice. Il n'a pas vu que toutes les idées de Racine sont naturelles , qu'elles s'enchaient nécessairement et simplement , et que la gravité de l'expression ne cache rien de faux ou de contourné. Enfin le costume de Louis XIV lui a déplu ; sous ce costume il n'a voulu reconnaître ni la grâce , ni l'ingénuité de l'attitude. Racine, forcé de draper ainsi ses héros, est cependant plus naturel qu'Euripide.

Au lieu de cette belle invocation mystique et élégiaque , à Diane , h la solitude, à la sagesse , à la mélancolie, — in\ocation puissante conime une mélodie de Weber,

et fort éloignée de la simplicité , Racine décrit sans coquetterie et sans subtilité les occupations du chasseur ; on le voyait

orgueilleux et sauvage ,

Tantôt faire voler un char sur le rivage , Tantôt, savant dans l'art par Neptune inventé, Rendre docile au frein un coursier indompté.

C'est la chose même ; rien de plus. Puis , parlant de l'état de l'âme d'Hippolyte et des premiers mouvements de son amour :

Les forêts de vos cris moins souvent retentissent; Chargés d'un feu secret, vos yeux s'appesantissent.

De quel côté est la simplicité ? de quel côté l'apprêt ? Jo veux bien convenir que la peinture de l'amour et de ses orages occupe une place considérable dans les littératures de l'Italie, de la France et de l'Espagne modernes; c'est que la société méridionale s'en est fort occupée depuis les troubadours ; la nouvelle situation des femmes chrétiennes a créé une poésie impossible aux anciens. Après tout c'était le vrai côté neuf de la poésie moderne. Racine doit à ce mode de talent ses plus exquises beautés. Il n'a fait que suivre le cours général, non pas de son époque et de la France, connue tout le monde l'a répété, mais de six siècles et de l'Europe chrétienne ; sa poésie n'est qu'une dernière onde plus brillante , succédant au flot passionné de Pétrarque et do Garcilasso, du Guarini et du Tasse, do Dante même

et de la France méridionale, qui donna l'impulsion galante à l'Europe intellectuelle.

L'étude d'Euripide et des anciens n'avait donc pas nui à l'originalité de Racine, souvent plus pur que ses maîtres eux-mêmes. Quoi de plus fécond et de plus nouveau que cette antique Grèce, dont-la fraîcheur toujours renaissante et l'impérissable beaulé survivent à toutes les phases des nations, à toutes les évolutions des destinées humaines!

Les nations même du nord tressaillent de joie et de volupté à l'aspect de ses créations. Habituees qu'elles sont h l'analyse mélancolique , h l'examen sévère , à ce mode plus libre et moins complet à la fois de composition qui émane de leur génie propre , elles ne peuvent résister à cette séduction puissante, à celte beauté suprême de l'art, que la Grèce antique a livrée à l'admiration de l'avenir. JNous aussi , race souple et accessible à toutes les émotions, après avoir essayé de nous plier au mode septentrional , h son caprice et à son humeur, nous retrouvons avec enchantement la lumière riante et bénie de l'art hellénique, le rayon pur qui a éclairé le berceau des races modernes.

§ II

De rarchiûsine et de rimilalion légitime ou dangereuse.

Je ne veux médire ni de Caldéron, que j'aime fort (1), ni de Shakspeare (2), qu'on ne me soupçonnera guère de vouloir abaisser , et qui me semble tout bonnement un esprit de

(1) V. tome m de ces études. Série espagnole.

(2) V, tome IV de ces éludes. Série anglaise et anglo-américaine.

là même taille que Tacite ou Thucydide; mais enfin le génie grec c'est la nuée lumineuse qui a marché devant notre civilisation naissante. Apparaît-il, nous le suivons. Chez les nations comme chez les hommes , rien ne parvient à détruire les premiers plis de l'éducation et de l'habitude ; et cette trace éternellement éclatante de Pindare et de Sophocle, d'Homère et d'Euripide , d'Eschyle et de Platon, après avoir guidé les Romains dans la voie intellectuelle , séduit encore et dirige d'une façon irrésistible notre vivacité gauloise. Nous avons bien essayé , de temps à autre , quelques ex-

ursions sur les domaines gothiques ; ces infidélités nous sont habituelles et familières , sous condition de revenir chez nous avec quelque butin amassé , et de reprendre , un peu modifié seulement , le train ordinaire de nos idées. En fait d'emprunts ou d'imitations dramatiques, nous avons pillé l'Espagne tout entière et dévalisé les Italiens, depuis le Cieco d'Aclria jusqu'à Goldoni ; les Italiens eux-mêmes nous y ont aidés , témoin ce Pietro Arrivabene, Champenois de Florence, qui, sous le nom de Pierre Larivey, nous donna au seizième siècle des farces italiennes pour des comédies du crû champenois. Cola n'empêcha pas Molière de venir ensuite et d'être passablement Français.

Plus tard , M. Néricault Destouches , glacial auteur de comédies sans sel et de drames sans âme , mit à contribution la comédie anglaise du temps ; il exploita Otway, Lillo, Southerne , Addison ; — il employa même le caractère du roi George II, près duquel Dubois le cardinal l'avait accrédité ; le Philosophe marié , mauvaise caricature , n'est que le portrait de ce triste roi. — xiprès lui, chacun en France fait de la comédie larmoyante, et l'on imite à qui mieux mieux le théâtre sentimental de Rowe et d'Olway ;

pendant tout le dix-huitième siècle , l'école de Colardeau et d'Arnaud Baculard a grand succès à Paris ; Voltaire pousse la roue ; Diderot s'engage dans le même chemin. Bientôt cependant Gresset, Piron , Collin-d'Harleville, Picard, surtout Beaumarchais, reprennent lestement la piste , retrouvent le sillon français , et sont fort applaudis de ceux que Voltaire, pour se flatter et pour les flatter, nommait les Athéniens de Paris.

Pour moi , je trouve cette habitude excellente , en ce qu'elle renouvelle l'esprit national sans le fatiguer, et le remue dans toutes les directions sans l'épuiser. Des esprits supérieurs ont pris une part fort active à ce travail perpétuel de greffe et de fécondation : Corneille pour l'Espagne; Voltaire et Montesquieu pour l'Angleterre ; madame de Staël pour l'Allemagne; et plusieurs autres que je passe sous silence et que l'on devinera aisément. Non-seulement la nationalité reparait toujours; mais l'éducation latine et l'inspiration grecque reprennent inévitablement dans l'intelligence et dans les mœurs françaises leur inaltérable ascendant. Charlemagne, qui nous a dominés, n'avait pas pu l'effacer, et même il n'y a pas songé ; les Goths se sont en vain assis à nos portes , nous sommes restés les Gaulois de Jules César et de l'empereur Julien.

Notre dernier retour à cette éducation grecque (1) n'a pas été sans mélange d'exagération , de coquetterie et de pédantisme. Il y a bien eu quelque violence dans une réaction qui ressemblait à un remords. Ce n'est peut-être pas la meilleure et la plus légitime façon d'imiter la grâce et la beauté d'Aristophane ou de Sophocle, que de transporter toutes vivantes et tout entières sur le théâtre parisien

les Grenouilles ou Electre ; c'est un archaïsme sans fécondité réelle que celui dont la prétention oiseuse ne peut que fausser le goût en éveillant une curiosité d'assez mauvais aloi. Je n'aime pas les Athéniens d'Euripide s'exprimant dans une langue peu correcte et peu choisie; les amis de Platon se servant des mêmes termes que nos romanciers modernes ont empruntés aux chroniqueurs du moyen-âge ; des violences barbares défigurant le langage des fées d'Atrée ; enfin la bonne épée de Tolède pendue au côté d'Égypte.

L'Eumique de Térence, ou plutôt ce drame emprunté par Ménandre aux mœurs asiatiques , n'est-il pas venu visiter la France au milieu du dix-neuvième siècle ? Socrate , suspendu jadis par Aristophane dans son panier de dialecticien subtil, n'a-t-il pas osé reparaitre tout-à-coup, environné de ses vieux Nuages.

L'archaïsme , c'est-à-dire l'étude détaillée de l'antiquité copiée attentivement, est un plaisir un peu pâle vraiment, une jouissance de vieillard , un rellet de l'art véritable plutôt que la substance et l'ardeur de la poésie ; une de ces dernières voluptés d'automne qui ont bien leur charme , et qu'il faut saisir au passage ; une sorte de contrefaçon adoucie et mélancolique du printemps ; peu d'espérance , beaucoup de souvenir ; du plaisir encore , sinon l'un des plus vifs , au moins l'un des plus exquis.

En fait d'archaïsme , il y a des créateurs admirables : André Chénier ou Goethe; maîtres déhcats de cette automne de la poésie , ils raniment les parfums d'autrefois, et font reparaitre l'éclat des nuances attidées ; leur érudition est un art résurrecteur , et l'étonnement se mêle au prestige, quand la nymphe hellénique sort riante et fraîche des buissons thessaliens, ou qu'une strophe de Goethe res-

plendit comme un vase d'albâtre ciselé, que des bacchantes et des faunes environnent de leurs festons et de leurs volutes. Ces heureux génies ont pris l'essor vers le paganisme que les attirait. Une transformation profonde a effacé les caractères de leur race et de leur berceau.

Jusqu'à quel point faut-il encourager et applaudir un autre archaïsme qui , ne se donnant pas la peine de s'élancer vers les régions antiques , ou n'ayant pas d'ailes pour le voyage , se contente de dérober lourdement un fragment suranné pour surprendre l'admiration moderne ? Ce peintre-ci barbouille d'or le fond de ses tableaux , il est byzantin ; cet autre nous donne avec la sainte Vierge un lapin , un chat , un mouton et une souris; c'est qu'il imite Albert Durer. Voici un sculpteur dont les œuvres les plus nouvelles tiennent leurs jambes et leurs pieds collés , absolument comme les statues égyptiennes. Pauvre invention ! stérilité de l'art ! épuisement définitif et misérable ! En dehors de la peinture et de la plastique, ces tentatives ont quelque chose de plus ridicule encore et de plus naïvement vide. Une statue est toujours une statue ; la représentation plus ou moins heureuse de la forme et de la beauté plaît nécessairement. Mais que dire de ce banquet grec, ordonné par Christine de Suède , composé par son médecin , revu par Saumaise et assaisonné de citations d'Athénée, empoisonnement atroce pour les convives, la plus froide des facéties pédantesques ! A Oxford , vers le milieu du XVIII^e siècle, sous la direction du fameux docteur Parr, qui se connaissait en digammas , en pipes et en perruques, mais qui , du reste , n'avait pas le sens commun , quelques étudiants s'amüsèrent à réciter , en grec , une pièce d'Euripide. On sait de quelle manière les Anglais prononcent la langue d'Homère, et ce devait être un joli divertissement :

Volupté que je donuerais pour la moindre fleur des champs.

Il faudrait savoir où s'arrête la légitime imitation des anciens. Comment se concilie-t-elle avec l'ardeur spontanée de l'inspiration? Où commence le ridicule? Où finit l'emploi permis de l'archaïsme? Comment profiter de l'antiquité savante sans tomber dans un pastiche impuissant? Par quel procédé secret de l'intelligence l'art moderne peut-il s'approprier l'expérience et les ressources de l'art antique ? ces problèmes n'ont été jusqu'ici ni résolus ni même proposés par les Le Batteurs et les Schlégel ; et ils sont fort délicats.

Quant à la couleur prétendue locale , et aux recherches puériles du costume et des accessoires , ce sont affaires de tapissier, de commentateur et de décorateur. L'emprunt affecté des vocables passés de mode ne vaut guère mieux ; et quiconque dit sérieusement ma lame pour mon cpée, ou cethnj-ci pour celui-ci, est jugé sans rémission. Plaçons dans la même classe les pédantesques et minaudières aUusions aux usages d'autrefois, au taurobole, s'il est question de Grèce , aux guirlandes, aux Pénates , aux vestales , aux aruspices , si l'on est à Rome ; érudition d'avant-hier, misé-

ablement appliquée sur des vers d'après-demain, pièces de rapport , sans valeur et sans agrément. La littérature alexandrine , après que la vraie littéraire grecque fut morte , ne faisait pas autrement. Elle se rajeunissait avec de vieux mots, qui servaient de fard pour combler ses rides; elle avait recours à tous les mythes oubliés, à toutes les fables moisiées , qui dormaient dans les catacombes poétiques ; de ces mille débris elle composait son œuvre nouvelle , œuvre qui avait le triple avantage d'être savante^ élégante et parfaitement illisible , comme le prouve très-

bien la Cassandre d'un grand homme qui s'appelait Lycophron.

Que viendraient faire aussi parmi nous , modernes , les Guêpes, les Nuées ou les Grenouilles? Comment les esclaves demi-nus de Plaute pourraient-ils nous intéresser jamais? et comment, à moins de redevenir dévots à Vénus, à Jupiter et à Mercure ; écouterions-nous patiemment les hymnes d'Eschyle, clouant Prométhée sur son rocher, en face de l'Océan? Il faut se souvenir que le pastiche n'est pas l'art, ni l'érudition la poésie. Quant à l'autre pastiche du moyen -âge, je ne l'ai pas en vénération plus grande ; le public est de mon avis. Jamais il n'a voulu, dans aucun pays , accepter ces lleurs fanées qui poussent sur les tombes , et que le pédantisme cueille de ses doigts arides. Vers 1810 , les hommes les plus célèbres d'Angleterre furent pris d'un si bel enthousiasme pour le drame shakspéarien , qu'ils composèrent presque tous des œuvres dans ce style. Coleridge , le plus éloquent homme de son époque, Milman, Charles Lamb, Leigh Hunt, s'essayèrent et échouèrent tour à tour. Ce prétendu shakspérianisme n'avait pas de vie; il ne s'accordait plus avec le langage , les mœurs , les idées , les sentiments du temps présent.

L'inspiration doit être actuelle et moderne, elle doit être nôtre ; il faut qu'elle ressorte du centre même et du cœur de l'époque , qu'elle vive de la vie commme , présente et universelle. Elle n'a rien de rétrospectif; et la forme même, quand elle s'asservit à une habitude morte , gâte le fond , mutile la pensée et en diminue l'influence.

C'est ce qui est arrivé aux hommes de talent , archaïstes anglais , que j'ai signalés tout à l'heure , et , parmi nous,

à Ronsard , trop attentif à décalquer la forme et l'idée des poésies italienne et grecque.

Le passé dominait et absorbait Ronsard. C'est l'avenir que tout écrivain doit chercher ; à ce titre, il est novateur, il effraie les timides et déplaît aux érudits. On se souvient des involontaires hardiesses de Racine , et des prévisions non moins ingénues de Fénelon, qui tous deux déplurent ainsi à Louis XIV. Tous deux aimaient les anciens jusqu'à l'adoration, les étudiaient jusqu'à s'en pénétrer dans leur plus intime substance , et s'associaient à Virgile, à Tacite et à Homère , non comme des esclaves cpïi disparaissent au souffle du maître , mais comme vivant de la même vie, respirant la même atmosphère, et les attirant vers le monde moderne au lieu de se laisser anéantir par eux dans le monde ancien.

Il y a donc là une étrange question de force intellectuelle. Placez Pascal auprès de Tacite , de Platon et de Montaigne , il imite et n'est pas absorbé ; un médiocre esprit tel que le vieux Balzac , bon écrivain cependant , ne pille rien qu'on ne voie aussitôt l'artifice. Racine s'empare du mot et de la phrase antiques ; c'est son bien , et il ne succombe pas sous le faix ; Pradon fait exactement la même chose et s'appauvrit en s'enrichissant. Ronsard , avec son beau talent technique , est tout écrasé de Pindare et d'Hésiode : chez Montaigne , il n'y a rien autre chose , à proprement parler, qu'un tissu de pilleries des anciens , et il l'avoue fort naïvement ; c'est cependant l'écrivain le plus vivement original du xvi^e siècle. Arrangez cela.

C'est que le problème va plus loin que la forme et la phrase. Le genre humain ne possédera jamais qu'un très-petit nombre d'idées et même d'images, comme la nature ne dispose que d'un petit nombre de forces primitives qui lui

suffisent pour tous les usages. Lorsqu'un puissant esprit observe de près les maîtres et les imite, il se retrempe à sa propre source. A mesure qu'il étudie, il prend possession de lui-même; plus il imite, plus il se retrouve (1),

Cela n'est pas une subtilité vaine; c'est une particularité intéressante et un curieux mystère de l'esprit humain. Au fonds commun et ancien des grandes intelligences, que le maître consulte pour y ressaisir toute sa force, vient se surajouter le trésor nouveau des plus pures et des plus fortes idées contemporaines. Il y a dans Goethe ce qui n'est pas dans Racine, et chez Racine ce qui n'est pas chez Sophocle. Le côté nouveau, l'inspiration personnelle et moderne constituent la valeur particulière des talents, et marquent ainsi brillamment leur place. Ils ont appris de leurs prédécesseurs ce qu'ils pouvaient apprendre d'eux, et surtout l'art de tout dire, d'exprimer les idées les plus neuves; ils ont appris enfin le secret et le moyen d'être originaux à leur tour.

M. de Schlegel a eu bien tort de dire que les héros de Racine sont trop chrétiens et trop modernes. Ce prétendu défaut est leur lumière et leur couronne. Si la délicatesse ardente des sentiments, les luttes chrétiennes de l'âme qui se combat dans le silence, si la résignation de Monime, la douce tendresse de Junie, la candeur adorable et la passion étouffée de Bérénice et de son amant disparaissaient du théâtre de Racine, qu'y gagnerait-on? L'on aurait perdu la saveur même et le parfum de la fleur, qui ne garderait que son éclat. Chrétien et antique, d'une tendresse de cœur infinie et d'une beauté de formes achevée, c'est le don charmant et double de Racine; et dans les derniers

(1) V. plus haut, Vws générales (L'originalité dans Vimitatiou)»

temps ceux qui, même avec des mérites variés, ont voulu ressusciter les héroïnes païennes et leur restituer leur nudité archaïque, ne sont parvenus à rien de touchant et de profond. Un très-grand poète, Goethe, a donné sur cet écueil. L'Achillide est un fragment d'Homère ou y ressemble. L'Iphigénie en Tauride ^Aw même auteur, réunit toutes sortes de mérites: une harmonie merveilleuse de diction, une vérité complète de mœurs, une extrême unité, une beauté soutenue de langage. Eh bien! cela ne vit pas, c'est du marbre. Pour être plus hellénique que Sophocle, cette pièce incomparable et glaciale paralyse qui la lit, et n'a qu'un défaut, celui d'être sans défaut. Ajoutons qu'elle est souverainement ennuyeuse.

La première partie de Faust, par le même Goethe, pèche au contraire contre le costume du moyen-âge. Faust, c'est Goethe lui-même; Méphistophélès, c'est quelque chose comme Voltaire. Jamais au xiii^e ou au xv^e siècles on ne parla et l'on ne s'exprima ainsi. Non-seulement ce chef-d'œuvre est chrétien et sceptique, mais il est du xvi^e siècle, comme le théâtre de Racine est du xvi^e. Ce n'est pas là un défaut, ainsi que le prétend M. de Schlegel, c'est un mérite.

Résumons - nous. L'imitation attentive des anciens est bonne, excellente, merveilleuse, pour retremper les forces modernes, rassurer le goût chancelant, raffermir le courage intellectuel, rappeler la pensée à son vrai centre, réveiller le sentiment du beau, donner le ton des grandes idées; il n'y a pas d'aliment plus énergique, plus substantiel et plus sain. Une fois sûr de l'assimilation opérée, comme par exemple Boileau et Racine avaient su l'opérer, on peut aller plus loin encore et faire passer dans l'œuvre antique-moderne des fragments entiers de l'écrivain d'autrefois. Alors il ne

fait plus tache , il n'est plus là comme lambeau , comme dépouille, comme guenille flottante, et qui ne tient à lien. L'ancien se trouve chez lui, tant le moderne est devenu antique. On ne voit pas trace de soudure , et il n'y en a même pas ; tout est fondu dans le même ensemble , et le sang qui circule dans les veines de ce corps organique est le même sang.

Ces conditions deviennent encore plus favorables et plus faciles à bien accomplir, chez nous , Français , qui avons conservé la discipline et le vrai sens du goût romain et du génie grec. En remontant aux sources de Virgile et d'Homère, les Racine et les Bossuet ne changent pas de pays; ils consultent le berceau de la vie nationale , ils touchent la terre, comme Antée, et doublent leurs forces. C'est un fait grave et auquel on n'a pas donné assez d'attention.

On ne s'est pas souvenu , chose d'hier cependant, qu'avec un aigle au bout d'un bâton, un Italien nous a fait courir au bout du monde , et que le seul mot empereur a suffi pour arracher tous les fils de France à leurs mères et à leurs sœurs, La vérité est que jamais le principe germanique n'a pu nous entamer. Romains nous sommes , et Romains nous resterons. Les Italiens eux-mêmes , avec leurs mélanges lombards et gothiques , ont bien i>lus dévié de l'ancienne discipline romaine que nous Gaulois-Romains avec notre langue toute latine , traversée de racines kelto-latines, avec nos municipes {municipia} , nos collèges (coHcgia) , nos concours ("to^c^riv/i), et toute notre vieille organisation sociale. Dans la sphère des arts, je défie que l'on me cite, parmi nous, un monument emprunté aux traditions germaniques. Charlemagne et ses savants n'y ont rien fait. Clovis et ses féaux, au lieu de nou.^ rendre

EURIDIPE ET RACINE. 265^

Francs , sont devenus Latins ; c'est nous qui les avons conquis. Les chants franciques recueillis par le grand Karl ne se sont pas même consci-vés , et il a fallu que son Alcuin écrivît en latin; pour suivre le mouvement de la civilisation française , il a dû endosser la toge romaine. Le petit nombre d'emprunts que nous avons tentés sur le monde germanique n'a pas tardé à se déguiser, à s'altérer, à devenir latin et gaulois. Le Parliamentum n'a plus rien de semblable au fVitiencujemot. Le premier est une assemblée de légistes , le second une réunion d'hommes politiques. Qui ne voit l'énorme influence que cette diversité a exercée sur la langue, la littérature et sur la vie sociale des deux races ?

Avons-nous une tragédie germanique qui soit devenue populaire sur le théâtre français ? Pas une. Ce qui nous va au cœur , c'est le Romain Cinna , la jeune Monime , l'ennemi des Romains xAlithridate, et le Brutusde Voltaire, la plus française de toutes ses œuvres. Les Germains ou les Anglais ont-ils les mêmes sympathies? Pas du tout. Brutus et Manlius les ennuient horriblement , et c'est à peine si le Coriolan de Shakspeare trouve grâce devant eux , à cause de ses belles scènes de liberté populaire. Mais ils adorent Othello , 3Iacbeth , Faust , le monde moderne et barbare tout entier, qui est leur expression personnelle ; et en dépit des efforts de tous les génies , ces types ne se déracineront jamais au nord , ne se nationaliseront jamais dans le sol gaulois discipliné par Rome. Essayez , hommes d'esprit ou de génie , et vous verrez.

Ce sont des faits graves, élémentaires et fondamentaux, près desquels on passe avec une fatuité trop étourdie. L'assimilaion latine et grecque (latine surtDut) nous est facile et indispeut,able. C'est notre pente naturelle , notre

penchant invincible , c'est aussi le rappel vrai de notre force. Mais , d'une part , il ne faudrait pas répéter dans la décrépitude les bégaiements de l'école; d'une autre, ce n'est point par les idées ger-

maniques et l'imitation du nord qu'il faut renouveler la sève. Le premier de ces partis nous mènerait à la pauvreté de l'archaïsme; l'autre , à une association monstrueuse de tons dissonants.

Où sont les intérêts de la société moderne ? où sont ses passions? C'est vers ce but que doivent se diriger les esprits qui ont de la valeur. Notre monde possède sa vie propre ; il a ses craintes , ses terreurs , ses espoirs , comme le monde de Boileau , de Racine et de Pascal avait les siens. Cet élément est sous notre main , et nous devons en user comme ils en ont usé. Croyez-vous que Molière , tout en imitant Plante, n'eût pas trouvé des figures à esquisser? Le bourgeois , ou l'avare constitutionnel qui veut être élu, ou la précieuse ridicule de 18/j5 vous semblent-ils des portraits indignes de lui?

Ce qu'il faut, ce n'est pas L'Andrienne de Térence reportée sur la scène française ou quelque monstre du crû nouveau ; c'est l'étude intelligente , mais non le calque stéréotypé de l'antique ; — c'est le grand problème résolu ; la permanence dans le progrès ; le culte du beau et des modèles et la jeunesse dans les idées ; — antiquité et nouveauté !

C'est la loi de l'art, et c'est la règle du développement organique pom" la nature elle-même.

AÏAÏ L'ÈRE CI1RÉ^IE^E

mmm mmim relatifs a la mmm des femmes

GRECftIES.

Consulter. — Fréd. de Schlegel. Essais posthumes. Ancillon. Mélanges.

Athénée. Deipnosophistes.

Plutarque, passini.

Poetse grœci minores.

Excursus de Heine (Virgile).

Mailtaire. Corpus poetarum, etc.

AVAST l'È»E CâliÉTIEHE.

VV\|v\VVVVVVVVVVVV\VVV\|V\VVVVV\VVtVVVVVVVV\VVVVVVVVv\|VVVVVVVVV\|VV

SI

Des Femmes-poètes. — Leur situation dans la société grecque.

Depuis la prophétesse Miriam jusqu'à nous, voici bientôt trois mille trois cents ans que les femmes, devenues rivales de leurs maîtres , partagent avec nous les dons de l'inspiration, de l'éloquence et de la poésie. Naguère un savant de mes amis m'indiquait un catalogue de cent quarante et un auteurs criti{(ques dont l'érudition galante a fait valoir ces titres du sexe faible à notre admiration respectueuse. Boccace est le premier en date ; l'allemand WollT, éditeur des fragments de Sa-

pho et de huit autres femmes poètes, termine cette longue liste, dans laquelle on ne trouve qu'un seul nom anglais.

Examiner les productions de l'intelligence féminine , dans les différents âges et chez des peuples divers, serait une étude fort curieuse : Il y a, selon nous, un vif intérêt à retrouver dans les poésies de Sapho cette énergie passionnée, cette exubérance de sensibilité, qui caractérisent le sexe féminin, à discerner dans les fragments laissés par toutes les femmes qui ont écrit , l'empreinte spéciale de leur sexe. Oui, comme on l'a dit, le style et la pensée ont un sexe; la distinction des genres , consacrée par la grammaire, s'étend beaucoup au-delà de ses limites.

Que l'originalité, la rigueur de la logique , la concision, la variété , la véhémence et l'audace manquent au génie féminin ; nous l'admettrons sans peine. x\ peu d'exceptions près, Démosthènes , Tacite et Shakspeare sont pour elles lettre close ; une longue suite de raisonnements fatigue ces imaginations dont le vol se soutient dans la moyenne région et succombe à un élan plus audacieux. En général, la femme choisit un sujet de son goût; elle plane sur cet objet de son amour, tantôt le couvant mollement d'une aile caressante , tantôt voltigeant avec grâce autour de lui : la colombe n'a pas un vol plus doux et plus calme ; elle revient sur la même idée ; elle la développe avec bonheur et avec grâce ; elle se joue ou elle gémit dans un espace étroit. Éloquente et naturellement éloquente , elle doit ce talent à la sensibilité plutôt qu'à la passion ; douée d'imagination, elle colore ses tableaux d'une lumière plus égale , plus suave que brûlante et profonde ; amoureuse des ornements et de toutes les grâces du langage , elle met dans les atours de son style , la coquetterie de sa parure. Si nous exceptons ces femmes qui n'ont plus de sexe , êtres du genre neutre , les Dacier, les Duchâtelet , jamais femme n'échappa aux conditions de sa propre nature ; jamais on ne put se méprendre sur l'œuvre produite par elle. Considérées comme poètes , on trouve chez les femmes peu de variété et d'étendue : comme ces flûtes aux sons mélodieux et plaintifs , elles peuvent sembler monotones dans l'expression de leurs plaisirs et de leurs ijeines. C'est une monotonie pleine de charmes, la blancheur du lys, sa pâleur uniforme, son éclat admirable, son délicieux parfum. Méléagre, poète grec, dont l'épigramme sert de préambule à l'anthologie , semble avoir deviné ce symbole. Il demande à chaque poète une

fleur, des roses au chantre de Théos, des lauriers à Pindare, à la belle Anyta des lys, à la jeune Myro la même Heur, à Nossis, autre femme poète, un lys encore; comme si l'emblème du génie poétique des femmes s'était offert à lui sous cette forme unique.

Le développement complet de l'intelligence des femmes n'a pu s'opérer que sous la loi chrétienne, chez les peuples septentrionaux. Leur haute influence sur la littérature et la Joésie date de cette époque où la Vierge Marie devint le symbole divin de l'amour maternel et de la charité universelle. Parmi les nations antiques , nous ne trouverons que de légères traces et de rares exemples de ce génie spécial, qui a marqué la carrière des femmes modernes dans la poésie et surtout dans le roman. L'éducation des femmes, parvenue aujourd'hui à un degré de perfectionnement qui n'a pas atteint ses dernières limites, a été longue et pénible. Leur faiblesse les a , pendant des siècles , soumises à l'esclavage, et leur lente émancipation est loin d'avoir conquis la moitié du monde.

En Grèce, la situation spéciale des femmes a subi plusieurs révolutions que les savants, les historiens et spécialement le professeur Heeren (1) ont oublié de signaler. Avant l'époque de la démocratie athénienne , les femmes étaient les compagnes et non les esclaves de leurs maris. La femme des temps héroïques était la conseillère et presque la compagne , non la servante du guerrier. Lisez Ho-

mère , peintre fidèle de ces mœurs oubliées. Junon rivale est égale de son mari ; Vénus , Pallas et Thétis marche de pair avec les autres dieux ; Agamède , femme qui exerçait

(1) Auteur de plusieurs excellents ouvrages sur la civilisation , le commerce et les mœurs de l'antiquité.

272' IJES FEMiMES GRECQUES.

la médecine, est placée sur le même rang que les héros; Hélène même , toute coupable qu'elle fût, exerce l'empire de la beauté sur les soldats , sur les prêtres , sur les vieillards.

Toute constitution héroïque de la société semble entraîner le respect et la déférence pour les femmes. Vous retrouvez ces caractères chez les Germains, dans la chevalerie du moyen-âge parmi les anciens Kshatryas ou guerriers de l'Inde. Damayanti est une héroïne comme Geneviève de Brabant. Pénélope est une femme magnanime et respectée. Le guerrier que les chances des combats menaçaient d'une mort violente et imprévue, confie à sa femme l'empire de sa famille ; elle occupe dans la maison une place importante. Ce n'est pas cette vile et obéissante esclave, à laquelle le chasseur, le nomade, l'agriculteur, le pêcheur demandent des aliments , non des conseils , des soins assidus , non l'activité ou la force de l'âme. Longtemps les Dorien , qui conservèrent obstinément la trace et les débris de la constitution héroïque , donnèrent à la femme une liberté d'action , une élévation de rang et de pensée , que les nouvelles formes sociales empruntées à l'Asie leur refusèrent ensuite avec dureté. Pindare parle des femmes avec une sorte de vénération; poète dorique, dernière expression des idées et des mœurs de ce peuple , il croit à la majesté de la beauté, à la noblesse de la femme. La Thessalie, l'Eolie , tout la nord de la Grèce , moins immédiatement soumis à l'influence des Ioniens que l'Altiq, accordaient aux femmes des droits , limités sans doute , mais qui assuraient leur indépendance. A Sparte, elles furent maîtresses dans le sens le plus absolu de ce mot.

On essaya même d'y effacer l'inégalité naturelle qui sépare le sexe faible du sexe fort, et de transformer en

athlètes et en héros les Lacédémoniennes. La Pologne, qui a conservé des mœurs héroïques et chevaleresques au sein de notre nouvelle civilisation , place encore les femmes au plus haut rang de l'échelle sociale. Même dans ses intérêts politiques , elles exercent une influence prépondérante. « Surtout , monsieur l'archevêque , soignez les femmes , » disait Napoléon à M. de Pradt , en l'envoyant en ambassade à Varsovie.

Quand les vieilles coutumes pélasgiques s'effacèrent devant la prépondérance ionienne, quand l'esclavage asiatique se confondit avec la démocratie d'Athènes, et produisit cette société bizarre ^ où tous les hommes étaient rois , rivaux, ennemis, et toutes les femmes asservies, le sort et le génie du sexe faible changèrent complètement. Elles se replongèrent alors dans la vie privée , d'où elles ne sortirent plus.

Chez les Spartiates , elles avaient perdu leur caractère féminin ; avec leur souplesse et leur grâce , avec leur besoin de protection et d'appui elles virent nécessairement s'évanouir leur puissance. Chez les Athéniens, on les regarda comme les premières des esclaves, comme chargées des soins administratifs , et forcées de rendre un compte exact à leurs maîtres. Aristophane les insulta publiquement; Euripide fit de leurs vices le texte habituel de ses déclamations. Plus on leur imposait de devoirs, plus on les reléguait dans l'obscurité , plus aussi leur capacité intellectuelle et leur influence morale diminuaient.

Alors s'éleva au sein de la société athénienne une bizarre anomalie : les Hétaïres, ou esclaves affranchies (1), courtisanes de bon ton, s'emparèrent du sceptre de l'élégance,

(1) V. plus bas, le chapitre spécial qui leur est consacré.

gance, que les femmes honnêtes avaient laissé tomber; à elles seules appartint la culture des arts; seules elles eurent le droit de faire des vers, de charmer les loisirs des hommes d'état, et de mêler aux graves discours des philosophes, les vives sautes de l'imagination, les prestiges de la poésie, de la musique et de la peinture. Classe singulière, qui se rapproche beaucoup des prêtresses de la volupté, connues dans l'Inde sous le nom de bayadères. Elles laissaient aux chastes matrones la rigidité des mœurs, l'ignorance et les ennuis de la vie domestique; il leur suffisait de régner par le génie et la grâce. Symboles de la beauté intellectuelle comme de la beauté physique, les Hétaïres, que tous les auteurs anciens représentent sous les traits les plus intéressants, et dont Aspasia est le modèle, ne nous ont pas laissé un seul fragment authentique que les savants puissent leur attribuer sans controverse. Athénée a recueilli quelques vers qui portent le nom d'Aspasia; rien ne prouve qu'elle en soit l'auteur. Cicéron a conservé un petit dialogue en prose, que l'on dit lui appartenir. Plutarque affirme que les harangues de Périclès renferment plus d'une phrase dictée par elle. Le Ménexène de Platon lui assigne un rôle très-brillant; et Plutarque, tout en disant que Platon seul a embelli ce traité de la magie de son style, avoue que le fond de la pensée et le système philosophique de Ménexène, sont précisément les théories morales et esthétiques que cette femme célèbre se plaisait à répandre.

Comment, d'après ces légers vestiges, traces à demi-effacées, juger le talent de cette femme, qui devint un pouvoir au milieu de la démocratie athénienne? Que ne donnerai-on pas pour trouver dans un manuscrit antique la révélation de cette intelligence rare et merveilleuse, qui brilla entre Socrate et Périclès et les inspira l'un et l'autre?

Maîtresse du maître de l'Attique, l'égalant en souveraine sur l'homme qui avait dompté le peuple souverain de l'Agora, quelle femme, quel prodige que la courtisane de Milet! Une femme pour qui Périclès eût répudié avec joie sa femme légitime, du même sang que lui, au risque de ruiner sa fortune; celle qui apprenait à cet ambitieux la politique, à Socrate l'éloquence; celle aux vœux de laquelle son mari philosophe donnait des larmes qu'il ne versa jamais dans ses propres périls; dont le sourire était un bienfait; qui faisait la paix ou la guerre; dont les traits et la beauté servaient de type à tous les artistes, dans la patrie même de la beauté; chez qui le poète venait chercher le secret du succès, et la matrone vertueuse le secret de plaire; la femme qui, déjà sur le retour, s'empara de Lysiclès, homme sans éducation et sans talent, le frappa de sa baguette, le força de suivre son char, et transforma ce marchand de bœufs en orateur, cette ignoble et brutale conquête en puissance politique; Aspasia qui était la déesse des jouissances délicates et des raffinements voluptueux chez le peuple le plus recherché dans ses jouissances et le plus raffiné dans ses voluptés: que n'eût-elle pas accompli? Née à Sparte, elle eût asservi les rois, soumis les sénateurs, séduit les épheures et détruit la constitution draconienne.

De toutes les femmes d'Athènes, la seule qui ait acquis une célébrité intellectuelle, dont la postérité garde la mémoire, c'est Aspasia. Le temps a effacé les noms des Hétaïres, qui brillèrent avant et après elle. Aucune femme de citoyen n'a prétendu à la gloire littéraire. Un scolastique ancien attribue, on ne sait pourquoi, le huitième livre des Annales de Thucydide à sa fille, conte ridicule que nous ne daignons pas même réfuter.

Le catalogue des femmes poètes de la Grèce serait long si nous voulions adopter sans examen les assortions des commentateurs. Mais si vous appliquez à ces célébrités équivoques les règles d'une critique un peu sévère, vous êtes fort étonné de voir ces prétendues poètes disparaître et s'évanouir. Giraldu de Ferrare, Tiraquau et ceux qui l'ont copié, font l'éloge d'une certaine Agakiè , poète célèbre de son époque. Cette Agaklé n'est qu'une épithète; on a pris pour un nom propre l'adjectif agaklès épithète qui appartenait à quelque personnage moins chimérique que celui-ci.

Un seul nom propre (Nôssis), accentué et orthographié de diverses manières , est devenu père de plusieurs célébrités différentes : Nyssis , Nôsis , Noûssis, etc. La seule Nôssis a droit à nos hommages. C'est ainsi que la légende sévèrement épurée par Baillet , présente une foule de doubles emplois; des saints, qui n'ont jamais existé que dans le calendrier , des saintes qui doivent leur naissance à des fautes d'orthographe , et d'autres qui ne sont que des noms de villes ou de provinces ; idoles anciennes, rivières ou forêts, métamorphosées en hommes. Que de déceptions de ce genre au milieu de nos souvenirs classiques ! Que de fausses canonisations, parmi les gloires les plus rê\érées ! Que de faux grands hommes parmi nos grands hommes !

Sapho.

Un de ces Grecs du siècle d'Auguste, qui rédigeaient en vers pontamètres et hexamètres tout ce qui frappait leur

esprit, souvenirs, images, épigrammes, Antipater de Thessalie, a scandé, en vers assez galants, non le catalogue complet des soixante-seize prétendantes à la palme poétique, mais une liste beaucoup plus succincte , et qui contient les noms des neuf plus illustres entre elles. Voici ces vers ou à peu près :

Vieux bois de l'Hélicon , sous vos ombres sacrées.

Neuf femmes ont reçu Je jour.

Des mortels et des dieux ces muses révérees

Ont consacré leurs lyres inspirées Aux combats, à la gloire, aux regrets, à l'amour : C'est l'astre de Lesbos, phare de poésie,

L'énergique et tendre Sapho ; C'est Erinna la belle et la belle Myro ;

Telesilla, qui chante la patrie ; Myrtis aux doux accents; Nôssis, dont la langueur Se répand de ses vers au fond de votre cœur ;

Anyta, rivale d'Homère; La vive Praxilla; Corinne la guerrière, Celle qui célébra l'égide dont Pal-las Couvre son sein de vierge au milieu des combats ;

Toutes sublimes ouvrières De plaisirs éternels, de voluptés sévères.

De chants qui ne périront pas.

De Sapho à Myro, c'est-à-dire de l'année 610 avant l'ère chrétienne, jusqu'à l'année 280 avant cette ère , trois cent trente années se sont écoulées : beaucoup de femmes ont écrit pendant ce Japs de temps ; à peine quelques pages nous restent-elles de toute cette gloire.

La première en date est aussi la plus digne d'admiration, c'est Sapho, Arrêtons-nous devant ce portrait cuis

â7é DES FEMMES GRECQUES.

rieux , que les siècles ont effacé sans ternir l'éclat singulier qui en émane. Comme femme, comme poète, comme victime de l'amour , elle mérite attention.

Commençons par dégager ce nom célèbre de toutes les fictions dont on l'environne. L'amour d'Anacréon pour elle est une de ces légendes dont on voit les nuages colorés s'accumuler autour de toutes les célébrités : légendes qui prouvent la gloire et qui l'obscurcissent; rêves qui ne manquent pas de grâce et qui ont du charme pour l'imagination, mais qui prêtent aux personnages célèbres je ne sais quelle teinte mythologique , fatale à l'intérêt que nous leur portons. Tels sont les combats d'Hésiode avec Homère, et les amours de Sapho et d'Anacréon. Hésiode est né longtemps après Homère; le texte du dialogue qui leur est attribué , tissu d'énigmes , de logogryphes et de pauvretés, est l'ouvrage de quelque rhéteur d'Alexandrie, né mille ans après Hésiode ; puérilité qui ne mérite pas la critique dont on l'a jugée digne. Telle encore est la lettre de Jésus-Christ à la vierge Marie , mère du Christ, œuvres émanées d'une foi enfantine , aveugle et pardonnable.

Une fantaisie romanesque, un caprice de gracieuse imagination, ont supposé des rapports c[ui n'ont jamais pu exister entre Anacréon et Sapho. Hermesianax , poète qui nous a laissé des fragments remarquables , s'est plu à représenter le vieillard de Théos, entouré des filles lesbiennes, couronné de fleurs par l'amante de Phaon , et mêlant aux accents passionnés de la fable de l'Éolie , ses chants légers et nonchalants. Cette fiction qu'il a résumée en peu de vers, rapportés par Athénée , est devenu le texte d'un roman. On n'a pas voulu reléguer dans le domaine des chimères un tableau si heureusement inventé ; la création

d'Hermesianax s'est perpétuée. On a toujours vu sur la plage de Lesbos au milieu des vignes pourprées, Anacréon se promener avec Sapho. Un autre poète , Chaméléon d'Héraclée, a continué le roman; il a fabriqué des vers agréables dont il a composé un petit dialogue attribué aux deux prétendus amants. La plupart des éditions d'Anacréon contient le premier de ces deux morceaux , évidemment apocryphe, et la réponse tout aussi peu authentique de la Lesbienne. On ne cherchera pas dans l'imitation suivante , la magie , la mélodie , le coloris, la molle suaveité de l'idiome hellénique , le plus voluptueux de tous les idiomes connus :

L'enfant Éros, dans les airs balancé,

Plane sur le front du poète :

Le globe aérien que sa main a lancé, Jouet de pourpre et d'or, est tombé sur sa tête 1

« Anacréon, viens avec moi ; n'aux rives de Lesbos Sapho n'attend que toi. » J'ai suivi de l'enfant la route aérienne :

Hélas ! la jeune Lesbienne , Sur mes cheveux que le temps a blanchis Laisse tomber un coup-d'œil de mépris : « Vieillard, que me veux-tu ? je garde le sourire

a Et les caresses de ma lyre,

» Pour de plus jeunes favoris I

Il faut lire dans l'original cette petite ode. La réponse attribuée à Sapho est tout aussi gracieuse. Sapho remercie la Muse lyrique , maîtresse et inspiratrice du barde de Théos , et qui a dicté au vieillard illustre l'ode qui doit immortaliser le nom de Sapho. Malheureusement , à l'épo-

que où l'on suppose que ce commerce de compliments poétiques eut lieu entre Anacréon et Sapho, Anacréon avait trois ans , et Sapho un peu moins de cinquante, comme nous allons le démontrer.

Adressons-nous aux dates : ce sont d'excellents commentateurs. D'après Strabon, Athénée, Suidas et les marbres de Paros, Sapho jouissait de toute sa gloire en l'an 600 avant Jésus-Christ; elle alla en Sicile , l'an 592 avant Jésus-Christ, peu de temps avant de mourir. Ce fut trente années au moins après ce voyage de Sicile qu'Anacréon devint célèbre (cinq cent cinquante-neuf ans avant Jésus-Christ). L'an 525 avant Jésus-Christ, il vint habiter Athènes, où il eut pour protecteur et pour patron Hipparque, qui mourut l'an 514 avant Jésus-Christ. L'an 592 avant Jésus-Christ, Anacréon avait donc h peu près trois ans, et la Lesbienne Sapho quarante-huit années. Réconciliez ces deux dates comme il vous plaira. Ilermesianax et Chaméléon, nés tous deux trois siècles après l'héroïne, se sont joués de notre crédulité ; les poètes grecs n'en faisaient pas d'autres. Tout leur était permis, pourvu que leurs vers fussent agréables. Le poète comique Diphilus , contemporain de Ménandre , osa bien amener sur la scène Sapho, environnée de prétendus amants, d'Archiloque , qui avait fleuri quatre-vingt ans plus tôt, et d'Hipponax, né un demi-siècle après elle. Voyez un peu dans quelle perplexité se trouverait un commentateur qui prendrait à la lettre les fictions de l'auteur comique !

On ne peut pas douter que le poète Alcée , transfuge et traître qui a si bien chanté l'héroïsme et le patriotisme , n'ait été contemporain de Sapho. Aristote rapporte un petit quatrain dont il atteste l'authenticité et qui prouverait même que les avances du poète lyrique ont été repoussées

par sa rivale en poésie. Alcée dit à Sapho qu'il tremble , soupire et n'ose parler devant elle ; Sapho lui répond fièrement que s'il n'a rien de mal à dire, cette crainte est puérile. On voit que la pensée de ce dialogue n'est pas très-forte, et que les deux poètes ne se sont pas mis en frais d'imagination. Tout le mérite de cette bagatelle est dans l'expression, dans le souvenir qu'elle conserve et dans les noms qui s'y trouvent attachés.

Sapho , qui s'avisait d'aimer à cinquante ans, et qui , si elle dédaignait le célèbre Alcée, fut dédaignée par Phaon , était-elle jolie? La question est controversée. Selon Alcée, Platon, Julien, Plutarque, Athénée, Thémistius, Anne Comnène, Damocharis l'épigrammatiste, et Galien le médecin, elle était belle.

Horace fait d'elle une virago, Ovide lui refuse la beauté de la taille et du teint. Maxime la représente vieille , laide, et, ce qui est pis, amoureuse. Pope a suivi ces données et a consacré chez les lecteurs modernes, l'idée et l'image d'une Sapho pleine de génie , brûlante d'amour , mais affreuse à voir. Ainsi le témoin le plus complètement défavorable, le plus nuisible à la réputation de Sapho , c'est un Anglais, séparé par deux mille quatre cents années de la femme dont il parle ! Ovide est né six siècles après Sapho , et Maxime de Tyr , un siècle plus tard. Comment ajouter foi à de telles assertions? Deux vers de Sapho, rapportés par Galien, sont le seul témoignage indirect dont on pourrait s'armer contre elle avec quelque vraisemblance ; et nul commentateur ne s'en est avisé. Sapho, dans ce distique, déprécie la beauté extérieure, et sacrifie cette grâce et ce charme physique à la beauté morale, à la vertu. Lieu-commun qui peut se traduire par ces mots connus de toutes les mœurs : « On est toujours bon , mon

cher enfant , quand on est bien sage. » Quel indice , au surplus, peut-on tirer de ce distique contre la beauté de Sapho ? Madame de Staël , que la nature avait peu favorisée, était enthousiaste de la beauté; Charlotte Corday, belle comme un ange, pensait comme Sapho.

Qu'elle ait été grosse , courte et très-noire , comme le prétend Ovide ; ou que son sourire ait été divin, comme le veut Alcée son amant , et sa chevelure brillante comme l'ébène, ainsi que ce dernier l'affirme : nous ne saurions le décider. Il i)araît indubitable qu'elle était très-brune et petite de taille. Damocharis s'adresse en ces termes au portrait de Sapho. Nous traduisons en prose ces vers grecs, dont nous respectons le sens littéral :

(' Qu'elle est belle ! et quel feu d'imagination étincelle » dans son regard ! Quelles proportions exactes et quelle » beauté de caractère! Tant de flamme et de douceur » confondues et mêlées par la nature , modèle de l'artiste, » font, de la nymphe de Lesbos, Vénus et une Muse à la » fois. »

Ce n'est pas ainsi que l'on parle d'une femme sans beauté. Parmi les nombreux camées, pierres gravées, bustes et médailles, qui représentent Sapho, et qui tous diffèrent l'un de l'autre, une seule médaille répond à l'idée que nous nous faisons d'elle. C'est celle que Wolff a empruntée au trésor de Gronovius. Ce conteur mâle , hardi, la saillie audacieuse de ce front qui exprime tant de passion et de véhémence dans la pensée, ces lèvres un peu épaisses, mais bien dessinées , prêtes à lancer le trait et l'éloquence, cet œil ardent et ouvert , à fleur de tête , animé d'une inexprimable énergie : voilà Sapho ; c'est bien cette femme douée d'une âme virile et de sens impétueux , vouée au génie et au malheur, aux désastres et à l'éclat, à

une gloire fatale qui survit à ses œuvres. Devant ce portrait, on est tenté de s'écrier avec Plutarque , dont les paroles sont d'ailleurs un peu emphatiques : « Je reconnais le volcan d'où se sont échappées des pensées de flammes et des hymnes ardents. »

S'il était même vrai qu'elle ait eu les vices odieux dont on la gratifie, s'il fallait croire sur parole Maxime de Tyr, qui lui attribue des travers analogues à ceux que l'antiquité impudique attribuait à Socrate , et lui pardonnait aisément, nous ne nous en étonnerions pas trop. Il y a dans la physionomie que nous examinons plus d'élan et d'ardeur, une énergie plus sensuelle, (>lus de virilité audacieuse et d'abandon aux voluptés que de moralité, de retenue et de chasteté. Comme Burns, Byron, Lucain, Tasse et Rousseau, elle a trouvé son génie dans la puissance de ses émotions et l'on n'ignore pas que ce sont de funestes guides. Aussi répudions-nous comme apocryphes tous les portraits de Sapho , excepté le portrait admirable que nous venons de citer. Il conviendrait aussi bien à l'une des criminelles héroïnes de Byron ou d'Eschyle, qu'à l'amante de Phaon. Il porte le caractère de cette organisation qui dévore la vie , et qui livre une femme à toute la fureur des passions, à tous les remords, à toutes les douleurs qu'elles entraînent.

Pensive et ardente fille de Lesbos, à quoi se réduit ta gloire? Sur neuf livres d'odes et une grande quantité d'autres poésies, hymnes, élégies, épithalames, que les anciens admiraient, il ne nous reste que des débris mutilés, à peine cent soixante vers en tout. Pas un de c^s fragments qui ne révèle son origine. La saveur de h po^sie saphorique imprègn'tQ encore ces ruines ; dans un ve'S isolé , dans uii

distique, vous retrouvez l'ardeur d'enthousiasme, la soif des voluptés dont s'enivrait Sapho.

Vous la voyez, assise au banquet des philosophes, lorsque l'étoile du soir brille et ramène la joie du festin; partageant leur ivresse , se mêlant à leurs bacchanales, et devenue, pour quelques moments, une thyade échevelée. Mais l'ivresse causée par Bacchus ne lui suffit pas; elle appelle Vénus; elle montre à la déesse la coupe d'or remplie de nectar ; elle la prie d'y semer les roses qui la couvrent; elle admire ces feuilles pourpres, nageant dans les Ilots plus rouges encore de la liqueur

qui pétile; elle chante alors sa joie, son bonheur, son délire : aucune chanson à boire n'est comparable à celle-là.

Un autre jour, les yeux fixés sur le sokil qui se couche à l'horizon, elle pense aux délices de la nuit , aux amoureuses veilles, aux longues orgies qu'elle ne dédaigne pas d'embellir de sa présence , et sa joie éclate en ces vers lyriques : « Salut , belle étoile ! salutj le plus brillant des astres! Tu donnes tout au mortel; tu ramènes la paix chez l'homme, la brebis au bercail , le berger et la bergère au logis et les heures du plaisir. Salut ! salut ! »

Telle est la vraie poésie lyrique, toute d'impulsion, d'instinct, de passion ; une simplicité véhémente, un élan vif et naïf en constitueni la beauté. Burns et Béranger ont réuni ces caractères. Le peu qui nous reste de Sapho est admirablement lyrique. Témoin cette ode lyrique si mal traduite par Boileau en français, et en anglais par Phillips, peinture élo(que, mais précise, l'analyse la plus con)plètement exacte des symptômes extérieurs de l'amour. Je ne m'étonne pas (^un médecin, comme le rapporte Plutarque, ail copié les "ers de Sapho pour les classer parmi ses diagnostics. Jamau poésie uu fut aussi iwsitive, jam. ^is vigueur

DES FEMMES GRECoUES. 285

plus intense et plus concentrée n'a respiré clans une page de prose ou de vers. Le rhéteur qui a écrit le Traité du Sublime , et que l'on connaît sous le pseudonyme de Longin, a rendu un service éminent à l'histoire littéraire, en conservant ce fragment unique , résumé de tous les romans et de tous les traités auxquels la passion de l'anioi' a servi de base. Que de pages affectées, que de froides images, que de plainies vagues, que de descriptions sans caractère ont été prodiguées par les écrivains qui se sont occupés de ce sujet fécond ! Êles-vous las de ces affectations et de ces folies, de ces couleurs indécises et de ces traits effacés? Relisez Sapho. Ce n'est pas, comme le dit Blairassez ridiculement , une poésie élégante que la sienne, c'est la plus énergique de toutes les poésies. Le rythme palpite, il tremble, il chancelle, il frissonne. Le vers se brise et tombe; pas une épithète, pas une métaphore, pas un ornement : c'est la passion succombant à sa violence. Vous ne trouverez là ni les sévères hémistiches de Boileau, ni la mollesse mélancolique du traducteur anglais John Phillips. Tous deux ont fait plusieurs contre-sens , ou du moins plusieurs extra-sens; ce qui est exactement la même chose. Sapho ne dit pas , comme Boileau et Phillips :

Heureux l'amant qui près de toi soupire !

Enayition soâ veut dire en face de toi, face à face avec toi. Quant aux soupirs, ce sont des inventions modernes. Catulle est le seul qui ait rendu avec talent et fidélité le tableau peint par la jeune Grecque. Il est vrai que la langue dont il se servait, la langue latine, fîlle de

l'idiome employé par Saplio , se prête merveilleusement à cette imitation, et reproduit avec exactitude l'énergie et la simplicité du dialecte éolien :

« Il est rival des dieux , le jeune homme qui , assis de- » vant toi, contemplant ton visage, entend ta douce voix » résonner à son oreille !

» iû souris , et mon sein se soulève , et mon cœur dé- » faille, et la force me manque. Je te regarde, et mes le- » vres qui fiémissent restent muettes.

» Ma langue s'attache à mon palais. Une subite flamme » vibre à travers tout mon corps ému. Mes yeux fixes se » couvrent d'un nuage. Des bruits confus murmurent et » bourdonnent autour de moi.

» Une froide sueur tombe de mes membres et couvre » mon front pâissant; ils frissonnent, agités et convulsifs; » et pâle et inanimée, sans couleur, sans souffle , sans vie , » je tombe, je me meurs! »

Que la femme fini a écrit ce modèle de l'ode erotique, ait gravi le promontoire de Leucade et cherché dans la mort un asile contre l'égarement de son cœur : c'est ce qu'il est facile de croire. Athénée, utile conservateur d'une multitude de trésors anciens, a inséré dans ses Deipnosophistes, une ode beaucoup moins connue que la précédente, mais digne d'être étudiée. Sapho la composa lorsque Phaon, moins sensible aux prestiges de la poésie qu'aux charmes d'une jeune beauté, eut abandonné la Lesbienne. Byron et Burns ont trouvé dans le même sujet des inspirations remarquables.

A VÉBUS

Ne livre pas mon cœur à tréteuels supplices, Reine des amoureux caprices.

DES FEMMES GRECQUES. ^^f

Immortelle Vénus, fille du roi des dieux, Vénus, épargne-moi ! tes cruels artifices

Ont fait couler trop de pleurs de mes yeux I

Tu sais quelles douleurs cuisantes, Que de cruels dégoiits, de peines dévorantes Ont déchiré ce cœur brCdé de trop de feux. Jadis tu m'écoutais ! A ma voix suppliante Tu quittais un instant, déesse bienfaisante.

Les parvis d'or du roi des dieux :

Et tu me demandais quel était le barbare Prodiges de rigueurs et de tendresse avare ,

Qui trompait mon jeune désir !

Ah 1 combien j'aimais à t'entendre.

Quand tu me promettais que d'un amour trop tendre

Bientôt je saurais me guérir I Tu me disais : « Il fuit : et ta douleur amère, » Sans attendre son cœur, irrite sa colère. » Sèche tes pleurs ; bientôt il reviendra. » Ces baisers qu'il dédaigne, il les demandera; » Tu le verras briguer un regard, un sourire,

» Un chant émané de ta lyre ;

» Ton mépris les refusera.

» Tu fermeras l'oreille à son humble prière ; ;

» Arrogante, insensible, altière, » Tu le verras soumis, suppliant : à ton tour » Tu le dédaigneras, Sapho!... tel est Tanionr. » Ah! reviens, ma déesse! — A ma voix qui t'imp'ore Verse l'espoir dans un cœur malheureux ;

Vénus! fais plus encore;

Rends-moi le mortel que j'adore, Celui qui me dédaigne et qu'appellent mes vœux I

Certes, Horace avait raison de dire que l'âme ardente de Sappho respire encore et jaillit des cordes de sa lyre :

Vivunt commissi calores iHolicæ fidibus puellæ.

La fin de cette vie , sacrifiée sur l'autel de la déesse que la femme poète invoquait, fut le dénoûment naturel d'un drame si passionné. Qui ne connaît pas l'histoire de l'infidèle et fugitif Phaon et du promontoire de Leucade? C'est lin rocher blanc et décharné , l'un dos rochers les plus affreux qui soient au monde. Il fait la pointe de l'île Sainte- Maure ; et quand on navigue sur la mer Ionienne , on l'aperçoit de loin à l'horizon. Ce promontoire des amants a donné lieu à une foule d'historiettes que Photius a recueillies, et qui sont aussi romanesques qu'amusantes. Les flots de Leucade ont , s'il faut en croire les historiens , englouti beaucoup plus d'hommes que de femmes; Sappho est la première qui ait usé de ce violent remède contre l'amour.

III

Erinna, Télésilla, N'ôs'iis, Anyta, Myro.

Sappho eut une amie , et cette amie était sa rivale. Erinna, célèbre par ses vers héroïques et par le laconisme de sa poésie , ne nous a laissé que deux ou trois fragments, ou plutôt quelques mots épars dans les œuvres des grammairiens et des scholiastes. On la surnommait Avare de paroles; elle était de Lesbos comme Sappho; on lui attribue une mauvaise ode intitulée Rome, dont Grotius voidut faire une ode au Courage ; le style et la poésie de ce morceau appartiennent à une époque tout-à-fait postérieure. T/Anthologie, qui a conservé quelques épigrammes

de cette femme poète , la compare à Homère et à Pindare; Suidas lui prodigue les éloges ; à dix-huit ans elle était célèbre. Tels sont les souvenirs et les faibles documents que l'histoire nous livre sur son compte. C'est un nom; ce n'est rien de plus pour nous.

Un siècle plus tard, la fameuse Télésilla naquit dans Argos. C'est là que Paisanias a contemplé sa statue, qu'il décrit avec talent. Il la montre debout , le casque à la main , prête à couvrir sa tête du casque , et les yeux fixés sur les volumes de ses poésies épars à ses pieds. Cette femme , émule de Tyrtée, n'était pas seulement une ouvrière de poésie, mais une héroïne guerrière et religieuse , la Jeanne d'Arc de son temps. MuUer et Mitford ont beau révoquer on doute ses exploits, nous les aimons , et nous nous attachons à une croyance qui nous plaît. Lorsque le féroce Cléomènes, à la tête de ses bourreaux lacédémoniens , eut répandu le sang des citoyens d'Argos dans les rues de la ville, Télésilla, dit-on, anima les femmes à la vengeance de la patrie, et l'on vit les meurtriers fuir devant cette troupe d'esclaves, de faibles femmes, de vieillards. Les peuples ne doivent jamais abroger l'autorité de ces belles traditions. Quant à deux ou trois auteurs allemands qui ont attaqué l'authenticité de la narration, leur critique n'a rien qui nous effraie. Dans leur dédain pour les opinions vulgaires, certains critiques embrassent des idées bizarres, insolites , extravagantes, qu'ils appuient de toute l'autorité de la métaphysique, conjurée avec l'érudition.

Liées intimement à l'histoire de Pindare, Myrtis, qui lui enseigna l'art des vers , et Corinne , rivale victorieuse du chantre thébain, n'ont laissé toutes deux que leur gloire après elles. La célébrité de Pindare déplut à iMyrtis , dont

la jalousie contre un élève qui la surpassait éclata dans quelques satires aujourd'hui perdues.

Corinne , grâce à son dialecte éolien , à sa beauté, h son style (telles sont les paroles de Pausanias) , remporta sept fois la victoire sur Pindare , qui ne lui pardonna jamais ces triomphes répétés.

Ce Dorien rustique , dit un ancien, s'écria : Vaùicu par une truiè! Corinne avait de l'embonpoint. Dans sa sixième olympique, Pindare récidive, et s'emporte en invectives contre sa rivale. Les commentateurs ont tort de s'étonner de ces outrages, et de déclamer contre l'impolitesse qui régnait à Thèbes. L'amour-propre des poètes, impitoyable dans tous les temps , a dicté à l'élégant Voltaire , poète de cour, favori des palais, précisément la même invective, qui ne s'adressait pas alors à une rivale , mais bien h une femme aimée (madame Du Châtelet). Pindare aurait dû se rappeler cependant que Corinne avait, de concert avec Myrtis, guidé ses premiers pas dans la carrière poétique. Elle lui avait, selon Athénée et Plutarque, recommandé spécialement de ne pas oublier la fable , l'action , la pensée principale du poème : il paraît qu'elle ne se contentait pas d'images sublimes et de fougues dithyrambyques.

Trois vers et un proverbe composent le bagage poétique de Praxilla , fille de Sicyone. Ces légers fragments semblent attester une imagination riante; en les lisant on n'est pas surpris que la Sicyonienne ait composé, comme nous l'apprend Athénée, des rondes , des chansons à boire , et ce que les Grecs nommaient des scolies ; amplification badine d'une pensée déjà employée par un autre poète. Les Orientaux , les Italiens modernes et les Espagnols ont connu ce genre de poésie ; on pourrait remplir plusieurs volumes des gloses espagnoles , scolies dans le genre grec.

Nous descendons le cours des âges. La sève poétique s'affaiblit : on n'écrit plus que des épigrammes et des distiques. Anyta et Nössis brillent au nombre de ces poètes secondaires , qui , trois siècles avant Jésus-Christ , jouaient en Grèce à peu près le même rôle que les rimeurs de sonnets ont joué en Italie. Nous possédons plus de vingt compositions d'Anyta. Elles ne se distinguent pas , comme le prétend son contemporain Antipater, par la force homérique , mais par une douce et charmante naïveté. Une inscription gravée à l'entrée d'une grotte , et composée par Anyta , en quatre vers pentamètres et hexamètres , nous semble un modèle de ce genre :

« Étranger, que tes membres fatigués s'étendent ici. De doux murmures agitent les feuillages; une source vive bruit à tes pieds pendant l'ardeur du jour. Étanclê ta soif, ô voyageur, et goûte le repos jusqu'au coucher du soleil. »

Nössis la Locrienne excellait , s'il faut en croire les éloges de Méléagre , dans le genre élégiaque et erotique. . Nous ne pouvons la juger que sur quelques mauvaises épigrammes privées de sel, d'éclat et de force, que l'antiologie a confondues avec une multitude d'autres petites pièces élégantes ou insignifiantes.

Myro, née à Byzance, et qui termine ce catalogue de célébrités , est auteur d'un certain nombre d'épigrammes , et d'un poème héroïque intitulé Mncmosyne ou la Mé- . moire. Il ne nous en reste que le souvenir. Elle a joui pendant sa vie d'une petite gloire; et son fils Homère le jeune, un des membres de cette pléiade tragique dont la constellation nébuleuse éclaira le trône des Ptolémées, continua la renommée maternelle. Astres obscurs qui se lèvent

Sga DES FEMMES GRECQUES.

dans les littératures en décadence , que l'on entoure d'une auréole passagère et qui s'évanouissent.

La poésie féminine des Grecs, que les ravages du temps ont respectée, se réduit donc à peu de chose ; les fragments de prose écrits par les femmes auteurs de la Grèce ne sont guère plus considérables. L'Allemand Christian Wolff, qui a recueilli toute cette prose, et qui a fait entrer dans son recueil jusqu'aux testaments et donations faites aux couvents et aux moines par les dames romaines, n'a pu composer , avec ces faibles débris, qu'un petit in-quarto garni dénotes, chargé de commentaires, enflé de notices et bardé de variantes. Beaucoup de femmes grecques avaient cependant écrit en prose : Athénée et Suidas vantent Anagallis de Corcyre , la commentatrice. Aréta de Cyrène, fdlle d'Aristippe , continua l'école de philosophie instituée par son père , écrivit quarante volumes et forma cent dix élèves , armée considérable de philosophes , mais dont le nombre n'a rien de merveilleux , comparé à la vie d'Aréta , qui mourut à soixante-dix-huit ans.

IV

Hypatia et Anne Comnène.

Hypatia, née dans Alexandrie, et qui s'entoura d'une célébrité semblable à celle dont madame de Staël a joui parmi nous , inspire un intérêt plus vif que ces femmes savantes; non-seulement elle était astronome , cruditité ,

poète et théologienne, mais elle était jeune, belle, aimable et courageuse. Elle a péri victime de son talent, de sa gloire et de la haine ecclésiastique. Le clergé d'Alexandrie, guidé par Cyrille , fort beau génie et très-méchant homme , souleva contre elle la populace fanatique ; Hypatia fut mise en lambeaux dans l'église , au moment où elle prêchait la vertu et la philosophie. Les débris de son cadavre furent traînés dans les rues de la ville par cette foule de bêtes féroces à figure humaine. De toutes les populations, la plus sanguinaire est celle des villes sans liberté et sans mœurs , où les sophistes régnernt , où la volupté est en honneur , et où une civilisation élégante, modelée sur les préceptes des rhéteurs, se prête à tous les vices et à toutes les férociétés.

Les écrits d'Hypatia furent brûlés par l'inquisition de son époque. Le peu qui nous reste des autres écrivains en prose du même sexe, est assez peu authentique. Quelques femmes, disciples de Pythagore, de Platon et de Photius, ont rédigé et analysé les principes de leurs maîtres. Nous avons un fragment très-aride sur la nature humaine, par Elara , pythagoricienne , qui se servait du dialecte dorique dans toute sa sévérité ; un petit chapitre de Périotone, intitulé La Femme; un sermon sur la nécessité de la modération chez les femmes , par Phynitis ; les Lettres de Tliéano, lettres apocryphes, et l'épître adressée à Phyllys , par Mya , sur l'allaitement des enfants. Le style de ces compositions a de la douceur, de la grâce , et ne déshonore point les auteurs auxquels on les attribue; l'authenticité n'en est pas bien prouvée. Bentley , qui donnait la chasse aux réputations et découvrait partout des apocryphes, n'a pas épargné ces pauvres femmes- auteurs. Il a déshérité Périotone de sa gloire, et détruit les prétentions de Mya.

Une prétendue lettre d'Hypatia à Cyrille , a été aussi

reconnue apocryphe. Trois siècles avant elle, une Épidaurienne nommée Pamphilia , femme du célèbre Socratides , un des érudits de son époque , recueillit en trente-trois livres tous les fragments

littéraires et poétiques qui lui tombèrent sous la main. Son goût n'était pas pur; ou plutôt on doit croire qu'elle s'embarrassait peu du choix des morceaux et de leur valeur. Il lui suffisait de compiler au hasard et de placer dans sa collection tout ce qui se présentait à elle. Le patriarche Photius trouve du charme dans cette confusion. Diogène Laërce nous a conservé des énigmes, des logoglyphes et des devises que l'Épidaurienne avait entassés dans son Encyclopédie; c'était un véritable pêle-mêle littéraire, le modèle de nos albums.

Onze siècles après Jésus-Christ, une femme byzantine, née dans la pourpre et fière de son rang, de son savoir, de sa beauté, prétendit à la palme historique. VAlexiade d'Anne Comnène est le seul ouvrage complet écrit par une femme grecque qui soit parvenu jusqu'à nous. «L'histoire byzantine a son défaut, dit Vigneul-Marville, et un défaut très-incommode pour le lecteur; lequel consiste en ce que la moitié des auteurs de ce vaste recueil 71e inèrilent pas d'être lus. « L'excessive médiocrité de Zonaras, de Socrate et des autres, prête du relief à la prose d'Anne Comnène. Mais lisez ces pages à côté de celles de Platon ou de Thucydide; cette laborieuse affectation, ce pédantisme raffiné ne peuvent que déplaire. Jamais de simplicité, aucune narration sans faste; tout est sacrifié aux apprêts du discours, à la longue évolution des métaphores. Anne Comnène savait cependant, quand la circonstance l'exigeait, s'exprimer avec une franchise brutale. On n'ignore pas que, mécontente de la froideur et de la lâcheté féminine de son mari, Nicéphore Bryennius, elle lui ^

reprocha ce défaut d'énergie virile en termes si naïfs et si nets, que nous rougirions de les rapporter.

Anne Comnène, vaniteuse, prétentieuse, élevée à l'école des rhéteurs asiatiques, mêlait à la sublimité des théologiens grecs la pompeuse et métaphorique éloquence des Asiatiques. C'est le vrai symbole de Byzance, de cette ville parleuse et stérile, oisive et occupée de riens. Pour exprimer la moitié d'une idée, Anne Comnène déroule en plus de trois pages ses incommensurables périodes. Il est curieux de comparer les fragments de Sapho, tout mutilés qu'ils soient, avec les annales verbeuses tracées par la princesse byzantine; annales que le temps, dans sa clémence étourdie, a respectées tout entières. Quelle différence entre la position, les mœurs, les idées, le style de ces deux femmes, qui parlaient le même langage? Vous vous représentez, en les lisant, l'une, sur la grève éclatante des îles d'Ionie, à peine voilée, la tunique flottante, ses longs cheveux noirs couronnés de fleurs, entourée de jeunes gens et de jeunes fdles ivres de sa gloire et qui répètent ses chants; l'autre, au fond d'un palais oriental, mollement étendue sur des coussins de pourpre, entourée d'eunuques, d'esclaves et de servantes, dictant ses amplifications à un secrétaire qui les recueille à genoux. Le même contraste se trouve dans leur style. L'une a pour muse la passion; l'autre la rhétorique. Chez l'une, la phrase est toujours l'expression d'une pensée vive; chez l'autre, la tyrannie des mots est telle, que le sens disparaît sous leurs longs replis. L'une enfin marque le point culminant de la littérature grecque: éclat et grandeur; l'autre, son dernier période et son extrême décrépitude.

Deux autres femmes de Byzance, Eudocia, femme de Théodore, et Eudocia la jeune, mariée à Constantin-

Ducas, puis à Romain-Diogène en secondes noces, ont écrit, l'une, des poésies chrétiennes d'une extrême insipidité, l'autre un recueil bizarre, intitulé la Plate-Bande de Violettes. Cette plate-bande contient mille vingt-huit sujets ou chapitres; Villosion lésa publiés et le monde littéraire n'y a rien gagné. Les éditeurs de glossaires ont pu y glaner quelques mots du Bas-Empire,

quelques fragments de coutumes oubliées ; mais le lecteur appréciera le mérite et l'utilité de l'ouvrage , en lisant les titres de quelques-uns de ces chapitres :

Comment Minerve a enfanté le Dragon ?

Bacchus était-il androgyne ou hermaphrodite ?

Homère était Égyptien. De sa mort en Arcadie, etc.

Tel était le degré de puérilité où les occupations de l'esprit étaient tombées.

Enfin, sous le règne d'Andronic, la fille de Théodoros, grand logothète de l'empire, s'est occupée de poésie, de métaphysique et de philosophie. Mcéphore Grégoras , qui a conservé ou plutôt enseveli dans son histoire, un fragment des élucubrations d'Irène (elle se nommait ainsi), la compare à Platon et à Pythagore. « Son génie , dit Grégoras , versait des flots de lumière sur les questions les plus obscures. Son style était chaste et attique comme celui des matrones même d'Athènes. » Le lecteur qui va juger de cette chasteté et de cet atticisrae, conviendra que jSicéphorc a été pour son élève un critique très-indilgent, et que sans doute il s'est laissé éblouir par le titre de panhypcrsebasta qu'elle portait, et qui la rendait digne d'une vc)icratio7i entitre et exaltée , si du moins ce beau mot grec signifie quelque chose. La panlujpersebasta s'adresse à son père, qui rentre chez lui pensif et affligé.

« ^ Peut-être sera-ce à vos yeux une marque d'audace

déplacée et d'inconvenance juvénile, j'oserais même dire de témérité enfantine, ô mon père, si une fdle adolescente parle avec liberté à l'auteur de ses jours , si celle dont la langue est à peine déliée fixe un regard impudent sur l'Olympe de votre sagesse. Mais le trouble de votre physionomie, la paralysie de votre discours et la fixité de vos yeux , dénotent que le zénith de la douleur est dans votre âme ; que l'acropole de votre cœur est en proie au chagrin... » Ainsi de suite, pendant trois pages chargées de métaphores le plus longuement dévidées , le plus absurdement contournées. Si les Byzantines avaient coutume d'employer ce mode d'éloquence dans la vie privée , nous ne pouvons que plaindre leurs pères, leurs fils et leurs époux.

Quoi qu'il en soit, ces fragments , ridicules ou dénués de valeur intrinsèque et apparente , caractérisent les temps qui les ont vu naître. Il est à regretter qu'à toutes les époques, chez tous les peuples, les femmes n'aient pas consigné leurs souvenirs ou écrit leurs Mémoires. Combien de nuances qui nous échappent, eussent été saisies et éternisées par elles !

L'histoire ne s'est complétée, les annales humaines n'ont acquis leur entier développement que depuis l'émancipation des femmes par le christianisme.

Avant l'ère chrétienne , elles n'osaient guère se montrer sur la scène et proclamer^ leur génie, à moins d'abandonner toute retenue , et d'avouer en même temps , comme Sapho et Aspasia , le dédain de la pudeur et l'idolâtrie des voluptés. Au heu de jeter dans l'avenir quelques accents sub-Umes de délire et d'amour , que le naufrage des siècles a dispersés et perdus , Sapho , si elle eût été soumise à la civilisation moderne, nous eût donné

l'histoire secrète el détaillée de cette vie passionnée qui animait son cœur. Elle eût peint ses contemporains et elle-même; et qui ne conserverait précieusement de telles révélations , si l'on pouvait les arracher à l'abîme de l'antiquité ; qui ne donnerait, en échange d'un trésor semblable, toutes les scolies et tous les commentaires, toutes les anthologies et les recueils d'épigrammes ? Si

nous pouvions retrouver les confessions d'Aspasie ou le journal tenu par Corinne , je ne regretterais pas la perte des oraisons sophistiquées d'Isocrate.

De la destinée des femmes dans le monde antique.

Les annales des femmes sont encore à faire. Comment s'est métamorphosée , comment a passé à travers l'histoire cette nation des femmes , cette caste héroïque , sublime et nulle tour à tour, qui n'a pas eu d'historien? Quelle influence a-t-elle exercée, quelles influences a-t-elle reçues?

Esclaves, reines, compagnes, jouets, vouées à la volupté ou aux plus rudes travaux, décidant les destinées des empires ou ne comptant pour rien dans la vie des peuples, les femmes ont eu le sort le plus varié, le plus coloré, le plus étrange , le plus capricieux. De nos jours même elles sont soumises à des lois différentes chez les différents peuples, non-seulement du monde^ mais de l'Europe. D'où viennent ces différences? Sous quel régime, dans quelle sphère de mœurs contribuent-elles le plus au bonheur de l'homme et reçoivent-elles le plus de bonheur en échange? Il y a cinquante ans , on n'aurait pas abordé cette question sans la couvrir de fleurs Doratiques ; il y a cent ans , on l'aurait sacrifiée aux considérations théologiques. Tout cela est passé. Fils d'un temps qui se renouvelle, nouveaux -nés d'une civilisation qui s'essaie , cherchons un point de vue

300 DES Hétaïres grecques.

moins étroit et plus digne. On a traité les femmes avec tant de flatteries et tant de colère, qu'on a toujours négligé la grande question de leur bonheur. Qui ne se rappelle les lourdes et pédantesques phrases de M. Thomas, l'émphatique dithyrambe de Diderot, les riens sonores du marquis de Pezay, et les sarcasmes amers ouïes galanteries frivoles de Voltaire ? Ces tons ne conviennent plus ni à l'homme sensé ni à l'homme sage.

La destinée des femmes offre des nuances et des contrastes bien tranchés. L'Orient, source de civilisation, les condamne à la servitude. La Grèce, qui les délivre de cette captivité, leur impose un servage domestique, Rome les élève à une dignité plus haute et crée la matrone romaine, la mère des Gracques. Le christianisme relève encore la destinée féminine: Dieu naît au sein d'une femme, et Marie est le type éternel de la pureté, de la chasteté, de la divinité de l'âme. Cette progression admirable était déjà l'objet des observations d'un écrivain élégant, qui vivait sous les empereurs de Rome: « Nous, dit-il, nous n'avons » pas honte de conduire nos femmes dans les repas auxquels nous assistons. Nos mères de famille voient le monde; la » femme tient le premier rang dans sa maison à côté de son » mari. En Grèce, au contraire, on la renferme dans un » appartement mystérieux; elle ne voit que ses plus proches » parents, elle ne s'assied jamais à la table du repas (1). » Voilà donc une civilisation éclatante, féconde, celle de la Grèce, qui ne fait rien pour les femmes, qui les laisse languir dans l'obscurité du ménage, qui les traite comme les premières des esclaves ! Comment expliquer ce phénomène? Les philosophes et les historiens ne nous l'apprennent pas,

(1) Cornélius^NepoSf préface.

DES Hétaïres grecques. SOI

les commentateurs encore moins. Les femmes de la Grèce ont été pour quelques écrivains du dix-huitième siècle un sujet de recherches assez vives; selon nous, ils les ont mal comprises. De Pauw prétend que toutes les femmes grecques étaient laides, et les injurie en lançant contre leur sexe des invectives de mauvais ton ; comme si les femmes qui ont offert le type de la Vénus de Milo (plus délicate et plus belle que la Vénus la plus célèbre) pouvaient avoir été laides. Anacharsis, en

recueillant çà et là des fragments d'auteurs anciens, ne s'est fait aucune idée des variations que le sort des femmes a subies dans la Grèce antique; d'autres écrivains ont cherché dans les œuvres de la décadence des passages faits pour éveiller la sensualité de leurs contemporains, pour plaire à leurs goûts débauchés, pour flatter leurs mauvais penchants. Sous le directoire, quand on essayait un retour absurde vers la nudité grecque, vers le culte de la forme, vers le matérialisme voluptueux de la Grèce, on achetait comme des chefs-d'œuvre ces tristes ouvrages, dont nous ne citerons pas même les noms, et qui étaient aux mœurs qu'ils prétendaient retracer ce que la courtisane est à Mnou ou Aspasia.

Personne n'a complètement reproduit ce beau développement de la Grèce. Un fragment ici se retrouve là, puis ailleurs; la Grèce elle-même, je ne la vois décrite et appréciée nulle part; si intellectuelle, si sensuelle, si lâche et si grande, si faible et si forte, si vertueuse et si vicieuse: l'idolâtrie de la forme, la beauté en vénération, la volupté reine, le plaisir lyrique, et la subtilité, à côté du stoïcisme et des plus sublimes théories. Qui a montré les Hétaïres autour de Socrate et Vénus sans voiles devant Platon! Il s'est fait en Grèce un développement plus oriental qu'on ne pense. L'abbé Barlhiemy, écrivain pur.

So2 DES hétaires grecques.

homme de goût, a rabaisé toutes les formes et modifié toutes les teintes au niveau de son siècle; il vivait dans une civilisation enivrée d'elle-même.

La femme grecque des temps héroïques.

Sonvenez-vous encore de moi, lorsque viendra chez vous, après un pénible voyage, quelque mortel, quelque étranger; et s'il vous dit: Jeunes Oies, quel est ici le plus aimable chanteur... celui qui sait le mieux vous charmer; répondez avec bonté: — C'est l'aveugle de Chio, de l'île aux rochers (1). HÉMINA A Apollon (conservé par Thucydide), I. III, cl 04.

Je cherche la femme grecque dont Cornélius Népos vient de parler, la femme devenue instrument de ménage et bannie de la société des hommes comme du domaine intellectuel: mais si j'ouvre Homère et Eschyle, quel est mon étonnement! Là elle est reine, elle jouit de toutes ses facultés, elle se rapproche, par la grandeur du caractère, des femmes héroïques de l'ancienne Germanie. Ce n'est pas ainsi que Xénophon, Aristophane, Démosthènes dépeignent les malheureuses victimes dont ils n'estiment que le silence, la cuisine et la propreté. Des institutions puissantes n'avaient pas encore altéré le caractère naturel de la femme, ne l'avaient pas encore asservie et dépravée. Sparte guerrière et Athènes démocratique n'existaient pas.

DES Hétaires grecques. S03

Veillez ne pas trop redouter ce vieil Homère, que des souvenirs de collège ont si cruellement mutilé dans notre imagination; veillez le regarder comme un "Walter Scott d'autrefois, comme un grand conteur des temps écoulés; il vous apprendra mille choses que vous ignorerez toujours sans lui, et que, malgré lui, les commentateurs ont ignorées. Je ne vous permets qu'un seul commentaire. Placez près de vous les gravures au trait de l'Anglais Flaxman: c'est un merveilleux interprète que Flaxman. Entrez avec ces deux hommes dans le monde héroïque: vous verrez quelle grandeur avait cette époque des héros aux belles bottes et aux fuseaux chargés de laine violette.

Pour les âges héroïques de l'extrême Orient, il ne nous reste que la Bible et les Védas; pour les âges héroïques de la Grèce, nous n'avons que le bon Homère. Si vous voulez connaître la vie privée

des femmes pélasgiques , suivezmoi ; nous consulterons cet excellent raconteur des vieux jours , en le dégageant du brouillard vaporeux et prétentieux que les scholiastes ont jeté sur lui.

Que la femme héroïque nous apparaît belle chez Homère ! quelle liberté d'action ! quelle spontanéité de vie ! Comme dans ses crimes même elle est majestueuse et forte ! Chez les Grecs comme chez les Germains, elle prend part à tout le mouvement social ; elle n'est pas seulement nécessaire à l'homme comme mère et nourrice , comme ménagère et gardienne de la maison , comme protectrice du ménage. Elle entre en communauté de tout , elle dit son avis , elle exhorte , elle encourage, elle anime, elle vit d'une vie réelle et forte. Ce n'est pas encore l'idéal de la femme chrétienne, la femme de la chevalerie , celle qui se transfigure et s'assied à la droite de Dieu sous les traits divins de Marie; c'est la force

304 DES Hétaïres grecques.

et la douceur de l'âme personnifiées, l'énergie dans la souplesse, le désir d'amour, de tendresse et de volupté. Il est curieux de mesurer le chemin que fait la femme grecque depuis cet âge héroïque peint par Homère , et dont Pindare conserve le souvenir, jusqu'à l'époque de la démocratie. Sous le règne d'Agamemnon et de Ménélas, les femmes sont beaucoup ; sous le règne des républiques de Sparte et d'Athènes, elles ne sont rien.

Toutes les femmes d'Homère sont grandes et nobles : Calypso la fée, Eurycléa la nourrice, Hélène la perfide Clytemnestre elle-même la meurtrière. Leur âme vit, elle a son mouvement libre et intense. Plus tard, quand l'agora va s'ouvrir , quand les intérêts virils absorberont tout, vous verrez la femme grecque perdre son âme, sa volonté, sa liberté, devenir une demi-esclave, quelque chose de nécessaire et de méprisé ; alors naîtra l'hétaïre, la courtisane adorée ; une classe de femmes s'emparera de tout ce qui est art, de tout ce qui est beauté, de tout ce qui est volupté, et laissera l'épouse au coin de son feu , pauvre ménagère , dont Aristophane et ses pareils raillent seulement de temps à autre la gourmandise, la paresse, la fraude, c'est-à-dire les vices d'esclave ou d'enfant.

« Chez Homère, dit Athénée, les femmes prennent part à tous les banquets, elles reposent sur le même lit que les jeunes gens et les vieillards, que Nestor et Phénix. Le seul ivrogne, à qui l'on a enlevé sa femme, refuse de donner place près de lui à la race féminine. »

En effet, Hélène et Andromaque, dans V Iliade , ne cessent de prendre part à la conversation des chefs , des généraux et des guerriers : leur place est dans le conseil ; elles sont respectées et écoutées; escortées d'une ou deux suivantes , elles se promènent sur les remparts, comme

DES Hétaïres grecques. 305

leur caprice les guide. V Iliade , tableau de la vie guerrière , montre la femme sujet de couibats , brandon de discorde. C'est Hélène qui cause la prise de Troie ; c'est Briséis qui fait naître la colère d'Achille. Toute coupable que soit Hélène, le conteur jette autour d'elle un charme puissant de volupté tyrannique. Les vieillards d'Homère ne s'écrient-ils pas :

« Ne blâmez pas les Troyens et les Achéens aux belles » chaussures si pour une telle femme ils ont souffert » tant de malheurs! Elle ressemble aux déesses immortelles ! n

Le vieux poète a-t-il voulu flétrir Hélène ? Non , assurément. Homère lui-même aimait cette femme. Dans VOdyssée, il faut la voir revenue à la vertu, devenue bonne ménagère, adorée de l'excellent Ménélas. C'est elle , femme habile et qui connaît les hommes, elle seule qui découvre , dans le convive déguisé de son mari , Télémaque, fils d'Ulysse. La scène a lieu dans la salle de banquet,

chez le roi Ménélas. Elle descend de sa chambre odoriférante, la chambre aux belles voûtes; tous les regards se tournent vers elle ; elle est majestueuse comme Diane aux flèches d'or. Une jeune suivante, Phylo, la précède , tenant dans ses mains une corbeille dont le fond est garni d'argent et dont le contour extérieur est d'or pur. Adrassa prépare pour elle, femme voluptueuse, une coucic splendide, qu'elle couvre d'un tapis de laine soyeuse; on place sous ses pieds un tabouret et près d'elle la quenouille chargée de laine violette d'une belle nuance. A peine Hélène a-t-elle reposé ses membres délicats sur ce lit magnifique, elle questionne son mari sur ce qui vient d'arriver. Telle est la situation des femmes grecques sous l'ancienne monarchie héroïque. Elles sont les compagnes de leurs

306 DES hétaires grecques.

époux ; à elles appartiennent à la fois le soin du ménage, la grâce, la richesse, le luxe et les arts.

Nausicaa , vierge pure , n'est pas moins admirable que la perfide Hélène , si facilement pardonnable. Toute la scène de sa rencontre avec Ulysse est un chef-d'œuvre d'intérêt. Sans doute elle aime Ulysse à la première vue, ce qui prouve que cette manière d'aimer est vieille comme le monde. Elle l'aime et elle le lui dit avec une délicatesse d'ingénuité ravissante !

« Ne me suis pas. Il se trouve parmi ce peuple des hommes à la langue insolente; et peut-être un de ces hommes vulgaires , nous rencontrant , dirait : « Quel est celui qui s'attache aux pas de Nausicaa , cet étranger beau et de taille élevée ? Où l'a-t-il vue ? Sans doute il doit être un jour son mari. C'est quelque vagabond qu'elle a rencontré, quelque coureur des mers étrangères, quelque homme des pays éloignés; car il ne ressemble à aucun homme de nos régions. Peut-être est-ce un dieu descendu du ciel , un dieu qu'elle aura supplié de se rendre à ses vœux. C'est lui qu'elle gardera pour mari pendant le reste de ses jours. Elle aurait mieux agi en choisissant un autre époux ; car elle nous dédaigne , nous peuple Phéacien , nous qui lui rendons tant d'hommages. »

N'est-ce pas chose poétique que ce mélange d'ingénuité, de grandeur , de finesse , de barbarie ? et n'êtes-vous pas charmé de cette révélation naïve du caractère de la femme dans ces vieux temps ?

Mais le grand type de la femme, chez Homère, c'est Pénélope; vertueuse avec majesté et simplicité, comme Clytemnestre est criminelle avec grandeur, elle n'a rien de l'hypocrite et maladroite timidité des Pamélas (1) mo-

(1) V. nos Éludes anglaises, Richardson et Fielding,

DES Hétaires grecques. SOfl

(Iernes. Comme toutes les femmes homériques , elle conserve une atimiraile)le digniic , une énergie simple et le dé- \ eloppement libre de l'âme.

Pénétrons dans cette grande salle occupée par quarante petites tables de pierre polie ; des jeunes filles esclaves les chargent de fruits, de vin et de quartiers d'agneau. Vous êtes chez Pénélope , veuve d'Ulysse. Ces héros liarbares , qui couronnent leurs gobelets de fleurs nouvelles , ce sont Anilinois, Eurylochos et trente-huit autres, tous amants de la veuve. Sous le portique, debout, appuyé sur une colonne, le barde Phéraiios est assis, la lyre à la main. Les j)réendants de Pénélope , assis dans la salle du banquet , font retentir les voûtes de leurs chants joyeux , et pendant cette orgie, que le poète décrit si bien, Pénélope ne cramt pas de se montrer au milieu d'eux. Elle descend de son appartement solitaire, elle traverse d'un pas noble et tranquille la foule turbulente et ivre , elle

s'adresse au chantre Phémios , et lui donne pour récompense de ses hymnes glorieuses de douces paroles. Devant Pénélope, les hommes farouches se taisent ; l'orgie s'apaise : point d'insulte, point d'ironie. Cependant la veuve est à leur merci; elle n'a près d'elle qu'un adolescent , son fils Télémaque ; elle parle de sa fidélité à la mémoire d'Ulysse , de sa douleur que rien ne peut calmer, des chants de Phémios, qui trouvent dans son propre sein un écho douloureux : et toutes ces mauvaises natures s'adoucissent; le vieux Phémios laisse tomber une larme sur sa lyre aux cinq cordes , et le silence renaît dans cette grande salle de festin et de hécécence. Les amants de Pénélope attendent le départ de la veuve ; ils n'osent l'insulter qu'en son absence.

Parlerai-je de Calypso, fée de la Grèce, type de la

308 DES hétéaires grecques.

volupté, comme Hélène est le symbole de la beauté irrésistible, et Pénélope de la vertu? J'aime même la vieille nourrice Euryclée , pauvre esclave pleine de cœur qui garde si bien le secret de Télémaque , lorsque ce dernier quitte sa mère et s'embarque pour aller à la recherche d'Ulysse. Comme elle l'aime , Euryclée ! elle s'expose à la colère de Calypso plutôt que de divulguer le mystère que ce jeune homme lui a confié. La nourrice, dans les mœurs héroïques , est quelque chose de touchant. Non-seulement c'est une seconde mère , mais son état d'esclavage lui rend son nourrisson plus cher ; elle n'a rien à aimer au monde que ce nourrisson, cet autre fils, qui est un prince. J'admire encore Briséis l'esclave, qui n'apparaît que de profil, jouet de ces guerriers orgueilleux , et qui semble pure encore , malgré sa situation misérable et dépendante. Dans tous les rapports que le vieux poète établit entre les hommes et les femmes, il y a de l'élégance, de la grâce et comme une politesse naturelle.

Une seule cérémonie , attribuée aux femmes et surtout aux vierges des temps héroïques , nous semble à bon droit singulière. La plus jeune des filles de Nestor lave dans l'onde tiède l'enfant d'Ulysse ; ses mains le frottent d'huile; elle attache autour de son corps la tunique et la robe éclatante. Rafraîchi par le bain , le prince , beau comme un dieu, s'avance et va s'asseoir près de Nestor. Ulysse, lorsqu'il revient chez lui et que Pénélope croit recevoir un étranger, est accueilli de la même manière : Pénélope confie à ses jeunes filles le soin de le baigner. La naïveté de ces vieux temps ne voyait aucune indécence dans la nudité des hommes.

Homère parle toujours des femmes et même de leurs

DES Hétéaires grecques. 309

fautes avec égards et avec bienveillance. Il se courrouce contre l'assassinat commis par Clytemnestre , parce que , dit-il, les suites de ce crime rejailliront sur toutes les femmes , et qu'on leur imputera éternellement ce crime d'une seule d'entre elles (1). Il est évident que le poète prend ici fait et cause pour l'honneur des femmes en général. Pope, cet homme d'esprit, qui a fait une autre Iliade (2), et qui prétend avoir traduit Homère , ne partage pas le sentiment de l'ancien barde. Voyez comment un traducteur célèbre peut détruire tout le sentiment de son original. Au lieu de plaindre les femmes, sur lesquelles le crime de l'épouse d'Agamemnon doit rejaillir, il se plaît à les flétrir à jamais. « C'est un sexe parjure, dit-il dans sa traduction , un sexe souillé , et si jamais une seule femme vertueuse se rencontre, la postérité nommera Clytemnestre et maudira toute la race. » Alexandre Pope , vous étiez bossu , vous étiez laid, et lady 310ntagu s'était moquée de vous (3).

La femme, chez Homère, est héroïque : elle appartient à la classe noble. Sa situation ressort des idées les plus élevées de l'époque.

Chez Hésiode , elle se présente sous un nouvel aspect ; c'est la femme vulgaire , la femme avec ses caprices , sa puissance, ses défauts, sa colère, sa facilité d'entraînement. Rien de plus violent que les invectives de Théognis et celles d'Hésiode contre les femmes. Pourquoi tant d'indignation? C'est qu'alors les femmes occupaient encore une grande place dans la société. A peine la démocratie se fut-

(Ij Odyssée, 1. XII, v. /i33.

(2) V. plus haut, des Traducteurs d'Homère.

{?}) o perjured sex and blacken ail the race, etc.

310 DES Hétaïres grecques.

elle assise sur le trône , elles furent réduites à un rôle si insignifiant, qu'on n'eut plus d'injures h leur adresser. On se moqua seulement d'elles , comme de pauvres petits enfants qui quelquefois se conduisaient mal. Hésiode, ouvrier de poésie , que nous rougirions d'accoUer au grand Homère , traite encore les femmes de puissance à puissance : c'est l'homme grossier qui se donne la peine d'entrer en lice avec sa compagne , et qui lui accorde les honneurs du duel.

Hésiode se plaint de ce qu'elles ont tous les défauts de l'humanité, ce qui n'est pas étonnant; leur race et la nôtre sont sœurs : mais il se plaint aussi de ce que la forme de leurs vêtements simule un embonpoint et même une beauté qu'elles n'ont pas. Qui aurait pensé que ce radoteur en hexamètres aurait de pareils griefs à formuler ? que les femmes de son temps auraient eu déjà recours à cette hypocrisie des formes , à ces raffinements d'une coquetterie qui promet et ne tient]as ?

« Gardez-vous bien, dit-il, des femmes qui augmentent » en apparence par les plis que forme leur robe, la beauté » de leur taille (1) ! » •

Le lecteur me permettra de n'être ici littéral qu'à demi. Il me suffira de dire que le pugostolos, ou vêtement trompeur, dont Hésiode se plaignait si fortement , il y a quelque deux mille sept cents ans , vous le retrouverez dans toutes les rues , dans tous les spectacles , dans tous !es salons de l'Europe, où il se promène ou s'assied , sans que persoime s'avise de l'injurier comme faisait Hésiode.

On voit quelle distance se trouvait entre cos numu-s où les femmes se promenaient avec le pugostolo'e, et l'escla-

(1) Mrioÿwr, zî -do-j txDyi'oloi l^anv.T'y.z'ji.

DES Hétaïres grecques. ïïï

vage oriental des femmes. Homère nous fait connaître les nombreuses femmes de Priam, qui dit à Hécube :

((Tu m'as donné dix-neuf enfants ; et mes autres » femmes m'en ont donné d'autres qui sont nés dans le » palais. »

La polygamie asiatique était en horreur aux femmes grecques; et la plupart des anciens mythologues expliquent les crimes de Clytemnestre et de JVIédée en les attribuant à la jalousie et au mécontentement que leur inspiraient les mœurs nouvelles que leurs maris avaient empruntées aux barbares.

A la femme libre et fière de la Grèce héroïque va succéder la femme de la démocratie, celle qui doit choisir entre l'obscurité du ménage, une vie d'esclave ou de brute, et la volupté brillante des Aspasia et des Laïs. Nous verrons la femme grecque se dessiner sous ce double aspect ; à la femme honnête, à la matrone, nous opposerons l'Hétaïre, l'amie, la compagne et l'institutrice de Socrate et de Périclès.

S II

La femme grecque sous la démocratie.

où sont les femmes? Elles ne se montrent pas. Leur sexe est-il détruit?... et les justes dieux ont-ils trouvé moyen de perpétuer la race humaine sans leur secours ?

Euripide (1).

La femme , telle que la conçoit Homère , se montre en- Ci) Médée, vers 57A. — Hippolyte, vers G16.

312 DES hétéraïes grecques.

core chez Pindare. Ennemi de la nouvelle démocratie, attaché aux vieilles traditions , ce grand poète, devenu aussi mystérieux pour nous et aussi difficile à comprendre que Ferdousi le Persan ou que les auteurs indiens des épopées samskrites , conserve et embellit encore l'aurole sacrée dont Homère s'est plu à environner le front de ses héroïnes. A-t-il à décrire les amours des dieux et des mortelles , il ne sacrifie pas ces dernières ; il les élève et les glorifie. Quelques histoires assez scandaleuses sont même colorées par lui de nuances chastes , gracieuses et presque divines. Lui, chantre des hommes, panégyriste des lutteurs, encomiaste des vainqueurs à la course , génie tout viril , plein de mépris pour la populace et pour ceux qui la flattent; esprit grave, âme haute; versé dans les antiques traditions du pays ; lui qui n'a rien de féminin dans le style et dans la pensée , il ne se permet pas une digression sans parler des femmes avec respect et avec décence.

Chez Sophocle, la femme grecque , déjà renfermée dans des limites plus étroites , se colore cependant encore d'un rayon pur et assez doux. Les admirables vers chantés par un de ses chœurs, semblent offrir le portrait naïf de l'idéal de la femme à cette époque :

« Fidèle comme le chien qui fait l'orgueil du pasteur solitaire ; — ferme comme le gouvernail qui guide et protège le navire ; — inébranlable comme la colonne sur laquelle la voûte élevée repose ; — paisible et calme comme l'intérieur de la famille pour le voyageur qui regagne ses foyers ; — tendre comme le jeune enfant qui répond aux caresses de sa mère ; — gracieuse comme l'aurore succédant à un jour d'orage ; — bienfaisante comme le ruisseau limpide que le voyageur rencontre sans l'avoir espéré!... »

Déjà , on le voit , l'esprit liégeois s'est affaibli ; le

DES Hétéraïes grecques. 815

génie du vieux temps s'est éteint , la femme ne se place plus que sur une ligne inférieure. Ce que l'on estime surtout en elle, c'est la fidélité , l'obéissance , la tendresse , le dévouement. « Quel est ce-

lui (demande une des héroïnes de Sophocle) qui daignera me nommer sa femme? Quel est le maître qui enchaînera ma destinée à la sienne? »

Divinisée par Pindare , attaquée par Hésiode , grandiose sous le pinceau d'Homère, respectée encore par Sophocle, la femme va s'engloutir et se cacher sous terre , quand la Grèce nouvelle aura pris forme; étrange éclipse, dont nous observerons toutes les phases.

Le développement de la civilisation grecque a eu lieu comme l'exigeait la situation géographique d'un pays divisé par tant de collines et de fleuves. Rien ne favorise la subdivision fédérale, comme ces limites naturelles de montagnes et de coteaux. Ajoutez à ces causes les troubles et les malheurs qui succédèrent à la guerre de Troie et au règne des Héracléides : ajoutez -y surtout la population d'esclaves que la Grèce avait déjà recueillie; population qui donnait aux Grecs libres la position et les ressources d'une aristocratie haute et puissante. Bientôt le ferment de liberté s'introduisit partout : la royauté disparut du sol de la Grèce , et ne fut regardée que comme un insupportable joug. La lutte qu'il fallut soutenir contre la Perse donna de la vigueur aux idées démocratiques. La nécessité de se défendre contre un ennemi commun et gigantesque, força tous ces intérêts dissidents à se réunir en un faisceau. Le monde sait les grandes choses qui se sont faites dans cette immortelle lutte. Ce n'est pas à nous de les répéter.

Tant qu'il fallut seulement se battre , Sparte , phénomène étrange , ville monacale qui avait créé des hom-

314 DES Hétaïres grecques.

mes (le fer, fut dominatrice et souveraine. Après ces premiers succès , elle vit s'élever une rivale : Athènes, exemple d'un peuple sans lois, d'un peuple souverain, d'un peuple-tyran , comme disent Aristophane et Thucydide : mendians-rois qui détrônaient le roi de Perse et qui venaient , sur la place de l'Agora , vendre au prix de trois oboles par jour leur opinion , bonne ou mauvaise. Les Athéniens avec leur vivacité, leur curiosité, leur subtilité, leur susceptibilité, leurs vices, ont créé les arts, le drame et la poésie de la Grèce. La cité de Minerve avait des statues et point de pavés ; là , l'utilité était toujours négligée , la beauté toujours idolâtrée. Les temples des Athéniens étaient splendides , et leurs habitations incommodes. Leurs portiques se peuplaient de peintures merveilleuses , et nulle des convenances de la vie ne se trouvait près du foyer domestique. Au milieu de cette pittoresque cité, coulait un ruisseau fangeux qu'il fallait passer à pied. Telle était Athènes avec sa triple population , Athènes qui contenait trois fois plus d'esclaves que d'hommes Héros, trois fois plus d'étrangers que d'indigènes.

Une fois républicaine, vivante de plaisir et d'orgueil, ivre de ses conquêtes et de sa souveraineté récemment acquise, Athènes condamne ses femmes à un servage misérable. Comment les femmes n'auraient-elles pas perdu tout leur pouvoir dans la vie nouvelle des Athéniens ? La ville était souvent troublée par des émeutes; les hommes vivaient entre eux. D'après leur forme de gouvernement, ils étaient forcés de se réunir chaque jour pour discuter les intérêts de la communauté. Les pauvres commandaient ; c'étaient eux qui formaient la majorité , et tous les votes avaient une égale valeur. Aux plus turbulents , aux plus grossiers, aux plus fuyeux, appartenait le pouvoir. Il fallait capter

DES Hétaïres grecques. 315

le nouveau tyran, imiter ses manières, marcher sur ses traces, lutter avec lui dans les gymnases, causer avec lui sous les portiques. Les hommes qui gouvernaient la Grèce ^ les riches, les gens ins-

truits, enfermaient leurs femmes, auxquelles ils ne pouvaient plus tenir compagnie , et qu'ils ne voulaient pas exposer aux insultes et aux mauvais exemples de la populace. Comme elles n'avaient plus aucune part aux affaires sociales, leur cercle d'action se rétrécit peu à peu; on négligea de les élever : elles ne furent plus rien , si ce n'est les maîtresses des esclaves ; on leur laissa le vain honneur du sacerdoce , et les prêtres prirent soin de leur dicter leurs oracles ; elles ne parurent en public que pour figurer dans les cérémonies sacrées.

La femme honnête , la matrone , la vierge , la veuve , la prêtresse même se trouvèrent donc réduites à une extrême insignifiance ; à peine s'élevèrent-elles d'un seul degré au dessus des esclaves. Adieu, grandes et nobles figures de l'Iliade et de l'Odyssée; vous ne laissez plus, dans les tragédies d'Eschyle et de Sophocle, que des images idéales et lointaines, copiées sur le modèle homérique. C'est Xénophon, Démosthène, ou Thucydide qu'il faut lire pour se faire une idée de la situation des femmes sous la démocratie. Toute la part vulgaire et commune de l'existence leur est abandonnée , et elles n'ont que cette part. Sur le tombeau de la ménagère on sculpte une bride, un bâillon et un hibou^ symboles de vigilance, d'économie et de silence. La Vénus chaste, la Vénus du mariage , pose son pied sur une tortue , pour exprimer que la femme ne doit se permettre aucun mouvement d'esprit et de cœur. A peine les écrivains mentionnent-ils les femmes, si ce n'est pour en dire du mal. Elles ne comptent plus; elles

sont des hétaires grecques.

dirigent seulement les esclaves , en restant esclaves de leurs maris.

Voyez la femme chez Aristophane : à quelle barbarie est-elle arrivée ! à quel degré d'avilissement est-elle tombée dans ces petites républiques où tout est viril , où tout est guerre , éloquence et art ; où le développement des forces humaines s'opère tout entier en faveur de la conquête, de la volupté et de la beauté !

A mesure qu'ils s'éloignent de l'épopée héroïque, les Grecs considèrent la femme comme ne devant servir qu'à leurs plaisirs et à perpétuer leur race. La complète séparation des hommes et des femmes se laisse surtout apercevoir chez Aristophane. Il a consacré aux femmes plusieurs de ses drames; et toujours il les traite avec ce mépris sans colère que l'on réserve aux enfants. Il a écrit les Femmes en concubinage, les Femmes dans leurs fêtes et les Courtisanes ; dans ses autres pièces , les femmes ne se montrent seulement pas.

La femme n'était pour rien dans les voluptés de l'homme d'Athènes. Écoutez l'accent de la joie athénienne , le paradis que crée Aristophane au service de ses compatriotes :

Allégresse ! allégresse !

Adieu batailles!

Adieu fromage et oignons !

J'ai aimé peu les combats;

Mais, étendu près du feu

Avec d'autres hommes, mes amis,

J'aime à faire griller des pois

Sur un feu qui pétille ;

J'aime à boire, en faisant rôtir

Le gland du hêtre ; s

DES Hétaïres grecques. 317

J'aime à embrasser la fille de Thrace, Quand ma femme est au bain (1) I

Cette ode vulgaire indique tout un état de société. La vie joyeuse se passait avec les hommes : on appelait la fille de Thrace ; — on laissait sa femme aller au bain.

Pour bien comprendre les femmes athéniennes de la démocratie, il faut leur opposer les femmes d'Homère et même d'Hésiode, grandes, nobles, demi-déeses, pleines d'une dignité presque sauvage ; puis descendre le cours des ans et trouver les femmes d'Aristophane, séparées des hommes, enfermées dans leurs maisons.

Jamais Aristophane ne s'adresse aux femmes ; il ne leur parle point dans ses admirables morceaux lyriques. On voit que l'homme régnait seul alors , que le sexe mâle dominait. Pas une parole pour elles. Le cynisme abonde : jamais la déférence pour les faibles ; déférence qui avait appartenu aux temps héroïques. Les mœurs s'étaient dépravées sans rien accorder à la volupté de l'âme. On appe-

(1) ŪSoy-tf. , •/ ■^oo/j.v.t,

TupOÛ TE /Ml xpO/JM.'ilOIV.

OÛ yàp p:/ijo&) /j.v.yv.cs xX/à. Tzpbι Ttpv SikXxuv Met' v.vopôj-j k-ipoiv <t>i'/.eov, E/./zàaî Twv çô^wv «"ttV.v, o Ay.vdry.Ta rsCi Ôipo'Ji Êz-TTîps^p-i-jy.

KavÔ^a/.tÇwv ro'jpozjOoj

TVJV Ti y/I'/ÔV È'J.TC^JpVJUUV

X' v.ixy. TY/j '•tpy-TV.-J ji'.-^ôiv Tf(5 '/uvy.t/.is /ÿy,u.îv;/5.

SIS DES Hétaïres grecques.

lait l'esclave thracienyie; les images sensuelles étaient prodiguées ; la blanche poitrine de la courtisane apparaissait au milieu des cris du parterre ; jamais de mots et d'images qui donnassent l'idée d'une chaste volupté. Mais, direzvous , Aristophane était cynique ! Cet Aristophane le cynique avait l'âme grande et l'esprit haut. Comme il planait sur toutes choses ! qu'il voyait admirablement et d'un point élevé les fautes d'Athènes ! que tout se dessinait nettement devant cet esprit! et qu'elle était belle et pure, cette raison , qu'il était clair et grand , ce génie , roi d'un genre que nous autres, créateurs de ces derniers temps, nous croyons avoir inventé et qui est vieux comme le monde et l'homme, le genre fantastique !

La femme , telle qu'on la trouve chez Aristophane, c'est la véritable matrone grecque de la république. Elle s'efface, se cache et se perd dans l'obscurité, comme l'ordonne Thucydide. Voici, selon Xénophon, tous les devoirs d'une femme parfaite (1) : « Elle doit ressembler à la reine-abeille, ne pas sortir de la maison, exercer une surveillance active sur les esclaves , leur distribuer leurs tâches diverses; recevoir les provisions et les mettre en ordre, économiser avec soin tout ce qui n'aura pas

été employé; le mettre en réserve; surveiller la fabrication de la toile et des habits, ainsi que la cuisson du pain ; prendre soin des esclaves infirmes, quel que soit leur nombre ou leur âge; ranger avec attention et tenir bien propres tous les ustensiles de cuisine, leur donner des noms convenables, qui servent à les faire reconnaître ; nourrir et élever les enfants ; enfin prendre soin de sa toilette. »

Il y avait trois sociétés dans cette société, trois nations

(1) Traité de ^économie domc^tujuc.

DES Hétaïres grecques. S19

dans la nation : les esclaves , espèces de bêtes de somme , les femmes, qui s'acquittaient de leur métier de ménagères; et les hommes, qui vivaient entre eux et pour eux seuls.

De là les erreurs de Sapho, celles d'Alcibiade et de Socrate ; de là ce mélange impur qui circule à travers l'admirable poésie grecque, et tous ces vices, « dont je devrais parler , comme l'a dit Montesquieu , si la voix de la nature ne criait pas contre moi ! »

L'avisement des femmes en Grèce se releva un peu quand la civilisation romaine eut pénétré dans ce pays. Plutarque est moins insolent envers elles qu'Aristophane, moins dédaigneux que Xénophon. Dans ce petit ouvrage naïf qu'il a intitulé Le Banquet, on voit deux femmes s'asseoir à la même table que leurs seigneurs et maîtres. Il est vrai qu'elles se lèvent et quittent le festin au moment précis où la grande coupe commence à circuler ; leurs maris , de peur qu'elles ne voulussent briller par leur parure , ont eu soin, avant le repas , de cacher leurs plus belles robes, leurs aigrettes , leurs zones et leurs bracelets ; tyrannie étrange qui contraignait ces dames à se présenter en déshabillé.

L'Athénienne s'occupait beaucoup de ses vêtements; son sort était un peu celui des Orientales : elle avait son diadème, ses tuniques de mille espèces : voilà sa vie.

Alors naquit nécessairement la femme de plaisir , l'hétaïre qu'il ne faut pas confondre avec la courlisane; voici ce qu'en dit Démosthènes (1). La condition des femmes, dans la société grecque, à cette époque, est singulièrement et naïvement résumée par lui :

« Nous avons des hétaires {amies} pour la volupté de

(1) Discours pour NcOra, • .

S20 DES Hétaïres grecques.

l'âme, des courtisanes {paiiakai} pour la satisfaction des sens, des femmes légitimes pour nous donner des enfants de notre sang et bien garder nos maisons. »

Il nous reste à donner l'histoire de ces hétaires, histoire qui se trouve à peu près complète dans les écrits des anciens.

S IV

Les Hétaïres.

Quoi ! vous amenez ici toutps les joyeuses filles de la ville d'Athènes ?... Tout ce qu'on a écrit sur elles I Oh ! vous avez une belle érudition 1 , ^\ Ath>ée , Deipnosophistes, 1. XIII.

Jusqu'à l'époque de Périclès, la femme grecque, descendue de son trône homérique , réduite à un triste vasselage, condamnée au service du ménage et à celui de la volupté, n'exerce aucune influence sur l'état moral ou politique de la Grèce. D'une part, on protège par des lois atroces l'honneur du lit nuptial; d'une autre, on ravale la condition des femmes par leur vente ou leur location publique, instituée par Solon, réglée par lui à un taux que les lois fixaient. « Tu es notre bienfaiteur commun, s'écrie le poète comique Philémon ; tu es notre grand homme par excellence, o Sjiou, toi qui as pensé aux plaisirs de la jeunesse ! et par tous les dieux , je t'honore ! Il n'est plus

(1) Xltpfj,ip'jiv roic/.vzl ^i.fÛÀiry..., TrâvTWv roûrwv ff'jyiy/iy.jiOTwy

DES Hétaïres grecques. 3ti

besoin de gravir un balcon, an risqne de se briser la tête, ni d'entrer cliez sa belle par la lucarne du grenier , ni de se faire envelopper dans les linges et les draps que l'esclave apporte chez sa maîtresse ; le matin, le soir, le jour, la nuit ; jeune, vieux , d'âge moyen , on n'a qu'à choisir ; rien n'est plus facile. Leur voix est douce ; leurs formes sont belles; adolescent, elles vous appellent du nom d'Apollon; vieillard décrépît , elles vous nomment Mars. Elles

ont des paroles de miel pour tout le monde Les voici

toutes..., etc., etc. »

Ces femmes que Solon enrégimenta, les Pallakai, il ne faut pas les confondre avec les hétéaires , qui n'étaient pas encore nées. Pauvres captives , plus misérables que dépravées, les Pallakai étaient à peine sur le niveau des esclaves. Thémistocle, dans sa première jeunesse, attelait à son char quatre de ces esclaves nues et traversait l'Agora au milieu des cris de la foule (1).

Quant à la femme mariée , si elle osait se montrer aux jeux olympi(ques, elle était condamnée à perdre la vie. On la précipitait du sommet d'un roc. Traitée comme un être inférieur, on ne laissait échapper aucune occasion de lui témoigner le mépris qu'elle inspirait : « Femmes (s'écrie un orateur, dans l'occasion la plus solennelle) ! vous pleurez vos pères , vos frères , vos maris tués à la guerre. Réprimez votre douleur ; essuyez vos larmes ; ayez enfin un peu de force d'âme et mêlez au moins une verni à tous les défauts que la nature vous a données. » Belle consolation ! Sermon édifiant ! cette insulte, que la circonstance rendait plus outrageante et plus "gratuite, était prononcée dans l'Agora par l'homme le plus éloquent de la Grèce ; elle tom-

(1) Athénée. L. 12.

322 DES hétéaires grecques.

bail sur une foule de mères et de sœurs désolées. On ne laissait à la femme d'autre rôle que le rôle passif, le silence, l'abnégation, la douleur secrète : on lui interdisait jusqu'aux larmes.

Mais si elle s'avisait de se révolter contre son tyran , si elle nouait une intrigue, si elle avait un amant, des lois inexorables l'atteignaient. Elles punissaient, dit Maxime de Tyr, jusqu'à l'intention de l'adultère. Une femme était chassée ignominieusement du domicile conjugal, privée de sa dot, dont le mari offensé s'emparait. Il pouvait ou l'exposer en vente, ou la garder chez lui comme la dernière des esclaves. L'entrée des temples lui était défendue, elle ne pouvait porter désormais aucun ornement , aucune parure ; sa vie même restait à la merci de l'époux outragé. Par un contraste bien digne de ce peuple athénien , celui de tous les peuples qui a réuni dans ses mœurs le plus de contrastes et d'invéraisemblances, la loi qui entourait de menaces et de terreur la chasteté de la

femme mariée ne protégeait guère la chasteté des vierges. Tous les ans, de grandes fêtes avaient lieu, orgies bruyantes qui se célébraient pendant la nuit, et auxquelles les vierges d'Athènes assistaient. Les ténèbres, l'ivresse, le désordre, tout favorisait la licence et les vols amoureux. Les comédies grecques, imitées par Térence et Plaute, nous prouvent assez que dans ces occasions quelques paternités mystérieuses ne manquaient jamais d'accroître la population athénienne, sans qu'il fût possible d'atteindre et de connaître les coupables. Innocentes victimes de la brutalité des Athéniens ; — pudiques et déshonorées, presque toutes les jeunes héroïnes des comédies grecques sont devenues mères pendant les Bacchanales, et l'intérêt de la pièce roule sur les suites de cette violence dont l'auteur reste caché.

DES Hétaïres grecques. sS\$

Souvent il arrive que ce dernier, entraîné par l'ivresse et le tumulte de l'orgie à commettre cet acte que ses compatriotes réprouvent faiblement, devient amoureux de la jeune fille même qu'il a flétrie : il la reconnaît et il l'épouse. Cette fable romanesque, exploitée par tous les écrivains comiques d'Athènes, est un des lieux-communs du drame et de la nouvelle chez les Espagnols ; elle a fini par expirer de lassitude sur les planches de notre Opéra.

Le développement intellectuel et moral de la femme, son aptitude pour les arts, son habileté sociale, sa pénétration vive, sa facilité à tout comprendre, devaient-ils, chez un peuple tel que le peuple grec, rester éternellement ensevelis et étouffés ? Non, la nature lunaire trouve toujours moyen de briser les entraves des lois. D'une part, la matrone, d'une autre la Padaké, restèrent confinées dans la double sphère qu'on leur assignait : V Hétaïre naquit avec Périclès,

L'hétaïre, c'est la réalisation de ce qui chez la femme n'est ni le devoir domestique, ni la volupté brutale. Esprit, adresse, souplesse, facilité à tout comprendre, art de causer, sympathie pour les arts, séductions de l'âme, de l'esprit et des sens : voilà l'hétaïre. Elle naît esclave : on lui permet tout, parce qu'on la méprise : elle se fait reine.

L'hétaïre s'empare de la volupté de l'âme : elle est musicienne, cantatrice, peintre, poète ; elle saisit, comme sa proie, toutes les délicatesses exquises que la femme honnête abandonne ; elle est Laïs, elle est Phryné, elle est Aspasia : elle a ses adorateurs et ses détracteurs. Dans la Grèce, qui transformait tout en art, les hétéïres firent de leur métier l'objet de profondes recherches et d'une grande érudition. Aristophane, Apollodore, Ammonius, Antipha-

3\$. DES Hétaïres grecques.

nés, Gorgias, en rédigeaient les annales et la théorie. L'hétaïre marche de front avec le sophiste ; elle partage sa puissance ; comme lui elle se retrouve partout ; elle occupe une place notable dans la vie athénienne.

Mêlée aux philosophes, aux guerriers, aux hommes politiques, aux poètes, à tous ces esprits qui disposent de l'immortalité, l'hétaïre devient leur égale. Elle laisse la vierge athénienne et la femme mariée naître et mourir dans l'obscurité. On tient registre de ses bons mots, on écrit sa biographie, on conserve le nom de son père et de sa ville natale. Paraît-elle dans un lieu public, tous les regards se tournent vers elle. La décadence même de sa beauté n'entraîne pas toujours la décadence de sa gloire ; il suffit que son esprit conserve la fraîcheur et la vivacité qui l'ont illustrée. Enfin elle meurt, cette femme dont le front a toujours porté le diadème du plaisir et la couronne du festin. Vous apercevez sur la route sacrée un tombeau splendide, un palais sépulcral ; vous demandez :

quel est le héros qui repose sous ces colonnades ? On vous répond : K C'est Pythionice l'hétaïre (1).
»

De Périclès et d'Aspasie sa confidente date le règne des hétaires; et le mot rékne nous ne l'appliquons pas au hasard. Elles ont partagé avec les rhéteurs l'autorité souveraine que le peuple athénien croyait garder pour lui et abandonnait, sans le savoir, à d'étranges ministres. « Vous corrompez la jeunesse, disait un sophiste célèbre à une hétairesse. — Et vous, que faites-vous? » répliquait-elle. Ces deux corps importants dans l'État, les hétairesses et les rhéteurs, ont gouverné la Grèce et n'ont pas d'analogues dans les temps modernes. Ninon, dans notre histoire,

(1) Pausanias.

DES Hétairesses grecques. 326

et peut-être lady Hamilton, dans l'histoire d'Angleterre, sont à peu près les seules femmes que l'on puisse leur comparer.

Il fallait avant tout que l'hétaïresse fût belle. C'était l'Asie, c'était Milet qui fournissaient aux Athéniens les plus remarquables d'entre elles. Dans les derniers temps, le léno ou marchand d'esclaves parcourait toutes les îles de l'Archipel, s'arrêtait sur les côtes asiatiques et choisissait à loisir les jeunes filles qui devaient faire sa fortune sur le marché d'Athènes. Ce métier honnête exigeait du talent, du tact et des connaissances variées. Sous les portiques de tous les temples, dans toutes les avenues, dans toutes les places publiques, le marbre sculpté lui offrait des modèles et des exemples redoutables. On comparait l'hétaïresse nouvelle-venue avec la Roxane d'Action, la Sosandra de Kalami, la Junon d'Euphranor, la Cassandra de Polygnote, la Minerve lemnienne de Phidias, l'amazone appuyée sur son épée, du même auteur, et la Campaspe d'Apelles. Il faut lire les auteurs helléniques et Plin qui les a copiés, pour se faire une idée du degré de déhcatresse et de sévérité avec lesquelles ces critiques de la nature vivante soumettaient à leurs règles la ligne droite du nez, les contours heureux de la bouche et du menton, l'attache du cou, l'arc dessiné par le sourcil (1), l'éclat et la vivacité de la prunelle (2), la forme et la coloration des joues, la rondeur du poignet, enfin la blancheur et la ténuité arrondie de ces doigts effilés que Longus, dans son Traité du Beau et du Sublime, regarde comme ce qu'il y a de plus parfait et de plus gracieux dans l'univers !

(1) 'Ev-zpv.y.fj.O'j,

(2) Vy/jo'v a//.y. toI yv.'opd).

326 DES hétairesses grecques.

Un peintre, un sculpteur, un philosophe apercevaient-ils une jeune fille d'une beauté remarquable; si elle appartenait à ces classes inférieures, qui, redoutables dans Athènes, mais toujours pauvres, joignaient l'insolence du pouvoir à l'avidité de la misère; — l'artiste ou le juge n'oubliaient rien pour s'emparer de son éducation et la placer au nombre des hétairesses. Un jour que le célèbre Apelles devait aller souper avec ses amis et se faire accompagner par une hétairesse, il rencontra sur sa route une jeune fille qui puisait de l'eau. Elle était souverainement belle : il s'arrêta et la pria de le suivre. Les convives s'étonnèrent du choix d'Apelles : « Soyez tranquilles, reprit A|elles, dans trois mois elle sera dressée. » Rien de plus commun dans Athènes que cette espèce d'éducation.

Une hétairesse d'Athènes écrit à une de ses compagnes dorailiciée à Corinthe :

« Avez-vous entendu parler de la jeune vierge que dresse (1) maintenant Apelles?

» Ce serait de votre part une prodigieuse ignorance et une incroyable niaiserie, si vous n'aviez pas entendu parler de cette vierge. Elle occupe toutes les conversations et tous les esprits. En Grèce, il n'y a plus qu'une femme. Elle se nomme Laïs; on ne parle que d'une femme, de Laïs. Ce nom retentit dans les boutiques des parfumeurs, sous les voûtes des théâtres, dans les assemblées publiques, dans les tribunaux, dans le sénat, j'ai vu des muets trouver à son aspect un langage pour exprimer leur admiration, et dire par signes: « Oh! que Laïs est belle ! »

(1) P) r, pto Tay.-Uv. correspond exactement au mot français dresser un cheval, et au mot anglais *iraining*. Xénopion, plus sévère que l'auteur auquel nous empruntons ce passage, parle aussi de dresser une jeune personne pour le mariage.

DES Hétaïres grecques. 327

Elle mérite ces éloges. C'est un modèle; sa taille est déliée, svelte, souple, solide, parfaite. Vêtue, vous admirez surtout son visage; que ses vêtements tombent, vous ne savez qu'admirer le plus. Sa prunelle est noire et brillante comme l'ébène; le blanc de ses yeux brille comme l'ivoire (1).

Ce n'était pas seulement le poète, l'artiste, c'étaient les philosophes les sages qui se livraient à cet enthousiasme ardent pour la beauté. La beauté, c'était la religion, le type corporel et visible de la divinité éternelle, du beau idéal. Toute la mythologie hellénique encourageait l'idolâtrie de la forme. Les philosophes se soumettaient à la foi populaire et reconnaissaient dans la belle hétéraire qui s'avancait couronnée de fleurs sur la place, le symbole visible et l'image lointaine de la beauté immortelle.

Sous le règne même du christianisme, ce culte de la beauté physique dominait encore la Grèce. Voyez Longus, dans son admirable roman pastoral, prêter un charme secret, un prestige d'innocence recherchée aux amours toutes sensuelles de Daphnis et de Chioé. Cet ouvrage date des siècles chrétiens, et l'on y trouve la même admiration de la perfection corporelle, la même empreinte qui distingue les comédies de Ménandre; une sorte d'ingénuité raffinée; la volupté physique, non dans ce qu'elle a de grossier, mais dans ce qu'elle a de gracieux et de naïf. En vain le christianisme et son idéalité mystique ont passé sur les mœurs grecques. La naïve Chloé du romancier Longus n'est (que la contre-épreuve exacte des Antiplila, des Silenim, des Philematium, que Ménandre avait introduites dans ses drames. * »

(1) Lettres d'Alcibiade.

328 DES hétéraïres grecques.

Chloé aime Daphnis depuis l'enfance. A quinze ans, son cœur bat plus vite; ses passions s'éveillent; elle s'étonne et n'a ni craintes ni scrupules. L'instinct se développe librement sous l'influence d'un climat ardent, au milieu d'une nature riante. L'amour physique se montre seul. Si elle était moins belle, moins ingénue, moins ignorante, moins candide, Chloé jouerait un rôle peu intéressant. Comme elle est le symbole de la jeunesse et de la beauté, on l'aime et on l'admire; elle plaît et elle attire. Son cœur est pur comme son corps; elle ignore la vertu comme le vice; et les émotions physiques qui s'épurent de l'innocence de sa vie acquièrent sous la plume qui les décrit avec une coquetterie qu'on a prise pour de la simplicité, une sorte de chasteté, de dignité et de grâce.

Ainsi le cours des siècles et le mouvement du christianisme n'ont pas pu vaincre ou transformer ce culte de la forme extérieure, inhérent à la race hellénique. Qu'on juge de la toute-puissance de ce sentiment à une époque où la philosophie et la religion le consacraient à la fois; où tous les arts concouraient à l'embellir, où rien ne lui servait de contre-poids.

L'idolâtrie de la beauté, de la grâce, de l'élégance, des arts, avait pour grande-prêtresse l'hétaïre.

L'hétaïre recevait une éducation distinguée. Elle chantait, dansait, jouait de plusieurs instruments. Ses talents, sa beauté, son élégance assuraient sa fortune, et l'environnaient d'admirateurs exaltés; sans elle, point de fête complète. Après le repas, l'hétaïre venait remplir à la fois les rôles de cantatrice et d'actrice, de danseuse et de virtuose; elle était madame Malibran, mademoiselle Taglioni, mademoiselle Mars. Les admirables danseuses d'Herculanum, seuls portraits des hétaires que l'antiquité nous ait

DES Hétaïres grecques. 829

légues, prouvent combien de grâce et de voluptueuse décence appartenaient à ces femmes. A côté de la triste ménagère qui répandait autour d'elle l'ennui dont elle était dévorée, se trouvait la femme élégante^ la joueuse de cythare et de flûte, versée dans tous les arts de la séduction^ et traitant la volupté comme une science. Un écrivain qui a puisé dans les comiques grecs et recueilli, sous la forme de lettres (1), tous les détails de mœurs privées qui caractérisent la vie athénienne, donne la description suivante d'une fête sur l'eau à laquelle assistaient des hétaires musiciennes. Nausibios, pauvre pêcheur dont la barque a été louée pour cette occasion, écrit à son confrère le batelier Prunmaïos :

NAUSIBIOS A PRUMNAÏOS.

« En vérité, je ne savais pas quelle mollesse et quelle volupté s'étaient introduites dans les mœurs de nos jeunes Athéniens riches. Il y a quelques jours, Pamphilos et ses camarades ont loué ma chaloupe pour se promener sur la mer; je les ai accompagnés, et je vois maintenant qu'il n'y a pas de voluptés qu'ils ne demandent à la terre et à l'océan.

» — Moi ! s'écria Pamphilos, m'asseoir sur ces morceaux de bois plus durs que la pierre ! Non, certes.

» Il fit donc tapisser de soies étrangères et de coussins moelleux le fond de la nacelle; puis il déploya une voile pour se garantir du soleil, dont les rayons, disait-il, lui étaient insupportables. Nous autres pêcheurs, habitués à la mer et à sa brise glacée, nous nous étonnions de ces recherches, inconnues à la plupart des citoyens.

(1) Alciphron.

330 DES hétaires grecques.

» Ainsi s'embarquèrent Pamphilos, ses compagnons et plusieurs femmes très-jolies, toutes musiciennes : l'une s'appelait Kroumation, et jouait de la lyre; l'autre Érato, et ses doigts erraient sur le psaltérion; la troisième Énéas, la cymbale résonnait sous ses mains. Ma petite barque était un orchestre; la mer retentissait au loin de chants joyeux; tout était gaîté, volupté, harmonie. Hélas! moi, je n'étais pas satisfait; moi, pauvre, et que ces plaisirs rappelaient au sentiment de ma vie misérable ! Je ne me sentis heureux que lorsque Pamphilos me jeta une bonne somme d'argent. Je me

réconciliai avec ces promenades maritimes. Dieux , envoyez-moi encore quelque jeune homme aussi prodigue et aussi voluptueux ! »

L'hétaïre avait-elle de l'ambition, de l'esprit, de l'audace , elle pouvait s'élever bien au-dessus des artistes que nous venons de voir apparaître si brillantes et si gaies dans la barque de Phanipholos. Comme Aspasia et Thargélie, elle pouvait devenir poète ^ philosophe, orateur; enchaîner les monarques, captiver Socrate, s'éterniser dans les poésies de Ménandre ou dans les pages d'Épique. La salle de spectacle, l'atelier de l'artiste , le Portique et l'Agora lui étaient ouverts; libre à elle de puiser dans le commerce des artistes et des hommes d'Etat qui se pressaient autour d'elle, dans les leçons des doctes, dans la fréquentation du théâtre, cette finesse de tact, cette souplesse d'esprit, cette connaissance de la nature humaine, véritable science des femmes, et cette active pénétration qu'une vie d'intrigues et de plaisirs aiguës de jour en jour. Que l'on compare à l'existence de ces femmes la monotone langueur dans laquelle s'éteignait la vie des épouses légitimes.

Aspasia, reine et véritable fondatrice des hétéaires , de-

DES Hétéaires grecques. S31

vint la compagne et la conseillère de Socrate, l'amie intime de Périclès, la rivale des orateurs célèbres. S'il faut en croire Platon, le plus noble monument de l'éloquence grecque (l'oraison funèbre des Athéniens morts pour la patrie, conservée par Thucydide) , est l'œuvre d'Aspasia.

Comment s'étonner après cela que les hétéaires aient eu leurs historiens ? Le poète Mâchôn a rédigé en vers iambiques, dont Athénée nous a conservé une partie, leurs saillies les plus vives ^ leurs réparties les plus mordantes, leurs plus joyeuses plaisanteries. Pour les reproduire avec l'éclatante vivacité et le coloris qui leur appartiennent, il faudrait braver toute décence , et revenir à celle nudité des mœurs grecques que notre plume se refuse à traduire et qui effraierait les moins chastes de nos lecteurs. Il n'est point vrai, comme l'a prétendu l'Anglais Souhey, que ces bons mots, presque toujours cyniques , soient dénués d'esprit. Nannium, Plangon, Pythionice, Hiérocléa, Gnathaiua , ont lancé plus d'un trait digne de notre Sophie Arnould.

Diphilos, poète dramatique assez peu estimé, allait souper chez Gnathaina. Avarice ou pauvreté, il n'avait envoyé chez l'hétaïre qu'un seau rempli de neige , destinée à rafraîchir le vin ; honteux de la médiocrité du présent, il avait recommandé aux esclaves de ne pas le trahir et de jeter la neige dans les coupes sans en prévenir leur maîtresse. Au milieu du festin, il s'écria d'un air de surprise : « Ce vin est d'une fraîcheur délicieuse ! Par Minerve et tous les dieux, ô Gnathaina, tu as une fontaine glacée !

» — Je le crois bien, répondit l'hétaïre, j'ai soin d'y jeter tes prologues. »

En vain les lois avaient prononcé contre les hétéaires de

SÂSI DES hétéaires grecques.

pénibles et honteuses interdictions. Exclues des sacrifices publics, condamnées à porter un vêtement spécial, et à ne jamais prendre part aux théories ou processions solennelles qui précédaient les sacrifices, elles se vengeaient de ces flétrissures en captivant la jeunesse et les talents, en attirant à elles toutes les supériorités et tous les hommages, en usurpant la souveraineté des mœurs ; l'une , Thargélie, Milésienne, montait malgré ces lois sur le trône de Thessalie ; l'autre, Phryné, proposait aux ihébains de reconstruire leurs remparts à ses frais sous la seule condition d'y graver l'inscription suivante: Alexandre, fils de Philippe, a renversé ces murailles, Phryné C hétéaire les a

relevées, Glukéra régnait dans le palais d'Harpalos; Épicure avait choisi Leontium; Aristote, Herpilis; enfin Platon cette Archéanasse dont les rides même, idéalisées par son imagination complaisante, avaient, dit-il, des charmes pour lui. « J'aime Archéanasse de Golophon ; le sillon de ses rides sert encore d'asile aux amours ! O vous qui l'avez vue dans sa jeunesse, de quelles flammes avez-vous brûlé ! à travers quel incendie avez-vous marché ! » Platon était né poète.

Nous ne copierons pas dans Athénée la liste interminable des hétaires athéniennes et de leurs amis; tous les noms glorieux de la Grèce figurent dans ce catalogue. Harmodius le tyrannicide était attaché à la courageuse Léaïna, qui, livrée aux bourreaux par Ilippias, ne voulut trahir aucun de ses complices. La plupart des jeunes gens riches vivaient sous la loi des hétaires , et l'amour qu'elles inspiraient a laissé des traces ardentes dans la littérature grecque. Voici une lettre touchante , écrite par un jeune Athénien , après la mort de l'hétaire qu'il aimait :

DES Hétaires grecques. 333

MÉNÉKLÉIDÈS A EUTIKLÈS.

a Elle n'est plus, Bakchis la belle ! o cher Eutiklès, elle n'est plus ! Elle ne m'a laissé que des larmes et le souvenir d'un amour aussi triste aujourd'hui qu'il fut délicieux ! Jamais, non jamais, Bakchis ne sortira de ma pensée! Quelle sensibilité ! quelle âme sympathique pour moi ! Elle, l'apologie vivante des hétaires ses compagnes ! Qu'elles se rassemblent toutes , et qu'elles placent la statue de Bakchis dans le temple d'Aphrodite et des Grâces ! On dit communément qu'elles sont mal-faisantes et sans foi, qu'elles n'aiment que le gain et ne s'attachent qu'aux présents, et qu'en se livrant à elles on doit s'attendre à mille maux ; eh bien ! la réfutation de cette calomnie était dans l'exemple, dans les mœurs si douces de Bakchis.

» Tu connais cet étranger, ce Mède venu de Syrie avec tant d'eunuques , de luxe , de chars d'ivoire et d'habits précieux; tu sais qu'il offrit à Bakchis des présents sans nombre, des femmes syriennes, un établissement splendide, un luxe asiatique et digne d'un barbare ? Eh bien ! elle n'admit pas même chez elle l'étranger; elle aime mieux dormir sous ma petite couverture de laine , reposer près de mon foyer modeste, se contenter de mes faibles présents ; elle renvoya tous les cadeaux au satrape , et se moqua de ses promesses dorées. Voilà le sort qu'eut ce négociant d'Egypte et les monceaux d'or qu'il apportait ! Ah ! jamais rien de meilleur que Bakchis ne parut sous le ciel ! Pourquoi un bon génie n'avait-il pas placé Bakchis dans une situation de vie meilleure ? Elle est morte cependant ; elle nous a laissés , et désormais Bakchis couchera

ëili DES Hétaires grecques.

toujours seule clans la terre froide. Quelle injustice ! Parques bien-aimés, jamais, non jamais, je ne reposerais plus près d'elle, comme autrefois! Moi , je reste, je causerai encore avec mes amis , je partagerai leurs repas , et jamais la douce lumière de ses yeux, jamais la noble gaïlé de son visage, jamais les délicieux combats de nos nuits ne renaîtront pour me charmer !

Qu'elle parlait bien ! Quel visage ! quel chant digne des syrènes! quel nectar décollait de ses lèvres que la persuasion habitait! La ceinture de Vénus était à elle ; on aurait dit ces statues qui représentent les Grâces et Aphrodite joignant leurs mains enlacées.

» Adieu aux gaies chansonnettes après le repas ! adieu à ces doigts d'ivoire qui éveillaient la lyre endormie ! Qu'est-elle maintenant la fille chérie de toutes les Grâces? un peu de ceii ires, un rien ! Et cependant elle vit , cette autre courtisane infâme , la Mégaria , celle qui a ruiné Tliéagnes, qui

l'a dépouillé de toutes ses richesses, qui ne lui a laissé que très-peu d'argent, un petit boucher pour aller à la guerre; elle vit cette femme , et Bakchis, qui aimait son amant, est morte ! Wa douleur s'est adoucie en s'épanchant ; Eutiklès , ô mon ami , parler d'elle est un plaisir pour moi ! hélas ! son souvenir est tout ce qui me reste ! Adieu. »

Vénus hétaïre avait des temples , Vénus conjugale n'en avait pas ; comme tous les despotismes, le despotisme de ces femmes trouvait de l'opposition, faisait naître des abus, irritait la verve des poètes, se trouvait en butte à la satire et se soutenait en dépit d'elle. Atiènes , aussi féconde en sobriquets bizarres que la Rome de Pasquin et la Florence de Dante Alighieri, ne les épargnait pas à celles qui subjugaient la jeunesse et souvent présidaient à ses des-

DES Hétaïres grecques. 335

tinées. La grossièreté pittoresque de ces surnoms donnés à des femmes, répugne à la délicatesse du goût moderne et peint bien la société démocratique de cette époque. On ne ménageait guère ces hétaïres si adorées, si riches, si puissantes. Callisto-la-Truie, sa mère la Corneille; Laïs-la-Hache, Isico-la-Callipyge, Nannium-F Avant-Scène (dont le visage était beau et la taille mal prise) , n'étaient pas les plus maltraitées; et nous sommes forcés de taire plus d'une dénomination scandaleuse que de graves scoliastes ont conservées et commentées avec soin. Lamia, maîtresse de Démétrius Poliorcètes, renommée par sa cupidité , était connue sous le nom de la Catapulte; on prétendait que cet instrument de guerre avait détruit moins de villes que l'insatiable Lamia. Elle mérite une mention spéciale dans l'histoire des hétaïres ; et la lettre suivante, qui ne manque ni d'esprit , ni de grâce , ni d'adresse, la caractérise assez bien.

LAMIA A DÉMÉTRIUS

« Je suis bien hardie de t'écrire , mais lu es cause de mon audace. Un tel monarque permettre à une hétaïre de correspondre avec lui!

)) Cependant tu peux bien descendre jusqu'à recevoir une lettre, puisque tu descends jusqu'à moi ! Vraiment, ô maître Démétrius, quand je te vois au milieu de tes portelances, de tes généraux, de tes sénateurs, le cUadème au front , par Aphrodite ! j'ai peur , je tremble , je frémis, je me détourne comme pour échapper à la clarté du soleil ; mes yeux se baissent; tu me semblés bien alors Démétrius

(1) Alciphron,

336 DES hétaïres grecques.

le preneur de villes. Je me défie de mes propres souvenirs, et je me dis : « Laiaia ! est-ce bien là ton amant , celui que les sons de ta llûte ont enchanté la nuit passée et qui reçoit tes lettres ?

» J'attends que tu reviennes, pour bien reconnaître que c'est toi , pour que tes baisers me rappellent cet autre Démétrius, mon ami. Quoi ! me demandé-je alors , est-ce là le preneur de villes, le général célèbre , la terreur de la Macédoine, de la Grèce, de la Thrace? J'en jure par Vénus, c'est moi qui le prendrai d'assaut aujourd'hui , et nous verrons bien ensuite quelle capitulation il faudra lui accorder !

» Mais à propos, il faut que tu soupes ce soir avec moi, et que pendant trois jours tu sois mon convive ! Je célèbre les fêtes de Vénus, et je veux que celle-ci l'emporte sur les fêtes des années précédentes. Je te recevrai bien, crois-moi ; tu ne pourras te plaindre ni de ma tendresse, ni de ma magnificence ; tes présents m'ont permis le luxe, et quoique tu m'aies accordé généreusement la liberté de disposer de moi-même, je n'en ai pas profité. Que Diane me punisse si, depuis cette nuit sacrée, j'ai accepté un seul présent ! Écoute une parole d'amour ; ne crois pas trouver en moi, Démétrius, une trompeuse hétaïre. Oui d'ailleurs, maître invincible, oserait devenir ton rival?))

Armées de cette étrange puissance et protégées par les coutumes, quoique frappées d'anathème par la loi, les hétaïres devaient exciter l'envie, la malveillance et l'épigramme. Plus d'un homme grave s'insurgeait contre leur pouvoir. L'irrégularité de leur vie prêtait à la médisance du poète comique, et Ménandre, Agalhon, Diphilos, Aristophane lui-même, durent à cette existence toute roma-

DES Hétaïres grecques. 337

nesque et tout en dehors des convenances ordinaires de la société, leurs plus piquantes fabulations, leurs plus brillantes couleurs, leurs plus vives satires. On a longtemps cité la Thaliatta de Dioclès, la Corianne de Phéi-ékratès, l'Anthéia de Nicos, la Thaïs et la Phanium de Ménandre, rOpora d'Alexis, et la Clepsydre d'Eubulos. Il serait difficile de se faire une idée exacte des hétaïres d'après les fragments qui nous restent de ces drames ; le poète les injurie et les adore tour-à-tour. Tantôt il les confond avec les pallakāi ou courtisanes d'ordre inférieur, tantôt il les élève au-dessus de toutes les mortelles.

« Vois-tu une jeune personne modeste qui parle doucement, dont le ton soit gracieux, qui serve les malades, qui compatisse à la souffrance ? on l'appelle l'hétaïre, l'amie.

» — Est-ce une de ces femmes que tu aimes ?

» — Sans doute.

» — Cette femme est donc très-bien (1)?

» — Parfaite, élégante, gracieuse, une hétaïre enfin.

» — Admirez ((ht un autre poète comique, Eubulos), combien ces hétaïres sont supérieures au reste des femmes ! Elles sont décentes ; elles mangent et boivent sans grossie-, reté, non comme les autres femmes dont les joues gonflées témoignent de leur voracité, mais comme la jeune vierge milésienne, dont tous les mouvements sont gracieux et doux ! »

Il y a en effet de la grâce et de l'élégance dans les souvenirs que nous ont laissés les hétaïres, dans ceux même, me qui sont empreints de licence et de vice. Nous ne pouvons citer qu'une partie de la lettre suivante, qui est un

(1) ΕἰΤῑςϑν ἄν/ρ, μ;

338 DES hétaïres grecques.

modèle dans ce genre, et qui offre un tableau complet de la vie et des femmes grecques.

., _ . MÉGARA A BAKGHIS.

((Il n'y a que toi au monde qui aies un amant que tu aimes assez pour ne pas vouloir le quitter un seul instant. Par notre maîtresse Aphrodite, c'est une horreur ! Il y a déjà longtemps, Glukéra t'a invitée, et tu n'es pas venue; je ne sais pourquoi tu as fait cette injure aux femmes tes amies. Te voilà donc bien sage, et lu l'aimes bien. Jouis de ta supériorité ! Nous ne sommes, nous, que des malheureuses ! Je m'en fâcherais , par la grande déesse ! si je ne t'aimais beaucoup.

« Nous étions là toutes : Thettala, Murrhina, Chrusion, Euxippe. Philèmènos, qui vient de se marier, et que la jalousie de son époux persécute, est venue , un peu tard il est vrai, après avoir endormi ce bon mari. Il n'y a- que toi qui sois restée en sentinelle auprès de ton Adonis, de peur sans doute que Proserpine ne l'enlevât à toi , Vénus nouvelle. Qu'il a été charmant notre repas (je veux que le regret te poigne le cœur) ! quelles délices ! Chansons , épigrammes, bon vin jusqu'au chant du coq; parfums, couronnes, coussins moelleux; l'ombre des lauriers en fleurs nous couvrait. Rien ne manquait, excepté toi. Souvent nous nous étions réunies, jamais avec autant de plaisir. Ce qui nous a surtout amusées , c'est un combat , une lutte , une dispute que je veux te raconter, etc. »

Cette lutte, nous ne la raconterons pas.

Les fragments des poètes comiques grecs qui nous sont

DES Hétaïres grecques. 339

parvenus offrent beaucoup de passages favorables aux hétaires, et la lettre que nous avons citée sur la mort de Bakchis les confirme. Cependant les mêmes écrivains de l'antiquité éclatent souvent en invectives contre l'hétaïre. Les lettres d'Alciphron, celles d'Aristénètes et de Phalaris dépeignent, sous de vives couleurs, les ariifices employés par elle pour captiver et retenir ses victimes. Si la jeune esclave ionienne de lord Byron, celte Myrrha, l'une des plus belles créations de son génie , a trouvé des modèles parmi les hétaires grecques, il faut avouer aussi que beaucoup d'entre elles mélaient à leurs talents , à leur esprit et à l'orgueil de leur beauté, des vices et des excès, l'insolence, la prodigalité, le luxe , l'intempérance , la perfidie, l'avidité.

« Tes larmes, écrit à l'un de ses amants l'hétaïre athénienne PU/ialê, tes larmes sont en vérité fort touchantes ; mais je regrette que la maison d'une hétaires ne puisse pas marcher avec des larmes. Oh ! que je serais heureuse si les larmes suffisaient ! tu ne les épargnes pas. Mais l'or, les manteaux de pourpre, les ornements, les esclaves, nous sont nécessaires ; comment se passer de ces choses ? Je n'ai pas, moi, de grands héritages, je n'ai pas de mines d'argent. De teinps à autre, quelque adolescent m'envoie un petit cadeau, et voilà tout. Depuis une année que je me suis vouée à toi, je suis vouée à l'indigence; ma chevelure ne connaît plus les parfums ; je ne sais plus ce que c'est qu'une cassolette; il faut que je porte mes vieilles robes tarentines qui sont tout usées et me font rougir auprès de mes amies. Comment veux-tu donc que je vive ? Tu pleures ! la belle avance en vérité ! mais tu m'aimes, dis-tu, et tu ne peux vivre sans moi? o maîtresse Vénus ! tu m'aimes et tu pleures ! Comme tout cela m'est avanta-

540 DES hétaires cexECQues.

gcux ! Et quoi ! n'as-tu pas des vases d'or, les colliers de ta lucre, ou quelques billets à orcli-e (1) de l'honorable citoyen ton père ! Elle est bienheureuse, Philotès, ma compagne ; et les Grâces l'ont vue d'un œil plus doux que moi! Son amant, Ménécléidès, ne pleure pas tant, et se conduit mieux. Quant à moi, j'ai cru prendre un amant, et je n'ai pris qu'un pleureur de funérailles , un Thrénode qui me traite comme un cadavre , qui m'envoie d'avance des guirlandes et des roses comme si

j'étais morte, et qui pleure toute la nuit. Je n'ai plus que deux mots à te dire : si tu m'apportes quelque chose, viens, mais sans pleurer ; si tu n'as rien, laisse-moi tranquille. »

Il faut avouer que ces femmes grecques étaient d'une parfaite naïveté.

Sans doute le poète comique Anaxilas avait rencontré sur sa route quelque femme aussi exigeante et aussi avide que Pithalè. Voici en quels termes il se plaint des hétaires. Jamais anathème satirique ne fut plus violent. En souriant de cette verve ardente et courroucée, le lecteur reconnaîtra que les objets d'une attaque si véhémence devaient exercer une véritable tyrannie. Écoutez donc le poète Néothis :

« Une hétaire, eûtes-vous jamais le malheur de l'aimer ? Avez-vous embrassé ce serpent terrible, cette chimère dévorante, cette Charibde, cette Scylla aux trois têtes, ce sphinx meurtrier, cette lionne, cette hydre, cette vipère, cette harpie voiac ? tous ces monstres valent mieux que l'hétaire !

» Passons-les en revue. Voici Plangon : elle, ce sont les étrangers qu'elle dévore. A peine un Barbare arrive-t-il dans la ville, il est sa proie. Je n'en connais qu'un qui lui

(1) Aáveta Tou Trar^d;.

DES Hétaires grecques. Zki

ait échappé. Il s'arrêta devant la maison de l'hétaire : il était à cheval, il piqua des deux.

» Et Synope ? Déjà vieillotte, n'est-ce pas une hydre dangereuse ? Ne se multiplie-t-elle pas ? A côté d'elle se trouve Gnathaina sa parente, non moins habile à dépouiller les misérables.

» Nanno, n'est-ce pas le gouffre de Scylla ? Deux de ses amants sont déjà engloutis ; le troisième allait l'être, il s'est sauvé à la nage avec quelques débris.

» Et Phrynè, n'a-t-elle pas détruit un capitaine de navire et son navire ? Théano vaut-elle mieux ? Véritable syrène, son visage est celui d'une femme ; ses larges pieds sont ceux d'un monstre. Toute hétaire, ô mes amis , c'est le sphinx thébain, le symbole de la fraude et de l'hypocrisie. Fausses caresses , mensonges amoureux , protestations de sincérité, tendresses affectées , savez-vous à quoi tout cela vient aboutir ? L'hétaire, en faisant la petite voix, s'écrit : Une couche à quatre pieds ferait merveilleusement dans cette chambre : une esclave me serait bien utile ; un trépied d'airain me ferait plaisir ! Le pauvre imbécile tire sa bourse, lève les yeux aux ciel, heureux s'il a le bon esprit de prendre la fuite et d'échapper au brigandage qui le menace ! »

Arrêtons-nous. On voit que les Grecs , malgré leurs efforts , n'avaient pu réussir à diviner le vice. Ce charme éclatant dont l'hétaire se couronnait ne la protégeait pas contre le mépris et la satire. En séparant les vertus de la femme de ses talents et sa grandeur morale de son développement intellectuel , l'Athénien avait créé un double phénomène , un double monstre , que nous avons essayé d'analyser. C'était au christianisme qu'il appartenait de

842 DES hétaires grecques.

rendre à la femme son empire, sa force, sa liberté, son individualité, les mille nuances , les innombrables délicatesses de son ame et de sa pensée.

Sous le rapport de l'histoire littéraire, les recherches et les données qui précèdent méritent de fixer l'attention. Dans un état de société semblable à celui que nous venons de décrire , les tragédies

de Racine , les sonnets de Pétraque , les romans de Richardson et de Tabbé Prévost , sont également impossibles; les affectations del'Astrée, les grâces coquettes et précieuses de Guarini, ne le sont pas moins. Les modernes ont gagné à cette révolution totale que la position respective des deux sexes a subie depuis l'ère chrétienne, le développement finement nuancé des caractères féminins , tels que ceux de Desdemone , de Clarisse Harlowe ou de Juliette ; d'un autre côté cette complication nouvelle nous a fait perdre la pureté simple des lignes dont se composent les timides et sublimes figures d'Hécube, de Briséis et de l'Iphigénie antique.

DE ClCÉP.o^, DE m (ARACTÉPiE

ET DE SON INFLUENCE

ÔUËLÛUES DOCOIEMS BIBLIOCRAPHIQUES RELATIFS A LA VIE ET AUX ŒUVRES DE
CICÉRON

Consulter. — Middlelon. The life of M. T. Cicero. Sigonius. Epistola? ad famil.

La grande édition de M. Victor Lcclere. Scholiastes de Cicôron, (Éd. Orelli).

N. B. Des deux esquisses suivantes, consacrées au caractère de Cicéron et à son influence sur les temps modernes, Tune écrite dans ma jeunesse et à mon retour en France, est empreinte de cette rigidité exagérée que l'expérience de la vie n'a pas modifiée, et de la dureté du jugement moral, puisée dans les habitudes de la vie septentrionale, l'autre contient la rectification et comme l'amende honorable de ce premier jugement. Ce jugement s'étant réduit à mes yeux aux proportions d'un paradoxe sévère, mêlé de quelques vérités incontestables, j'ai donné au fragment inséré page 3/i5, le titre de Paradoxe ; il m'a semblé nécessaire de revenir sur ces saillies du premier âge et de chercher dans une étude bien complète, mais plus impartiale, l'appréciation de l'un des plus grands noms des temps anciens et modernes.

PARADOXE

COSTEE MARCCS TOLLCS CICÉROS.

VVVVVWVVWWWVv-

AVVWVVVW.VVVVWWVWVVWVVWVVWVXVVVWVVWWWVVVW

Jacques Bellenden , qui vivait en Angleterre sous le règne de Jacques II, est, de tous les commentateurs de Cicéron , celui qui a le plus contribué à rétablir l'ordre chronologi(jiie des lettres que ce grand écrivain a laissées. Avant Bellenden , Jérôme Ragazzoni (ou plutôt Sigonius , dont ce pseudonyme cachait le nom véritable) , avait mis en ordre les lettres ad familiars (aux intimes), que l'on a plaisamment appelées lettres familières. Le travail de Bellenden , fort supérieur à celui de Sigonius, et qui d'ailleurs embrassait la correspondance entière , était oublié des gens du monde , lorsque parut la Vie de Cicéron par Middleton , œuvre sans portée , dont l'auteur n'a su apprécier aucun des événements et des caractères qu'il retraçait. Un style heureux, périodique et facile en constituait le principal mérite; Middleton s'était emparé du travail de Bellenden , sans avouer le

larcin. L'Allemand AViebnd^ qui publia, en 1808 , une excellente traduction des lettres, se servit de la chronologie que Middleton avait donnée pour sienne; Schiilzla modifia et l'améliora; M. de

Golbéry, clans son édition , s'est conformé , avec beaucoup (le raison , à l'édition primitive de Schiitz.

Bcllenden , auteur original de cette reconstruction que les derniers éditeurs français ont sagement adoptée , s'est trouvé perdu et enseveli sous les noms de ses successeurs. Pourquoi ne pas consoler les mânes du vieil érudit^ en lui rendant la justice qui lui apjjartient? Rétablir l'ordre des lettres cicéroniennes , c'était créer avec des documents certains le journal le plus curieux, le plus exact et le plus intime des affaires romaines, pendant la crise cpïi détruisit Rome patricienne et fit Rome impériale. C'était donner, sous forme épistolaire, l'autobiographie d'un personnage qui a vécu dans l'intimité de Pompée, de César et de Caton. Quœ qui legai , dit Cornélius Nepos, 11071 multùm deskievet historiam contextam illonun teni- 'poriim. ((En les lisant , on aura presque une histoire complète et suivie de toute l'époque. » Consultons donc ces Mémoires particuliers; les révélations y ont naïves. L'orateur déposait alors la solennité magistrale. Il n'avait plus de rôle à jouer. Quoi que Montaigne ait pu dire, ses lettres n'étaient point écrites pour la postérité. Voici toutes les grandeurs, voici toutes les faiblesses de l'homme privé et de l'homme public ; Cicéron tout entier.

Dès les J)remières lettres de Cicéron , nous le voyons , à quarante ans , placé au milieu du foyer des intrigues romaines; amoureux de la langue grecque et des belles Deiatures, briguant le consulat; ornant sa bibliothèque d'Hermacles ou de statues représentant à la fois Hercule et Mercure; heureux de son Tusculum et de sa renommée d'orateur. Le premier trait qui nous frappe n'est pas à son avantage, quelque beau que fût son génie. Il apprend que son père est mort. Il écrit à son ami Atticus :

ET DE SON CARACTÈRE. S|t

« Mon frère est dans son domaine d'Arpinum. Notre père est décédé le 8 des calendres de décembre. Voilà tout ce que j'ai h te dire. {Hoc est iantiim, quod te scire vetlein) Trouve-moi , si tu le peux , des curiosités pour orner ma galerie d'étude. Tusculum fait mes délices ; c'est là seulement que je me sens heureux. »

Pas un mot de plus. — Ce trait de caractère est si fort , cette mention rapide et pour mémoire de la mort de son père est si étrangement mêlée à ses préoccupations dominantes, à ses idées de virtuose et d'amateur, que l'un des traducteurs a peine à en croire ses yeux , comme il le dit dans sa note. Cicéron , « homme nouveau , » se sentait-il gêné par la présence de son père , le bourgeois d'Arpinum? Était-ce une âme facile aux impressions, oublieuse des absents, tout entière à ses impulsions présentes, toujours sous le charme de ses voluptés littéraires, de ses vues ambitieuses, de ses jouissances d'artiste? Était-ce une âme froide? Non, certes. Elle était profondément sensible à ses propres peines. Sa correspondance est pleine de l'expression de ses douleurs.

Il y a, vous le savez, deux espèces de sensibilité; celle qui s'occupe d'autrui, et celle que nous re-ployons sur nous-mêmes; la dernière est active, commune, admirée, larmoyante. Elle ne nous coûte pas un dévouaient , pas même le sacrifice d'une pensée. La civilisation cullive et protège cette sensibilité délicatement égoïste. Si les apparences ne sont pas trompeuses, Cicéron avait une dose assez belle de cette sensibilité s|)éciale : il pleure en douze pages son exil passager ; en une ligne la mort de son père.

Continuons.

Si le caractère du grand orateur ne ressort pas de cette

étude avec l'y-clat lumineux dont la postérité l'entoure, ce ne sera pas la faute de l'observateur.

Trois lettres plus loin il écrit au même Atticus : « Apprends que ta grand-mère est morte par amour pour toi et parce que la dévotion des Romaines commençait à s'attédir ; tu y gagneras une belle épître consolatrice par Saufeuus. » N'est-ce pas se moquer un peu durement de la pauvre vieille dévote ? En même temps, quelle passion pour les bronzes, les meubles et les statues ! Quelle impatience de les recevoir ! il ne songe qu'à cela, il veut que tous les vaisseaux en soient chargés ; il est transporté du bonheur de les obtenir ; « eorum studio ejfertur. » Il a quarante ans et la république s'en va croulante. Je voudrais que cet homme politique s'occupât un peu moins de marbres penteliques, de Sigilla Puicalia, de plaisanteries sur une vieille femme morte et un peu plus des affaires importantes dans lesquelles il va se lancer. Au milieu de son ardeur enfantine pour les tableaux et les curiosités, l'ambition le prend ; il sera consul, il veut se faire de nouveaux amis et ménager les anciens ; il est fort embarrassé, comme il l'avoue (lettre X du livre P') pour concilier tous ces intérêts ; il refuse de servir l'oncle d' Atticus contre un nommé Satrius, parce que ce même Satrius est l'ami d'un homme qui ferait tomber sa candidature ; il convient que l'on peut le blâmer ; mais il veut arriver ; le but est brillant et honorable. Irès-bien ; malheureusement dans cette recherche du pouvoir, on verra que l'auteur du de o/Jiciis se laisse entraîner un peu loin.

Le fameux Catilina, revenu de l'Afrique où il a exercé la préture, est accusé d'exactions et de dilapidations énormes ; il doit se présenter comme l'un des compétiteurs de Cicéron, si les juges le renvoient absous. « On le con-

ET DE SON CARACTÈRE. Bh9

damnera (dit l'orateur dans la lettre que nous venons de citer), à moins que ses juges ne déclarent qu'il est nuit au milieu du jour. » « JSisi judicatum erit mendie non iucce. » Ainsi, voilà un homme dont le crime, aux yeux de Cicéron, est clair comme le plein midi. Lisez la lettre suivante, « Je suis tout prêt, dit Cicéron {Epist. XI}, à me » charger de la défense de Catilina, mon compétiteur. Les » juges sont à nous. L'accusateur y donne les mains (il » était acheté). Mon espoir est de le faire absoudre (Catilina) » et de m'allier plus intimement à lui (à Catilina), de ma- » nière à ce que notre candidature marche de front. »

Ces paroles, que les traducteurs trouvent bizarres, nous semblent « claires comme le plein midi. «Cicéron méprise et craint Catilina; il ne doute pas que ce ne soit un infâme; il va le défendre dans l'espoir d'obtenir l'appui de ce voleur public. Les juges sont achetés. Clodius l'accusateur s'est vendu. Cicéron vient se mêler volontairement, par un calcul d'intérêt, à la plus ignoble des intrigues', il vient y jouer un rôle secondaire ; il s'en fait l'instrument et le panégyriste, sans avoir même le courage d'en être le premier moteur, lui, Cicéron, l'accusateur de Verres!

Nous ne sommes encore qu'à la trentième page du premier volume, sur sept volumes de lettres!

Les mœurs romaines admettaient alors^ dites-vous, cette vénalité, ce mépris de la loi, ces moyens iniques, ces prostitutions de l'éloquence et de la vertu? Oui; la chose était commune^ Rome était perdue ; Gaton le savait, lui, l'aristocrate indomptable, qui se tua noblement sur le tombeau de la vieille patrie; César le savait aussi; César, riommme populaire, qui fit son trône de ce

même tombeau ! Mais la conduite de César et de Caton était logique, celle de Cicéron ne l'était pas. César, à l'exemple de Catilina , s'a-

pnaya sur le peuple, exploita les vices généraux, se plongeait dans le torrent pour que les flots du torrent le portassent la puissance ; combattit l'austérité antique, luttait contre l'aine invincible de Caton , écrasa les patriciens ; et devinant l'avenir de Rome luxueuse , corrompue et lassée, fonda sur les débris l'autre Rome, la Rome du second âge , le pouvoir des Césars ; un pouvoir qui dura longtemps et qui a fort retenti loin ! Le moyen-âge ne l'a pas oublié ; la Germanie a eu ses Césars ; le Dnieper et le Volga ont eu leurs Tzars (Czar, César, Kaïsar). Au moment même où nous sommes , cette grande ombre n'a pas encore disparu. Le dernier des Césars, c'est Bonaparte.

César et Caton , voilà des types complets. La révolution et l'ancienne Rome; le peuple et le patriciat ; les ambitions jeunes et les vieux pouvoirs , représentent puissamment et résument en eux la sanglante lutte de l'époque. César, c'est le génie de Rome plébéienne : le peuple insurgé contre le patriciat et demandant un seul maître. Imaginer, comme ce rhéteur souvent sublime , Anna-us Lucanus, que César a détruit la liberté, c'est folie; César n'a rien détruit. L'aïistocratie patricienne était rongée de vices et incapable de se soutenir; son chef. Pompée, homme vaniteux et indolent; Brutus et Cassius, attachés par un sentiment religieux et fanatique à la vieille Constitution , essayèrent en vain de conserver un état de choses que les siècles avaient affaibli. L'édifice vermoulu comptait six cents années de gloire ; les éléments populaires, longtemps comprimés par le patriciat , s'élevaient soulevés d'intervalle en intervalle, avec une fureur dont le nom de Marins suffit pour rappeler l'intensité. La noblesse devait renoncer à la suprématie : un chef militaire et tout-

puissant devait commander à cette grande masse aveugle et dépravée. Cicéron, homme nouveau, qui par son talent s'était rangé parmi les aristocrates , voulut les défendre ; sa conduite pendant son consulat le prouve : l'arrêt de mort prononcé contre Catilina et ses complices n'est pas autre chose qu'un coup de main en faveur du Sénat. Mais ni lui, ni Pompée, n'étaient de force à soutenir cette noblesse prête à périr. Ceux qu'ils protégeaient ne savaient pas se protéger eux-mêmes ; l'heure était venue. Tour à tour Caton , Brutus, Pompée s'abîmèrent dans le gouffre où périsait l'institution romaine. Cicéron luimême y tomba, lâchement assassiné ; il y tomba en héros, après avoir flatté Pompée sans obtenir sa confiance , après avoir flatté César le destructeur; après avoir erré entre tous les partis, compromis son héroïsme par sa prudence; gâté sa prudence par son désir de gloire; plié sa philosophie sous les événements, et obscurci sa renommée par une incertitude d'enfant et des lamentations de femme. Jamais homme , à ce qu'il semble , ne fut mieux fait pour être grand orateur, ni plus impropre à jouer un rôle politique.

Je vois dans César l'homme de génie populaire et usurpateur ; dans le vieux Caton, le défenseur systématique de la vieille Rome écroulée ; dans Brutus et Cassius , les fanatiques hommes d'action ; dans Pompée , le noble armé pour sa caste : dans Cicéron , l'homme de lettres imprudemment mêlé à ces orages sanglants; trop illustre pour s'effacer, trop vain pour quitter l'arène , trop faible pour se jeter dans l'abîme ouvert ; plébéien qui défend les nobles ; ami de Pompée qui reçoit l'absolution de César ; honnête homme qu'on est forcé d'excuser sans cesse et qui fatigue les apologistes ; d'une âme naturellement timide ,

352 DE CICÉRON

que l'amour-propre enhardit par accès ; d'un esprit admirablement vaste , souvent indécis , et que l'étendue même et le nombre de ses vues affaiblit et amollit encore.

« Il y a , dit le grand Bacon , des hommes faits de ce bois , qui sert à fabriquer les navires et qui lutte contre «les tempêtes. Il y en a que la nature a faits de cet autre «bois flexible , utile aux artistes , aisément façonné , pro- »pre à mille usages domestiques. Qu'ils se gardent bien »de se mêler aux affai'cs publiques, ces derniers ! Ils ne «soutiendraient pas le choc. » Cicéron me semble appartenir à la seconde classe dont parle Bacon.

Je m'occupe d'un homme admirablement doué , et de telles conclusions paraissent sévères; mais dans l'appréciation d'un génie aussi célèbre, d'un philosophe si fécond en éloges de la vertu , un examen de ce genre est excusable et naturel. On a jugé bien plus sévèrement le chancelier Bacon , Jean-Jacques Rousseau , Spinoza , Erasme , Voltaire, parmi les modernes , et Sénèque parmi les anciens. L'influence gigantesque exercée par le talent de Cicéron sur les études et les mœurs de l'Europe nouvelle a répandu sur sa vie un nuage d'encens qui n'a pas permis d'observer de près les nombreuses confidences renfermées dans ses lettres. Un fond d'honnêteté réelle annoblissait son âme ; honnêteté qui cédait aux circonstances , h l'ambition , à la vanité , à la peur ; les plus beaux actes de sa carrière politique sont mêlés d'étranges faiblesses.

A ces faiblesses se joignaient les qualités les plus aimables ; une sociabilité exquise ; une bienveillance charmante {launanUas) qui se déployait librement toutes les fois que l'amour-propre de l'orateur et du consul n'était pas en jeu; une philanthropie sincère qui n'est pas sans rapport avec cet amour de l'humanité qui caractérisait Voltaire ; une

grâce et une facilité de plaisanterie admirables ; une grande douceur de commerce ; l'amour le plus ardent pour les arts.

Dès les premières lettres que nous venons de parcourir, toutes ces qualités éclatent. x\tticus lui écrit fort aigrement ; Gicéron répond à ses reproches avec une aménité et une bonhomie parfaites. Metcllus Celer, proconsul, lui adresse une épître encore plus verte et l'accuse de railleries indécentes contre son frère et lui. Dans la réponse fort longue de Gicéron , il ne laisse pas échapper un mot aigre ou déplacé. Partout vous voyez l'homme du monde , l'homme aimable , l'homme d'espiit : c'est beaucoup ; ce n'est pas tout encore. Nous essaions, avec un grand respect pour la vérité et le génie , l'étude de ces qualités, de ces vertus , mais aussi de ces faiblesses , dans les lettres confidentielles du grand homme. Si après une étude attentive de cet écrivain, de cet homme politique, de cet orateur merveilleux , de ce philosophe ; après avoir comparé ses écrits k sa vie ; consulté ses épîtres , écouté ses aveux, interrogé ses motifs , creusé sa vie privée , commenté ses commentateurs , cherché curieusement la clé de son caractère et de ses actes , examiné toutes ses relations avec ses contemporains , nous entrevoyons sous un aspect inattendu celte illustre figure , glorifiée par deux mille ans d'adoration, cette imago presque divine, à laquelle se rapporte l'idolâtrie de nos souvenirs d'enfance : qu'on nous le pardonne ; il ne s'agit pas d'imposer une opinion nouvelle, mais d'atteindre la vérité par l'analyse.

L'observation des faits m'a seule conduit au résultat dont je parle plus haut. Je les soumets aux esprits éclairés et impartiaux. Qu'ils les jugent. L'autorité si grave de tant de génies éminents , les pages éloquentes de l'un de nos

plus illustres contemporains, l'autorité de vingt siècles à genoux devant le talent de bien dire , ont trop de poids pour que l'on hasarde , sans preuve et sans examen , une opinion contraire. Après tout , la vérité est plus sainte et plus précieuse encore que le souvenir d'un grand orateur ; elle est plus vénérable que la gloire de Marcus-Tullius Cicero.

Si vous voulez juger sainement Cicéron, pénétrer dans cette âme honnête , amoureuse de l'art , souvent faible et incertaine, éclairer cet esprit vaste et fécond, connaître à fond les ressorts et les mobiles de cette conduite variable , lisez ses Lettres , rangées selon l'ordre chronologique. C'est une étude pleine d'intérêt et de curiosité.

Pour apprécier le vrai caractère du grand écrivain dont nous parlerons, il faut, en parcourant sa volumineuse correspondance, se mettre en garde contre une séduction presque irrésistible, celle du talent. La déesse Suada, séductrice des âmes, a frappé de sa baguette et couvert de son prestige chacune des pîges de l'orateur merveilleux. Vous oubliez rijomme, vous n'admirez que l'auteur. Que Cicéron ait été bon ou mauvais , admira))le ou nul , vous ne vous en inquiétez plus. Peu vous importe une analyse détaillée et philosophique de son caractère historique. Vous voilà sous le charme ; vous êtes entraîné de phrase en phrase, et de période en période, à travers les rives les plus fleuries et les can^, pagnes les plus odorantes. Ce fleuve d'éloquence vous berce si mollement ! Vous regretteriez peutêtre qu'un courage plus viril, une pensée plus mâle eussent dicté un style plus ardent, plus impétueux ou plus rigide. Les défauts de Cicéron sont pleins de grâce et d'à-

mabilité ; il a de brillants et doux sophismes pour excuser ses faiblesses : battu dans le monde politique , il accourt avec une tendresse et une ferveur enfantines embrasser la statue de la Philosophie ; de là il jette encore un regard d'effroi et d'envie sur les orages qu'il vient de quitter et qui ont blanchi d'écume sa pourpre consulaire. Les terreurs et ks espérances de ce cœur irritable et vraiment artiste font une partie de son génie. Avant de le juger sérieusement , vous vous êtes surpris à l'aimer.

Il serait injuste d'ailleurs de le soumettre h une sentence trop rude , de ne voir en lui que l'homme d'action , l'homme politique, le compagnon de César, de Catou, de Pompée.

La situation de Marcus-Tullius Cicero, dans une république mourante, au milieu des partis armés, est singulière et spéciale. Petit bourgeois d'Arpinum , il ne compte ni sur l'illustration des aïeux , ni sur le laurier militaire ; il est homme de lettres avant tout. La réputation, l'éloquence, les arts dominant sa vie, aniraeiii sa pensée, émeuvent, énervent, agrandissent, éciauüient tour-à-tour son âme. Je regarde son consulat comme un accident de sa vie, comme un épisode qui a toujours étonné Gicéron lui-même : sou premier intérêt , c'est l'intérêi littéraire. Placé entre les colosses ri-vaux de Pompée et de César , du patriciat et du plébéïanisme , Cicéron , froissé entre ces deux géants qui s'entrechoquent, représente l'artiste dans la tempête , voyant, d'une part, le flot béant, d'une autre, le ciel qui foudroie; liomme de spéculation philosophifue et d'admirable éloquence, que va-t-il devenir? S'il quitte la mêlée des intérêts, le combat des forces matérielles qui se trouvent en lutte, il perdra les plus beaux sujets snr lesquels puisse s'exercer l'éloquence humaine ; il reste donc,

battu des vents, comme ce peintre attaché au mât du navire, sous l'éclair menaçant, au milieu du naufrage et des agrès rompus. Avec le sentiment du beau, le besoin de l'honneur, l'ardente soif de la gloire, l'amour d'une vertu idéale , il ne sait où trou\ier l'application de cette vertu. A droite et à gauche, des crimes des cadavres, des lâchetés et des proscriptions; il flotte entre les deux armées qui vont déchirer la i)atrie ; il se décide tard ; puis il se repent de s'être décidé ; puis il se repent encore de s'être repenti. Son art subhme et consolateur profile seul de ces douleurs et de ces fluctuations; sa voix devient plus pathétique; sa philosophie se colore d'une teinte plus triste , plus morale et plus douce ; la somme de ses connaissances augmente ; et la scène confuse à laquelle il assiste n'est pas la moindre des instructions qu'il reçoit. Il apprend à bien mourir; cette vie incertaine se

couronne d'une mort héroïque. S'il eut embrassé hautement la cause de César ou de Pompée, la moitié de son talent se fût perdu. Le déploiement de volonté qu'une résolution pareille eût exigé eût absorbé sa vie. Il eût échangé contre un grand rôle politique, contre une nécessité dure et violente, cette souplesse, cette admirable variété, cette flexible et facile universalité d'éloquence, que nous admirons en lui, et qui résulte de la flexibilité, de la souplesse même de son esprit et de son âme.

C'est le véritable point de vue sous lequel Cicéron doit être envisagé. Nous le trouverons fidèle à ce caractère d'homme de lettres, dans les circonstances les plus graves. Encore une fois, je ne voudrais point passer pour le détracteur du roi de l'éloquence. Que Cicéron reste entouré de sa gloire bien méritée ! je ne vois pas ce que je gagnerais ou ce que le monde pourrait y gagner, quand je dé-

ET DE SON CARACTÈRE. VI

montrerais d'une manière irréfutable, que Cicéron était sans talent comme sans vertu.

Qu'on me permette donc d'écarter le nuage d'encens et les voiles sacrés dont la vieille image cicéronienne s'enveloppe, et de chercher l'homme réel sous ces bandelettes et ces vapeurs ; il est curieux de voir comment le talent de l'écrivain a reçu l'influence des événements publics, et quelle force de résistance le génie de l'orateur a su opposer aux clios de la fortune ; il est utile de faire marcher de front cette double appréciation de l'artiste et de l'homme d'État, de l'homme privé et de l'homme public ; de demander à ses qualités le commentaire de ses faiblesses, et à ses faiblesses le corollaire de ses vertus. Quiconque préfère la force de l'âme à la beauté du talent, se montrera sévère pour lui ; mais on l'aimera tendrement, on lui pardonnera ses fautes si l'on fait peu de cas des vertus rigides et que l'on aime les demi-vertus, les grâces sociales, les affections de la vie privée : affections douces, peu profondes, quelquefois mêlées d'égoïsme.

Cicéron marque très-bien le passage et l'infusion de la civilisation grecque dans la civilisation romaine. On le voit affable, civil comme un véritable Athénien, trop facile de caractère, sensible à la mort d'un esclave plus qu'il ne convient à un descendant de Romulus ; il l'avoue lui-même : *me : Mchereule stim conturbaiiov. Puer fesiivus, ana- (jnostes tioster, Sositheus decessit; meque plus c/uam servi mors debere vidctiir, commovit. — « Je suis trop agité, » de par Hercule ! Sositheus est mort, un aimable enfant » qui me servait de lecteur ; cela m'a fait plus de peine » que la perte d'un esclave ne devrait en causer. » (Lettre XVII, t. 1.) Ces seiuiements sont pleins de charme et de*

bonhomie ; ce n'est déjà plus la vieille Rome. S'agit-il de se décider et nécessairement de se compromettre un peu ? Cette sensibilité se tourne en faiblesse, Glodius est convaincu d'avoir attenté à toutes les lois ; le sénat va juger ; le coupable s'environne de satellites et de bandits. Tout en confessant que la religion, l'État, le salut des honnêtes gens, la justice, l'honneur exigent une haute fermeté, un châtement exemplaire infligé au criminel, Cicéron se laisse fléchir ; il n'a pas la force de condamner cet homme puissant : *Nosmetipsi, dit-il, qui Lyciirgci a principio fuissemus, quotidie deuiiiigamur : insiat cl urget Cato. — « Moi-même, qui, dans le principe, voulais être un » petit Lycurgue, je deviens plus irritable chaque jour. » C'est Caton qui presse l'affaire et qui tient ferme. » (Lettre XVIII, t. 1.)*

Ces observations n'enlèvent rien au mérite, aux qualités de Cicéron ; mais elles nous mettent sur la trace de son vrai caractère. On apprend à ne pas lui demander une fermeté dont il est incapable. Cette mollesse a d'autres résultats plus dangereux ; elle conduit à une dissimulation féminine, craintive, à une défiance malheureuse, timide, souvent injuste. Cicéron ne savait si se fier à ses amis, ni se défier de ses ennemis. En voici une preuve frappante : il avait embrassé le parti de Pom-

pée; dans son discours Pro Ige Manilià, il venait de le couvrir d'éloges; il avait épuisé en son honneur les formules de l'éloquence, les ressources du panégyrique. Pompée, en retour, lui avait accordé beaucoup de caresses, d'égards, de louanges et de marques d'attachement ; mais comme les exigences politiques de Cicéron étaient grandes , et que sans doute le chef de parti ne se fiait pas aveuglément à ce caractère , l'orateur voyait dans cette

résistance un outrage au premier chef; aussi, sans rien changer h son intimité apparente avec Pompée , écrivait-il à Atticus : « Nos ut osiendit , admodum diligit , ampiecitur , amat , aperte laiidat' , occulte , sed ita ut perspicuum sit , invidet : nihii corne , nihil simplex , nikii en tois politikois lionestum , nihil illustre , nihil liberum. — Pompée, dit-il , fait semblant de ra'aimer beaucoup , de m'embrasser , de me cliérir , de me louer ouvertement. Il est aisé de voir qu'il est envieux de moi , dans le fond. Rien de noble , de simple , de franc , d'honnête en politique , de libre et de généreux chez lui. » (Lettre XVIII, t. 1.) Pourquoi Cicéron juge-t-il si mal en secret l'homme qu'il flatte démesurément en public ; pourquoi suppose-t-il que Pompée, chargé de couronnes triomphales, enivré de faveur populaire , est jaloux de lui ? C'est un sentiment de sophiste et de rhéteur que celui-là : presque tous ceux qui se plaignent de l'envie qu'ils excitent sont malades d'amour-propre et d'envie. Un homme d'une autre trempe n'eût pas condamné si légèrement Pompée ou ne fût pas resté son ami; chez Cicéron, ce double langage vient de faiblesse, d'incertitude, de crainte; à tout moment, il est prêt h dénigrer ceux qu'il vient de porter aux nues , Caius Pison, par exemple, que, dans son discours pour Plancius, il traite de héros et de citoyen illustre , honnête , admirable ; mais que dans sa Lettre XVIII, t. 1 , écrite à la même époque, il appelle homme pervers et couvre de ridicule : « Pacificator Ailobrogum , homo perversus. a

Un détracteur de Cicéron aurait trop beau jeu, ses Lettres à la main. Il l'accuserait de duplicité, de bassesse et de cupidité. En écartant toutes les considérations sur lesquelles nous venons de nous arrêter , en oubliant la situation pénible de l'orateur, ses engagements, ses liaisons, son es-

prit phillosopliqnc , ses habitudes de barreau , il serait trop facile de multiplier les preuves apparentes qui le présenteraient comme le plus faux et le moins habile des hommes.

« Voyez, dirait cet accusateur acharné, à quoi la faiblesse et l'ambition de Cicérou le conduisent sans cesse. Tout ce que sa conscience condamne , il le fait. Ce Pompée , qu'il n'aime et n'estime pas lui ordonne de défendre Yatinus ; aucun citoyen de Rome n'était plus détesté ni plus avili que Yatinus ; le peuple le montrait au doigt. Un jour qu'en sa qualité de magistrat il avait fait défense de jeter des pommes dans le cirque , on alla consulter un jurisconsulte pour savoir si les pommes de pin, projectile plus dur et plus dangereux que la pomme du pommier, étaient comprises dans les termes de l'édit. Le jurisconsulte n'hésita point à répondre , que si ces pommes de pin étaient destinées à Yatinus, l'édit le permettait. Cicéron partageait l'opinion générale sur cet homme. Dans sa CIP Lettre, écrite en l'an de Rome 697, il dit: « J'ai écrasé Yatinus, et les hommes et les dieux m'ont applaudi. — Vatiijium concidimiis , hominibus Deisqie plaudenûbns. » Deux ans après, le défenseur de Yatinus, c'est Cicérou. Il prend la parole pour celui qu'il exècre et méprise, pour cet homme taré que la populace et les grands poursuivent de leur haine! — « J'ai ce soir une cause à plaider, dit-il dans sa Lettre CXIY" : celle de Yatinus. — Post meridiem , Vainium siim defensûrus! » En effet, nous possédons le plaidoyer pour Yatinus, concession faite h Pompée !

» Est-ce là une noblesse d'âme vraiment philosophique et romaine, demanderait encore l'ennemi de Cicéron? Et pourquoi défendait-il l'ignoble Yatinus? Pour plaire h un

ET DE SON CARACTÈRE. MI

chef de parti qu'il détestait ! Cette politique faible et fausse ne serait excusable que par le succès ; et elle n'en obtenait aucun. Personne n'avait confiance en Cicéron.

» En effet, la première qualité de l'homme politique, c'est la sagacité ; il est difficile de voir plus mal , d'avoir le coup-d'œil moins sûr que notre orateur. Il s'abuse sur les hommes et sur les choses. Nul chef de parti n'aurait donné sa confiance à un homme qui se trompait toujours.

» Clodius, César, Pompée, Caton savaient bien de quelle gravité étaient les circonstances. Ambitieux ou avides, vertueux ou vicieux, ils choisissaient dans ce drame terrible le rôle sérieux qui convenait à leur caractère. Clodius marchait à la tête de ses gladiateurs[^] troublant la ville, effrayant le sénat brûlant les maisons , égorgeant les citoyens, Pompée se drapait dans les plis de son vêtement sénatorial, s'enveloppait de son silence et imposait au peuple. Caton prenait en main la défense de la vieille République, sans se prêter à l'urgence des temps. César, plus grand qu'eux tous, s'armait pour la conquête d'une société qui demandait un maître et n'avait pas d'autre salut. De tous les personnages marquants de l'époque, Cicéron est le seul qui aperçoive toujours la situation des choses sous un aspect faux et vague. Il répète cent fois , mille fois : *Respublica perit* 1 *Perit respublica* ! Oui, la république est perdue; si tu es homme politique, agis pour elle, reconstruis-la, mets-toi à l'œuvre. Prends un parti. Non; tour-h-tour césarien et pompéien, il ne démêle ni les projets des hommes qui l'entourent, ni la marche réelle des affaires. Il craint ceux qui ne sont pas à craindre, Hortensius par exemple , homme loyal et honnête ; Vatinius, homme si méprisé que le dédain général lui avait fait perdre toute valeur ; Clodius , brouillon furieux , redoutable

seulement pour Cicéron et ses amis. Quant à César et Pompée , Cicéron ne les devine pas avant la bataille de Pharsale ; il est surtout fort rassuré du côté de César, et c'est l'ambition du taciturne et léthargique Pompée qu'il redoute. Admirable pénétration ! Toute cette sagacité philosophique aboutit à une illusion perpétuelle. »

Voilà ce que pourrait dire l'ennemi de Cicéron ; ce jugement est trop sévère, toutes les charges et tous les griefs s'y trouvent; on n'y tient compte d'aucune circonstance atténuante, on ne donne aucune vertu pour contrepoids à tant de faiblesses. Il faut se souvenir de l'état social auquel se rapporte la vie de l'orateur romain. Cette société reposait sur le mensonge. César voulait-il sauver la République ? Non ; mais il le disait. Pompée avait-il à cœur le maintien du vieil État ? Non ; il donnait ce prétexte au repos de son ambition satisfaite. Malheureux temps', où le rôle même de Caton est le rôle d'un niais sublime et entêté !

Cicéron fut embarrassé d'agir dans une telle époque, et certes on l'aurait été à moins.

Quant aux fautes vénielles d'un amour-propre toujours aux aguets, d'une vanité enfantine , il faut passer condamnation là-dessus; on les retrouve à chaque page; Cicéron les avoue, ou plutôt il en fait parade avec une naïveté qui désarme. Il se loue et s'admire ingénuement ; il fait

valoir pugnas mirificas., meos sonitus fulmen

meim... constant iam meam, etc.,. « ses combats merveilleux , le tonnerre et la foudre de sa voix , sa vertu , sa » constance. » Il croit en lui-même , avec une bonne foi charmante. Mais cette grandeur tombe et se brise , quand une circonstance grave, un malheur inattendu, une bourrasque de guerre civile désespèrent le vaisseau de Cicéron ; l'on reconnaît alors qu'il s'est trop fié au pouvoir

de son éloquence ; qu'il a triomphé trop vite, et que pour avoir adressé aux Pères Conscrits, *Orationem plenissimam gravatū* (lett. 20), « un discours plein de gravité », pour avoir terrassé Clodius « à coups d'épigrammes », *dictieriis et salibiis* ; notre homme d'esprit n'a pas fait faire un seul pas à sa cause et ne s'est armé d'aucune force contre le danger.

Suivons la marche des événements. Clodius n'est pas condamné ; il achète ses juges. Le Sénat irrité, décrète que l'on poursuivra immédiatement ceux qui ont reçu l'argent de Clodius. La mesure est impopulaire ; Clodius était riche et corrupteur : *popidarité* et justice ne sont pas souvent synonymes, et un évêque anglais, Hooker, s'écriait : *vox popilli, vox diaboli* ; « la voix du peuple est la voix du diable ! » Cicéron, l'ennemi juré de Clodius, monte à la tribune pour défendre les juges prévaricateurs ; il veut plaire à la masse, il recherche, aux dépens de la conscience et de l'honneur, un souffle de misérable popularité. Il ne cache pas à son ami la honte de cette action. « J'ai été » grave et abondant, dit-il (lettre 22, p. 101, t. 1), dans « une cause tout-à-fait honteuse ;... j'ai grondé hautement » le Sénat, avec force et autorité. « *bi causa non vere cundd admodum gravis et copiosus fui... objurgavi senatum, summā cuin auctoritate!* C'était vraiment bien la peine d'être grave et abondant ! Il va plus loin : les chevaliers, classe mitoyenne, qui représente à peu près la bourgeoisie de nos temps, font une réclamation très-injuste, à peine supportable, *vix ferenda* (id ib.); demande odieuse, pleine d'opprobre, et qui implique un aven dégradant. — *Invidiosa res, turpis postulatio, et confessio temeritatis.* — C'est Cicéron qui le dit lui-même. Pour capter les chevaliers, il appuie cette demande si honteuse. *ISOii soLum id*

tuli, sed etiam ornavi. « Non-seulement je l'ai soufferte, mais je l'ai soutenue et ornée. » *Siibventum est maximā à nobis.* « C'est surtout moi qui lui ai prêté de la force. » L'ambition et l'amour-propre décevaient Cicéron ; il espérait se détacher du Sénat, et gagner l'affection des chevaliers et du peuple ; erreur : bientôt l'exil, la proscription et la haine de la multitude lui apprirent la valeur de cette popularité si coûteuse et si passagère.

On est fâché de rencontrer dans la vie de Cicéron écrite par lui-même et tracée involontairement dans ses Lettres, un grand nombre d'actes semblables. Il n'agissait ainsi ni par cupidité ni par bassesse. Il croyait faire de la politique, comme si les petites ressources ne tombaient pas d'elles-mêmes devant la force suprême des événements, comme si l'on pouvait finasser avec les révolutions ! En vain les feintes se multiplient dans la conduite de Cicéron ; il n'a point de confiance dans Pompée, et cependant il est en liaison intime avec lui. « *Vtitor Pompeio familiariissimē* ! » (Lett. 22.) En vain il cherche à se maintenir auprès de Caton qu'il trouve intègre et honnête, mais imprudent (id. ib.); auprès de Crassus qui ne dit et ne fait rien, et des chevaliers envieux du sénat. En vain cherche-t-il à ne blesser personne (« *A 7 a me in quemq̄iam aspenini*, p. 116, t. 1) ; à ramener à lui les jeunes voluptueux (*Ubidinosæ et delicatæ jiventutis*, id.) ; à redoubler de prudence et de politique (*summam adhibere diluentiam et cautionem*, id.). Enfin, pour engager Pompée et s'attacher définitivement cet homme qu'il déclare n'être ni généreux ni honnête, en vain lui fait-il répéter souvent en plein Sénat que Cicéron a sauvé la cité romaine, c'est-à-dire le monde, (*Adduxi ut mihi salitem impeni et orbis adjudicaret*).

Ce grand appareil de finesse, dont il se vante d'avoir com-

biné tous les moyens, et qui charme sa vanité, ne sert absolument qu'à l'endormir lui-même, à lui faire oublier le péril. Les ambitions vont leur train ; César conquiert les Gaules ; chacun noue ses intrigues : on se prépare à la lutte : la République se dissout et l'amour-propre de Cicéron se pavane comme s'il avait remporté la victoire. Il s'occupe surtout d'écrire en grec sans faire de solé-

cismes, il prie Atticus de vouloir bien lui pardonner ceux qui ont pu lui échapper. Qu'on lui envoie des livres, beaucoup de livres grecs; ce qui lui tient le plus au cœur, ce sont les jonctiū'cc, pigmeiita, myriotlicka, les fleurs, les ornements, les transitions, les couleurs, et nous ne le blâmons assurément pas.

Mais César s'avance.

Alors Cicéron s'aperçoit que son ami Pompée (qu'il n'aime nullement) ne sera pas un appui très-utile, et que le vent est favorable au conquérant des Gaules (Cæsari vend valdè sunt secundi, let. 26, p. 135). Il s'excuse de son mieux auprès d' Atticus, qui lui a reproché l'étourderie, peut-être la fausseté de ses rapports avec Pompée. Il s'apprête à jouer le même rôle avec César, qu'il veut, dit-il, gagner pour le rendre meilleur. On ne peut déguiser avec plus d'adresse une transition brusque et difficile à excuser. « Quel mal y aurait-il, demande l'habile orateur, si j'avais » tout le monde pour ami et personne pour ennemi ? Pour- » quoi ne m'appliquerais-je pas à rendre César meilleur aussi? » fid. ib.) Si nemo milii mvideret, si omnes faverent... si etiam Cæsarem reddo niitorem... num tantum obsum, etc. !

César, qui connaît parfaitement bien Cicéron, compte que l'orateur n'entravera point ses mesures ; il le lui fait dire par un de ses affidés, Cornélius Balbus (ib. pag. 144).

SBSf. DE CICÉRON

Cicéron voit l'honneur et la gloire qu'il tirerait d'une attaque contre ces mesures (dimicatio plena laudij; mais César devient très-influent ; Cicéron, déjà intime avec Pompée, saisit l'occasion de se faire l'ami de César et d'assurer ainsi son repos (Conjunctio mihi siinma cum Pompeio. Si placet etiam, cum Ccesare... Reditus in gratiam cum inimicis ; sencctutis oium, ib). Malheureux et faux calcul! Refuser les ennemis, c'est ne pas vouloir d'amis. Il y a grandeur à prendre une attitude franche, hostile aux uns, bienfaisante aux autres; à savoir accepter les ennemis, quehjeufois à les braver. Cicéron n'échappa ni à l'exil, ni à la confiscation, ni au poignard d'un ennemi lâche. A quoi bon tant de prudence ?

La prudence de Cicéron n'a pour résultats qu'une défaite, l'ennui, le désapointement, le dégoût, la triste conviction de s'être trompé et d'avoir été trompé. Il n'avait pu prendre aucune résolution. César, Pompée, Crassus s'étaient ligués contre la république sans qu'il s'en doutât, il avait des engagements avec eux tous, et tous il les détestait, il aurait pu s'opposer ouvertement aux triumvirs, en se plaçant avec Bibulus à la tête du sénat; mais le cœur lui manquait dans cette entreprise. Il se contentait de se réjouir avec les timses (cum musis nos delcciamus animo œquo. Ib. p. 192.) et les muses ne l'empêchaient pas de s'apercevoir que tout le monde était las de lui, {ab hac hominum saicitate nostri cupio discedere. Ib 19Zi.) et qu'enfin les hommes puissans, ses amis, qui l'ont complètement joué, ne veulent que se débarrasser de sa présence d'une manière un peu honnête.

Aussi va-t-il se réfugier dans sa maison de campagne voisine d'Antium; c'est là, que plein de mélancolie et de grerets, il se jette corps et âme dans les bras de la philo-

Sophie. Elle sera désormais tout son bonheur. Plût à Dieu qu'il se fût avisé plus tôt de n'aimer qu'elle seule! Il sait combien le reste est vide et faux. (Cupio tottis.... omni curd. . . philosophein. . . sic ex animo. Et si veilem ab inilio!... Qu(£ piitavi præclara, expertiis sum quam inania Id. ib. p. 196.) Adieu à toutes les grandeurs! « Cependant, dit-il encore, si on lui donnait une petite place d'augure ! L'augure Nepos va partir pour un voyage : à qui destine-t-on cet honneur? Si ces gens du

pouvoir {isti} voulaient de moi , je ne pourrais être séduit que par là. » Vno quidem ab istis capi possum, etc. Ib.)

Homme d'esprit qu'il est, il s'aperçoit de l'excellente scène de comédie où il vient de se donner le principal rôle, et il s'écrie : Vide levitatem meam! — « Vraiment je suis bien faible et bien léger! »

Si , dans les actions de la vie , dans les résolutions à prendre, dans les décisions fortes et difficiles , on a quelques reproches à faire à Cicéron , il prend noblement sa revanche comme écrivain , comme orateur, comme philosophe. Ses conseils à son frère Quintus (lettre 29 toniel", p. 1/i7.), sont un modèle de sagesse, de raison, d'urbanité, de philosophie pratique. Rien n'est oublié; Cicéron a tout prévu; ses recommandations pleines de gravité, de douceur, de noblesse et de sévérité à la fois, embrassent toutes les parties dont se compose le caractère de l'homme public, toutes les branches de l'administration ; Cicéron n'a pas d'égal , comme professeur de vertu civile ; sa façon d'élégance, sa diction féconde et suave , dépouillent la moralité de toute rudesse.

En vérité, quand on y regarde de près , on trouve chez lui l'étoffe d'un grand écrivain, bien plutôt que celle d'un homme d'État. Son style même se ressent de cette dou-

S68 DE CICÉRON

leur d'âme. Il lui faut des sujets qu'il puisse orner et broder de fleurs, on ilierographeistai, comme il le dit lui-même. Cicéron est à moitié Grec; il préfère aux teintes du vieux Latium les couleurs asiatiques; tout son style est encore imbu de saveurs ioniennes. Chacune de ses épîtres se trouve semée de souvenirs attiques. Il emprunte une fleur à Homère , et une guirlande à Euripide. Il se console avec une sentence du philosophe grec; il s'excite au courage et à la gloire en répétant un demi-vers de Pindare. On voit que toutes les images et tous les souvenirs de l'Hellénie poétique flottent à la surface de cet esprit gracieux, vaste et mobile. La Vertu et la Renommée lui semblent belles , surtout parce qu'elles ont dicté de beaux vers et fait sculpter de belles statues(>s. Il les vénère comme les inspiratrices des arts et les guides aimables de la vie. Il ne pardonne pas à Caton sa dureté rébarbative et sa moralité an ti littéraire ; cependant il a du respect pour cette baïbe hérissée du sénateur inflexible, pour ce personnage dramatique dont la rudesse mal peignée produit un effet pittoresque. La prédilection de Marcus Tullius Cicéro pour tout ce qui est sonore, éclatant ou poli , endure à la fois le bien-être et le beau moral , les arts et la république. Quand cette vertu fondée sur une exaltation d'artiste se trouve face à face avec la destinée, la guerre civile, le froissement des partis, l'urgence des événements et les vices humains , que devient-elle ? Elle n'a pas assez de vigueur pour étreindre corps h corps la cruelle nécessité des temps ; elle faiblit et tremble, elle exhale son ennui en satires , en lamentations vaines , et elle court philosopher à Tusculum.

Lorsque le premier triumvirat se forme, Cicéron se voit joué; le sénat succombe; la république est perdue, et ses

amis ne l'ont pas même admis au partage du pouvoir; il se retire dans la solitude d'Antium; là, personne ne parle politique, on n'y sait pas même les noms des grands hommes à la mode; on accueille Cicéron comme un bourgeois opulent, non comme un diplomate. Il se repose et jouit de ce calme parfait , dont il profite pour se venger innocemment de ses ennemis, et pour écrire contre eux des anecdotes satiriques à la façon de Théopompe. (Lett, 32. T. 1.) Le voici revenu à son métier d'auteur; il songe à ses inimitiés, il les chérit, il les couve , il prend plaisir à cela, c'est un excellent sujet pour écrire. (Nihil aliud quam odisse... cum aligna scribendi voluptate). Il ne veut, d'ail-

cepter aucune place, aucun emploi dans le gouvernement de l'état; cependant le titre d'augure est il donné ? A qui appartient-il? Il s'informe de tout avec soin, et ne désire rien tant que de voir la division se mettre parmi les triumvirs, les tyrans, les rois superbes, les dynastes, comme il les nomme, ceux-mêmes dont il conserve et cultive l'amitié, dont il s'occupe à écrire l'histoire secrète et scandaleuse, et qui ne seraient pas tout-à-fait odieux et ridicules, s'il réservaient à Cicéron la robe sacrée de lituus augurai.

Cependant comme on ne pense point à lui, il s'endort et se félicite de son indifférence pour les affaires publiques; l'orage grossit en secret; alors il s'éveille et revient à Rome pour soigner ses intérêts; il voit avec effroi quels dangers menacent sa vie et sa fortune. Clodius triomphe; Cicéron, selon sa coutume, ne sait pas se décider; il louvoie, n'approuve ni ne désapprouve et gagne du temps. [Neque approbo, neque improbo... utrovis.] Aussi se déplaît-il à lui-même {Miki dispiu}; il sent la mollesse et la faiblesse de cette conduite; il regrette que son ami Atticus ne soit

pas là pour le diriger; il écrit timidement {6œc scripsi timide}; sa dernière ressource est de se placer sous l'égide de Pompée qui a tant de peine à défendre sa vieille popularité chancelante.

Toute cette conduite manque d'énergie autant que d'habileté.

C'était ce que lui disaient sans cesse Atticus et Quintus son frère. Il leur répond d'une manière assez embarrassée, comme à des gens dont on vient de recevoir des reproches fondés : « Vous m'écrivez des choses plus fortes que je ne voulais, dit-il à son frère. » En effet, Quintus lui avait rappelé ce vers d'Eschyle : « Mieux vaut mourir une fois que de trembler chaque jour. (Apax tkaneîn.) Il lui avait dit encore qu'il fallait diriger son vaisseau dans la bonne voie {Onhan tcn jiaân} et ne pas s'inquiéter du reste. Je serais de l'avis du frère Quintus : la méticuleuse prudence et la temporisation perpétuelle de l'orateur ne l'empêchèrent pas de succomber. Jusqu'au moment de son injuste condamnation, il s'aveugle et se flatte. Pompée l'aime, dit-il; tout le monde rend hommage à Cicéron; il y a foule chez lui; sa maison est fréquentée et honorée. Le voilà redevenu puissant; les bons citoyens lui montrent du zèle et de l'amitié, A peine trois mois s'écoulent, Cicéron est chassé de Rome.

L'exil, c'est encore là une grande épreuve de caractère; Cicéron l'a-t-il soutenue convenablement? Il est permis d'en douter.

La première lettre qu'il écrit en roule annonce qu'il a perdu la tête, la seconde qu'il est accablé (animo perçut so et abjecio); la quatrième, qu'il se soutient à peine {rixme sustento}; la sixième, qu'il ne sait que faire (milii deest consilium); la septième, qu'il ne peut plus souffrir la lu-

ET DE SON CARACTÈRE. S71

mière et qu'il se cache (lucem aspicere vix possum), la huitième, que sa douleur le lacère et l'abîme {mœror lacérât et confiât}. On n'est pas étonné que sa femme le relève, l'exhorte, le rappelle au sentiment de sa dignité [ex] liortatur ut animo sim magno).

C'est sans doute un grand malheur d'être exilé, de quitter sa patrie, de voir sa maison détruite et ses ennemis triomphants; mais, ô Cicéron ! h quoi vous sert votre philosophie ? Que ! « ^st le fruit de ce long apprentissage fait sous les stuiques et les académiciens ? Vous, homme politique, vous qui tout-à-l'heure, escorté de vingt mille citoyens en habit de deuil, veniez braver Clodius et annoncer les funérailles de la patrie, ne saviez-vous point que le jeu auquel vous étiez mêlé était un jeu de mort et d'exil? Vous vous jetez dans les combats des partis, et vous vous effrayez comme un

enfant lorsque votre cuirasse est percée, votre peau effleurée, votre armure forcée et tachée de sang ! Sylla vient de régner sous le nom de Dictateur ; le cadavre de Marins est encore chaud ; les ombres des proscrits se dressent par milliers dans les places publiques de Rome, et vous êtes surpris de ce qu'un décret du Sénat vous relègue à quatre cents milles de la capitale ! Vous avez fait un coup d'État et vous espérez vivre comme un bourgeois obscur ! Vous vous étonnez d'une injustice, vous qui avez fait étrangler des conspirateurs, sans jugement du peuple, contre la loi formelle, dans un cachot ; vous qui avez exalté si haut le courage de cette illégale et violente action, vous qui avez sauvé le patriciat par cette injustice heureuse ! Pourquoi reculez-vous devant les résultats de votre conduite ?

Une âme forte eût accepté ce malheur, cet exil, qui arrachaient de si tristes gémissements à Cicéron. Sa femme,

Torentia, plus énergique que lui, s'enorgueillissait d'une proscription qu'elle regardait comme une gloire. Vingt mille jeunes Romains avaient pris le deuil au moment où le célèbre orateur quittait Rome. Alticus, ami dévoué, sacrifiait une année entière aux intérêts de son ami. Partout le fugitif trouvait des cœurs compatissants, des hospitalités courageuses. Ni son frère Quintus que Cicéron avait maltraité, ni Hortensius, son rival, qu'il avait accusé si mal à propos, ni Pompée et César, qui savaient tous deux que Cicéron les flattait sans leur être attaché, n'abandonnaient la cause du proscrit. Le titre de proscrit était un honneur, non une honte. Tout le monde avait été proscrit. Était-ce une si grande misère, une chose si rare et digne de tant de soupirs et d'étonnement à une époque pareille, quand l'agonie de la république s'annonçait par des convulsions féodales ? Au milieu de ces révolutions, Cicéron ignorait-il que le tour de son triomphe et de la défaite de ses adversaires devait arriver quelque jour ? Et Atticus n'avait-il pas raison de blâmer le désespoir de l'exilé, son abattement, sa prostration morale, *arumnosas querelas et longa suspiria* ?

(Cicéron sentait sa faiblesse. Lisez les lettres à César; vous verrez l'orateur pâlir devant la figure impériale du conquérant. Cicéron l'assure de son attachement sincère. *J/e persuadeo te me esse al-tenim*. « Tu es un autre moi-même », lui dit-il. Il exalte l'humanité, la bienveillance (*laimaniatem*, *comitatem*), la main victorieuse et fidèle (*manum ricioria* et *fuie prestantem* *J ^ du conquérant des Gaules*. il avoue aussi que César se moque de lui : « Tu connais l'insituation qui m'est ordinaire, lui dit-il. *{Mca qir'-iani i\bi non ignola dubitaio.*) — Tu as raison de me railler quand je me suis servi de ce lieu-commun que

j'emploie ordinairement pour te recommander Milon (*Verbum meum vêtus, juum ad te de Mi-Loie scripsissem, jure lusisti*). On croit voir le génie de Cicéron s'abaisser devant le génie de César. Ce dernier raille, protège, effraie, commande, reçoit les éloges; l'autre s'excuse, subit la moquerie et en reconnaît la justesse.

Son grand tort, c'est d'avoir manqué de décision ; à parler rigoureusement, toute décision était impossible à l'honnête homme. Il y a des époques où le vice et la calamité se présentent de toutes parts. Qu'était-ce que l'Empire romain lorsque César revint des Gaules ? Une société qui vivait de souvenirs et s'appuyait sur un passé détruit.

L'autopsie d'une société qui tombe en dissolution est un des plus tristes spectacles du monde ; et c'est aussi l'un des plus instructifs. On a pitié alors des hommes, de leurs institutions, de leur force intellectuelle et physique, de leurs armées, de leurs palais, de leurs empires. Le faisceau est rompu ; le centre social se brise. Au lieu d'accomplir leur ellipse et de rouler dans un orbite régulier, tous les éléments du système obéissent à une force destructrice. Chaque individualité s'éloigne du

point central, et tend à devenir centre à son tour. Personne n'obéit , et tout le monde veut commander. La grande fiction légale sur laquelle l'association humaine repose s'anéantit toutà-coup. Vous diriez un drame qui s'achève et sur lequel la toile tombe.

Le vulgaire se réjouit de voir ses vieilles illusions détruites, le trône devenu un morceau de bois poli, le sceptre un bâton doré , la tige un morceau d'étoffe mal brodée ; il se réjouit de n'avoir plus ni culte à rendre, ni génuflexions dont •! doit s'acquitter, ni vénération à donner à personne. La puissance du respect et de la tradition , grands moteurs

de la scène sociale, a disparu à jamais; il en reste une, une seule ; hélas ! la puissance brute, la force, la supériorité du corps sur le corps ; par là commencent les sociétés sauvages ; par là finissent les sociétés perdues. Le boucanier le plus hardi et le plus robuste fonde une colonie sur quelque plage inconnue ; le soldat du Bas-Empire est un fabricant de rois. Du temps de Cicéron , la société romaine meurt, et l'on voit tous les hommes politiques se précipiter sur la force brutale pour l'accaparer; elle reste au plus heureux, au plus habile, au plus brave, à Jules César. Pompée la lui dispute longtemps , le glaive à la main ; et dos qu'il sera mort, le combat recommencera.

En de telles époques , la force du caractère l'emporte toujours; celui de Cicéron était plein de faiblesses; la plus dangereuse pour lui, celle qui ne l'abandonna jamais, ce fut le stérile et inquiet désir du pouvoir.

La suprême culture du génie romain, modifié par le génie grec est exprimée par Cicéron, symbole définitif non de la civilisation romaine elle-même et dans son essence , mais de cette civilisation mixte et grandiose qui devait naître de la puissance de Rome enrichie , après la conquête des trésors de l'intelligence hellénique. C'est sous ce point de vue que Cicéron donne son nom à l'une des périodes les plus importantes des annales humaines. Il convient donc de le considérer non-seulement comme le personnage le plus éloquent et l'un des plus érudits de l'ancienne Rome, mais comme une sorte d'anneau intermédiaire , entre la société grecque dont il a toutes les lumières, la société romaine qu'il a illustrée et la civilisation moderne qui a marché longtemps sous sa direction intellectuelle.

Il n'est pas étonnant que les traits les plus originaux du caractère romain se soient effacés chez un tel homme. La forte empreinte des Brutus , des Caton , des Scipion ne vit plus en lui. Les divinités austères et farouches de Latium ne sont plus les siennes. Il ne sacrifie plus à Mars , mais aux muses ; il enrichit d'or et de perles l'airain de la vieille statue de Rome. S'il est moins fort, il est aussi plus humain que ses pères. Homme nouveau, Arpinas, né dans un petit municipe, il ne nourrit point contre les patriciens de la ville-reine les haines profondes des tribuns populaires ; consul et dictateur , il est plein de bieuveil-

lance pour le peuple, les clients, les pauvres et les esclaves. Cette humanitas, charitas generis liumani, où l'on voit poindre comme un lointain rayon , et une faible lueur du Christianisme est la plus belle partie de son caractère ; de même que la clarté, la lucidité, la facile compréhension de toutes les idées est la plus belle partie de son talent. On ne trouve plus en lui , les exclusions , les âpretés ni peut-être aussi les grandeurs du vieux monde romain. Cicéron n'eut ni tracé les énerghiques tableaux du poète Lucrèce, ni condamné son fds à mort comme le premier Brutus , ni lutté d'indomptable puissance avec l'âme terrible de Caton. En revanche, il avait quelques-unes des délicatesses du monde moderne et toutes celles du monde ancien ; il n'égorgeait point ses esclaves de sa main, ne se croyait pas, à litre de citoyen de Rome , maître du sang et des richesses de toutes les

racres vivantes et laissait la débauche à Catilina , la soif du pouvoir à César , la rapacité à Verres, la cruauté à Sylla.

De même que ses qualités étaient moins altières et plus aimables, ses défauts étaient moins violents et moins atroces; l'élégance raffinée de cet esprit exquis, la douceur sympathique de ce cœur facile lui attendri coloraient ses faiblesses d'une teinte charmante et donnaient à ses vertus plus de grâce. On pouvait lui reprocher l'ardeur exagérée des désirs , l'imprudence dans les entreprises , une vanité littéraire, une trop accessible crédulité, de la faiblesse dans les grandes occasions , des colères trop promptes, peu de retenue dans l'exercice de cette ironie où il excellait , enfin , peu de décision personnelle. En revanche, que d'amabilité et d'aménité, d'admiration pour le beau, de vénération pour la vertu , de sensibilité pour ce qui est honnête et grand, même d'héroïsme, quand il était

soutenu par l'espérance de la gloire et les voix consolantes de l'amitié ! Que de douceur dans les relations sociales, de générosité et de candeur dans la vie privée , et d'affabilité dans la vie publique ! Combien cette âme se laissait facilement émouvoir et entraîner aux dévouements splendides et aux nobles sacrifices de l'intérêt personnel! Si vous ajoutez à cet ensemble de qualités brillantes et de défauts pardonnables, à ce caractère d'homme de lettres ou d'artiste, les dons merveilleux qu'il avait reçus en partage et une extrême activité dans leur emploi ; vous résumerez ainsi toute la vie de cet homme étonnant , qui conservera toujours tant d'attrait pour ceux même qui estiment surtout la force du caractère, et qui sera l'objet d'un culte éternel pour ceux que le génie et le talent enthousiasment.

Sa première éducation fut toute littéraire, et reçut cette impulsion d'un père dont la vie à la fois solitaire et élégante avait été consacrée aux soins d'un domaine assez vaste , et à l'étude de la poésie , des sciences et des arts. C'était l'époque des grands triomphes de Marins. Le vieux génie de Rome résistait encore aux progrès croissants de cette civilisation grecque, qui allait bientôt se venger de ses maîtres en portant la destruction dans les bases même de leur discipline. Marcus-Tullius Cicéron et son frère Quintus, envoyés à Rome , par un père enthousiaste de l'étude, pour y recevoir leur éducation sous la direction de leur oncle Aculéon , jurisconsulte habile, et de l'orateur Crassus , n'adoptèrent point la sévérité antique, mais le culte des lettres. Ils se livrèrent à ce noble goût comme à une passion , et le blâme des hommes austères fut impuissant à les contenir.

Ce fut la poésie qui la première exerça sur l'orateur futur une séduction irrésistible. Il composa plusieurs poë-

mes, utile exercice , qui assouplit et perfectionna pour lui l'instrument du style latin dont il devait faire un si magnifique emploi. Les études grammaticales et oratoires, puis les études philosophiques le captivèrent tour-à-tour; il portait dans ces études la vivacité d'entraînement qui le distinguait. Après avoir servi sous les drapeaux pendant une campagne comme tout jeune romain devait le faire, il se consacra définitivement à l'éloquence, véritable destination de cet esprit souple et sympathique. Ses premiers essais au barreau furent des triomphes; personne ne s'était soumis à un plus long apprentissage, à une plus forte épreuve ; nul ne réunissait au même point l'adresse et la force de la parole.

C'était du temps de Sylla ; un des affranchis de ce dictateur, tout puissant par la faveur du maître, avait acheté à bas prix les biens d'un nommé Roscius, pros crit par erreur ; afin de garder ces biens mal acquis, l'affranchi accusait Roscius de parricide. C'était la cause de la victime que Cicéron avait à défendre ; il le fit avec une adresse merveilleuse, peut-être même avec une verve ar-

dente et spontanée dont il retrouva rarement le secret. Il détacha les crimes de l'affranchi de la cause de son maître, et intéressa l'orgueil même du dictateur à la réhabilitation de l'innocent et à sa rentrée dans ses biens. Un long applaudissement suivit l'orateur, dont l'avenir fut prévu dès-lors et qui marcha de succès en succès. Toujours plus amoureux de la gloire que soigneux des intérêts de sa vie, il avait déjà dans plusieurs occasions blessé le parti de Sylla, qui dominait la République, lorsque sa santé délicate et le désir de perfectionner son talent le conduisirent en Grèce et en Asie. Quelques historiens l'ont soupçonné d'avoir fui les vengeances du dictateur : ce motif nous semble étran-

ger à un caractère noble, facilement ému, mais dénué de prudence et avide d'éclat. Les leçons des rhéteurs grecs calmèrent sa fougue et modifièrent son talent dont ils accrurent les délicatesses, dont ils affaiblirent l'énergie.

A trente ans, mûri par tant de travaux, et prêt à toutes les luttes, il revint à Rome, épouse une femme distinguée, opulente, violente et prodigue, Térentia, et se fait nommer questeur, première magistrature qui lui ouvre l'entrée du sénat. Sa candidature fut servie non seulement par la fortune de sa femme, mais par la révolution des idées qui portait au pouvoir les maîtres de la parole. En Sicile où il fut envoyé comme questeur, il se montra affable, facile, désintéressé, et gagna par ses vertus les cœurs de ces populations à demi-orientales, qui n'attendaient point de leurs maîtres une humanité si bienveillante. Rome elle-même sut peu de gré à son questeur de ces vertus que n'essimait pas la dureté romaine; et Cicéron, à son retour, eut l'ingénuité de s'en étonner. Aussi, lorsque les Siciliens pillés et écrasés par le prêteur Yerrès chargèrent Cicéron d'accuser le spoliateur et de venger leur patrie couverte de sang et dévastée, le jeune homme regarda-t-il leur cause comme la sienne propre; non-seulement il frappa le coupable, mais il fit honte à Rome de sa cruauté envers les vaincus; il représenta dans un tableau effroyable, les misères du monde romain, sous les proconsuls et les prêteurs victorieux. C'était un acte d'humanité et d'éloquence, non de politique.

Seul, avec sa gloire et son talent, l'orateur eut désormais à lutter contre les débauchés, les spoliateurs et les tyrans que représentait Verres, contre les partisans farouches de la discipline antique, auquel sa douceur envers les vaincus semblait mollesse et lâcheté. Nommé cependant édile

38^{re} QUELQUES MOTS

et prêteur il se lia surtout avec l'homme le plus aimable et le plus complètement étranger aux affaires publiques de cette époque, avec Alticus; soutint les prétentions exorbitantes et dange-reuses de Pompée, qui représentait l'orgueil des familles patriciennes à demi brisé par l'ascendant démocratique, et négligea de satisfaire l'avidité des Romains pour les spectacles et la magnificence. Son édilité fut peu somptueuse. Il avait de l'ambition, moins par amour du pouvoir, que par besoin de la popularité et brigua déjà le consulat; ni les patriciens à la caste desquels il n'appartenait pas, ni les démocrates qu'il offusquait, ne le soutenaient sincèrement. Le soin de sa famille, l'embellissement de ses jardins de Tusculum, l'accroissement de sa bibliothèque diversifiaient agréablement une existence glorieuse et douce auxquels les succès oratoires prêtaient un vif éclat, et qui n'était nullement préparée pour les succès politiques.

Cependant il voulait être consul. En face de lui se trouvait comme compétiteur, un homme qui réunissait sur sa tête tous les vices et toutes les infamies de Rome corrompue; Catilina, spoliateur, débauché, concussionnaire. Pour gagner ou écarter un tel rival, Cicéron était prêt à le défendre devant le tribunal, quand le cri public s'élevait contre un infâme, porta Cicéron au consulat et sauva à ce dernier une faute née de son impatience et de son extrême ardeur du pouvoir. Alors commença

entre Catilina et Cicéron une lutte où l'orateur se montra déterminé, ingénieux, vigilant, héroïque, remporta la victoire et sauva la république. Ce n'était pas seulement Catilina qu'il repoussait, mais cette masse d'hommes dépravés et ruinés qui espéraient tirer parti des funérailles de la république. L'union des chevaliers et du sénat, ménagée par

SUR LA VIE DE CICÉRON. 881

Cicéron , Antoine détaché du parti de Catilina par le même, préparèrent la ruine du conspirateur, qui eut recours aux poignards et à la violence. Cicéron, soutenu par l'assentiment public, le brava, surveilla de près toutes les démarches des ennemis de l'état, les écrasa de son éloquence et du pouvoir dictatorial dont il était armé, obtint les preuves matérielles de leurs trames, les fit condamner à mort par le sénat, en dépit des efforts habiles de César lui-même, qui avait des intelligences avec eux et qui déjà espérait hériter de Rome ; et fit exécuter à l'instant les coupables dans la prison même.

Toute la conduite de Cicéron dans cette circonstance fut d'un grand citoyen, d'un magistrat ferme, dévoué, actif et que rien n'effraye ; elle ne fut pas d'un homme politique supérieur. Donner à cette démocratie tumultueuse et bouillonnante, à ces talents non employés, à ces capacités vicieuses mais redoutables, une part dans les affaires, et s'il le fallait dans le gouvernement , satisfaire ainsi les ambitions populaires , sans anéantir le patriciat, eut été plus habile que d'abattre deux ou trois têtes dont le sang ne portait aucun remède aux maux intimes de l'état. Catilina une fois tué sur le champ de bataille, le problème reparut dans sa difficulté, et les témoignages de l'admiration universelle ne garantirent ni Cicéron contre la haine invétérée de toute une partie de la nation , ni la république contre les dangers imminents qu'elle courait.

Pendant que l'orateur se complaisait à voir en lui-même le sauveur de l'institution romaine et écrivait en prose et en vers l'histoire de son consulat, ceux qui voulaient transformer ou détruire cette institution, agissaient à la fois contre Cicéron et contre elle. Les passions des femmes vinrent bientôt se mêler à ce mouvement et l'activer. Une

88â QUELQUES MOTS

sœur de Clodius, l'incestueuse et dissolue Cledia, manifestait pour Cicéron une admiration vive dont Téntia sa femme devint jalouse ; la dissolution des mœurs de Clodius l'ayant exposé à un procès criminel, Téntia jalouse, obtint de son mari qu'il porterait témoignage contre le coupable. C'était armer encore contre soi toute la populace dont ce Clodius disposait et irriter Crassus, César, Pompée, protecteurs d'un homme qui disposait des masses populaires. Cicéron paya cher cette imprudence et cette faiblesse. Absous, bien qu'il fut coupable, Clodius ne songea plus qu'à se venger et à profiter de son crédit pour perdre ceux qui lui faisaient obstacle. Clodius abjure le patriciat, se fait adopter par un plébéien du dernier ordre, devient tribun, fait rendre plusieurs lois qui protègent les classes inférieures, et finit par atteindre Cicéron lui-même , en frappant de mort par une loi spéciale quiconque aurait fait périr un citoyen sans jugement du peuple assemblé. Le vengeur de Catilina était trouvé. Cicéron qui avait espéré que sa gloire lui suffirait , ne trouva d'asile ni auprès de César qui lui avait offert en vain de l'emmener dans les Gaules, ni auprès de Pompée. Il n'eut pas le courage de lutter contre Clodius, comme Hortensius le lui conseillait, et de prendre ainsi le premier rang à la tête des sénateurs, qui étaient attaqués comme le consul. Il se couvrit d'habits de deuil, se fit environner de 20,000 jeunes gens aussi en deuil, et prit la fuite. Pendant qu'il trouvait asile à Thessalouique , le vengeur de Catilina et le chef de la plèbe , Clodius , brûlait la maison de l'orateur, déclarait son nom infâme et confisquait ses domaines. Étonné de l'injustice, de l'ingratitude et de la

légèreté du peuple ; Cicéron, toujours extrême dans ses émotions et ses sentiments, pleurait, accusait ses amis et le sort, et s'abandonnait à une douleur sans dignité

SUR LA VIE DE CICÉRON. ÂSS

comme sans philosophie. La même exaltation qui l'avait élevé si haut pendant sa querelle avec Catilina le laissait retomber après la défaite, au niveau des caractères vulgaires. Cependant les Patriciens qui avaient vu sans peine Cicéron exilé, homme nouveau d'ailleurs, s'offrir en sacrifice à leur place, commencèrent à sentir qu'il était temps de se défendre contre les envahissements populaires ; ils rappelèrent l'exilé, après des combats à main armée, qui firent couler le sang des tribuns. Porté dans les bras de toute l'Italie, reçu par le sénat aux portes de la ville, Cicéron ne modéra pas plus la joie de son triomphe, qu'il n'avait imposé de frein à son désespoir. Au lieu de jeter un voile sur le passé, il brisa les tables du tribunal de Clodius, et s'aliéna les magistrats qui y étaient inscrits, entra autres Calon.

Cependant Clodius n'était pas vaincu ; ses bandes armées et le bas peuple ne voulaient point souffrir que la maison de Cicéron fut reconstruite ; à ses violences, le sénat opposait celles d'un homme digne de lui être opposé. Milon, ancien athlète, livrait la guerre à Clodius dans les rues et dans les places publiques, et finit par le tuer ou le faire tuer à quelques milles de Rome. Un nouveau combat ensanglante les funérailles du chef d'émeute, et bientôt son meurtrier doit répondre devant le peuple de cette action illégale et violente. Cicéron, que de nouvelles palmes d'éloquence avaient couronné depuis son retour, accourut pour défendre Milon, son protecteur. Pompée présidait ; la populace hurlait de fureur ; le parti de Clodius, contenu par les soldats armés de Pompée, proférait des menaces de mort. A cet aspect, Cicéron se troubla. Une éloquence si ornée et si féconde fut étouffée par la terreur de la situation. Milon fut condamné ; ce défenseur violent du patriarcat, exilé à Marseille, y reçut un autre plaidoyer que l'o-

rateur médita et écrivit à loisir ; ce chef-d'œuvre est parvenu jusqu'à nous.

Cependant les événements se précipitaient ; la révolution populaire s'annonçait, César et Pompée se mesuraient de l'œil ; César appuyé sur la démocratie et ses espérances, Pompée sur l'aristocratie et ses souvenirs. Cicéron, qui n'avait que son talent et sa gloire, eût dû regarder comme un bonheur d'être appelé par le sort au proconsulat de Cilicie, où ses talents d'administrateur et de gouverneur de province, sa bonté naturelle et son goût pour l'équité l'entourèrent de vénération et de respect ; il fut brave à la guerre et mérita le titre d'Imperator.

Mais il regrettait amèrement Rome, où il voulait jouer le premier rôle, et où il se fit rappeler, pour son malheur. Pompée le dédaigna ; César, plus habile, lui demanda seulement de rester neutre. Le peu de cas que l'on faisait de lui dans les deux camps le blessait ; il se vengea par l'ironie, et devint odieux sans devenir important. Il suivit Pompée sans zèle et sans goût, tomba malade au moment de la bataille de Pharsale, et refusa de prendre le commandement de l'armée à Dirrachium ; tous ces actes trahissaient l'incertitude et l'ennui du grand orateur et son incapacité à prendre un parti décisif en de si graves conflits. César vainqueur ménagea cette situation douloureuse.

Il protégea Cicéron de son amitié ; et, se contentant de lutter littérairement contre lui, opposa un anti-Caton à l'éloge de Caton composé par l'orateur, c'est-à-dire un éloge des nouvelles destinées de Rome inaugurées par lui-même, en contradiction avec celles de Rome ancienne, résumées dans la personne de Caton. Les chefs-d'œuvre d'éloquence et d'élégance jaillissaient incessamment de la plume de Cicéron, qui sut mêler de la grâce et même de la

dignité à l'admiration et aux éloges du dictateur. 'Reconnu prince des lettres et du barreau , mais sans aucun pouvoir dans Rome, son âge mûr fut affligé d'autres douleurs ; sa fortune compromise par l'imprudente Térentia, et son cœur navré de la perte d'une fdle adorée. Il répudia sa première femme, et ne tarda point à répudier la seconde. Alors commença pour lui une époque de triste retraite, visitée quelquefois par César, qui lui parlait de littérature, et non de politique, époque pendant laquelle furent créés ses œuvres philosophiques , dans lesquelles il développa , non pas avec une grande énergie de pensée, mais avec une grâce exquise, les divers systèmes des philosophes grecs et spécialement ceux des académiciens.

Cependant la république penchait vers sa ruine ; César tombait sous le poignard de Brutus ; et les ambitieux se partageaient les dépouilles de Rome. Le plus hideux de ces hommes de proie était sans aucun doute Antoine , misérable aventurier, Hercule soldatesque, qui ne pouvait inspirer à Cicéron qu'un dégoût mêlé d'horreur. L'orateur s'attaqua donc à lui, comme au plus ignoble et au plus vil ; c'était le plus dangereux, celui qui devait le moins reculer devant l'infamie et la violence. Depuis l'époque où la conjuration de Catilina, étouffée par Cicéron, avait échoué , les circonstances avaient changées. Le patriciat avait péri avec Pompée ; Octave , Lépide et Antoine ne soutenaient plus un des grands partis de l'État, mais leur seul intérêt ; une sage et profonde retraite eût honoré la vertu et conservé la vie de Cicéron. En luttant corps à corps avec un homme souillé de tous les vices , Cicéron ne pouvait relever l'institution romaine qui tombait en ruine; il s'exposait inutilement. Aussi ces trois hommes, Lépide, Antoine et Octave ne tardèrent-ils pas à s'entendre pour

accaparer le monde, et le premier gage de leur monstrueuse alliance fut la tête de Cicéron , demandée par Antoine, souvent insulté par l'orateur. Proscrit avec son frère et son neveu, il lui eût été facile de se réfugier en Grèce j irrésolu comme toujours, il s'embarqua d'abord, remit ensuite pied à terre, changea trois fois d'avis ; et , prêt à reprendre la mer à Caïète, il fut rencontré par quelques soldats de son persécuteur.

Il les aperçut, fit arrêter sa litière et tendit la tête aux glaives. Ses mains et sa tête furent abattues, et clouées par ordre du barbare à la tribune même d'où tant de fois sa parole avait ému , enthousiasmé et gouverné le peuple romain. Après lui, la république fut détruite, et l'on vit commencer un despotisme oriental , fondé sur cette révolution populaire.

— Ainsi vécut , ainsi mourut le plus grand écrivain de sa nation , le savant et ingénieux maître de l'éloquence et du style chez ses concitoyens et chez les modernes. Son malheur fut de s'enivrer de sa gloire littéraire et de vouloir être homme d'État. Il ne possédait ni les vices ni le génie des chefs politiques ; jamais il ne comprit sa situation ; homme nouveau , il ne recommanda pas que le patriciat ne pouvait l'adopter sans réserve; homme de mœurs élégantes et d'érudition exquise , il se trouvait séparé du parti populaire par ses qualités même et son horreur des violences et du désordre. Aucune place fixe et dominante ne lui était assignée; il ne représentait que sa propre gloire et les stériles désirs de sa vertu.

Il eut été, sous une monarchie paisible, le plus ad-

mirable des magistrats et le plus digne ornement d'une cour; dès qu'il rencontre dans sa vie un de ces intervalles de calme où ses qualités naturelles et propres peuvent se développer, il est au-dessus de tout éloge. Que César ou Pompée se montrent ; il disparaît et s'efface ; on voit trop qu'il représente la puissance de la parole; la puissance du fait doit l'emporter.

L'action intellectuelle de Cicéron sur les temps modernes a été immense; et les sources de cette influence sont celles que nous avons indiquées plus haut ; il est à la fois grec , romain , presque moderne. L'essence de la philosophie et du savoir antiques , les résultats les plus exquis et les plus complets de la civilisation grecque et latine, se trouvent réunis et concentrés dans les œuvres de Cicéron, devenu ainsi le propagateur et l'interprète du monde ancien auprès du monde nouveau. La beauté accomplie de l'élocution , la merveilleuse lucidité de l'exposition, les ressources infinies du langage, la finesse, l'abondance, la variété des aperçus, les trésors d'une érudition semée avec un goût et un tact extrêmes, la connaissance des hommes et des affaires , la sagacité et la multitude des points de vue, les emprunts nombreux et habiles faits aux philosophes de la Grèce et revêtus d'un style harmonieux et coloré sans excès, font du recueil des œuvres de Cicéron, une encyclopédie d'une inestimable valeur. On y trouve tous les rites, excepté ceux qui manquaient au caractère même de l'écrivain; philosophe, il expose les idées de toutes les sectes ; moraliste , il disserte éloquemment sur les vertus; rhéteur, il n'oublie aucun des principes didactiques de son art ; jurisconsulte , il développe avec clarté les origines des lois ; orateur, il déroule avec une abondance émue et intarissable ses moyens de défense

OU d'attaque. Il faut bien convenir qu'au fond de tous ces chefs-d'œuvre variés , il ne règne ni une conviction énergique en un principe, ni un parti pris et sévèrement adopté, ni un attachement inébranlable ; il plaide toujours, souvent pour et contre; — toujours avec une admirable façon. La cause qu'il soutient l'émue jusqu'à le transporter.

Il n'est pas sceptique , il est artiste ; c'est de bonne foi qu'il orne des prestiges de son style les théories les plus diverses. Aussi les hommes préoccupés de la forme élégante et de la pensée ingénieuse l'ont toujours eu en souveraine estime; ceux qui apprécient surtout la grandeur et la fermeté du caractère lui rendent des hommages plus modérés. Dans le trésor de ses œuvres, ce sont peut-être ses lettres familières que l'on regretterait surtout de voir se perdre, si l'imprimerie n'avait pas rendu indestructibles les produits de la pensée; là éclatent avec une ingénuité ravissante les grâces, les ressources, et les délicatesses de cette vaste et flexible intelligence.

Quant aux faiblesses de l'homme d'État, il faut se rappeler l'effroyable tempête et la cruelle décadence de l'époque où il a vécu. Envers un homme si grand par le talent , si naturellement honnête, si avide de gloire et de vertu, l'indulgence c'est la justice. L'histoire doit graver sur son tombeau les équitables paroles d'Auguste : « C'était un grand » orateur et un bon citoyen, qui aima beaucoup sa patrie. »

OUELPE mm SiJR iiiCiLE.

ET DE SON GÉNIE

tM^Â\«VWVVM^Wi%H^U\\V\IVVVVVVVVVVVVVVVVV\VVv^\\VViMVM*VM/VVViVVVtI

Du caractère spécial de Virgile,

Lorsqu'un nom majestueux et antique, celui de Virgile, par exemple, se trouve soumis à une nouvelle épreuve, on ne peut se défendre d'un sentiment triste et solennel , j'ai presque dit religieux. Que de siècles représentés ! quelle vaste influence ! Combien cette voix divine a captivé d'âmes humaines ! Combien d'esprits e'n a formés ! On ne pense plus aux beautés réelles de la ver-

sification , au talent de l'écrivain, à l'habileté des imitations, à l'art, à la science, à peine au génie. Ce que l'on voit seulement , c'est cette vaste place dans la civilisation, place occupée par un homme simple , ami des champs et des frais ombrages , âme studieuse et modeste , timide et presque enfantine dans la vie privée; chantant volontiers une ruche d'abeilles , ou une petite taverne obscure , cachée sous les pampres dans un faubourg, ou la danseuse syrienne (copa Syrisca) (1), voluptueuse fille de l'xisie, qui dansait en s'accompagnant de ses cymbales, comme la fille d'Espagne avec ses castagnettes. De l'existence assez obscure et assez douce que Virgile a

(1) V. plus bas les loisirs de Virgile,

menée , voyez un peu le rayonnement lointain ; c'est merveille. Virgile ouvre la voie à tous les poètes , depuis Auguste ; le moyen-âge fait de lui un sorcier ; le catholicisme consacre le tombeau de saint Virgile ; les évêques s'appellent Virgile; les chevaliers consultent les soris virgiliens pour savoir si leur lance sera victorieuse; la poésie renaissante s'attache à ses pas ; Virgile donne la main à Dante, et le conduit dans l'enfer chrétien. Puis le voilà qui s'assied dans toutes les écoles , apprend à lire à tous les enfants , imbibé de son harmonieux nectar, comme dit je ne sais quel poète allemand , toutes les âmes qui s'épanouissent, devient l'un des catéchistes de la pensée moderne, et se retrouve encore aujourd'hui, frais, brillant, naïf et jeune, sur les bords de l'Ohio , dans les académies de Saint-Petersbourg et dans celles d'Odessa; toujours le Virgile de l'antiquité ; une aimable et mélancolique intelligence , un esprit doux et cultivé , un ami des champs et des ombrages ; présidant à ce qu'il y a de plus puissant et de plus actif dans l'histoire humaine , à l'éducation première des peuples et au développement de la pensée.

Est-ce le talent seul qui fait ce prodige ? Ne le croyez pas.

De tous les poètes de l'antiquité, Virgile, a pour nous modernes , la saveur la plus douce et la plus sympathique. Déjà plusieurs critiques ont remarqué ce caractère particulier de Virgile, Hommes du monde nouveau , nous l'aimons , nous le comprenons comme un des nôtres. Il n'a presque rien de la rude discipline de l'univers romain. Il donne une teinte élégiaque à ses emprunts faits à la Grèce; il aime et gémit comme un chrétien. Cette disposition rêveuse se mêle à un art Irès-raffiné , connue chez Racine ; les contours de son paysage ne sont pas seulement lumi-

neux , palpables, nettement dessinés , pleinement vivants , ce sont les mérites que lui impose sa fidélité envers l'art hellénique; il en a d'autres qui n'appartiennent qu'à lui. Ce paysage si précis et si pur s'embellit en outre d'une clarté douce et mélancolique ; une vapeur chaude et presque vague baigne ces vallons et ces horizons lointains. Tout s'embellit d'une sainte et triste volupté ; on peut le lire partout où l'on souffre.

Cette inspiration singulière et unique ne lui vient point de ses prédécesseurs ; on ne voit rien de tel chez Homère, Hésiode, Lucrèce ; il est moins simple qu'eux et plus triste qu'eux , et s'il aime passionnément la campagne , c'est qu'il pressent un peu l'arrivée d'une société nouvelle qui l'épouvante :

Novus rerum nescitiir ordo.

Toutes ces nuances ont été entrevues par bien des critiques, mais non analysées. Aristocrate attaché aux vieilles divinités de Rome et à la vie agricole , c'est-à-dire au fond du monde romain, il est cependant rêveur comme un prophète. L'époque de transition, qui l'a vu naître, il ne l'explique pas ; seulement il est ému d'un changement sourd et confus qu'il pressent douloureusement. Il ne sait pas sa mission ni la place qu'il va occuper. Il se croit confondu avec tout ce qui l'entoure ; il n'éta-

blit aucune différence entre lui et les poètes ses confrères. Il netritique même pas ce monde romain , misérable et mourant dont il partage les plaisirs et dont il respecte les abus. Voué à l'imitation de l'école grecque , amoureux de l'élégance dans l'art , sou âme a des pensées au-dessus des pensées de son

esprit. Aujourd'hui , cette douce et grande figure de Virgile nous apparaît, et se détache , dans le cadre confus des agitations contemporaines , avec une candeur intéressante. Il se croyait artisan de vers, et rien de plus, comme Shakspeare et Dante ; il se trompait sur lui-même et s'estimrit surtout pour ses moindres mérites. S'il donnait à sa belle Didon une âme charmante , une âme sœur de l'âme de Dosdémona, il ne se doutait pas qu'il introduisait une nouveauté. Cet amour de Didon , amour si peu païen , qui se décide par l'admiration héroïque, qui traverse toutes les phases de la passion morale , et finit comme celui de Werther, par le suicide , était cependant une immense nouveauté, non-seulement de création, mais d'invention et de nuances. Où retrouvera-t-on son modèle ? Sera-ce la Pénélope homérique ? La Phèdre d'Euripide ? La folle et furieuse Médée? Toutes les amoureuses de l'antiquité ne me semblent rien valoir, si ce n'est par une naïve et entière simplicité ; et je n'en vois aucune qui me séduise vivement , avant la veuve de Sichée , et cette délicieuse Anna soror, placée là comme Claire d'Orbe et miss Howe près de Julie et de Clarisse. La passion vit de détails; et Virgile semble avoir inventé les détails de l'amour moral. Chez les modernes les plus habiles et les plus célèbres , vous retrouvez ce contraste des deux sœurs, ces conversations intimes entre elles, ces confidences qui enflamment la passion sous prétexte d'y porter remède, ces retours et ces fluctuations d'un cœur trop occupé d'un seul objet. Tout cela date de Virgile.

Observez aussi l'élévation douce et insensible de cette tendre pensée vers un meilleur monde , qu'elle n'ose pas annoncer, mais qu'elle devine.

De même que la Didon virgilienne est presque moderne,

la prière païenne de Virgile se dépouille des formes m[^]jestueuses et dures du polythéisme. Déjà Euripide avait adressé aux Dieux de l'Olympe , l'élégie et non l'hymne. Virgile va plus loin ; il aime les faibles ; il plaint les misérables; il sympathise avec les peines morales; il sourit tristement , comme un chrétien , comme Raphaël. Les paysages du Poussin avec leurs lignes grandioses et leur aspect suave , les madones du peintre d'Urbain avec leur gravité douce , respirent le même parfum familier et merveilleux. Il y a là moins de grandeur et plus de mélancolie que dans le paganisme proprement dit. Voici de» scènes familières , des tableaux de la vie privée , la demeure rustique du bon Evandre , l'intérieur d'un boudoir où l'on pleure. L'ancien et le moderne se confondent. C[^]st la vraie magie des Bucoliques et des Gorgiques ; c'est aussi celle des Eglogues. Écouter à la fois le bruit du passé et les murmures de l'avenir, quel charme , quel intérêt ! Et cette originalité réelle , profonde , se mêle ici à l'élégance la plus exquise, au talent de l'artiste le plus consommé !

Lucrèce , puissant poète , n'offre pas une seule trace de la même inspiration. Properce est un mythologue abondant et fleuri ; Tibulle , un voluptueux qui redit ses plaisirs; Catulle, avec plus d'énergie et de création, réunit les deux caractères de Tibulle et de Properce. En eux le génie païen subsiste entier : c'est le culte de la forme et le goût plastique. Virgile altère ce caractère sans le détruire ; il a précision dans les contours et suavité dans la couleur : rien n'est vague , quant au dessin ; et l'effet général est mélancolique. Dans la campagne , quand le jour tombe, dans une vallée obscure , il faut lire Virgile. Cette lecture ne tranche pas sur les habitudes modernes. Elle s'accorde avec Dante, Cowper, Bernardin de Saint-Pierre,

Milton. Elle se détache d'Homère, son modèle', de Sophocle, de Pindare et d'Aristophane , nous reconnaissons là nos sensations et nos harmonies. Enfin ce Romain qui a passé sa vie à croire qu'il imitait les Grecs , est plus moderne que certains modernes.

Aristote, Cicéron et lui , ont servi d'introducteurs au monde ancien dans le monde nouveau ; trois génies différents, mais d'une vaste souplesse, l'un par la propagation des théories scientifiques et des connaissances acquises ; l'autre par l'exercice et l'art de la parole ; le troisième par la perfection et l'étendue des ressources poétiques. Ils ont surtout exercé leur influence sur le midi de l'Europe, dont l'origine latine et grecque retrouvait en eux des maîtres et des précepteurs naturels. Mais jusqu'au fond du Nord , leur autorité , moins vive il est vrai , a pénétré et s'est fait sentir ; les fils d'Odin et les descendants des Teutons ont amolli leur génie à ce souffle doux et charmant. Milton emprunte les couleurs de Virgile pour pleurer son jeune ami que la mort lui enlève ; Goethe , en le copiant dans ses *Elégies Romaines*, essaie vainement d'être plus païen que lui ; Sc'üller le traduit dans les chœurs de sa *Fiancée de Messine* ; Shakespeare lui doit des images et des tours qu'il a jetés et perdus dans sa *Mort d'Adonis*.

§ II

Des traductions de Virgile et d'une traduction de ce potte, par M. Duchierain.

Mille fois traduit, Yirgile l'a été de nouveau en 1836, par un homme enthousiaste, grave, persévérant, M. Louis

Duchemin, qui a donné toute sa vie à ce travail. Son œuvre oïtre mille traces de conscience et d'application. On voit combien d'années de travail, d'adoration et sans doute de bonheur elle lui a coûtées ou values; souvent il a réussi, quelquefois il a faibli. Je ne me sens pas capable de soumettre de tels efforts à une critique sévère. Si j'en ressentais l'envie, je serais arrêté par la douce humilité des préfaces. Oh ! qu'elles sont peu modernes ! Qu'elles sont modestes et courtes ! Virgile seul occupe l'auteur : prêtre humble et fervent, librement consacré au service de son Dieu, il entre d'un pas discret et avec une joie douce dans le sanctuaire qu'il va desservir. J'aime beaucoup les préfaces de M. Duchemin.

Remarquons d'abord, dans sa traduction , un genre de mérite rare, symbole de probité; c'est la correction du style. Elle a son écueil ; le travail peut se faire sentir un peu trop, quand on lui a trop demandé. M. Duchemin n'a pas échappé à cet honorable malheur. Sa lime, on le voit, a passé et repassé vingt fois sur le métal rebelle. Je le dirai, moins au préjudice du traducteur qu'à l'avantage du modèle , cette laborieuse recherche a souvent nui au traducteur; la netteté admirable de Virgile dans ses compositions les plus mélancoliques, les couleurs si puissamment tracées de certains objets s'effacent dans la traduction nouvelle, sans que ces défauts soient rachetés toujours par l'élégance et la douceur.

Et nunc otnnis agr, nunc omnis parturif arbor : Nunc frondent sylvoe^ nunc foi^mosissimus minus,

M. Duchemin traduit :

Tout verdit, tout fleurit, champs, forêts et vergers; L'année est maintenant si belle et si féconde

Le frondent sxlvcv, le omnis partia-it arbor sont des traits dominants qui présentent des images claires et grandioses ; on assiste à l'enfantement universel de la nature ; on voit verdoyer tous les

feuillages ; et ce développement est complété par l'harmonieux et large hémistiche :

Nunc formosissimus aimus!

cri de joie et d'adoration que la beauté de l'année arrache à l'âme humaine. Il semble que la douceur infinie de cette moitié de vers ait été destinée par le poète à rendre la musique profonde des champs et des bois, le concert lointain et presque insensible qui s'élève dans le silence apparent des ca'npagnes. Tout verdit, tout fleurit , semble dur et triste, d'une mauvaise assonance.

UHîma Cnmœi venif jam cnrmînis œfas; Magnus ab inte/jro sæclorum nascifiir ordo.

Dans ces vers si clairs , qu'il semble impossible de ne pas les rendre, la majesté du rythme est incomparable. Les voyelles choisies leur donnent une gravité si'ive , une lenteur pleine craisance, qui 'étendent la pensée sur l'avenir lointain.

Voici, dit M. Duchemin :

, , , , le dernier âge à Cumes annoncé ;

Le grand ordre des ans est donc recommencé I

Ici encore toute harmonie est détruite. Ces é pour rimes, ces d multipliés, les mots « âge à , » « donc recom-

mencé, » sons rauques et rudes pour la fin d'un mouvement qui doit croître eu douceur et en solennité ; voilà des défauts réels qui tiennent avant tout à notre langue française, mais aussi à une trop grande habitude de traduire , à un trop ardent désir d'être fidèle , et au malheur de ne plus sentir l'œuvre divine.

Veritm liœc ipse equidem spatiis exclusus inîqi'.is Prcetereo , nique atîis post me memoranda reliquo. Mais forcé de voguer dans un étroit espace , J'abandonne à quelque autre un sujet plein de grâce.

Ces derniers mots sont une cheville oiseuse et malheureuse.

Confinub, ventis surgentibus, aut fréta ponti Incipîunt agitatn tumesceve, et aridus altis Motitibus audi ' / ragor, aut resonantia laté Liitora misceri, et nemorum increbrescere murmur.

Certes, il y a dans cet assemblage de sons une profondeur mystérieuse et terrible, accompagnée de détails marqués et divers, qui attachent du sein de la grande image mille traits saisissants et familiers. Le premier frémissement de l'air, le tumulte croissant des flots , le sifflement rauque du vent des montagnes et le murmure vaste et sombre de la grève et des bois , murmure dans lequel les bruits distincts et particuliers vont se confondre et s'éteindre, tout cela est rendu d'une façon admirablement précise et large. Écoutons M. Diichemin :

La mer au premier choc d'un violent orage Se gonfle et fait au loin résonner son rivage ; Des monts avec fracas le vent bat les sommets, Et s'engouffre au milieu des mouvantes forêts,

Ces vers sont bons assurément ; et Virgile seul leur fait tort. J'y cherche cependant vainement les divers détails que j'ai indiqués plus haut ; la coupe anfractueuse des vers virgiliens :

Agilata iumescere^

et l'harmonie sublime de l'ensemble. Des sons sourds et vagues, le fléau de notre langue , forment encore les dernières rimes de ces vers et jurent , qu'on me passe ce terme nécessaire, avec le bruit immense, grandiose et sourd dans lequel Virgile fait rentrer tous les bruits.

On voit que nos critiques portent bien moins sur les défauts de la nouvelle traduction que sur l'impuissance de la traduction en général. Très-souvent IM. Duchemin est aussi heureux que Gaston et plus précis que Delille. Nous ne croyons pas les traductions parfaites possibles (1).

Voici un exemple nouveau de cette impuissance. Après avoir peint le cheval avec cette sobriété de détails qui appartient à l'art antique, Virgile semble, par le mouvement fier et libre de son rythme, plus encore que par le sens littéral des mots , lui permettre enfin de déployer sa vigueur et sa grâce :

Talh AmycUxi domitus PoUucis habenis Cyllarus, et, quorum Grœci memineve poetæCy Martis equi bijuges, et magni currus Acliillei Talis et ipsejubam cervice effudit equinà,

(1) V. plus haut , la Bible et Iloméret

Conjugis adventu pernix Saturnus, et altutn Pelion kinnitu fugiens implevit aciito»

Voici les vers de M. Dachemin :

Tels Cyllare, qu'au frein Poilus avait soumis, Les coursiers dont la Grèce a fait tant de récits, L'attelage de Mars, le char du grand Achille ; A l'aspect d'une épouse ainsi Saturne agile En coursier transformé, fuit, et, les crins flottants , Remplit le Pélion de sons retentissants.

Cette traduction est rigoureusement française, et, ce qui en est le mérite , rigoureusement exacte. Cependant j'y cherche en vain l'élan de la période virgilienne ; la fougue puissante d'un cheval libre et généreux ; enfin , ce mouvement presque magnétique qu'il communique au spectateur, par la hardiesse et la dignité de sa course.

V Enéide n'est pas le produit naturel du génie de Virgile. On a relevé mille fois ce qu'il y a d'artificiel, d'in vraisemblable et de mesquin dans cette traduction libre d'Homère. V Enéide n'est \)diS un grand poème, mais un bel écrit. Les détails et le style rehaussent le tissu lâche et pâle de la narration ; mais aussi quels détails, quel style ! L'illustre auteur de René a mis en honneur les derniers chants de VÉnéide, parce qu'il y trouve plus de douceur et de mélancolie que dans les premiers chants. C'est bien là, il est vrai, le Virgile des Églogues, l'ami de tout ce qui pleure ou aime, de tous ceux qui rêvent au coin des bois, au pied des montagnes solitaires et surtout vers la chute d'un jour italien. C'est encore le Virgile rapproché de la société et forcé d'en comprendre les intérêts et les passions; c'est le courtisan im peu contraint d'Auguste, d'une

/lo2 DES TRADUCTEURxS DE VIRGILE.

puissance équivoque et tyrannique qui n'avait pas trouve, qui n'a pas encore reçu de l'histoire un nom clair et sérieux.

VEncide n'offre pas la simplicité de sentiment qui déborde dans les poésies pastorales de Virgile ; le dessin y est plus serré, la couleur et le mouvement y sont moins naïfs ; et quand on a vraiment goûté Virgile, chose rare parmi ceux qui se vantent de ce noble plaisir ! on le trouve plus traduisible, c'est-à-dire moins mystérieux dans VEnéide que partout ailleurs. C'est dans les Géorgiques que les amants de la poésie doivent étudier, comme dans un intime sanctuaire l'un des génies de

l'antiquité qui voilent, sous une élégance réelle et une simplicité apparente, les beautés les plus inaccessibles.

LES LOISIRS DE VIRGILE

Quelle est cette jeune danseuse que Virgile contemple avec une attention si nonchalante, petite femme brune et vive?

Elle est née en Syrie , d'une mère ionienne ; elle danse bien et sourit avec charme.

Ne prenez pas pour un conte d'hier mon récit simple et antique ; il s'agit non d'un roman, mais d'un fragment d'histoire ; non d'un tableau frivole , mais d'un document curieux et ignoré des mœurs romaines , morceau détaché de la biographie de Virgile, que le poète écrivit en s'amusant.

Vers les dernière pages du Virgile de Heyne , édition que tout homme de goût doit conserver comme un trésor d'érudition sans pédantisme , vous trouvez une trentaine de vers presque inconnus , et scrupuleusement éliminés des éditions ordinaires. C'est une scène bachique et non triviale, où la volupté se montre pleine de grâce , d'élégance et de délicatesse. Le principal personnage est la joyeuse hôtesse, dont Virgile chante les louanges avec une vivacité expressive. Le second, c'est Virgile lui-même , qui groupe autour de lui d'autres acteurs comiques et poétiques et consacre aux délices de la taverne syrienne un talent plus abandonné, plus vrai même, nous osons le dire, que celui dont nous trouvons la preuve dans ses Églogues, imitations admirable* et parfaites, des poètes idylliques grecs, et spécialement de Théocrite.

Voici ce délicieux tableau. L'élégance et la netteté , la précision pittoresque et la mélodie virgilienne de la facture , révèlent , à chaque vers , la main de l'auteur , quoi qu'aient pu dire les scolastiques qui ont tremblé de voir la gravité de Virgile compromise au cabaret.

Tentons de reproduire , sinon avec le coloris ingénu du modèle au moins avec l'intention de m'en rapprocher ce fragment plein de grâce , de vérité, de rapidité, de chaleur, scène bouffonne et gracieuse, à laquelle le rythme irrégulier du distique hexamètre et pentamètre prête une vivacité admirable.

« C'est aujourd'hui que notre petite hôtesse de Syrie , celle à qui le diadème blanc va si bien , celle dont les mouvements sont si vifs et si lascifs , quand le crotale sonore accompagne ses pas , doit danser dans la taverne , où son vin et sa beauté nous attirent. Venez ! qu'auriez-vous de mieux à faire pendant l'ardente chaleur du jour ? Venez reposer chez notre hôtesse , et savourer son nectar. Elle a des coupes et des amphores ; elle a des roses et des violettes , elle a des lyres et des flûtes : un treillage de joncs entretient la fraîcheur de son jardin et vous offre un doux abri. Vous entendrez de loin la flûte rustique , dont le murmure s'échappe d'une obscure caverne , et vous vous croirez au sein des bois, que le pâtre fait retentir de ses accents. Vous boirez d'un vin vieux , que la poix enveloppe ; près de vous un ruisseau bruissant vous charmera par son murmure , vous aurez aussi des guirlandes bleues et jaunes, du safran et des roses , et de beaux Us , aussi blancs que ceux dont les nymphes de l'Acchéloüs remplissent leurs corbeilles, des fromages dans des paniers de jonc ; et des prunes savoureuses , fruits exquis de l'automne ; et des noix et des pommes empoivrées. Venez, Cérès, et l'amour, et Bacchus vous

inventent. Je ne veux oublier ni les mûres sanglantes , ni le concombre azuré , ni ce dieu gardien des maisons , armé de sa faux taillée dans le saule , et peu redoutable d'ailleurs.

«Viens donc, Alibida; ton âne, couvert de sueur, chancelle sous ton poids ; ménage cet âne , tes chères amours , et viens , si tu es sage , boire ce vin frais qui sourit dans le cristal. La chaleur est accablante ; la cigale fait retentir au loin son cri redoublé ; le lézard même cherche une retraite. Allons , étends-toi mollement sous l'ombre de ces pampres , couronne de roses ta tête alourdie. Viens , cette jeune fille est jolie , et sa bouche est fraîche !

«Meurent tous les gens austères dont le sourcil froncé nous condamne! Réserverons-nous ces fleurs odorantes à des cendres insensibles ? Quand notre tombe en sera couverte, en serons- nous plus heureux ?

« Allons, apportez du vin et le jeu de dés! Qui sait si nous aurons un lendemain? Je viens, je viens, nous dit la mort, qui nous tire l'oreille ; vivez en m' attendant ! »

Ce n'est là sans doute que le débris d'un camée : aussi tous les savants l'ont ils dédaigné. Virgile au cabaret ! Plus d'une sévérité s'en est indignée. On a tenté de prouver que ce morceau , inséré dans les codices les plus anciens , et cité par les vieux commentateurs, n'appartient pas au chantre du pieux et perfide Enée. La preuve de l'authenticité du fragment me semble écrite dans tous les vers. Vous y retrouverez la plupart des formes de phraséologie que Virgile aimait et reproduisait.

Sunt cupœ , calyces, cyathù , etc.

Vous y reconnaissez ces douces assonances dont nul poète romain ne fait aucun usage aussi heureux :

Seitaque purpurcà Jutea luista rosû.

Enfin le caractère même de Virgile , ce mélange de paresse et de délicatesse qui le distinguait, est, pour ainsi dire inspiré vivement dans chacun de ces distiques ingénieux et précis, que nul autre des poètes romains dont nous possédons les œuvres, n'eût été capable d'écrire.

Le tableau, bienquede petite dimension, est complet. Vous voyez l'hôtesse syrienne, séduisante sous son costume africain , et la tête ornée du diadème grec , blanc comme la neige , enrichi de perles , qui relève encore l'éclat de ses cheveux noirs. Sa mère n'avait-ellU; pas fait partie de la suite de Cléopâtre , et transmis h sa fiMe la science de volupté , recueillie à l'école de la reine d'Egypte! La syrienne dansait le fandango de l'époque; et lorsqu'elle faisait retentir sous SCS doigts légers les castagnettes d'ébène, elle attirait dans sa taverne ou popina des bords du Tibre, ce que Rome avait de jeunes voluptueux et de sybarites élégants. Je voudrais savoir quels événements amenèrent à Rome l'hôtesse de Virgile, soit qu'un centurion amoureux , imitant l'exemple d'Antoine, eût déposé son épée aux pieds d'une fille de l'Afrique, soit que l'esclavage l'eût transplantée des rives du Nil aux rives du Tibre. J'aime à entrer dans sa taverne, située loin du forum et des comices! C'est une petite maison carrée, à laquelle une statue de Silène sert d'enseigne. Traversez l'atrium ; vous arrivez au petit jardin recouvert d'un treille. Virgile est étendu là, sur le gazon épais, au milieu des fleurs semées dans un parterre

irrégulier, parmi les concombres mûrs, les outres pleines et vides , les amphores et les coupes jetées pêle-mêle sur la pelouse. Ces deux jeunes gens couronnés de violettes et de roses, ce sont Varius et Plotius, ses amis. Horace est absent; il fait sa cour à l'empereur Auguste.

Vous entrevoyez une statue de Bacchus, là-bas, dans cet enfoncement de la galerie qui entoure le gazon ; à l'extrémité opposée, un dieu des jardins , que les regards les plus modestes peuvent contempler , en dépit de sa réputation méritée.

Pour animer la scène, les sons d'une flûte de Pan sortent du sein de cette grotte éloignée, d'où vous voyez sourdre un petit ruisseau qui se perd dans le gazon.

Là est caché un jeune musicien grec , dont les accents lointains guident et soutiennent la danse de la Syrienne, non les mouvements peu accentués que les grâces décentes ont adoptés, mais , comme le dit Virgile , l'élan de la bacchante ,

Ebria fumosa sallat lasciva labernâf

ces bonds rapides pleins d'abandon , de poésie et d'ivresse amoureuse.

Voici venir un nouvel hôte : c'est une caricature antique, et les jeunes gens poussent des éclats de rire à son aspect. Le poète nous a conservé son nom : il s'appelle Alibida. C'est assurément quelque marchand d'esclaves, qui demeure sur la voie sacrée, et qui s'est enrichi par son commerce ; il vient tous les jours de fête, monté sur son âne, partager les délices de la taverne syriaque; son gros ventre et sa monture rappellent les groupes antiques de Si-

R'iic et de son favori. On lui crie : « Venez donc, Alibida; ménagez votre âne. » Il prend place sur le gazon. La Syrienne, donne aux ondulations de la danse des mouvements plus hardis, que les spectateurs applaudissent, et auxquels une esclave grecque ne tarde pas à se joindre.

Rapprochez ce morceau précieux du Moretiim du même auteur, de quelques fragments d'Horace, de quelques épigrammes de la même époque , vous connaîtrez mieux que si vous relisiez Can-
telius et Juste-Lipse , l'état domestique et la vie privée des maîtres du monde, quand , après avoir fait des nations étrangères un grand trophée , ils s'abaissèrent tout-à-coup sous la main d'un homme. Ce qui est charmant dans le portrait de l'hôtesse et de sa taverne, c'est ce mélange de tendresse et de mélancolie , de gaieté , de grâce et de caricature ; le gros Alibida qu'on plaisante si lestement; la Syrienne avec sa danse étrangère; enfin la poésie la plus suave , ennoblissant les plaisirs d'une taverne située aux portes de Rome. Virgile seul a pu tracer ce tableau, et ce tableau seul peint Virgile.

Il est vrai que nous ne reconnaissons pas là le versificateur de \ Enéide , celui dont nous ne savons rien , si ce n'est qu'il soupait avec Auguste, et que les poètes alexandrins lui fournirent les matériaux de son Épopée. Ce n'est plus ce berger élégiaque, ce chaste et discret auteur, dont la figure se montre pâle et effacée dans les traditions des scolastes : c'est quel{uc chose de plus curieux et de plus conforme aux habitudes de la nature humaine ; — un jeune homme plein de douceur et d'élégance naturelle; peu guerrier, comme chacun sait; fidèle à ses amitiés et à ses plaisirs, bon vivant et de bonne compagnie, quoiqu'il rendit visite à la Syriens; paresseux avec déUces , ami

de la retraite par amour de la rêverie ; assez semblable à notre Chaulieu; et qui, s'il fût né dix-sept cents ans plus tard , eût peut-être brigué les délices du petit collet ; âme d'ailleurs pure et blanche, comme dit Horace (nullus candidior),etqui ne cherchait au monde que l'estime de quelques amis, de doux plaisirs, et l'inspiration de la muse sacrée.

M. Tissot, dans ses excellentes Études sur Virgile, a merveilleusement analysé ce charmant génie; avant lui, combien d'erreurs et de fausses vues s'étaient introduites dans la critique de ce charmant poète !

Longtemps les écrivains les plus célèbres n'ont créé que des romans français, sous des noms helléniques ou romains. Je ne puis excepter de ce jugement , qu'on trouvera injuste ou sévère, et dont le paradoxe apparent cache, ce me semble une incontestable vérité, ni l'admirable traité d'éducation et de morale écrit par Fénelon, ni le Sethos de Terrasson , ni le Voyage d' Anacharsis. Les estimables li'avaux des érudits nous ont appris la lettre morte, non le génie des anciens. Nous les avons analysés philosophiquement et grammaticalement ; nous avons curieusement rapproché les détails de leur histoire ; leurs passions, leurs mœurs, leur esprit nous ont trop souvent échappé. C'est dans des circonstances de peu d'importance apparente, dans des épigrammes de deux vers, dans des fragments de lettres dédaignées, que le génie de la vie antique se révèle à l'observateur. Ainsi le petit tableau qui précède éclaire d'une vive lumière la vie mélancolique , rêveuse et indolente du poète romain.

Si, profitant du privilège des digressions, dont les anciens ont abusé, nous cherchons à propos de V Hôtesse de Yirgiic , pourquoi l'étude de l'antiquité , parmi nous,

filO UN FRAGMENT

s'est longtemps occupée des phrases plutôt que des mœurs, des mots et non des idées , une longue carrière d'observations va s'ouvrir à nos yeux. Nous verrons ce défaut se rattacher aux habitudes et même au gouvernement de l'ancienne société française. Pour sentir et comprendre les peuples anciens ou étrangers, dans leur génie propre, dans leurs passions et dans leurs mœurs, il faut se dépouiller de l'égoïsme d'une nationalité étroite, entrave de la pensée. Il faut devenir le contemporain , le concitoyen , le fière de ceux qu'on étudie. L'esprit de cour avait tout envahi; et quand le royaume était Versailles , quelle place restait-il pour les étrangers et pour les anciens ? Qui aurait daigné s'assimiler à des barbares? » ils ne portaient pas de hauts de chausses, » comme dit ce vieil auteur. Si nous les introduisons sur notre scène , il fallait les affubler de paniers et de fontanges. Leur barbe était faite avec soin , leurs cheveux recevaient la forme convenue et l'œil de poudre obligé. Lisez le Bélisaire de M. de Marmontel, et le Gon-" zalve de M. de Florian;run, général du moyen-âge; l'autre si redoutable à ses propres troupes , qu'il punissait de mort la plus légère faute de discipline, sont devenus des héros aussi aimables que Richelieu ou Lauzun. Ces travestissements grotesques rappellent la manie d'un certain Anglais , qui coiffait la Vénus de 31ilicis avec un chapeau orné de fleurs.

Le Voyage d'Anacharsis n'échappe pas à ce reproche. Un vaste savoir et un style heureux se combinent dans cet ouvrage aimable et élégant mensonge. Tout ce que les Grecs avaient d'austère , de démocratique et de rude dans leur civilisation brillante , a disparu sous la plume de l'éloquent abbé. Les caractères athéniens ou lacédé-

moniens sont effacés ; les diversités de mœurs et d'idées , si piquantes et si fortement accusées, ont disparu. Ce n'est plus Athènes, l'Athènes d'Aristophane avec ses marchands de poisson démocrates et sa halle turbulente; c'est Paris en 1775. Dans le Socrate d'Anacharsis, espèce de Malesherbes à manteau grec, nul ne pourra retrouver cet autre Socrate qui marchait pieds nus , buvait sec , divaguait de temps à autre, passait d'une niaiserie apparente à une ironie inexorable, recevait d'Aspasie (1) des leçons de rhétorique et d'amour, prêchait la sobriété, la tempérance, la chasteté à ses disciples, et disait à la courtisane Théodote (2) comment elle devait s'y prendre pour réussir à souhait dans la carrière voluptueuse qu'elle avait à fournir.

Tout cela eût été de mauvais ton sous Louis XVI; qui eût voulu montrer les anciens tels qu'ils étaient, eût éveillé la clameur universelle. Il fallait briller chez madame Geoffrin. L'étude dont je

parle, ce talent de s'assimiler aux temps et aux pays lointains, sont plaisirs silencieux, profonds, solitaires ; ils donnent plus de jouissances que d'éclat ; — et tant que les coteries domineront ; tant que la littérature sera un marché de critiques et d'éloges ; tant que durera cette vieille habitude de servage littéraire, habitude qui remonte aux troubadours ; tant que les plaisirs de la vanité seront préférés aux jouissances que l'intelligence donne à celui qui l'exerce, il y aura peu de chances pour qu'une telle étude fleurisse.

Cependant je ne sais s'il es[^] au monde une jouissance plus vive que de se faire contemporain de toutes les nations,

(1) Barquet de Platon.

(2) Atliéuée, Dejpnos. V. plus haut les Hétaires ijrecques.

hi2 UN FRAGMENT

de partager leurs idées, leurs passions, leurs préjugés mêmes, d'élargir et de multiplier ainsi nos sympathies avec l'humanité.

Sortir de l'étroite enceinte de nos mœurs présentes ; douhlor ses facultés ; sentir comme les autres peuples, penser de concert avec eux ; pénétrer dans cette antiquité si noble et si achevée, qui, livrée au culte physique des formes, était complète comme ce qui est corporel ; s'asseoir à la table du patricien ; s'associer aux douleurs de la servitude et aux espérances de l'affranchi ; comprendre et les rêves profonds de l'Orient théosophique, qui détruit le monde, grand rêve d'un dieu qui sommeille et souffre ; et la hauteur téméraire du stoïcisme qui divinise l'homme et relègue Dieu par delà les mondes ; et la croyance épicurienne transportant la sensualité dans la vertu ; — étudier même le faux et le mensonge ; — le jargon de Lycophron , associé aux débauches de l'Egypte et de la Grèce avilies ; — les discours des sophistes , qui s'encensaient et se déchiraient tour-à-tour ; — la prétentieuse et plate emphase d'Eunomius, mariée à des mœurs sans liberté ; — entrer dans la grotte d'airain du Scalde ; — descendre jusqu'aux nullités, pour en comprendre les causes, et voir quel secret rapport unit les bassesses ou les forfanteries de l'esprit aux turpitudes et à la lâcheté des nations ; — s'initier à tout ce que le genre humain a senti et pensé depuis qu'il s'est éveillé pour régner ; et évoquer ce spectacle immense, non comme une fantasmagorie vaine , pour changer les objets de son admiration, mais pour réunir dans sa pensée toutes les modifications que notre race a subies ; — n'est-ce pas augmenter son être , et vivre d'une vie plus variée , plus grande et plus puissante ?

■ " :les et vigoureux plaisirs de l'iatelligence , qui valent

mieux que ceux de l'araour-propre , qui ne donnent point la renommée , que peu d'hommes savent chercher, quand les bannières des partis flottent confuses, mais qui satisfont l'esprit et fortifient l'âme assez heureuse pour les goûter, loin du bruit des sectes contraires , loin des cris importuns de la foule, ardente à se disputer la fortune et le pouvoir !

SEU

Qiio neiQ inter se olira cohfpserint , et quid discriminis, per varia temponim el locoiuiu spalia, iiii-cunoini1 ; disquisitio.

Our languages and institutions... are not made; they grow. (Sir James Mackintosh.

Idiomata et politeian non fabrefaciunt komines ; quæ quidem sponte sud crescunt.

WWVVVVVVW\AAVVVWW\WVVV\VV\V\\VVVVVV\VWVVV.\VVVV\VV\V'VVVWVV
s IV.

ETÏMOLOCICI ERnOr.ES.

De linguarum originibus quicquid siibtiliter excogilavenint eriiditi, quicquid etyraologici sora-
niaverunt, Icpiototôn lenhi Inereis (t), si coiligere et in unum corpus redigero 'opus immensc nio-
lis) audeas, haud sanè miraberis scientiam illam philologico-historicam , quasi incertain, ancipitem
et fallacem, apud multos, et illos quidem acris ingenii viros, auctoritate caruisse. Nihil ei solidi cer-
tique inesse videtur. Oraculis oracula pugnant; erroribus errores contrarii refelluntur.

Quod si nonnullas scientiæ philologicæ abevrationes sententiasque inter se répugnantes paucis
velini attingere , illum in testimonium vocarem fervidum latini sermonis amatorem, natione Anglu-
ni, nomine Gilchristum (2) , qui omnem Teutonicaruii dialectorum prolem a Romuli stirpe oriun-
dauï credidit , Teutonesque Quiritibus an-

(1) Aristophan. NehiiUe, v. 359.

(2)Doclor Gilchrist.

M 8 TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

numerandos audacter iudicavit. Pinkertonus (1) contra, natione Scotus, Laliuï barbaris addixit,
nec asserere dubitavit latinum ipsum sermoneni è gotliicis laticibus quondam i)roflïixisse ; dùm
alius quidam et recentissiiTius scriplor (2) kelticuni idioma idiomatum omnium in Europà usitato-
rum fonteni et caput extilisse opinatur. Germanos à Persis vocabula sua, mores avitos, quin etiam
et equorum progeniem mutuatos esse pu(;naciter contendit vir tempore nostro percelebris et eru-
ditione Asialicà pollens , Hammerus (3). Nec silentio praetereundus nuperus quidam philologus,
qui, post Funecium aliosque, Europa3 linguas omnes præsertimque latinam veterem Gernianicæ
lingua; , quasi unica; matri et alumnæ antiquissimæ, referendam pererudilè disseruit (à).

Cùm inter principes scientiæ viros tantura discordiæ sit et religionis elymologicæ haruspices
singuli diversas linguarum origines graviter proférant , quid niirum si religionis ipsius arcanis par-
va fides adhibeat'ir? Elymologicorum figmentorum et ineptiarum farrago jibibliothecas eruditorum
mole stupendà obruit : nec a risu abstinere \el Heraclitus ipse potuerit, cùm apud eruditum Min-
shevium (5) , vocabuli anglici fallow (se6«m,« suif »), originen", vocabulo latino (1 lollo » (ferre)
adsignatam videamus. Ganeclo-lara istam Minshevianam, memoratn sanè dignissimam, hic ;. Aire
non absque operæ pretio est :

Tallow

{Er-.)-à

Tollo

(i ,t.) — qao(

Unschlit

(Germ.) — et

Suet

(Drit.)

Sevum

(Lat.)

Stear

(Gr.TC.)

Suif

(Gall.)

Olie! jam satis est; sed additinsnper Mins'ievius, verbum graecum stear ab isiéni, stu, émanasse a quia (sic ait) qaodammudo sébum

(1) Doctor PinUerton.

^ ("2) Boucher. Archaïc Glossary. London,)8io. (3) Von Hamnier-Purgstall.

(!t)^rnost iiSiVil. Der Germanische Ursprnng der lateinischen spru' che und des rwmischen-volkes,BTes\aa, 18:!o. (5) Minsheu, Guide to tlie tondues, 1617, in-fol.

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS. /il 9

stat. » Ab istius modi deliramentis non abstinuerunt recentiores, et melioris notae , sciiptores. Apud Hennigium (1) vocabuli archaïcogernianici a kaffeespiel» etjniologiani valdèridiculam invenies; cùm vocabulum illud obsoletuni quasi a verbo kaffce (gallice café , a cafxum ») et spiel (ludus), pro « ludo in tabernà publicà edito » Hennigius accipiat ; oblitus ille quidem , Teutonicus ordinis équités, quorum annales codicibus islis referuntur, intra quarti-decimi seeculi limites, faba; caffœanœ prorsus ignares exstitisse; vocabulumque Teutonicum Kalfce, a verbo germauico Kaffen, Gaff~, mglice Sfl/je, derivatum, nihil aliud quàm admirationeni quasi inbiantis populi indigitasse. Vir alius laudibus popularium suorum perscèpè ornatus, Websterus (2) Anglo-Amricanus, optimi novissimique Glossarii Britarinici conditor, gravissiiuis et ipse, nec inficelis erroribus laboravit; cùm, exempli gralià, vocabulum gallicum -prêcher, « to preach, » unum et idem ac verbum hebraïcum barak contendat, nec ullum inter aburiginum Vasconum (Basques) liiiguam, et kelticam proavorum nostrorum linguam, discrimen agnoscere ullo modo \elit.

Haud temsrè iudicandum ceusuerim tav^en , omnes istos philologorum conatus inter somniorum et deliramentorum nubeculas prorsus irrilos abiisse. Nolo medii aevi albemistas et astrologos nihili pendere et conviciis insectari, quia fata bominuni in stellarum variis characteribus perlegere conati sunt , aut in fornacibus suis aurutn colligere se aliquandô posse speraveruut. Per errorum cœcas ambages nescio quid portentosi divinique prosequuti, non illum quidem quem vanè thesaurum sperabant, attigerunt, nec rairaculorum vim ex Dei omnipotentis manibus detraxerunt, sed in quaedam forte pretiosissima et notatu dignissima naturse inciderunt arcana ; sic veras scientie nostrisque commodis inservientf ", inviti forsan, procul dubio inscii. Quemadniodum astronomia; astrologiam, cheniicae arti alchymiao) plurimum -itilitafis et increuienti altulisse haud ambigitur; haec ipsa, quam vanae garrulitatis et bypolhcticae credulitatis incusavi, etymôn scientia, quamvis

figmentorum et nugarum quasi sterilis luxuriantisque frondis niniium fcrax, haud tamen sine fructu à permultis divers! ingenii viiis exculla viguit. Abeat nunc systematum

(1) Hennig. Statitten des Deutschen ordens, Kœnigsberg, 1806.

(2) Noah Webster, Dictionary of Ihe English laiiguage. New-York , 1828,

/j2o TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

ÏDSulsorum scurrilitas ; arceatur Anglorum quorumdain , Italarum , Gallorumque eruditorum stolidi superbia , cùm niliil sub sole nisi Anglo-teutonicum si Angli, Italo-latinum si Itali, Gallico-latiniini si Galli, agnoscere dignenUir; legatis istis persimiles, à regibus apud exteris gentes missis , quibus (ut ait Kvremontius) (1) « unum offTicium incumbit, fro patrid mentiri. » Sui philologie restituantur honores, et si quid genuinoe lucis inler antiquas Europa; annales attulcrit, eam suâ laude carere non sinamus.

Etyiilogicœ scientiœ et pliilologicaî analuseôs periculum duplex est, tum ne in vana et futilia figmenta incurrant, tum ne genuinas verborum origines mirasque niutationes prorsùs ignorent. Hœ sunt Scylla Charybdisque, infâmes scopuli, quos effugere arduum , in quos navem impingere facillimum.

Tantum fuci vel perspicacissiniis oculis afferunt verborum mutationes, ut vocabulum unum et idem , apud varias gentes usurpatum et interjectis temporum intervallis ab antiquâ pronuntiatione deflexum, sibimetipsi prorsus absiraile emergat, nec, cùm « par ora virorum » diù volitaverit , quidquam formae antiquœ suœ référât. Quis credat unquam , vocabulum gallicum feuille idem esse ac verbum liispanicum hoja ? Quid iuter hoja et feuille simile ? quid commune? ne una quidem literula.

Philosoplnim nostralem eloquentissimumque oratorem Joannem- Jacobura Russavium (Jean-Jucques Rousseau) apud Anglos hospitem aliquandiù habitasse nemo nescit, et in agro Wouttoniano {near Wootto7i) sedem suam elegisse. Hancce Britauniae provinciam cùm peragraret nui)er viator quidam et scriptor haud ignobilis Gulielmus Howiltus (2), natione Anglus, religione ritibus trementiuni (anglicè Quakers) adscriplus, apud villicos et rusticos ejusdem regionis percontatus est, num forte Gallicum quemdam aHatis jam provectœ et pbilosophiœ amalorem , apud ipsos vixisse et tuguriolum habitasse mcminissent , aut à patribus suis accepissent, cui nomen erat Jeau' Jacques Rousseau.

At isti, philosophum quemquam , imô Gallum, et praesertim Joannem illum percelcbrem, unquam habitasse Wouttonii negaverunt; inemores tamen quemdam olim homuncionem , pauperrium, na-

(I) Saint-EYremont.

(2)W.Howitt.

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS. h2i

tione Balavum, offlcio pspdagogum , nomine Oldrossâll, botanicoe scienliae praecipuè studentem , nec medicœ artis prorsùs ignarum, apud ipsos vixisse ; cùn nomen Rousseau in liosshâll , pronuntiatione vernaculâ, abiisset , et verbum parasiticum old, id est vetulus, superadditum verbo Rousseau , istud monstrum philologicum , scilicet vocabuluni Oldrossâll peperisset, quod niliil

aliud sonat, ac vetulum Rousseau (old Rousseau). Quid tamen inter Jean-Jacques Rousseau et Oldrossal affirmatis apparet (1) ?

Plurima deflexuum istorum et immutationum specimina congerere facillimum, quibus vocabuli antiquioris sensus non obscuratur tantum, sed in sensus ejusdam novi simulacrum delorquetur. Cum Angli recentiores vocabulo Mantua-maker utantur, quis credat hoc non Mantuanum opificem, sed palliorum et indumentorum sartorem. significare, à verbo gallo-britannico : a mante-maker (faiseur de mantes) » ? Quis unquam, cum vocabulum amate, amaiement (étonnement), pro « stupore » apud Anglos floreat, illud nihil aliud esse ac verbum « maze, a mate » (labyrinthus), credere velit?

Perière variae complures à vocabulis usurpatae temporibus antiquis formae, nec à Glossographis unquam aut annotatae aut asservatae. In Helvetica Bibliotheca San-Gallensi manuscriptum nunc Glossariura quiddam exstat, septimi saeculi dialectos hybridas Teutonico-Latinas et Lalino-Teutonicas referens ; quod quidem mihi investiganti (2) prorsus ignotas et obscuras vocura ex Teutonico in Latinum mutationes exhibuit. Quid sibi voluerint voculae istae omnes Glossario eidem inscriptae, egregium quasi aenigma proposuerim :

Lancnaseb (teutonicum)

Quod significat Aquilus (latinum).

Epur (teut.),

Quod significat Sin<jularis (lat.)

(1) William Howitt. Visits to remarkable places, London, 1840, (:l)Anno Dom, 1838,

/j22 TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

Di-igusli ,

Pala,

Scufla ,

Pesamo , [^ "

Scopa ,

Piunte,

Ista , iEdepol , Latina sunt, Pala, Scufla, Scopa, Drisgusli., Piunte, Aquilus, Pesamo! Teutonica sunt, barbarà quādam latinitate donata ; Pala est Pall (gall. poile, integumentum, a pelle, pilo, pallio) :

Scufla , shovel (ad effodiendam terrain instiumentum).

Scopa, shop (officina).

Drisgusli, threskold (limen).

Piunte, pouHcl (libra).

Aquilus, aquiline (naso qui gaudet aquilino).

Pesamo, besom (ad verrendam terram instrumentum).

Sed voces istae, singularis, epur, lancnaseh, quae à genuino statu suo longissimè recesserunt, quid significauit? Shigularis est I* ilicura cinghi'tte (sanglier) ; epur est aper, Germanice ééer, Anglice boar : et lancnaseli, quod horridum sonat, nil 'iud Cot ac long-nosed {lungo naso gaudens} M),

Errorum itaque iailissimam segetem inter Etymologiae dumei. effloruisse non mirum est, cum illi plurima falsa pro veris, vera plurima pro falsis recipere in promptu fuerit. Germanicum verbum schreiben verbo anglico to write, gallico écrire, latino scribere, quis adsimilare dubitaverit? Sed vocabulorum iiloruin origo duplex et planè dissimilis; latina quidem est verbis e'c'j're et scAreie'f h origo, quae à scribere; teutonice autem et alla verbo write, ab anglo-saxonico writan, saxonico rizan, islandico rita, Latinuni « scribere » artem a exarandi » literas; teutonicui « rita » « insculpendi et incidendi » deionstrat. In Otfriedii (2) Anglo-Saxonici poetæ Bibliâ

(1) San-Gallensis Bibliothecae ma. Glossarium latino-barbarum vu' saeculi. (2) Olfried.

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS. Ū23

veteri légère est : « Christ reiz mît démo fingero (Cliristus iisculpsit cuni) (digitosuo). » — Sed et aïio in loco : a Tkaz ih scrib ; quod ego exaro. »

Ne inter etymologicas argulias diutius ludere vidcar, unum aliud et ultimum facillimè illius aberrationis exemplum proferre libuerit. VocabuUim iieo-anglicum broker (ille scilicet qui, nundinis quibusdani acceptis, pecuniam pro tempore populo tradit), a verbo to break, broken (rumpere) nenio non extractum putaverit vox illa autem ab anglo-saxonico brucan p'cflut, quod nihil aliud sonat ac vocabulum latinuni frugi.

Parcenduni igitur eruditissimis Etymologiae sectatoribus, si qui tam ærummosos inter métamorphose on laqueos et nexus, tót inter verborum permutationes et 'quasi insidias, excusabili errore decepti ceciderint. Cum populi varii variis casibus afliciantur, variasque mutationum vices subeant, omniaque et instiluta et negotia, et religionis ipsius rilus et arcana varie sub lumine adspiciant; bzud mirum, absimilem loquendi formaai ab vmàquâque gente usurpari, et ejusdem lingua; linéamentum prima, si apud gentes varias delluant et abcant, allizru coïorem, no.um sjutaxim, scēpissimè sonos sensusque novos per annorum et locoruu. spatia mutuari, quae eruditorn cnriosiisimis investigationibus illudant. Hiuc tót variae dialecti, quae, à raoribus et institutis dissimilibus quasi informatæ, eorum iudolem et genium referunt, illisque vicissim diuturnitatem quamdam adjicere videntur.

SU

QVS FCERIT, BAREAR'-S APCD GENTES, EUDIUM ADHUC IDIOMATU3I CONDITIO.

CCun de perobscuris teutonicarum necnon latinarum linguarum originibus paucis disserere uobis in anime sit, inquirendum antè omnia existimaverim, num sie;na prœ se ferant tum latium, tum germanicum idiomatica antiquioris cujusdam origiuis et avitae hereditatis, an utrumque pro recentiori liuguâ et quasi sponte suâ intrâ

Latii Germanijbve limites orlâ et adauctû accipere debeamus. Plénum dubii probléma ; nec priûs aggrediendum , quàm certa investigalione comperlum habueimus', quibusnara signis agnoscantur tum rudium et quasi nascentium, tum adutorum Tigentiumque populorum idiomata. Hoc igitur primum nobis erit disquisitionis argumentuui : quibus proeserlim vocabulis barbarae génies gaudere videantur; quibus incrementis, adolescentie jam sladio peracto, linguoc ad perfectum et absolutum modum statumque perveniant ; mox coiifectœ, ingravescente paulatim senio, ad occasum prolapsurœ. Linguse etenim , regnorum et populorum instar, a;tate provectâ, debilitantur et franguntur.

Scaibilia tantûni, si ab Apuleio, subtilissimo Madaurensi, vocabulum senii-barbarum mutuari audeam, expiimere gestiunt populi, nondum bonis artibus exculti , nec elegantioris vitœ nobile otium nactae. Dùm sylvis dumetisque humanuni genus nudum et rude inerrat, cogitationibus admodum paucis induiget, proximasque solummodô res et corporis nécessitâtes primas vocabulis quibuslibet tuncsignificareconatur. dameras synonyntôn penè immensus, quibus astra , tellus, noiissinia quteque exprimantur; morum consuetudine huuianiori nondum exorlû, qua; vocabula alia invelial. Apud Arabas anliquiores, teste Herdero, 1000 vocabula yladium ; 200, scrpentem ; 80, mcl, 50 leoncm exprimebant; dùm nullo contra verbo aninii motus et sensus intinii recludebantur. Nec mirum Arabas, gladio s;epè usos, scrptiium leoniiyiac dentem infensum reformidantes, rupibus arenosis inhabitantes , rarô et parce de ignolis , fréquenter et variè de rébus notissimis loquutos (1). Veteris Scandinavi;e incolis, nullum ad beucvolntiam exprimendam (2) vocabulum, quinquaginta auteni pro lutvc ; quam viuritimum draconem, fluctuum viatorem, ulitem Occani , poetico suo more vulgô vocitabant.

Quicquid melaphysicum philosophicunive, quicquid ad elegantioris vitæ consuetudinem , aut ad intima afflecluum arcana atlinct, Scandinavorura , Anglo-Saxonum , nec non kelticarum americanarumve tribuum idiomata omninûnesciunt.Nechodlt; rusticos homines unquam audias aliter loquentes, atque istos sylvarum incolas, qui rudibus verbis et ad naturam rerum proxiraè accedentibus utuntur.

(I) V. Bonstetten. Études de l'hoBune, t- 1, p. 81, (3) Y. Rask.

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS. U25

Si gallico sennoie ruslicus aut operarias nescio qiiis niagmam pecuniani exprimere velil, non ille dicet une somme considcruble, sed simpliciter une grosse somme ; qiio quidem verbo pecunie acervus quasi oculis subicitur; ad intellectuin nil attinel. Peruvianos, quanquani paulô piovectiores et excuiliores , vocabulis melapiiysicis caruisse (1), quac^as^iham, virtutem, spaiium, tempus, gratum animum exprimèrent , notavit Bonstettenius ideua , acerrimus metaplyisics indagator.

Quo fit ut augurandura facile censuerim, vocabula ista, quœ rébus physicis quondam iniposila fuerunt , quasi fundamenta linguarum anliquissima exstilis;e; earumque genlium , apud quas inniota et intacla pernianscrunt, cerlani consanguinitateui cl quasi necessariuui priscae parenthehe vinculum designare.

Apud populos vitæ humanioris inexperlos usurpata vocabula cûiu illorum moribus consentanea floreant et intellectus lorpesccnlis adhuc et desidis notam référant ; sic et apud eosdeni populos vocabuloruui illorum ipsa syntaxis artificii inops nudaque jacet ; qux' quidem nunquam à physicis ad melaplyisica , nunquani, ut Servius ait, ad gncralitates exsurgere audet; noc arleni subtilissiniam

callet, qui vocabula quæque vinculis idoneis , alla aliis , connectuntur. Regni Siamensis (2) si quis incola dicere velit : « Valdè gaudebo, cùm primuni domum. meam iuirabo ; » non aliud dicit ac : « cùm ego domus ego, ego cor uiultum ; » — arena sine calce. Quà ratione niodoque voces inflectantur, et inler se particulis variis et clausulis cerlis connectantur, ille nescit. In liiic sententià, quara jam memoravi, vox gaudere, quæ animi molum et mentis cogitationeui expriiBit, a voce for, qua; partem corporis humani significat, supplctur ; eâdemque tum vocabulorum, tura clausularum egestate fit, ut domiis mea non aliter reddi possit ac verbis istis, domus ego. Quod quidem barbarum et hodiè à servis Afris, qui linguas europæas garriunt , usurpalum , cùm dicant maître à moi, maîtresse à moi, nec eunidem sensuni in pronomen Jiion , meus , 7nicn , compingere possint.

Nec satis est. Cùm crassior rudiorque sit linguarum islarum penè nascentium indoles, nec ideas , sed illa lantùm , qua; à sensibus per-

(1) V. De Humboldt.

(•2) Y. De Humboldt; Bonstetten, loco cit. VoycKje de l'abbé de Choisy. — Idem obtinel .ii Sincn- si graiumati^ -e.

l\26 TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

cipiuntur, exprimant, nec ratiocinandi ambages aut abdita metaplñjsiccs arcana recludere, illisque lumen clarum affundere queant; eò magis obscura et perplexa , exquisitorique studio coniposila , primo adspectu videntur. Non enim ad simplicitatem, q\ix composita, ad sensum unum , quæ diversa , revocant ; sed circà ditTerentiarum inutilium ambages bœrent et oberrant , novumque vocabulum pangere gestiunt, si viri duo, si mulieres duæ, si puelU, si puellæ loquantur. Inde steriliū vocum copia uberrima, sunima vocum pernecessariarum egestas. Inde tantus amor compositorum verborum apud barbaras gentes, quie sermonera coarctare et magnam uno verbo sensuum vim concludere nondū sciunt. Inde operosiores, istis temporibus rcgionibusque , barbarorum idiomatum moles et machina; niliil velox, nii simplex, ni! expeditum. Quod si fixmina amet, verbum aliud; si lir, aiiud; si puer, aiiud; si puella, canis, equus, viator, venator , vetulus, vetula, novum vocabulum pro singulis « amantibus » cudilur (1). Nec americanarum sylvarum indigenæ unquūni vocabulo/iosutuntur, sic loquuti : Ego-plus-tu-et-plus-illc ; nec unquam aiunt, ambulubo, sed : queo ambulare, seu — volo ambuhtre, aut — spcro ambulare, Quemadmodum antiquissimi machi- Harum artitices vel ingcniosissima inventa nullis ambagibus, compa* gibus, rotulis irapedimentisque obstruxerunt , quæ posteriorum temporum USU3 velut inutilia delevit rejecitque, ad simpliciorcm et faciliorem forraam cuncta redigens, illudque assecuturus, ut maximi parvo adparatu obtineantur efTectus ; — sic idiomatum adhuc incultorum slerilis iila et portenlosa ubertas apud proveciores populos iustis limitibiis clauditur, tuncque primū veram fertilitatem sibi vindicat, quum gentes Icgibus certis subdilce vitæ humanioris commodis fruuntur.

Quòd si omnia quæ pi œfatus sum conferre velim , et quod ex iis sequitur inquirere; linguas à rudi quādam malusti et incondilâ vocabulorum congerie ad eruditiorcm el simpliciorcm siuifliesin procedere, nobis conijlierluin erit. Vocabulorum, quæ ad corpus pertinent, ininimera propè copia; eorum, quæ ad animi motus, summa

(1)V. de Humboldt — Supplément à la grammaire japonnaise de Bodrigues , trad. j)ar Landresse. — V. Ptlk-prat , Charlevoix , Hunier > omnesque qui de barbarorum populorum.linguis , el pr«sertira de linguarum in Aniericâ sepleilrioiiali usurpataium vaiietatibus scripserunt.

egestas; clausularum inopia, vanarura denique tlistinctionum abundantia valdè superflua : h;cc apud gentes barbaras Gramniatices quasi inchoata; signa haud ambigua sunt.

Qiiid luminis dogmafa ista , ex bistorià iinguarum tracta, idiomatum teulonicorum et latinorum origiuiibus adbibeat, mox apparebiU

III

QUOMODO ADOLESCART, VIGEScant EX TANDEM CORRI'MPANTCR IDIOMATA,

Cil'im barbarœ, ut jain asseruimus, gentes nihil nisi rude, incompositum et niultis anibagibus in-pedituui proférant , eaque tantum qu;e sensibus ol)jiciuntur sermone exprimant ; populi alii, quasi graduni superiorem obtinentes, meditationes præsertim suas et cogitationuni latebras vocabulis novis explicare gaudent , et meiaphysices trophœis idioma vernaculum exornant. Perfecti absoiutissiuilque idiomaticis exemplum memorabile non taceam , Gra;cam scilicet linguam, quœ rudiuni linguarum vim robustosque sensus et vocabuloruni compositorum opulentissimam segetem intrâ leges suntheseés accuratissimœ et ditissimœ suniaxeâs summû cum arte reduxit.

Sed , jàm fatiscenlibus sæculorum sub pondère idiomatibus, cùm à barbarie antiquâ longissimè recédant , tum ad barbariem novam proruunt , quœ , vocabulis metaphjsicis abusa , nunquam aut ferè nunquam naturæ res proprio direcloque vocabulo exprimit. Hoc senescenlium et quasi regrotantiura idiomatum symploma , ut ipsius mefophysices triumphus, annis labentibus, Iinguarum, quaecumque exstiterunt, coiruplela? subservisse videatur. Non à barbaris enim et ineruditis , sed à doctis et exquisiMoribus viris orationem præcipuè corrumpi notandum est, qui demulcendaruni auriura aiubitiosiores, à commun! loquendi con«uetudine recedentes, ad nova etremotiora tendunt, et linguarum priscuui nitorem vauâ ornamentorum afftatione obscurant, Plebeiorum rudes loquela?, sed quœ rem notam et

^28 TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

vulgarem vocabulo noto indigitenl. Aulici sciolique pro genuino vocabulo adulteratum , pro re ipsâ fucum et ncbulas fastidiosi usurpant. Illi sermonem nudant; hi corrumpunt.Ab bis omnisinimutatur seruionis proprietas, quippe qui verba à sensu vero detorta, subtilissima vocularuui inventa, ineptarumque metaphorarum coruscationes indubitanter proferunt. Ad captandos nobiliorum gentium animos scriplitasse et Apuleium et Sidoniuni Apollinarem, et elegantissimè impurum Petronium, haud obscurum est; inter quos præsertim Apuleius ille Madaurensis nihil notum , nihil simplex , nihil robustura è scriniis suis protulit, sed oninia fucata et nova et inaudita et puerilibus inusta calamistris. Ex illorum scriptis ad ultimos usque Latii occumbentis scriptores Boetium Casiodorumque profluit pestilens istalues, et corruptela insignis, quae metaphysica vocabula pro vocabulis genuinis liiguœ romancœ iuseruit : ut pauca commemoreni, præiositatem , speciosifaiem , iuidiuiiialem 'apud Tertuillianuni; ■pariliatcm apud Geilium ; liquiditatem, irrUnbilHatcm apud Apuleium; spatiositatem, nvlificaiioncin, monstraque plurinia, apud Sidoniuni, Hieronymum, Casiodorum et aaios frequentia. Nec praetereundum silentio est, apud quosdam ævi nostri scriptores eosdeni increbescere vocum inaniam garritus , quae sub nescio quo vanae et vacuiE 7Mefrt;/iis2-cessimulaero, quasi nube densû, scnsuum obscurantes, rei expressae forraam veram et quasi sincram effligiem prorsus oblitérant. Nil bodiè nostratibus magis placere videtur, ac verba istius modi : individualité , spécialité, religiosité, actualité, sommité, capacité; quasi eodem vitio laboremus ac

Sidonius episcopus Arvernus, et Apuleius Africanus fabulator. Cùm Gallicus quidam nuperus scrip-
 for istū pereleganti sententiū usus fuerit : « Les manchettes du » style de Racine, passées d l'em-
 pois de l'hexamètre et brodées par T) l'assonance de la rime, etc., etc.... » nihi Apuleio persiinilis
 videtur, qui sensum nobilitare gestiens vulgarissimum , nempè: k Aii' » ,ora iiascebatur ; i> ingenii
 sui vim ubertatenique veibis illis exquisitissimis illulrare nequaquam dubitavit : « Commodian
 piini- » cantibus phaleris aurora roscum quaiens lacerlian, ca'lum inC' fl quitabat (1). » Et infrā
 idem ille suavissimus scriptor, sed voca bulorum audacissimus novator et archaïsm on renovator
 impiger, sic loquitur : non lœtā facie nec scrmone dicaculo, sed vultuosam fron-

(1) Metamorph., l. III, c. !.

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS. h29

fem rugis insurgeniibus asseverabat. Apud Sidoniui et Ausonium pluriraa istiusuiodi, quae
 apud omnes orbis terraniin populos liiguarum et humanarum literaruin senium et quasi effetos
 conatus lestificantur.

Duplex in vitium incurrunt illi qui , idiomatibus ad senium vergenlibus, gloriani scribendo
 consecantur; vel curiosu niniis oratione fastidium legentis eflugere conati ; vel ingenii sui fecuudi-
 tatem iudicibus comprobare gestientes , permullaque quasi pcede in uno sciipitantes, et vocabulo-
 rum incondilam proluiem chailis iniiniuteutes suis.

Nec ignobilibus tanlūm artis literaiix opificibus, sed et principibus \iis crimen illud incuriæ da-
 tur. Recentiores inter critice artis nngistros scriptor exiuius et perspicacis quidēi iudicii vir,
 GiiaUerius Savagiiis Landor (1), civera suuin et jucundissinuun scriptorem, Gualterium Scolum (2)
 stjio nuper laccessivil acerrimo , quasi sermonem patrium corruperit. Scotus cniin , felicissiuum ū
 naturā sorlītus ingeniūni, delicia; leuiporis noslri, fabulas ania;nissimas nec ineganti quidem, nec
 semper aplo concinnoque stylo exai'avil; cui satiserat, dum gentium animos oblectaret demulce-
 retque, sensus suos depromere, mores patrios vivis coloribus adumbrare, prelisque longam volumi-
 num seriem mandare. Non paucos enores ab incuriā fusos in fabuk\, cuitilulusinscriptus est
 licd(iauitllcf,{3) detexit Aristarchus ille , verbi gratiā — « laugking coiisiimcdly ,• » — « it ivas as
 fine a first appearanc as I ever heard ; » quasi adspectus forma* que non oculis, sed auribus
 subijcerentur!

Sed et apud eumdem Scotum eruditissimum nec satis caulum fabulalorem , in menda alia pluri-
 ma olTendes ; cujus modi est ellipsis ista valdè inelegans — curse on the innovating hand attempis
 if ; cūni sic loqui deberet : the innovating hand that attempts it. Eleganter supprimilur particula
 that, sed tanlūm cūni aritē verbura occurrunt particula; / , thou, he, etc. Optimū dixcris : the man ,
 , you hâte, « homo quem oderis, » suppressā particule that. Idem (quod miruni) obtinet apud Italos
 recentiores, qui particulam che eumdem in modum oblitérant : « Monslrale, sic ait Machiaveliu » ,

(4) Walier Savage Landor. //na 3 l'/i a ry Conversations, t. II, p. 30.

(2) Sir Waller Scott.

(3) Redgauntlet.t. II, p. 43,

630 TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

» l'amovc le porti; dicale il bciiic le vuoi (1) ; i> vice verborum « che le vuoi. »

Sic occiduiit, sic depereunt et affliguntur idiomatica tunc sublimiori et inaudito, lūni in acciiralo sordidoque vocabuloiuniusu, iiecnō vānā iiovarūni métamorphose on cupidine, ad barbariempaulalim redeuntia. Queniadmodum, teniporibus primis, rigida vocabulorum forma, manca et inops siino7iumōn copia inutilis eadeni experimentum, et vocabulorum egeslas quæ menti subserviant; sic, temporibus ultimis, callida et sublimis vocum junctura, uberior sensuum luelaphysicorum copia, sermo fractus et elumbis, novasque et pravus loquendi formas cudendi amor iiiexplebilibus. In testimonium hic arcessantur pseudo-gallica; voces plurimæ, hodie non raro usurpatii, quæ ad argumentum meum faciunt; cū multi rtr/ísif/uc, pro rébus hominibusve qui ad artes spectant; socialiste, pro politeiās aōgmalibus, vel pro illo qui studio illorum incumbit; AumajuVaire, pro sjslcmaticus vel philosophis qui Immano generi favent; baser, utiliser, activer, pirater, influencer, gouvernecmentul, positirirsrne, exclusirisme, pessimam ultimæ scgctis messcm, interriti proferre in médium audent. islis ouinibus verbis hoc vilium commune, ut nihil cerli, nihil exacti, nullam nkribeian præ se ferant, et ad metapirysicen prœruptissimam sese extollentia, vel homines vel doctrinas, lūm uegotia tūm viros, ad loquentis libitum, incaulè désignent.

Cū tandem ceciderunt incuriū et pravitate rhctorum profligata et devicta quæ florebant olim et vigeabant idiomatica, illa videre est quasi dissoluta et fracta in ntscio quid corrupti et marcescentis abire. Tunc idiomaticis anliqui: membra quasi evulsa et discerpla jacent. Quæ ab analysiquādam rudiori ad sw/if/iestn eruditam politamque processerant, rursus ad analysisin novam, sed corruptam illam, redeunt. Cujus quidem corruptelæ spécimen egregium sub ■ lis versatur nostris, cū italica recentior lingua, liltorum ab orientalibus incolis usurpala, suis spoliata honoribus et décore orba proprio, ad exprimendas merae naturæ nécessitatēs et vilæ rudioris commoda usurpetur; et lingua FranctavAi nomine barbare, clausulis et flexionibus verborum carens, nihil sit nisi veri et genuini idiomaticis confectum et resupinum cadaver.

Gens artium bonarum in experta, quotiescuque ad usas suos

(1) Mandragora. A. iv.

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS. /jSI

idioma anliquius et quondam opulentum flectit et detorquet, radicibus verborum quasi nudalis et arreptis, illas sibi vindicat, quarumsynthesin et syntaxin destruit et profligit, tandem ad barbaram quanidara analusin retrogressura. Indè particularum præfixarum et verborum, quæ auxiliaria vocantur, usas et abusus; nec barbari recentiores unquam dicunt: amavi, sed amatum haheo; f ai aimé; nec amabo, sed volo amare (I will love, anglicè). Quod est tempore nostro Hellènes usurpant novī, qui pro futuro tempore verbura thelo, volo, aoristo anteponnnt.

Sic, cursim adumbratis linguarura quarumlibet tum inchoamentis et progressu, tum corruptelū et renovatione, quarendum est, quaenam linguarum teutonicarum vices et lalinarum exititisse videantur.

S IV

QUID, TEUTOMCAM INTER ET LATINAU LINGUARCM EUROPJEARCM STIR- PEM, SIMILITUDINIS ANTIQU;E EXSTITISSE VIDEATCR.

Nihil hic de kelticā, kymricā, persicā, vel samskretanā linguā tetigerii . . : iuas inter et idioraata cetera apud Europæos usurpatis utriū vel remotissimæ affinitates vel proximæ interfuerint, eruditiores, si libet, viri aut probare decernent, aut profligare (1). Teutonicorum et Lalinoruni idio.na-

tum origines vel cursim, curiosè tamen, indicare satis erit; « periculosæ plenum opus aleæ. » Satis constat inler linguas Teutonicas, id est Germanicam, Batavam, Anglicam, Danicam, Suevicam, Islandicam, et Neolatinas quæ nunc apud meridionalis Europæ populos usurpantur, nempe Halos, Galios, Hispanos, Lusitanosque, nullum aflinitatis et parenlele vinculum vestigiumque, quoad vocabulorum compageui syntaxinque, casurave et temporum flexus altiuet, nunc apparere. Quin imù, à Latino recedit vel Gallicui idioma, quod anaiyticse syntaxi subditnm, nec verborum inuendendum licentiam, nec ex plurimis vocabulis vocabula

(t) V. Le Pileur, Bopp, Seblegel, Kaltschmidt, Burnouf^ Eichhoff, Grimni, etc.

/|32 TEUTONTICIS LATINISQUE LINGUI8.

nova cudendi arbitrium pènes se habet. Et à Graeco ipso Latinum thlifer, cùm facillima apud Graecos, et nulla aut ferè nulla apud Latinos verba secundum analogias leges condendi facillime exsulerit. Sed à Latino et Graeco longissimè abesse teutonica idiomala non ambigui est. Dissimilia utrinque verba, absona synlaxis, cuncta longo intervalle seaiota, vel ipsa pronunciandariiim vocum consuetudo, vetustissinii odii penicaciaiu comprobare videntur.

Quod si autem, primû rerum facie non contentus, in intima quæstionis altissinie descendas, et dogmatium illorum quæ janijam eposui memor, Glossaria latina et germanica sciscitari et excutere volueris; summo cuni stupore fateberis initia et quasi prima linguariiim lineamenta, quaj aduuiibrüsse mihi visas sum; vocabula nenipè, quæK numéros, astrorura cursus, cœli temperiem, temporis divisione-s, familiam, corporis motus, vitam niortenique demonstrant, ferè eadem apud Latino-Graecas et Golbico-Germanicas gentes exsultisse.

Quod si à numerjs ordiamur, tales sunt, apud

fis, duo, trcis, ... ,, {s}ex, (s) epta,

Gnecos, l mia,

Latinos, unus, duo, très, quatuor, , , . sex, septem.

Gothos, (lins, twui, ihri, fidivor, ... saih, sibun.

Arch. Gerni, euia, zivo, drio, feor, ... sehs, sibun.

iiva, ihri, feather, . . . six, seofon.

iwee, dry, vicr, . . . ses, seven,

iiva, tre, fyra, . . . sex, siu.

tveir, tliryr, fiorir, ... sex, sio.

iivei dvei, vicr, ... sechs, sieben,

eue, hvo, tliree, four, . . . six, seven,

deux, f rois, quatre, », six, sept, etc. (1)

■ Numerum quidque {Grxcb pente) non in tabulas retuli, qui vices ab aliis mutationibus reniolos expertus est; nec octo, novem, decem, quibus persiniiiiia germanica et anglica verba aclit, eight; — ncun, nine; — zclien, ien; etiamnunc perstitère.

(I) Y, J, H, Kaltschmidl, Sprachvergleichendes Woerterbuch der i»uUchen Spr(tche,<^lf, Leipzig, 1839,

A nglo-Sax. ,

an.

Batavos,

cen.

Suevos,

en.

Islandicos ,

cin.

Gernianos ,

cin.

Anglos,

one,

Galles,

vn.

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

Ad alios si pergamus parralélisynous in perinulta ejusdem geaeis incidenius : qucmadiuodum apud

Germanos ,

WoUen.

Anglos ,

wm.

Latinos ,

Velle.

Gallos,

Voïiloir

Quod plané unum et idem. Sic etiam

Germani ,

Du,

Angli,

Thou,

Latini ,

Tu.

Galli,

Toi,

Sic et :

Germani,

Schwester,

Nacht,

Mein,

Haben,

Angli ,

Sister,

Night,

Mine,

Hâve.

Latini,

Soror,

Nox,

Meus,

Habeo,

Galli,

SœuPf

Nuit,

Mort,

Avoir,

Pène omnia, quae barbarorum hominum intellectum et sensus non elTugiunt apud teutonicas et latinas gentes congruunt :

Latini, sol, sal, esse, kabere, velle, ventits.

Angli ,

SUUF

sait.

hâve,

xvind.

Germani ,

sonne ,

salz.

essen,

haben.

ivollen.

ivind.

Golhi,

sunna.

sait,

ita.

haba.

vilia.

vinds.

Islandíci,

sûnas,

ad,

âj).

val,

vâtas.

Galli,

soleil,

sel,

avoir.

vouloir.

vent.

Græci ,

hælios.

als,

edâ.

boulomai.

Ordinem linguarum illarum omnium in tabulis præfixis intervertere et confundere quasi consulté curavimus, quô clariùs avila ea-

h[^]U TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

nam consanguinitas appareret. Sic et conferre licet teitonicum videri LUIU latino pater : lalimini viaiev cum germanico muHer ; — Ilerr cuius lieris ; — urbs, orbs , cimi vcibo prisco Huuarban (incnrvare) «'X arciaicû superioijs Geiniania dialceto ; undè Teuloiicum Warbes (circulus) , et Gerinanicum recentius Wirbel. Nec præteream occultiorem , sed reverè non anibigendai , vociim qua? sequuntur copulara :

Græci, Damaô , Hædus, Phratia.

Latini, Domo, Su-advia {sm\h} , Froter.

Golhi, Tanujm r f Angl Sa\.) , Sivoti, | Brollmr.

((Archaic. AnglJ Soie ,) Angli, Tome, Siveet, Brother,

Galli, Dompter[^] Suave, Frère.

nec verborum infra positorum notatu dignissimam afinilitatem. Conféras cum Teutonicis vocabulis

Latinum Veredus , quod persimile Germanico Pfered , pferd. — Equus , à græco ippos) iccos, archaicâ

fonnù), siuiileislandica. . . Eikur,

(Dauico Og)f

(elSuevico Ocg) ,

Taurus Stier.

Porcellus Ferkel.

Sus Sow.

Cattus Catze.

(Angl.) Cat.

Lingua (Angl.) Tongue,

Rex (Golh.) neïld,rU:i.

Dctis. , (Suev.) Tand.

{Angl, tooth; Gcriaan, zalin; Angl.-Siix, tôdh; Gollii Uini/i),

TEUTONICIS LATINISQUE IINGUIS.

fl35

QuaBquidem inter vocabula ne unum quidem moribus hominum venaticorum et rusticorum parùm idoneum decerpseris. Germanos ab Italis, Romanosve à Teutonibus dialectum jain exornatam et expolitam mutuatos fuisse haud facile conjectandum putaverim ; sed utrosque ex eodem antiquo et remotissiino fonte hausisse non nieherculè sermouis absoluti et grannnalices omni ex parle exactae voces et syiitaxiu, rudia auteni idiomatis penè barbari inchoamenta quosedara, quae, labentibus annis, in diversas et ornatiores formas utrinquè abierunt.

Cùm jam de vocibus istis apud nos actum sit, quae primo quasi partunatx, vitae bumanae degendae necessariae sunt; ad illas transeam, quæ primam vocabulorum compagem suppeditaverunt , quasque grammatici praepositionum, conjunctionum adverbioruraque sub nominibus nôrunt. Hic etiam sonorum et radicum similitudinem indubitata agnosceamus :

Graeci ,

(s) uper

, apo,

pro,

ampki.

Latini,

super.

ab.

pro.

amh,

quo.

trans.

Arcb. Germ,

, ubar,

ab.

fora.

umpi,

hiveo,

dru.

Gothi,

tufar.

faur,

lnvaiwa,tUairh.

Angl.-Sax.,

. ufiir,

of.

fore.

ymb,

hu.

thark.

Angli,

. over.

of.

for.

hoiv.

lthrougk,

Batavi,

. over.

af.

voor

om,

hoe.

door.

Suevi,

. afver,

foer,

om,

fiivi,

Islandici,

. ofur.

fy^h
iim.
GallJ,
sur.
rtè-solu,
pour
,am6-itor
à tra-\ers.
ItaU,
sopra,
flô-sente
,per,
«mft-izione,, ,
fra-versar.

Nec, à temporibus priscis ad recentiora, illae quas notavimus vocabulorum iuimutationes lege quâdam certâ radiées primas sensim transformasse videntur. Persœpè grœcum gallico sernioni novo propiùs atque lalino antiquo accedit; et quae graeca verba Lalium recusavit, teutonicis nunc glossariis insunt. Exempli gratiâ, verbum Hellenicum boulomai {velle} verbo gallico vouloir propiùs adhœrere videtur, quàm latino velle, ex archaïco grœco bolomai extracto. Si quis meridionalis Galliae incola vocabulum vouloir suo more pronuntiet, mutatâ in sonum b literâ f, graecum illud omnino sonabit,

Graeci,
Potu (
Gothi,
Filu.
Scoti ,
Fêle.
Germani ,
Viet.

/|36 TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

boutoir, boulomai. Nec rarô agnoscas (ut jam dixi) vocabula graeca quaedam, quibus latinum glossarium caret, inter germanicae sUrpis vocabula permansisse. Sic :

, multum).

Pro eodem verbo Latini multùm, Galli beaucoup, Angli many, ex alienis radicibus prolata. Sic quoque :

Grseci, Mené (, luna).

Gothi , Mecna.

Islandici, Maiii,

Anglo-Saxonici , Mona,

Angli , Mooii,

cùm Latini eunidem sensum verbo luua, Galli lune (quod ex selènè), exprimant. Nec obliviscendum , easdem radiées in alla abiisse verba lalina; graecum polu, in plus ; et mène, in mensis.

Quicquid, per longas temporum et casuum vices, metaniorphoseôn subierit vocabuli unius forma, notatu dignissimum censeo. Haud rarò, vel un;l literulà suppressù aut pennutalâ, omnem evanuisse dixeris vocum eariimdem similitudinem :

Græci dixerunt ,

E-ruthros,

Lalini ,

.. ruber.

Gothi ,

„, rauds.

Germani ,

. . rot h.

Anglo-Saxonici ,

. . read.

Angli veteres,

, , ruddy.

Angli novi ,

, , rcd.

Galli,

. . rouge.

Itali,

„, rubro.

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

Idem verbum est , quod idem non sonat.

Græci ,
D-akru.
Latini,

L-agrima

Mutationem primæ illius consonantis , scilicet : D in L, et T, nolim inobservatani prai'termittre : exemplum notabile, quàm fragilis sit præfixarum sive prostetikan literarum status, et quàm varias, sublatiis permutatisve pñefixis , formas induere vocabulum unum possit. Sic

Graeci ,
A-melgo.
Latini ,
, . niidgeo.
Germani,
, . melkcii.
Angli ,
, , viilk.
Sic et
Grseci,

dous

Latini ,
,, dens.
Gotlii ,
, , tunthnis
Islandici ,
, . dantas.
Germani ,
. . zalin.
Angli ,

.. tooth.

Galli ,

. . dent.

Eumdem in modum ,

Graeci , Latini,

. . rhegnumî.

F-r-anyo,

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

Sic quoque

Islandici ,

B-r-aka.

Gothi,

B-r-ika.

Angli ,

B-r-eak.

GalU,

B-r-îser^

Grœci ,

O-twma,

Latini,

, ,nomen,

Gothi,

, nima.

Germani,

, , 7ielimen,

Angli ,

, . iiame.

Galli ,

, , nom,

K-apros, D-rosos, P-latus,

, , aper, , . ros, , . latus.

..., , B-r-aîds,

. . eber, B-reît,

. . board, B-road,

, . rosée, P-l-at,

Graecos præfixis literulis, cuphonice graliâ, libenter usos fuisse in aperto est, quibus nempè concurreitiui vocabulorum asperitates lemparentur ; et illud notandum existimo, dulcissimos suavissimosque sonos ad illud consequenduni adhibitos; nempè litterasaets et l et d. Sed pro lege certâ et indubitâtâ recipere temerarium foret, Græcos solos præfixarum usurpasse consueludinem , quae quidem et apud Teutonicos in usum transisse videtur.

Latini, ..latus,

Islandici, G-lad,

Angli , G-lad,

Galli, {lie, lie

Latini ,

. , rogo.

Gotlii,

F-railia.

Islandici ,

P-hrah.

Germaui,

F-ragen,

s, ..nodiis.

, . rapio.

K-HUt,

G-ripa.

K-not,

G-ripc.

sse) , . . noeud.

A-g-ripper (vulgare)

Ultimo et exemplo patet , quandoque duplices praefixas vocabulis antiquis superadditas ; quod sequentia cooiprobant :

Gerinani, . . rollen {rolsre},

Bavaro-Gerinan. K-rollen, Angli novi, S-c-roll, Galli f « , rouieaiu

Sic et

Latiui ,

«... labium.

Graeci,

,. a-leiphô (ungeie).

Golhi,

S-a-lbon,

Angli,

S-a-lve,

Sed ut ad tertiam vocabulorum partem transeamus , quæ legum , morum, reipublice quasi in-
clioatæ et jain frondescentis signa prae se ferant; quaedam, ejus generis, rara quidem, sed notanda,
Teulonicis et Latihis communia tibi occurrent. Teutonicis enim dialectis verba senatus, rex, curia,
lex, insunt, sub formis \arns sineigo , sinistans, siniscallus , pro senex, senatus; — reick, rick, pro
rege; — kyrihha, kyrkn , pro curia; — Ing , laiv, i>ro lege. Apud Burgundiones Visif^olliosque sinei-
go a senem, » sinistans, «sacerdotemn significabant ; unde sùi/scrt/, « sénéchal. « ApudGothos,
regen, rechten , significabant « rectum facere, » «regere;» unde reiki, recky reich (Frankreich, etc.).
Apud vetustissimios Germanos Ari/riAAc/, pro curia, in quam populus convenit ; unde Danicum
kirke ; Scotticura kirk ; suevicum kyrka; anglicum church Apud Gothos et Suevos, lagen, pro lege ;
unde islandicum lag , danicum loiv, anglo-saxonicum laga, anglicum laiv. Libenter crediderim anti-
quos Germania3 populos diù intra reipublicae illius quasidumbratæ, quam Cornélius Tacitus de-
pinxit, pernactasse, et suam proavorum linguæ indolem per illud longum quidem temporis inter-
vallum impressisse, quæ à latini idiomatis indole toto cœlo distat.

Quod ad syntaxin et verborum flexus atinet, antiquiores Teutonum dialectos cum antiquissimis
latiuæ stirpis dialectis si conféras, in quasdam similitudines nullo modo contemnendas impinges.
Sic Graeci comparativum suum, téros-tatos Romani, ior, issimus, Germani et Augli er, est , faciunt.
Euphouiæ graliâ , sæpè et Latiui

hho

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

et Angli et Germani utuntur verbis magis, mehr et more, quae adjectivo anteponuntur ; rnagis
pius, vice piior; more piouis , et most piouis, vice verboruni piouser et pîousest. Quemadmodum
apud Græcos clausula les (à titèmi) , apud Latinos clausula tas (a status) stalum rei cujuslibot, ex-
priuiit; sic et apud Gernianos clausula Jicit (à voce vulgari Bavaricâ hait, status) et apud Anglos
clausula hood, eumdeiu sensum usurpare videiitur :

Graecum , Prao-tès,

Latinum , Liber-tas.

Germanicum, Meusch-heit.

Anglicum , Man-hood,

Græcos præfixis upo, pro, para, sitn, apù, péri, nper, eumdem ferè in modum usos fuisse constat, ac Gernianos et Golhos præfixis ab, auf, be, fur, um, ver, etc. Helleiicam linguam quicumque caliet, particula Græca para, quàm varia significatione alficiatur, haud ignorât; quasi particula ista rerum copulam quamdam tuni siniilium tum dissiniilium indicet. Apud Germanos et Anglos duplex eumdem in modum et dissimilis est usus particularum ver et for, quæ adhaesionem necnon separationem réfèrent.

Græci.

' Para-trechô Para-trepô Par-oraô

.Par-aconô

{victoriam adipisci). \ Quod progres- {cursiim deflecters). i sum notât.

{despicere).

{perpcram audire]

idlpisci). \ lecters),)

Quod successum negat.

Germani.

Angli,

' Ver-schaffen

I Ver-alten

I Ver-aciiten ^Ver-derben / For-bear (For-bid

{copias dare),

fsenectuicm\

V adquirerej

{despicere)

{coi'rumpi).

{parceré),

{interdicere).

Quod adquisitionem indicat.

Quod deperditionem

notât.

Quod veniam dat.

Quod veniam negat.

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

liU1

Quò anliquius teutonicum quidque idioma , eô propiùs ad formas conjugationum et declinalio-
num latinaruni accedit : Ne omnem grammalices seiem hic evolvain, paiticipii praesentis forinam
proferre mihi salis erit :

Archaeo-Germani :

Varman-em.

— es,

— et,

— eme,

— et,

— eut,

Latini :

Monc-o

— es,

— et,

— émus ,

— eiis ,

— ent,

Ne omnem grammatices seriem hic evolvam , participii prssentis formam proferre mihi satis erit
:

Gvccci,

Tupi-ôn, ont os.

Latini ,

Am-aus, antis.

Angli,

Lov-ing,

Germanî ,

Lieb-end, endes.

Gain,

Aim-ant, ante.

Itali,

Am-ante (1).

Gothi et Anglo-Saxones genilivi latini singularis formam js, necnon pluralis ciausulam , nempè literam s, asservaverunt :

Sing.

Plur.

Gothi :

Fisks, is, Fisk-âs,

Anglo-Saxones :

Fisc , es (Piscis, is), Fisc-es (Pisces),

Apud Anglos antiquiores idem obtinebat, qui dicebant ; il/y fa-

(1) r. Bopp , Conjugation-System der Samskrita sprache ; et Pott Etymologische Forschungen.-V.el Eichhoff, Ampère, Kaltschmidt. — Quod ad Samskrelanam atiinet, hic attingere nullo modo decrevi.

442 TEUTONTICIS LATINISQUE LINGUIS.

iher'is name (niei patris nomen) , plané gothiciira et lalinum. Nunc forma illa apud receitiores in my fatker's name abiit, quam Grammatici plurimi idem esse ac mij foilier-nis name (meus pater suum nomen) , absurde crediderunt (1).

Nonnulla decerpsi, qua- notatu dignissiraa censui, quibusque citrà dubium poneretur communis ista linguarum omnium, quas memoravi, origo. Quinam autem fuerint hujusce aQnitàtis gradus modique, nunc inquirere decrevi.

QU^ FUERINT LINGUARUM TEUTONICARUM ET LATINARUM GENEALOGU ET VICES.

Nec teutonicam à latinû, nec h teutonicâ latinam , nec latinam à grœcû, nec omnes illas linguas à linguâ quâdam omnibus numeris absolulû descendisse facile crediderim ; sed et grœcain antiquam, et latinam antiquam, et teutonicam antiquam, cûm prima quasi rudimenta accepissent à veteri quîdara, adliuc inconditâ et quasi inchoalâ, dialecte, sibi quasque suam indoleni geniumque propriis viribus eflinxisse. Non cnini , ut ait grammalicus ille percclebris Ihrius (2), « vocabula ci idiomata funfjovum instar è terra scaturiuni. a

Si quae siit, idiomata inter ea quae memoravi, quœ compositione verborum, clausulis certis, et verborum invertendorum facultate prorsus carcant, ba;c inter uilimos idionmlum ant.iquorum partus annumerare non dubilaverini , quasi ex ciueribus populorum jam sepulorum orta et exsurrecla. Cujusmodi , ut omnes sciunt, neo-lalina; linguaj receitiores; gallica nerapè, italica, lusitana, catalau-

(1)De eiTort" illo peraniiquo accuralè disseruit J.-P Tliommerellus.V. Recherches sur la fusion du yormand et de l'Anglo-Saxon. EoJem errore laborabat famosissimus ille Scotus Johannes Knoxius , Calviuislicorum dogmatum assertor veliemens , qui proprià manu verba , John Knux his book , titulo Toluminis quod pènes illum fuerat quodqae inter Bibliothecse propriae Tolumina nunc asserve, inscripsit.

(2) Ihre, Glossariam,

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS. W3

niensis , rustica romaia et hispaiiica. De quibus pauca admodùm dixerui.

Sed à ceteris quasi sororibus suis longé abest hispanica illa diaiectus, quæ gotliicuni simul et arabicum quiddani redolet. Dum Gotiii Aslurias (1) incolentes, seinioncni patriuru sunimà curû vindicabant, Andaiusiae (2) contra incoice, quos Mixtos-Arabas (3) vocabant, Arabica, sic ait Alvarus (/i) eloquio elati , latinaj et golliicæ linguae prorsùs obliuiscabantur. Inde illa nova hispanici sermonis indoles ; illud pinf/ue et percgrimim , à Cicerone (5) jam memoratuni ; têt indè soni imo è gulturc elisi et perinultorum \ocabulorura initia in LI sive h gutturalem abeuutia. Sic Iransformautur.

Pluere, in Hlueve.

Flamma, ia Llama.

Clamare, iu Llamare.

Planus, in Llano,

Et

Forviosusy in Hermoso.

Folium, in Hoja.

Filius, in Hijo.

Germanus, in Hermano.

Facere^ in Hacer,

Habere, iu Haber.

Nil dubii est, hispanicam dialectum latince nostrorum idioniatura familie annumerandara esse , sed seorsim collocandam , ut gothicis quasi idiomatibus lalina idiomatica peregrino quodaiu vinculo connectât.

(1)Gallicc, les Àsturies.

(2) Gall., l'Andalousie.

(3) Gall., ilosarahes.

(4) V. Flores, Espana Sagrada, XI, 27a. Velasquez, Origen de la Poesia Castellana.

(5) Pro Arciia, c. 10.

/144 TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

Quôd si ad familias gothicas gennanicasque Iranseamus, anglicum vel neo-britannicum idionia primum examini nostro subiiciendum sdt; quod quidem latinu stiipi propius accedit quam Germanorura lingua recens. Id Neo-Biitannis proprium, ut senti nias quandoquē invertere poetis suis permittant, nec strictissima; nostra? alialiisci, sese obstringant, nec Gernianorum sunimam lcentiam usurpent. Quod ex illo nolissimo Mitoniani poematis inilio liquet:

Ofman's first disobedience and the fruit Of that forbidden tree, which mortal taste Brought forth
death into this world and all our woe, that loss of Eden, till one greater man Restored us and regain
the blissful seat, Sing, O heavenly Muse, of the
.....

Plané Intinus hic vocabulorum ordo: oui suminū cū fidelitate adhæsit Gulielmus Dobsoiius-Oxonienis ille, qui non satis eleganter» sed fidelissimis vciibus latinis civis sui poema reddere conatus est:

Primum liominis nomen, vetitūque ex arbore fructus Atque ultos, viorsu quē degustata nefando Humanæ genti nocem et genus omne malorum

Intulit

Dixit, canas (2).. •

Hoc et anglico idioniati proprium, ut duplex illi glossarium insil; vocabulorum nomen, quæ ad vitam degendam necessaria sunt, arthæcorum illorum; et verborum nielaphysicorum, quæ statim elegantiores et prociorem testala, ex latino, gallico et normannico in britannicum idioma profuerunt, Varios corporis uotus, to sif, to lie, run, ivalk, creep, crawl, spr in g; sonioium varietates, buzz,

(1) Paradise lost. v. U

(2) Paradise Amisus Oxon. 1730.

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS. hho

clash floss, rattle, hxc onia anglo-saxonica vel gotlica, vivido quæ colore effigien, sensum, sliepium expiunt. Illis quidein vocabulis, quibus vernaculi genuiique scriptores anglici præsertim gaudent, verbi gratia Goldsmilius, Swiftius, De Focis (I), quasi genius populi antiquior continetur. Nec orania quæ viri eruditiores in linguam anglicam inferre tentaverunt latina vocabula, illa adhaerere potuerunt; cū clancularly fā clanculum), immorigerate, iitenerate et multa alia Thomas Brownius et Burtonius (2) sermoni patrie inserere incassum tentaverint.

Sapientius autem vocabula duo eundem ferè sensum exprimentia lingua anglica possidet; quænammodum flover (a « flore ») vocem latinam; et bloom (ab islandico « bloma ») vocem gothicam; unde blooming et florid. Duplex itaque sermonis neo-britannici potestas? latina illa quidem, elegans et venusta, quæ colorera et gratiam suppetit; germanica alia sive gothica, quæ sensus validiores, orationis compagem et quasi solidiora subtrahat Tundamenta subministret. Semper apud Angles latinum idioma pro elegantiorum virorum propria dialecto, teutonicum vero pro plebeo et vernaculo sermone habita suut. Nec sine causa quidam inter quartidecimi sæculi scriptores poeta anglus non ignobilis, Robertus Mannyng, cognomine gaudens Roberti à Brunno, vel à Brunneni prioratu (3), cū sermone vernaculo poema suum (4) pangere decrevisset, asseruit se anglico idiomate usum, quo non eruditiorum, sed vulgi aures demulceret;

Not for the lewid (5) but ihe lewed (6),

Quod et comprobatur Caxtonius (7) celeberrimus apud Anglos typographus, cum anno 1481 exbatavā dialecto «Vulpeculæ» fabulari in anglicum suum idioma vertere ausus, sic loquitur:

(1)Goldsraith, Swift, De Foef, etc.

(2) T, Brown, Burton; et alii.

(3) Robert de Brune.

(4) Cui titulus inscribitur Rhyming Chronicl'

(5) Learned.

(6) Lowe.

(7) Caxton. Historye of Reynard the foie,

4ft6 TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

I have not added ne mynsshed but have foUowod as nyghe as I can. . . in thi» rude and symple englysch (6).

Quicunque igitur anglicae linguae origines investigandas sibi proposuerit, ad anglo-saxonicas radiées procurere debuerit; nec sine stupore agnoscet, prope unam esse anglo-saxoniam, frisicam, neobatavam, et arclieo-balavam dialcctos; nec ab illis longè abesse francicam illam seu theoliscam linguiam, cui civis noster Cleyius (2) (perperam, ut censeo) propriam quaedam grammaticen adsignare conatus est, quaeque Germaici idiomatis nunc usurpati parens antiqua floruit.

Mirum sanè per saeculorum seriem penè immensam familiarum philologicarum tót signa intacta servata fuisse. Etianinunc, jam corruptà et effetà liuguà cùnì utantur ferè omnes Europae populi, attamen Itali latine, Dani scandinavice, Angli et Batavi archaio-saxonice, Germani francicè loquuntur. Quicumque antiquissimam illam Vulpeculæ (3) fabulam, Geruianiam; inferioris dialecto archaio-saxonice ab Henrico Alkmario (4) sive conscriptam seu potius translatam legerit, anglica penè omnia bodièrni usùs vocabula illic reperiet, et brillanicam quamdam dialecluni perlcgere sese crediderit. Quod ex quatuor versibus hisce sequentibus facile apparebit:

deme wulve also fôrd:

the ivolf so forth:

vulpem sic extra:

Germ. inf. dial. Hère Isegrim, it is ein oldsproechen wôrd, Anglicuni, Sir Isegrim it is oiie oldspoken word.

Latin., Hère Isegrinie, id estuum olim dictum verbum,

Germ. inf. dial. Des fyendes niunde shallet selden frôni. Angl. Tlie ficneVs moatk sliapee seldom fruit.

Latin. j . . . hostis os affert rarò fructuni.

(1) V. British Muséum.

(2) Gley, de la langue et de littéraliire des Francs.

(3) Reinecke de Foss. — Reineck Fuchs.

(4) Hinrek Tau Mkmer.

Germanice infe-

rioris dialectus.

He

sprak

to

Anglicuni,

lie

spoke

to

Latinum.

Hic

loctus est

ad

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

hkl

Ex XX vocabulis, quibus quatuor isU versiculi constant, ne unum quidem in Alkmarii dialecto ab anglico recentissimo distat : namque herr idem est ac sir. Sed illud notalu dignius, nonnuUa quoque latjna verba cura teutonicis concurrere :

Hey

Hic.

Wulve ,

Vulpis,

AlsOf 8o 1

Sic.

Hère y

Herus.

It,

Jd.

Ein,

Unum,

Old,

Olim,

Word,

Verbunu

Frortiy

Fructus,

Quod quidem bypothesi nostrae valdè favet , quam superiori loco exposuiraus, de antiquiori latinarum et teutonicarum tirpium nexu.

Cùm anglicum atque inrerioris Germanise antif j) ris scrmonem penè unum et idem fuisse agnoscamus; nunc pr/tioudum, antiquiorum Saxonum et Anglo-Saxonum linguam cutn neo-Anglicà congruere. Ex versibus quos jamjam referam, sa.cu o nono compositis ab auclore ignoto , boc apparebit; qui volumine cui titulus est Sanaior ynundi (1), continentur :

Arch. Saxon.,

Than

sat

im

Angio-Saxon.,

Thœenne

hivi

Anglicum,

Then

seated

hi/m

Latinum ,

Tune

sedebat

(se)

ike landes kîrdi se landes kirde himself the land's sir

telluris herus

Arch. Saxon., Geginnuuard for tkein gumun ,

Aiiglo-Saxon., Ongeanward for tliam. guman^

Anglicum, Onivard before the men,

Latinum , Ei regione coram hominibus,

o) Heliand (wlío heals), Salvator,\,e, Chtlslus.

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

Arcli. Saxon.,

Godes

egan bam.

Anglo-Saxon.,

Godes

agan bam.

Anglicum ,

God's

owii bairn fScotisë).

Latinum ,

Dei

proprius puer.

Arch. Saxon., Uuelda mid is spracum

Anglo-Saxon., Wolda mid tiis spœcum

Anglicum, Wotdd ivotli Ins speeches

Latinum, Voluit cum suis sermonibiis

Arch. Saxon., Spakuuord

Anglo-Saxon., Spalia ivord

Anglicum, Sapient tvords

Latinum, Sapientia verba

manag , manag, many {maint) , multa

Arch. Saxon., Lerean tlica liudi,

Anglo-Saxon., Lœran thene IcodCf

Anglicum, Learn tliat people,

Latinum, Docere istum populum ,

Arch. Saxon.,

Huo

sic

lof

gode

Anglo-Saxon.,

lia

iha

lofe

gode

Anglicum.

Hlow

thcij

praise

god

Lalinum.

Quomodo

isii

laudcm

Dco

Arch. Saxon., An thessum uuerold vikca

Anglo-Saxon., On finssum weovold vice

Anglicum, In thiis ivorld l'ealm (royaume, reich.)

Lalinum, Jn isto orbis regno

Arch. Saxon., Vuirkean scoldini.

Anglo-Saxon., Weorcian sceoldan.

Anglicum , Work sliould.

Lalinum, Operare dcbeant.

Notaiidum , hîc quoque multa latina vocabula quâdam aifinltate cum teutouicis non carere ;

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

Than , tmti.

Rikea , regnum,

Spahuuord, sapiens verbiim,

Thesun, istud.

Fore, coram.

Lof, laus,

HircJi, /ictus.

Sat , seclerc.

Uuelda , voluit.

Barn,

puer.

Quod jam assueri , non multum francicam linguam ab archæosaxonicâ , anglo-saxonicâ et anglicâ novum distare, nunc specimine novo probandum est. Ex poeniate quodam de Ludovico Tertio , Galliae Occidentalis rege, Francicâ linguâ {Fratiskisya zungun) intra decimi saeculi limites conscripto, versus perpaucos hinc abimus, quos cum translatione neo-balavâ et translatione uo-anglicâ couferre libuerit.

Francicum, Batavum, Auglicum, Latinum,

Francicum.

Batavum.

Anglicum.

Latinum,

Francicum, Batavum, Anglicum, Latinum.

Francicum.

Batavum, Anglicum.

Latinum.

Francicum.

Batavum, Anglicum.

Latinum,

Sang uuas

De zang was The song itas Cantilena . . .

gesungen, gezengen , . . sung , cantabatur.

Uuig uuas bigunnuD ,

De stryd was begonnen, The strife ivas begun, Praelium inchoabatur,

Bluot skein in uuangon

Het blood scheen opde wangen

Blood shone on the cheeks

Cruor micabat suprà gênas

Spilondunder Vrankon.

Der speelende Franken.

Of the sporling Franks.

Ludentiura Francorum.

Thar raht thegono gelih Daar vogt der elden geen There fought none of the heroes Hic pugnavit
nuilus héros

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

Frñncîcum, Nich ein so, so Hluduwig

Batavum, Gelyk als Lodewyk

Anglicum. Not one so, as Ludwicz

Latinum, NuUus sic ac Ludovicus

Francîcum, Snel indi kuoni.

Batavum, Siiell aende koen.

Anglicum, Swift and keen,

Latinum, Gnavus et acris.

Francîcum, Thans uuas imo gekunnî.

Batavum. Dat was heem aangebooren,

Anglicum, Tliat ivas in-born.

Latinum, Hoc erat in-genitum,

Francicum. Suman thuruch-sluog lier.

Batavum, Sommigen doorsloeg hy.

Anglicum, Some through-slew lie.

Latinum. Alios trans-scidit hic.

Francicum.

Batavum.

Anglicum, Latinum.

Suman Sommiiger?

Some Alios

Ihurucli-slag her.

doorsiack hy,

through-struck lie.

Iruns-fodit hic.

Francicum, Her skancta ce hanlon

Batavum. Hy shonk dans

Anglicum. He fdled tien

Latinum. Hic propinavit tujic

Francicum.

Batavum.

Anglicum.

Latinum,

Sunan fianton

Zynen vyanden

To liis fiends

Suis hostihus

Francicum.

Batavum,

BiUeres liedes.

Bittere diauken.

TEUTON ICIS LATINISQUE LINGUIS.

Anglicum, Bit ter drinks,

Latinuttu Aniaros potus.

Francicum. So uuehin hio their llbes.

Batavum. Zo werken zy uit het leben,

Anglicum, So xvorked they ont their lives,

Latinum. Siededere illi extra suas vitas«

GongruuQt

Sang cum verbo sonus, Spilondunder ludentes.

Uuangon

gêna.

Thuruch

trans.

Her

hic.

Sunan

sut.

So

sic.

Gekunni

genus.

Hio

Snel

gnavus.

Teutonicse stirpis idiomatica omnia clarum est mutuâ affinitate gaudere, nec minus arcto atque Latinas omnes linguas inter se vinculo connecti; quasi duas familias idiomatum agnoscere tantum debeamus. Divortium remotissimis temporibus inter eas exstitisse et utrasque à gremio antiquissimæ matris prius descivisse arbitrer, quâvis ea perfectam idiomatum justorum absolutorumque conditionem assecuta tandem ad senium vergeret. Nam, si latina quaedam cum teutonicis congruunt et consentiunt, fatendum est tamen utriusque familiæ idiomata radicibus imis tantum rarisque coherere; duplici arboris cujusdam trunco persimilia, qui ex eâdem stirpe prorumpens, sed arbores duas quasi oculis referens, intra terræ viscera semet unum et eundem confassas, duarum tamen et planè diversarum arborum frondes et ramos iam aëre eitollere Tideretor*

452 TEUTOMCIS LATINISQUE LINGUIS.

Quod si teutonica inter dialectorum numerosam prolem ordiem quemdam adducere velimus, quænam ex istis antiquitatis remotissimæ vel recentissimæ ortus signa ferant, investigandum fuerit. Nullam prorsus inter illas reperies, quæ barbarorum idiomatum vocabula incondita et quasi malè coæcervata referant; sed quasdam, quæ metaphysicis (1) vocibus penitus egentes, conpositis tamen vocabulis gaudeant; Islandicam nempe sive Scandinavam, quam, eruditissimus Græmæus venerabilis omnium dialectorum septentrionalium parentem nuncupavit. « Germanicum idiomata, ut ait ille (2), » recentius et debilius. Vera stirps omnium teutonicarum linguarum » gotthica est et norsica. » Consueudinibus quibusdam superbit antiquissima illa teutonicarum dialectorum radix, scandinavica quidem sive norsica, et propriis antiquis legibus adhaeret, quæ illam ad orientalium

linguarum origines prima-vas protrudere videntur. Particulam Islandica et Danica dialecti etiam-nunc substantivis non superaddunt], sed quasi clausulam subjiciunt et appendent.

Latine,

Homo ,

. . . Homo.

Gedlicê ,

Homme,

L'homme.^

Danicè,

Mand ,

Mand-e/i.

Germanicè,

Mensch ,

Der mensch,

Anglicè ,

Man,

The mau.

Sic et

Latine, Rex, . . . Rex.

Gallicé, Roi, Le roi.

Islandicè, Konung, Konung-!?!H.

Aiujlo-Sax., Cyning, 5e-cyning.

Anglicè, King , 77*6 King.

Nec Scandinavi dicunt : amatus sum, pro « araor, « sicut omnes Teulonici alii {I am beloved) (Icii bin geiebl) , sed Latiuorum ritu, amor ;

(1) V. suprà, p. 22.

(2) Griffll, Deutsche Grammatik 11^ 39.

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS. i'i53

, , , , / Ek Elska, amo.

Islandicè, i in p, , »

i Ek Elskst, amor.

Quod apud Danos et Islandicos eliamnunc usurpatur.

Quod si ab islandicà dialecto ad gothicam, qualis apud Ulphilam nunc etiam tloret (1), pergamus, gothicam eruditorem, nobiliorem, accuratius informatam et ditioreni admirabimur, quæ nec clausularum vaietate, nec ubertate flexionum caret. Exillà gotliicà profluxerunt archaeo saxonica et anglo-saxonica dialecti : quoe quidem neobatavam et neo-angiicam pepererunt, iisdem quasi characteribus inibutas et impressas.

Sed jam notavimus Anglos ab antiqua consuetudine plurimum recessisse, quippe qui a latinis et norraannis quasi expoMti et exculi: omnia qua; ad meiaphysicen spectant, ab iliis mutuati sunt. Anglo- Saxonum autem et Frisonum antiquorum, necnon Batavorn hodiè viventium multa sunt verba archaïco more composita, quibus strenua quidem inest et robustior eloquentise vis. Sic Anglo-Saxones non navigationem, sed scip-croeft (anglicè ship-craft) i. e. navium-scientiam aut poliùs nasciscitiidni, dicebant; multaqueejusdem generis, quae Britanni perdiderunt novi aut expulerunt. In anglicè recentiori lin^ua supersunt composita antiqua vocabula qua^dani, sed rariora exempli gralià, liigh-licarted, quasi aUc-cordains; tlninder-storm, tliunder-doud (tonitruum-tempestas, tonitruum-nubes), quae vel à plebeculà usurpantur. Batavl, morum priscorum asservatores et amatores, niliil propemodum à parentum gotliicorum consuetudine recesserunt; et quotidie apud eos audire poluerisejusmodi vocabula : gravis-covdis-status (zwaar-moedig-leid), pro tristitià; gravamentclluris (dwingelande), pro tyratmo : forma-sancfitatis (schijn-heiligheid), pro kypocvisi; 'mà et bovcn-ii(itu^ucr-na\`nv3imscentiit), pro metaphysue.

Nec prætereundum silentio est eosdem Batavos, qui antiquis originibus linguae gotho-islandicse pertinacissimè adhaeserunt, nunc etiam ergà latinas linguas et pi csertim gallicam nostram odio acerbissimo flagrare. Véhémentes nuper in iras erupit Batavus poeta qui-

(1) V. Ulphilam, ap. ihrum et oeteros.

hik TEUTONICIS LATINISQUE LINGHS.

dam, ab irais paludibus suis clamorose indignationis fulmen brutum extollens, quoGallicum idioma obrueret ac prosterneret. Hic nomine Bilderdykius (1) nos inter lupos ululantes et simias cachinnantes planè protrudendos vociferatur, nec dubitat vernaculi idiomatis nostri Sa tanam inventorem fuisse, u Apage, (strepit ilie Bilderdykius, patrio SUD nec suavissinio quidem sermone Batavo nos increpitans,) « procul esto, nicechorum et exoletorum lingua; procul hinc tinni- » s tus per nasura sibilantes, rauci luporum latratus, hyaenarumque s clamores 1.. Apage, detestabilis Gallorum aut potius Satanae sermo I » iS'am cùm, simise modo, orbem totum mimicà arte invadere et de« B cipere Satanas gçstiret, gallico iste jdiomate usus est (2). »

Nec minus infensus Anglorum ergà sermonem nostrum animus; quibus nec poeseos gallicae mélos, nec vocabulorum nostrorum arrident perspicuitas et ubertas. Byronius poesin Gallicam o ferrei filii vi' brantis stridori rauco (3) » adsimilavit. Quod si coiviiciis istis utrin' quae araarissiniis aurem iidemque adhibeas, teutonicaslinguaset neolatinas alias ab aliis penitus diversas et infensissiuo odio seroatas facile credideris, quod nec annorumlapsuexinctum, necgeutium consortii oblitteratum cecidit. Nunc eliam si quis gallico sermoni germa* nicos loquendi modos adsciscere velit, bic pro ridicule, insulso et Tedesco (Tudesque), id est gemi-pagano et barbaro apud cives suos babebitur.

Jam duas teutonicas linguarura familias examini nostro subjecimus; nempè norsico-scandinavum et archæo-gothicam; postremam quidem tum auglo-saxonici et archæo-saxouici sermouis

matrem,

(i)BUderdyk.

(2) Maar weg met u, o sprach van bastard tlanken, Waar hijeen en valsche schakals janken , Yer-
loochnares van afkonist en geslacht, Gevormd voor spot die met de waarleid lach ! Wier slaamlarij
bij ewig woordverbreken In't neusgehuil zich-zelf niet uit durf spreken : Yerfoeilijk Franksch l Al-
len den duivel word

Die met uw aagegrijns zicli meester maakt van de aard !

BiLDERDTK. Batavitt,

(3) Frenchpoetry, monotony in v:ire,,,

i)o>- JUAN, ca:ïto ih.

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS. ^55

tura neo-batavi, necnon neo-britannici proavam. Iste quam archaïo. saxoniciim nuncupamus sermonem, antiquis et Frisonibus communis, ad Balavos et Belgas manavit, nec non ad Anglo-Saxones, qui lingua; neo-britannicae nunc usitatae quasi fundameiita jecerunt. Hancce linguam archaëo-saxonicam qui eliamnunc loquuntur populi, non Saxoniam ipsam inhabitant, sed inter Elbani et Weserum, Westphalam et Rheni ripas, villici paganique, ad Coloniam usque Agrippinam, incolunt. Apud helveticorum montium, belgicorum agrorum, necnon Caledoniae britannicae incolas variae ejusdem florent dialecti, Nec pauca ejus vestigia apud scoticse stirpis scriptores, quales sunt Burnsianus pastor (1), Allanus Ramsaïus (2) et Giinltertus Scotus{3) reperies. Vel scolica dialectus ab Anglico novo plurimūni distat; cūm vocabuliis illa gaudeat niultis, quae ab anglico idiomate aliēna sunt; verbi grāmā, gloaming, rutilantis coeli, sole occiduo et tenipestate imminente, adspectus; si-vough, vel potius sugk, venti ingeraiscentis intra saxorum asperitatcs longi anhelitus, etc.

Undē facile conjicias à gentium novarum genio linguas easdem penilūs immutari. Vel ipse salutandi modus, secundūm cujusque gentis indolem moresque, varias in formas abiit:

Latini. Quomodo vales?

Gennani. Wie befinden sic sich?

(Verbum verbo), Quomodo temetipsum invenis? Angli. How do you do?

Quomodo agis?

Batavi. Hoe vaart gij?

Quomodo navigas?

Galli. Comment votts portez-vous?

Quomodo moveris?

Hispani. Come esta usted?

Quomodo stat vestra gratia?

Batavi statum politeias exprimant verbo Staats-hulk, quod Rei'

(4) Robert Burns.

(•2j Ramsay. Dramatis, cui titulus est Paslor fidus, auctor.

(3) Sir Walter Scott,

libQ TEUTONICIS LATINISQUE TINGUIS. .

publ{cœcarinains\ç;n\C\ca\ ; inter quos acutissimus scriptor quidam (1) opus singulare condidit, quo fere omnes popularium suorum metaphoras et usitalissima apud eos vocabula ex maritimis moribus et navigandi consuetudine profluxisse comprobaret (2).

Cùm neo-britannica et anglo-saxonica lingua ab archaeo-saxonica illâ manaverint, quâ utebantur antiquæ Saxonici populi; nunc ilU jpsi Saxones, et ferè totius Germanise incolae aliam dialectum usurpant, quae non a saxonico fonte , sed à francico , vel à Germanise superioris dialecto quondam scaturivit. Hæc illa est, quam hodie germanicam vocitamus linguam. Saxonice dialectum gothicae stirpi propiorem tueri et asservare prsecipue conati sunt Bremenses (3) et Hamburgenses (^) ; Hamburgi et Bremae pnesertim usurpatur hodie saxonice idioma, quod à Germanise francico seu theotisco idiomate devictum, caeteros apud Germanise populos interiit. Dum Hans Sachsius (5) , sutor ille celebris , et Martinus Opitzius (6) francicam linguam ouini conatu expoliendam curabant, nuUus inter saxonice dialecti peritos illam decore literario exornare valuit. Vel Luthero vivente, tanto jam intervallo dirimebantur inferioris Germanise sive sptentrionalis dialectus et Germanice superioris sive meridionalis lingua jam assidue exculta, ut Lexicon novum excudendum censuerint theologi , quo Lutheri vocabula francica in Bibliorum translatione usitata saxonice sermone explanarentur (7).

Quemadmodum inter lalinse stirpis fdias, ditissima, foecundissima, exquisitissima, studiis et philosophicis aptissima exstitit grseca illa lingua, quae tot et tantis ab ingeniis exculta benigniori sub sidere crevit et adolevit; sic et inter omnes teulonicse familiae liuguas, Ger-

(1) Meyer, de l'Influence de la navigation sur la langue hollandaise.

(2) Uitgerust, équipé ; glijden, glisser ; stevenen, pronk-stuck, etc.

(3) Gall. Brème.

(4) Gall. Hambourg. - (5) Hans Sachs. - (6) Opitz.

(7) Quieumque archæo-saxonice dialecti studio incumbere voluerit, summâ cum ntilitate leget • nollœncli&che io\ksiied"r gesammell und erlœulert von L' Henrich Hojfidan- Breslan, iS'S6. — Horn. Geschichte der Deutschen Poésie. — Buchsvkinde der sassisch niederdfutschen sprache hauptsächlich nach den schriftuenkmœhlern der ilerzog. Bihlioth. su Wolfenbittel, entuerfen von D. K. Scheller- Brunswick, 1826.-- Van Wynne, -- Reinecke de Fo\$, etc.

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS. 457

maniae illius superioris idioma, quod à francicâ sivetheotiscâ dialecto profluxit, callidissiniâ vocum conipositione, ubeiTiinâ vocabulorum copia, felicissimæ et opulentissimæ synfaxcôs honores sibi vindicat. Nec absurdum forlè fuerit latina; lingual , quæ , grecai (ut fateor) proxima , et quandoquæ robustiori verborum sensu gaudens, minus libéra tamen, proprias radiées et novas loquendi formas assumpsit, vel ex aiiis scriniis decerpit, neo-britannicam linguam coniparere; qua> quidem, ut ex his quæ jam pra;misî constat, trunco germanicogottilico ipsâ rerum naturâ et etymologiû

vocabulorum devincta, duplici tamen ramorum et fructuum, quasi arte insertorum, honore luuic superbit, et anglo-saxonico Glossario suo raetaphysicas Glossarii lalino-norraannici voces recentiores permiscuit,

Nec, sophistarum more, quisquilias hic agitare grammaticas mihi videor, cùm apud Græcos et Germanos eadeni verborum . compages et syntax eôs libertas, artificiosissimi sententiarum nexus et summa invertendorum sensuum licentia, mirura in modum congruant. Rollinus (1), grgeci idiomatis opulentissime callidas leges laudibus cùm exornet raerilis, niliil aliud agere videtur quim illis ipsissimis verbis rectiorum Germanorum linguam vivis coloibus adiimbrare (2); quæ, hcllenicai antiqur persimilis, centum millia vocabulorum (3) ex perpaucis radicibus solertissimo arlificio excudere et informare valuit.

Quôd si haec orania quae jam percurrimus redigere in unum nobis in animo sit; illud pro certo et penè indubitato accipiemus. S. J. Tçutones et Scaudinavia; incoias anliquos, ex eadem stirpe ac Latinos Helk'iasquo oriundos, diuliis tamen inira \itoe barbara; lenbras vixisse et quasi pernoclâsse. Quò antiquiores Teutonica; familie dialecti, eô propiùs ad illam linguarum foruiam accedunt rudem inchoutamque, quam descripsimus: nec inter teulonicas ulla nobis extare videtur, quæ signa prae se ferat illius ultiniae et corruplæ analuseês quæ neo-lalinarum liuguaruni originibus præfuit.

Familias omnes Europœarum linguarum si ordine certo disponere tentemus, illud ex præmissis facile assequemur; (juarum genealogi-

(1) Rollin.

(2) De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-letres. I. 266. Ed. 180. >.

(3) V, Archenholz, Adelung, Wolke, Kaltschmidt, etc.

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

cum stemma, quale scilicet nobis apparuit, tabula sequenti inscribere conabimur:

F. GRÆCO-LATINA

Græcum idioma.

Latinum.

Ex quo, Rustica Romana.

Neo-Italica.

Neo-Gallica.

Neo-Hispanica.

Neo-Catalauniensis.

Neo-Lusitana.

F. GOTHICO>TEUTONICA*

l'-ArchaBO • Norsicum sive Islandi* cum (1),

{ Neo-Danicum (2).

Ex quo (Neo-Suevicum (3).

2°Archaeo-Gothicu (i).

p r Anglo-Saxonicum (5).

l ArchaEO-Saxonicum(6), f Neo-Anglicutn (7).

E*1""^"!Neo-Batavum{8).

Archaio-Germanicutn supe* rius (9).

Ex quo Germanicum re« cens (10).

(1) Alt-nordisch (Islandisch).

(2) Nen-daenisch,

(3) Neu-schwedisch.

(U) Alt-gothischJ

(5) Angel-saechsisch,

(6) Ait-S2echsisch.

(7) Neu-englisch,

(8) Neu-niederlsendisch,

(9) Alt-hochdeutsch.

(10) Neii-hochdeutsch.

TEUTONIGIS LATINISQUE LINGUIS. 459

Apud eniditos melioris notæ non paucos opinio illa latè eTusa est, antiquam Indorum linguam, quæ saniskretana nuncupatur, incunabulorum vice, lalinum hinc et grsecum, teutonicum indè et persicum idiomata conlinuisse quondam et aluisse : cui quidem sententiæ non répugnant plurimæ samskretanæ radiées, quas Boppius, Bumovius, Schiegius latinis graecisve radicibus valdè affines probaverunt. Kaltschmidtus recentior, Glossario suo hindo-teutonico , permutationes omnes vocabulorum ex Saniskretana in græcam, lalinam , teutonicasque linguas prosequi, nec semper sine fructu, conatus est. Si quis, per ionga annorum spatia, antiquioribus Persarum , Brakmanarum, Kymbrorum , Keltarum idiomatibus eruendis et diiigenter comparandis incubuerit, solus ille tam perplexi problematos tenebras discutere potuerit. Ad nos quod attinet, cùm tam reconditæ scientiæ miraculum nobismetipsis tribuere non andeamus ; saltera fateri licuerit dubii nescio quid mente nostrâ Laeisse , cùm apud eruditos samskretanae eruditionis magistros , quid lingusæ Brahminicæ proprium fuerit , investigare tentavimus ; cujus vel nomen ipsum , quod perfectum, absolutum, optime compositum sonat, ut asserit Kaltschmidtus (1) , nobis hoc dubium attulit. Saniskretana enim syntaxi^ tam callido artificio composita emicat, tam egregiâ verborum sensuumque juncturâ pollet, tam paucis laborat vitiis, tam justis limitibus clauditur, sic absoluta et quasi teres ro-

tundaque constat , ut œgrè credas rudem illam esse antiquam matrem et venerandam parentem omnium, quoe in Europâ et usurpantur et usurpabantur, idiomatum; cùm in eâ non rugœ, non mend», nihil titubationis antiquae, n\\n\ t auto logias non vanos conatus nascentiumque idioma- tum garritus agnoscas, sed quasi fabrefactam linguam, et maximo cum iudicio et cura perpolitatum sonorum euphcniam, tuni vocabulorum vices.

«Parvum et ridiculum, ut Tacitus ait (2), fortasse videbitur quod I) dicturus sum , dicam tamen , vel ideo ut rideatur. » Cura illa et pangendœ grammatices cujusdam absolutœ diligens anxietas mihi sacerdotum quos brahmanas et brakmanas vocaverunt ingeniura, sub-

(1) Der Name dieser Sprache welcher bedeutet ausgebildet, vervoUkommnet, etc. KaUschmidt, Einleitung, s, 8.

(2) De Oraior, Dialog»

/((6o TEUTOMCIS LATINISQUE LINGUIS.

tilitatem et nobile olium poliùs referre videntur, quàm linguœ cujuslibet spontè suâ crescentis et assurgentis veram genuinamque indolem (1). Quid miruni, si sacerdotes literarum, pocseos et grammalices sine fine sludiosi , quemodinodum ex eornni antiquissimi poematibus palet , et inlra muros templorum siioruni quasi caplivi, hoc negoliuin capessiverint, ut ex vulgari eloquio forniani quamdam egregiam et novam , quasi academiaui , sacerdolalem et mysticam exlralierent; illam quidem lum radicibus siniileni, tum compositione verborum et senlentiaram conipage absolulio- rem ; qnod genio popularium suoruii et veteri Indorum bierarchix' plané coiisentaneum credideriui.

Nec ab ilk\ senlentiâ obliorruerim, qux sanislrvctanani, non linguarum Europiearuni niatreni, sed anliquiim sororeni credcret; quasi et Samskretana excultior, teœplis addicta et iiiiieusa, à sacer- dotibus inventa , à vulgo nunquani usurpata, et persica , gnra, latina, golhica , gcruianica, ea- rumque UI-t; onines simul ex uno i'onte inauaveriut et per varies trauililes profluxcrunt.

§ VI

NUM TECTONICAS APUD ET LATINAS GEXTES, VERBORUM PERMITATIONES VARIEE CERTIS QUIBLSDAM LEGIEL'S SUBDIT.E FUERINT.

Quicunque aulciu fucrit lingua illa prisca deperditaque iinguarum teutonicarum et latiarum , vel forsàn et sami>kretan;e ipsius orjgo et fons , Lodie oculatissimis homiuiibus prorsus ignola ; liaud

(i) Y, sit])ra,p, 19, § 3,

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS, /161

dubium est, certis quibusdam legibus subditas fuisse métamorphoses varias liiifruarum illarum et dialectorum, quarum numerus ad XX propè accedit. Non enim morum tantummodô varietate, sed et proiunciandi consueludine 'ingiice immutantur; eademque vocabula valdè absimilia emer- gunt, cùm gens alia consonantem B, aliai', alia i^vocabulo eidem ingcrunt. Exenipli gracia, Gra? ciun pous , podos, et Lalinum ;;ts, pedis , in Gotlicuni /uifus, in arciaia' O-Saxoiiciim Vuo: , in An- glo-Snronicum Fut abièrè, cùm literx' consonanles , P, F cl V, simiilem iocum obtineant. Primus

Boppius, consonantium et vocalium imiutacionem certis regulis ordinari probavit, et in istius modi synlogma leges illas reduxit, quae ad consonantes spectant:

Giæco-latium.

Golhica

transformatio ,

Gernianica

ei Anglo-Saxonica.

translocutio.

Th.

(i)U.

\ Ch.

Ch.

Quod vocales litteras allinet, Boppius idem ille recentiori volumine asseruit (1), earum permutationes non ab aliâ lege, quam à prosodiâ pendere; easque, sic brevès, in brevès, sic longæ, in longas abire. Sic, longis longarum, et brevium brevibus locum obliuentibus ;

Latium , Auris.

(1) Vocalismus, von Franz Bopp. 1839.

/j62 TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS.

Gothicum,

Auso.

Anglo-Sax. ,

Eare (ire).

Anglicum ,

Ear (îre).

Graccum ,

Poûs.

Gothicum,

Fôlus.

Anglicum,

Foot (foût).

Graccum,

E-lachus.

Latinum,

. . levis.

Anglicum ,

.light.

Sic abierunt pnter (Lat.) in fadar (Gotli.) father (Angl.) ;— 7^oreueiii (Gricc.) in farcin (Golh.) fave {Ang\.) ; — mené {Grxc.) iu mooii (Angl.) ; — radix (Lat.) in root (Angl.), etc., etc.

Quod si omnes istas permutationes persequi conaremur, Glossarium penè totum Kaltschmidtianum hic référéndum esset.

Ouô attentiùs in linguarum priniordia investigatione curiosâ descendimus, carumque quasi adolescentiani, vices et senium perpendinius; eô major philosophi animum stupor afficit, qui lum métamorphose on varietates propè infinitas tum iegum qua; illarum varietatibus impcritant, vim et diuturnitatem miratur. Ab œvo in cœvum , ab antiquâ gente ad gentes recentiores transmissa vocabuia , novas in formas indefessè transgressura, nec à genuinâ radiée suâ unquam evellenda, eum in modum vigescunt crescuntque, ut sempernova, seniper antiqua , alia simul et eadem , permaneant et prolabantur. Quàm variis obcrraverit rivulis vocabulum unum Teutonico-Latinum ; per quot sive barbarorum , sive corruptorum idiomatum tramiles idem istud proiluxerit, philosophicâ indagatione non indignum

TEUTONICIS LATINISQUE LINGUIS. h^Z

credidi : quippè quæ omnium tribuum, quæ Europæ terram et artes excoluerunt, proximam et quasi fraternam consanguinitatem , et mutui amoris vinculum , post tôt saecula et vices repertum atque agnitum, coinprobare videatur (1).

(4) Vidiac perlegijLntetiœ Parisiorum, in Sorbonâ, a, d, in, kal, jul, ann. M DCCC XLI, Facultatis literarum in academiâ Parisiens! decanus, J. Vict. LE CLERC, Tj-pis mandetur, ROUSSELLE, Stuidiorum Inspector, procurandis academiae Parisiensis rébus praepositus.

FIN

» ^w»V\|^vv^/vvvvvvv^v\^W^V^v\'^^^^a\|^|^v\|^x^v\^v^v\^w\wv\^V\^Mv^v\|vv»

TABLE ALPHABETIQUE.

Aaboc\—Al-Raschid et Al- Mamoun. 100

Adieux d'Hector et d'Andromaque ; — traduction de Pope comparée avec le texte d'Hoière traduit littéralement. . . . 227

Adieux d'Hector et d'Andromaque,traduction de Cowper 231

— Traduction de l'Italien Monti 233

— Traduction de l'Allemand Voss 236

— Traduction française de

M. Bignan. ..'.... 238 Alfred forme la langue anglo-saxonne 94

Allemagne (L') du xviii* siècle — dequelséléments elle s'est formée , — la contemplation l'a fé-
condée 5i

— (L') a donné l'initiative

de la haute critique. . • 53

— Soumise à l'induece littéraire de la Provence. 120

Ambkoise (Saint-) 87

Analogie primordiale des

langues européennes. . 158

Anacréon — roman sur ses prétendues amours avec Sapho 278

Anglaise (La langue) possède un double glossaire. 172

ANGLErERRE(L') teutoniqu

et normande 16

Anglo-Saxox (L') périt — l'Anglais luoUcnie naît

de ses débris mêlés avec

le Français , 96

Anglo-Saxon (L') domine dans la langue anglaise. 173

Id 181

Antipathie deslangues teutoniques et des langues

néo-latines 183

Antoine DE Padoue. . . . 197

ANYTi 291

Apulée — abus qu'il fait des néologismes et des archaïsmes. 154

Arabes (Les) 99

Arabie (L') emprunte aux

Persans leurs féeries. . 99 Archaïsme (De F) et de l'iniitiatiou légitime ou dangereuse 254

Archaïsme — comment il faut le comprendre. . . 257

Id 253

Architecture (L') — ses

phases primitives. ... 89 Architecture gothique
 (Naissance de l'). ■. . . 94 Argumentateurs. — Définis
 par Piccola Mirandola. 30
 Arioste 100
 Aristophane fait la guerre
 aux sophistes 7/i
 Aristote, régulateur des
 écoles du moyen-âge. . 22 — chef des critiques. . . 7")
 Arlotto à Prato 199
 Arrien, historien 85
 Arrivabene (Pietro) sous le
 nom de Pierre Larivey. 255
 Attila 90
 Augustin (Saint-) — sa dialectique., 87
 /16G TABLE
 Austérité romaine
 Bacon (Le chancelier). . . 127 Bardes (Les) germains. . . 91
 — (Irlande, leur influence. id.
 Barthélémy (L'abbé) . . . 301
 Basile (Saint-) 87
 Bayle touche à Montaigne. 9
 Beau (Culte du) et de la
 forme chez les Grecs. . 73
 Beaumarchais 256
 Beauté (Le culte de la) propre à la Grèce; — s'est perpétué sous le christianisme primitif. , 327
 Id 328
 i — L'Hétière était la grande prêtresse de ce culte. 328 Bemro (Le cardinal). . . 111 Benjamin-
 Constant — comment il nomme le peuple chinois 20
 Beowulf, poème anglosaxon 92
 Bernaud (Saint-) 25

Bilderdyk , poète hollandais— sa burlesque déclamation pour la langue
française 182

Bible (La) considérée sous le point de vue historique 200

— Elle unit la civilisation de l'ancien monde à la civilisation du nouveau monde 201

— Considérée comme monument hisloriiiue. . . 203

— Elle représente toute la civilisation de l'ancien monde 204

— Elle est plus historique que Thucydide et Hérodote id.

— Traduite littéralement

par M. Cahen 208

— Comparaison des traductions de la Bible. ... 210 Id 219

Boccace. t I « t . « I « t 105

ABÉTIQUE.

— Panégyriste des femmes.

BOLINGBROKE , ToLAND St

Hareington ont prêté à

Voltaire ses arguments

contre la Bible

Bopp. — Tableau synopti-

que qu'il a donné pour

les changemen ts des con-

sonnes dans les langues.

Boscan imite Pétrarque. .

Byron (Lord)

Bizance s'enrichit des con-

naissances antiques. . .

Caldekon 117

Id 254

Callimaque 85

Calvin et Luther — leur intluence se fait encore

sentir 25

Camoens 115

CARACTÈRE des idiomes chez les peuples sauvages. . 147

Id 152

Catulle 82

Cervantes (Michel) en prison 8

— Ses ennemis 5

— Son influence sur Vol-

taire, Swift et Le Sage. 5 Id 6

— On lui rend justice après

sa mort

11 avait quelque chose du naturel de La Fontaine ~. . . 44

— Don Quichotte 116

César — son style, sa lucidité 81

CICÉRON règle l'enseignement de l'éloquence.. . 80 Id 81

— Commenté par Jacques Bellenden — sa vie par Middleton 345

— Ses lettres ad familiares, la meilleure source pour

sa biographie 346

— Comment il annonce la

TABLE ALPHABÉTIQUE

mort de son père. . . 317

— De quelle nature était

sa sensibilité id.

>— Sa lettre à Atticus. . . 318.— A ses yeux Catilina est clairement coupable — il s'offre pour le défendre. 349

— Comparé à Caton et à César 350

— Homme de lettres et orateur—incapable de jouer

un rôle politique. . . 351 Id 367

— Il appartient à une classe d'hommes définie par Bacon 352

— C'est dans ses lettres qu'on apprend à le connaître 354

— Tout en le blâmant on

est forcé de l'aimer. . . 35.")

— Son consulat id.

— Il marque le passage de la civilisation grecque à

la civilisation romaine.. 357

— Sa bonhomie 358

— Comment il parlait de Pompée et ce qu'il en pensait 3 5

— Sa faiblesse et son ambition 360

— Comme homme politi que il manque de sagacité 361

— Etat de la société romaine

de son temps 362

— Sa vanité id.

— Ses contradictions . . . 363

— Sa conduite entre César

et Pompée 365

— Sa retruite à la campagne 369

— 11 manque d'énergie et d'habileté 370

— Son exil 371

— Ses lettres à César. . . 372

— Ame douce et humaine. 376

— Son éducation 377

— Son mariase 379

— Son consulat 381

*~ Sa aéfense de Milon,, . 383

— Sa vieillesse 385

— Sa mort 386

— Son influence sur les temps modernes 387

CiD (Le), poème 112

Civilisation (La) profane périt, la civilisation chrétienne naît de ses cendres 24

— matérielle et intellectuelle 22

Chaîne (La) de l'amour et celle de la nécessité lient toutes les nations ensemble 17

Chapman, contemporain de Shakspeare 5

Chants épiques de l'Edda. 92

Charlemagne et ses moines chroniqueurs 94

Chaccer 121

Chefs-d'oeuvre du xv^e siècle 107

Chémer (André), habile archaïsle 257

Chine ^La) tombée dans le rachitisme de la pensée et dans l'imbécilité par l'isolement 19

— Id 6G

— Causes qui maintiennent sa civilisation dans l'immobilité 67

— Sa poésie 67

— Son drame 68

Chinois (Classement des).. 20 Christianisme (propagation du) 85

— Son progrès 88

— Il est d'abord funeste à la peinture et à la sculpture id.

Christine de Suède. — Banquet grec 258

Chrysostome (Saint). . . 87 Colin-d'Harleville. . . 256 CoMNE(Anne) — caractère de ses œuvres 294

— Id 295

Concordances (Les) de la

Bible 195

— Il a fallu 600 ans et plus

TABLE

de trois mille ouvriers pour achever ce répertoire

— Manuscrites — conservées à la Sorbonne. . .

— Grecques et allemandes.

Conquêtes des années espagnoles

— Intellectuelles de la France

Conrad de Halberstadt. .

Contes et fables — leurs voyages

CoNTROVERSisTEs — leur influence leur a survécu. .

Controverse des chrétiens et des néoplatoniciens. .

Corinne

— Vainquit Pindare. . . .

Corneille propage le drame castillan par toute l'Europe

— Id

— Etudie l'espagnol. . . .

Couleur locale

Critique littéraire — son

rôle définitif.

— Elle doit être modeste ; — son essence est de classer et d'ordonner les trésors qu'elle n'a pas créés.

Id

CRiTiqUEi(La vraie) — comme elle a été mise en œuvre par Coleridge , Hazlitt, M.Villemain, M. de Schlégel, M. Sainte-Beuve

— Qu'est-ce que la critique littéraire séparée de l'histoire des peuples? . . .

Croisades

Id

Dacier (Madame)

Dante

Décadence (La) des nations prépare leur résurrection

— De la poésie chez les

ALPHABÉTIQUE

Grecs.. ..

Défectuosité des traduc-

tions de la Bible. . . , Démosthènes — caractère de

son génie comparé à ce-

lui d'Isocrate

Destinées des grands écri-

vains et de leurs œuvres.

Destouches (N'éricault). . .

Développement , grandeur

et décadence des lan-

gues

Diderot

— Id

Don Quichotte est traduit

dans toutes les langues.

Drame allemand.

— français

<>qo

— hindou

Duchatelet fMadanie).. .

DucHEMiN (M.) — sa traduc-

tion de Virgile

Id

Id

Ecrivains — destinées di verses des grands — et

de leurs œuvres

— C'est comme propaga -

teurs de la civilisation universelle qu'il faut les

étudier .

— Ont absorbé et propagé

les influences de leurs

devanciers

Education de l'Occident

par l'Orient

Electricité de la pensée. .

Ellipse commune Ji la lan-

anglaise et à l'italien. .

Id

Emprunts de tout le monde

à tout le monde

— Ce que nous avons em-

prunté aux Espagnols et

aux Italiens

Epoque (Notre) — pourquoi

elle est critique

Epopées hindoues

et

Id ,

TABLE ALPHABÉTIQUE

Ebe patriarcale

— Chrétienne

De l'anal} se protestante.

Ebinna , amie et rivale de

Sapho

Erreurs des étymologistes.

Espagne (L') araLe

— Catholique

Espagnole (Langue) — aspirations gutturales qu'elle a puisées dans la langue arabe

Esprit (L') humain n'a qu'un petit nombre d'idées qu'il renouvelle éternellement

— Humain (développement de r) en Arabie , en Egipte, enChaldée, en Assyrie, chez les Phéni-
ciens et les Persans. . .

Id

Eschyle et Pindare — leur caractère

Essai sur les destinées elles sources des langues teutoniques et latines . . .

Etiquette chinoise

Etymologie du mot anglais /a//oir (suif) selon Minsbeu

Eudocia, femme de Théodore l'Eudocia la jeune,

leurs œuvres

Id

Euripide annonce le premier mouvement de la décadence grecque — ses beautés et ses défauts. .

•— Et Racine

— Opinion de M. Schlegel, en faveur d'Euripide contre Racine

— Examen des mérites comparés d'Hippolyte d'Euripide et de la Phèdre de l'auteur français.

Id ' . .

Exégèse (De V) et des traductions de la Bible. . .

id.

Zi69

id.

Fable (Voyage d'une). . .

— (Les) deviennent des documents d'histoire . . .

Famille (Vie de) chez les Arabes et les Chinois. .

Fécondation de l'Europe moderne par l'Hindoustan, la Perse et l'Arabie.

Femmes (Réclusion des) chez les Grecs — les Hétaïres.

— (Le règne des) commence avec la chevalerie.

— (Des) grecques avant l'ère chrétienne 269

— Poètes — leur situation dans la société grecque.

— Auteurs — commentelles envisagent leur sujet.. .

— Leur intelligence n'a pu se développer complètement que sous la loi chrétienne 271

— Leur situation spéciale

en Grèce > id.

— Dans les sociétés asiatiques

— A Sparte

— Elles sont entourées de respects dans les sociétés héroïques et chevaleresques

Id.

— Leur destinée dans le monde antique

— En Orient

- En Grèce
- A Rome
- Sous le christianisme. .
- Mal comprises par les écrivains du xviii^e siècle.
- Des temps héroïques.. .
- Peintes par Homère. . .
- et Eschyle 302
- Chez Xénophon, Aristophane et Démosthènes. .
- Dans la Bible
- Lavaient les pieds des voyageurs dans les temps héroïques 308
- Homère parle toujours
- id.
- id.

TABLE ALPHABÉTIQUE

- d'elles avec égards et bienveillance 309
- Comment Pope les traite, id.
- — Sous la démocratie.. . , 311
- Chez Sophocle 312
- Id 313
- Athéniennes 315
- Chez Aristophane. . . . 316
- Sous la domination romaine 319
- Comment Solon règle leur sort 320
- Féodalité (Etablissement
- de la; 90
- Filiation des langues. . . 187 France (La) s'est associée à tous les mouvements intellectuels de l'Europe.. 11
- Elle est le grand-sympathique du monde civilisé • id.
- Elle a tout éveillé. ... id.
- Elle imite et propage ensuite ses imitations. . . 12

— Elle est tour-à-tour anglaise, italienne, espagnole id.

— Sa mission propa;atrice. 13

— Elle comprend et classe les idées de toutes les nations 17

— Elle est l'anneau intermédiaire qui lie les peuples du Nord à ceux du Midi . • . 118

Franqbe (La langue). . . . 157

Garcilaso llZi

Générations — sont les étapes du genre humain. , 22 Génie (.Misère du). 3 ' — Spécial de chaque langue

et de chaque dialecte . . 184

— Grec — est la nuée lumineuse qui a marché devant notre civilisation naissante 255

— De la langue française — nous permet de prendre des idées dans les langues gothiques, mais à la condition de nous les assimiler id.

Germanie donnell'impulsion érudite, métaphysique et religieuse 15

Gibbon 128

GcETHE , Schiller et Wie- LAND prennent Shakspeare pour modèle. . . 257

Goethe 262

— Archaïste 263

— Sa manière d'imiter. . . 131

— Id 7

GoïT français — ne peut

s'accommoder des imitations germaniques. . . . 265 Grèce comparée avec les autres nations orientales. 69 Id 70

— Ses arts et sa poésie. . . 70 Id 71

— Elle reprend sa supériorité 85

— Après la guerre de Troie. 313

Grf.c moderne 157

Grégoire de Nazianze.. . . 87

Gresset 256

GuicciARDiNi, historien.. , 111

HaRRINGTON , BOLINGBROKE

et Toland ont prêté à Voltaire tous ses arguments contre la Bible. . 35 Hauteselve, moine. —
Shakspeare lui a emprunté le personnage de Porcia dans le Merchant of Venice 46

Id

Hébraïsme (L') 65

Hébreux — leur monothéisme et leur théocratie. . 65 Id 66

Hennig — ses étymologies

ridicules • 141

Hérodien — son histoire des Césars après Marc-Aurèle 86

Ilékodoïe — caractère de

TABLE ALPHABÉTIQUE

un

SCS écrits. 72

Hésiode — son rôle comme

écrivain . 71

Id 72

— Il peint la femme vulgaire 309

Hétaïres 273

Id 299

— Autour de Socrate... 301

— Ce qu'elles étaient dans

la société grecque. . . . 323

— Leurs triomphes et leur

puissance 321

Id 330

■ — Étaient à peu près ce qu'étaient Ninon et lady

Hamilton 324

Id 325

— Les qualités qu'il leur fallait 325

— Comment on se charge

de les dresser 326

Id 327

— Grandes prêtresses du culte de la beauté. . . 328

— Fête donnée sur l'eau à

des hétaires 329

— Ce que dit d'elles le poète Néothis 320

— (Lettre d'une hétaire)

à une de ses amies. . . 333

— Id. à Demetrius 335

— Id. à une amie 338

— Id. à un amant ruiné. . 339

HiNDOUSTAN (L') 61

Hindous (Epopées) id.

Id 62

— (Drames) 63

Histoire intellectuelle (Matériaux de P) 28

— Du peuple hébraïque. . 205

Hoffmann

Homère — vie héroïque peinte par lui 71

— Comment les Anglais prononcent ses vers. . . 258

— Le Walter-Scott de la Grèce 303

— Comment il dépeint Ca- 1} pso, Eur>clée, Hélène, Clytemnestre 30^

— A-t-il voulu flétrir Hé •

lène? 805

— Il parle toujours des femmes avec égards et bienveillance 309

HojniE (L') meurt, sa pensée lui survit 32

Hongrois (Les) — leur littérature 103

Horace 81

— Son style, ses odes, ses satyres * 82

Hugues de Saint-Cher. . . 197

Hume 123

HypATiA — sa célébrité ,

son érudition 293

— Ses persécuteurs , sa mort 294

— Ses écrits brûlés id.

Idées (Fécondité et fdiation des)

— Qui germent dans un siècle , s'épâtouissent dans un autre siècle. .

— (Influence lointaine des)

— (Les vieilles) redeviennent neuves

Idiome teutonique

— (Lesj vieillissent et s'usent

Illiad (L')

Imitation du style grec . .

— (Utilité del')

— Celle des Grecs et des Romains plus facile aux Français qu'aux autres
peuples

Id

Influences répandues par le génie de Shakspeare sur le Nord, le Midi et les temps modernes. . . 8

— Spéciale de chaque nation sur les autres. . .

— Lointaine de l'intelligence sur les intelligences 8

— Intellectuelles des nations les unes sur les autres . 9

— Des Grecs du moyen -

TABLE ALPAHBÉTIQUE.

âgesurritalie 15

~— Arabes et gotliques qui

ont modifié l'Espagne. . 16

— De Bacon, Newton, Luther, Voltaire, etc. ... 23

— Politiques, religieuses et littéraires — comment elles s'étendent 28

— Dnpaf!;anisme sur Dante,

— Camoëiis et Racine. . . 30 Lilléraires 59

— Asiatique et chrétienne . 86

< — Septentrionale 90

. — (L') septentrionale envahit l'Europe 92

— Des langues romaines. . 94

— (Les) septentrionales amènent la féodalité , la fraternité chrétienne et la chevalerie 97

Intelligences (Les) de tous les degrés coopèrent au progrès de l'intelligence humaine 25

Invasion des Barbares. . . 89 Invention — aucun écrivain n'a rien inventé, tous ont imité avec plus ou moins

d'originalité • 1\5

InÈNE 296

IsocrATE — caractère de son esprit comparé à celui de

Démoslhènes 76

Isolement (Impuissance de

Italie (L') éveille l'Angleterre, la France et l'Allemagne. li

— (L') catholique. 4 Ci

Jacobi 130

Jacques (La tour Saint-) de

la Boucherie 195

Jamblique 87

Jérôme (Saint-) id.

Jllien veut ranimer le pa -

ganisme id.

Jlvénal 83

Keltes (Chants des vieux). 93 Klopstock < . 130

La Fontaine — ce qu'il a fait des fables antiques.

— Porte l'originalité dans l'imitation hi

— Est original en empruntant 42

— Les étrangers le placent au-dessus de Boileau et même de Molière. ... Zi3

— A emprunté à tout le monde et ne doit rien à personne id.

— Son style inimitable. . . A4 Langues (Mort des vieilles
 langues — origine des langues modernes. ... 60
 — Latine — naissance du provençal, del'italien, de l'espagnol et du français. 95
 — Slaves ' . . 102
 — Hébraïque. 135
 Lavater 130
 Lettres (Les) grecques envahissent Rome; la sévérité romaine leur résiste. 79
 Lichtenberc 131
 Lithuaniens (Les) — leur
 langue 103
 LiLLv est considéré comme
 supérieur à Shakspeare. 5 Littérature — abus de ce
 mot 28
 — Ce qu'il faut qu'elle soit pour être utile 30
 — Du moyen-ftge 96
 — Espagnole 112
 Livres — leur ûme 9
 Locke 129
 Louis xiv 124
 Latin (Idiome) 87
 Lucien, railleur admirable. 85 Lucrèce — son génie et sa
 mâle grandeur 80
 Luther et Calvin — leur influence subsiste encore ^ 25

TABLE ALPHABÉTIQUE

Lutte de la littérature latine contre les langues Scandinave , gothique , germanique et normande
 Machiavel.
 Macpherson — fragments
 épiques de l'Oisian. . .
 Magnétisme de la pensée
 sur la pensée

Mahomet établit sa religion.

Mardochée (L'hébreu) fit

une concordance de la

Bible en hébreu

Marlowe préféré à Shaks-

Martial — la licence de

ses œuvres

Mén ANDRE , dernier poète

original de l'Attique.. .

■1Ui

Métamorphoses des idées. .

— (Bizarres) subies par des

mots latins .

li5

id

Métempsycooses des idées. .

Mille et une nuits (Les).

Mission propagatrice de la

France. .«.....•

Milton formé par le génie

de l'Italie

Moines (bénédictins). . . .

— Leur concordance de

la Bible

Moïse proclame Vuiiiité de

Molière donne la main à

Monothéisme et théocratie

des Hébreux

Id

MoK JTIGNE touche à Bayle.

— Fait école sans s'en dou-

ter

_ Id

— Imilaleuretoriginaltout

à ia fois

MOiViissQuiJBi; ,,,,,,»

— Etudie l'anglais 256

MovEN-AGE(Litlératuredu). 260

Musique italienne 133

MiRO , . 291

Mythologie (Différence entre la) grecque et le polythéisme romain. . . • 79 Myrtis 289

NATiONALiTÉS(Les)se fixent. 104

— Leur altération par l'effet de l'échange des pensées 10

Nations (Les) isolées perdent leur énergie. . . é 19

— Traversent successive ment la perfection , la décadence et la résurrection 23

— Nées sous l'influence romaine sont à la fois Mythologiques et chrétiennes 29

Néologisme des livres actuels 156 Noms de nombre à peu près les mêmes chez les races græco-latines et chez les races gothiques-germaines 158

Id 159

Nôssis. , 291

Occident (L') catholique . 118

Odyssée (L'). 71

Opinions des étymologistes. 140

Origène • . • 86

Originalité espagnole. . . 114

Ovide 81

— Ses poèmes 83

Paganisme — son influence sur Dante , Camoëus et Racine 30

Pamphilia 294

Papes (Puissance des). , . 104 Patriarcuax arabe . . , i 68 27*

hiu

TABIE ALPHABÉTIQUE.

Peinture et sculpture chez les Grecs 73

Pensée (Lutte de la) contre

l'autorité. 25

Pensée humaine — comment il faut étudier son histoire , ses progrès et son influence 60

— Quatre grandes périodes dont se compose son histoire Cl

Perfection (La) des nations produit leur décadence. 23

Périodes grecques Si

Persans (Les) 99

— Modifient la loi de Mahomet 101

Peuples méridionaux . . . 132 Perse — sa misanthropie. . 88

Pétrarque 105

Pétrone — ses œuvres 1

cieuses 83

Philologie moderne. ... 108 Philosophes arabes 101 Pic de la Mirnndole ■ — définitions qu'il fait des ar-

gumentateurs 30

Picard 256

PiNDARE et Eschyle — leur

caractère 72

Pindare 289

— Comment il pMnt les femmes sous la démocratie. 312

— Divinise la femme. . . . 313

PiRON 256

Platon, chef des spiritualités 75

Pl acte — verve de son style. 82 Pline l'ancien — son style

éloquent — sa mort. . . 83

— Le jeune — son éloquence recherchée 8i

Plotin. 87

Plutarque — son cachet. . 85 Poèmes sur Clialemagne. . 97

— Arabes conservés à l'Escorial 101

— Epique après Daule. . . ItO Poésies chevaleresques. . . 97

— Scandinaves et germaniques 99

Poètes bergamasques , , . 109

PoLYGAOTE dans les temps

héroïques de la Grèce. .

Polythéisme grec

— Romain.

— Sa mort

Pope — comment il parle

des femmes

Porphyre.

Pradon — comment il imitait

Praxilla

Properce

— Caractère de ses œuvres.

Provence (La) fait l'éducation de l'Italie

PuLci parodie les fictions chevaleresque

QcicHOTTE (Don) est traduit dans toutes les langues.

SU

Réforme protestante. . . .

Remy-Belleau précurseur

de Boileau, de Racine et

de Pascal

Resse:mbance de beaucoup

de mots allemands, an-

glais, latins et français.

Id

Révolution américaine pro-

duite par Calvin
 Ric'ier (Jean-Paul-Frédéric)
 Roman espagnol
 Romains (Les) commencent
 l'éducation du moyen-
 Rome idolâtre tombe, Rome
 chrétienne naît
 — Son influence sur l'Ita-
 lie, la France, l'Espagne
 et le Portugal
 — Comparée à la Grèce. ,
 — (Décadence de)
 — Devient le centre et l'ar-
 bitre de la chrétienté. .
 — (Prestige des souvenirs

TABLE ALPHABÉTIQUE

de), 26/(
 Ronsard précurseur deBoileau, de Racine et de Pascal. 14
 — Ses défauts , 2G1
 Rose (Le roman de la) . . 120 Rousseau (J.-J.) — curieuse transformation de son
 nom 143
 Id 1/i/i
 RowE et OiWAYsont imités par Colardcau, Arnaud,
 Baculard, etc 255
 RUCCELAÏ 111
 Russes — leurs vieilles poésies populaires * 101
 Sainte-Sophie (Construction de l'église de) ... 88
 Salluste 81
 Samskrit (Le) — la plupart des langues d'Europe s'y rattachent comme à une source mère 61
 — Sa syntaxe merveilleuse. 1 88

Sannazar dll

Sapho 269 276

— D'après Strabon 280 •^ D'après Horace. 281

— D'après Ovide id.

— D'après Pope id.

— Vices qui lui ont été attribués 283

— Ce qui reste de ses œuvres id,

►— Ne peut être jugée d'après ses traducteurs Boileau et Phillips 28/i

— Ce que pensait d'elle Horace 287

— Sa mort 28S

— Ce qu'elle eût été dans

les temps modernes. . . 297 Saxo.x (Le vieux) s'esl conservé chez les Hollandais et les Belges, dans les montagnes de la Suisse j etc. 183

SCHILLEU, GoïiHe et Wlfi-

LAND prennent Shakspe-

are pour modèle. ... 7

ScHLÉGEL (M. de) critique Racine 202

Sculpture et peinture chez les Grecs 73

Séanachies (Les) historiens des contes populaires et des vieilles lois irlandaises. 93

Sénèque 83

Id 84

Shakspeare à Londres. . . 4

— Son caractère hL

— Ses sonnets id«

— Ses drames. 5

— Sa mort 6

— Il est oublié jusqu'au milieu du xvin" siècle et

se relève alors 7

— Sa gloire posthume. . . id.

— (Deux siècles ont été nécessaires au développement de son influence). 8

— Comparé à Tacite et à Thucydide 255

Shakspearianisme de 1810. 260 Slaves (Les) au moyen-âge. 102 Sociétés (Berceau des)... 59

— Comment elles parcourent successivement le régime théocratique, la vie patriarcale, rhébraïsme, le polythéisme ; — naissance du christianisme . 59 id GO

SocRATE meurt pour avoir professé le culte d'un seul dieu '^ ^

SoLON — comment il règle le sort des femmes. . . 320

Sophistes (Les) perdirent la

Grèce ^ ^

— Ils furent les ennemis du christianisme ""•

Sophocle perfectionne la

tragédie '^ ^

Sources (Des) et des destinées des langues teutoniques et latines ...» 1^9

Stage t » ^ ^

SiAEL (-Madame de),. . . • 256

TABLE ALPHABÉTIQUE

Style des historiens espagnols primitifs 113

SussEX (Duc de)— sa bibliothèque biblique 201

Syntaxe anglaise et latine. 171

Tacite — caractère de son

génie 8i

Tasse — sa Jérusalem délivrée HO

Télésilla — sa statue. . . 289

— Son courage id.

Télégraphes (L'invention

des) se trouve dans un livre samskrit 35

Termes métaphysiques — annoncent la décadence des langues loi

Térence donne la main à

Molière 9

— La grâce qui le caractérise 82

— (L'Eunuque de) 257

Tertillieux 87

Théâtre hindou — ses rapports avec le théâtre hellénique et le théâtre espagnol 63

— Italien 109

— Espagnol 117

Théocratie (Règne de la) . 59 ■ — Et MOAOTiiÉiSME des Hé-

breux 05

Id 66

— des Grecs 70

Théocrite — charme de

son style 85

TuicvDiDE — ■ son génie. . 75

ŒBULLE 82

Tite-Live — caractère de ses écrits 81

ToLAND, Hart.ingtox et Boi.iNGBROCKE ont prêté à Voltaire ses arguments contre la Bible 35

Tr.ADL'r.TEiRS (Des) d'Homère et de l'impuissance des traductions 22'i

TRAGÉniE itaiici:'.!'-, , • . . 110

T^AssiTiox du pelythC'Jscie

au christianisme • • • • 84 Trouvères français 119

Valois (Marguerite de).. . 123 Vapeur (La force de la) fut

utilisée dès l'an 1200. . 33 Varron — son caractère . . 81 Vérité — avec quelle difficulté elle se fait admettre 35

Virgile 81

— Délicatesse de son style

— Didon 82

— Son influence littéraire. 391

— Pourquoi il plaît aux modernes 392

— Sa mélancolie 393

— Id 394

— Ses paysages 395

— Comparé à Properce, Lucrèce, Tibulle et Catulle. 395

— Traces qu'il a laissées dans la société moderne. 396

— De SCS traducteurs ... id.

— (Les loisirs de) 403

— Au cabaret id.

— Description du cabaret

et de l'hôtesse Syrienne. 406 Voltaire a emprunté ses arguments contre la Bible à Toland, Harrington et Bolingbroke. . . 35 Id 125

— Imite l'anglais 256

Voyage et origine de la fable Le Chien qui lâche
sa proie pour Vombve. 37

— Changements qu'elle a éprouvés eu passant d'un
peuple à l'autre 38

Id 42

Walter-Scott 129

Id 155

Webster — ses erreurs étymologiques 141

Wiélox, GajiuE et Schil-

TABLE ALPHABÉTIQUE

ii'n

LER prennent Shakspeare
pour modèle 7

WINCKELMANN , . loi

WoLF 269

XÉNOPHOX, créateur du roman historique. 75

ERRATUM

P. 301. L. 23, au lieu de un fragment ici se retrouve là , lisez un fragment se retrouve ici et là!

P. 317. Note, au lieu de Edoma, lisez cdomai; au lieu de Philôn^ ptldân ; — au lieu de Tùn , ton ;
— au lieu de xolôn , xulôn ; — au lieu de ckpcrcsmena, ckpcpiesmena.

P. 3M. Note, 1. 11, au lieu de bien complète, lisez bien iticomplète.

A PARIS

PUBLICATIONS DIVERSES.

CLARISSE HARRISON, par M. Jules Janin, précédée d'une Notice sur Samuel Richardson, 2 volumes in-18, Jésus, format anglais de 600 pages chacun 7 f.

PLINE LE JEUNE ET QUINTILIEN, ou l'Éloquence sous les Empereurs, par M. Jules Janin, 1 volume grand in-8 6

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE EN ANGLETERRE, ou Esquisses de la vie anglaise, par M. Phila-
rète Chasles, professeur au collège de France, 2 volumes in-18, Jésus, format anglais 7

Tome 1^{er}. Hommes d'État. — Orateurs politiques

— Le comte de Shaftsbury. — Sir William Temple. — Guillaume III et la Révolution de 1688. Robert Walpole. — Edmond Burke. — Franklin.

— Fielding. — Richardson. — Orateurs irlandais. Tome IP. Les Excentriques et les Humoristes.
—

Hommes et Femmes du monde, — Psalmanazar.

— Mystères de Londres au xviⁱⁱ siècle, etc. — Le dernier des Humoristes. — Lord Chesterfield.
Sophie Dorothée. — Lady Esther Stanhope.

LA GUERRE DES PAYSANS, par M. Alexandre Weill, 1 volume in-18 Jésus, format anglais. . 3
50

NÉLIDA, par Daniel Stern, 1 volume in-8. . . 7 50

HISTOIRE DES CORPORATIONS RELIGIEUSES EN FRANCE, par M. E. DUTILLEUL, Avocat
à la Cour Royale de Paris, 1 fort volume in-8. . . 7 50

HISTOIRE DE LA SICILE sous la domination des Normands, depuis la conquête de l'île jusqu'à
l'établissement de la monarchie, par M. le Baron de Bazancourt, 2 volumes in-8 15

DE L'INFLUENCE DE L'ESPRIT FRANÇAIS SUR L'EUROPE DEPUIS DEUX SIÈCLES, par M.
E. Deschamps, brochure grand in-8 1

MES LOISIRS, par W^m la Baronne de Montaran, auteur des Bords du Rhin, Rome et Florence,
Naples, Anselme, Marquise de Vivonne, 2 volumes in-8. . , 15

LETTRES ET PIÈCES inédites ou Rarissimes des personnages éminents dans la littérature et la
politique du x^e au xviⁱⁱ siècle ; publiées et annotées par M. MATTER, Inspecteur général des bi-
bliothèques de France, conseiller de l'Université, 1 volume in-8 7 50

Ce volume renferme les morceaux suivants : Catalogue d'une collection de livres du x^r siècle sur les sept arts libéraux ; Livres d'une maison d'études religieuses à la fin du xiii^e siècle; Collection de livres d'une femme du monde à la fin du xiv^e*

siècle (Marguerite de Flandres); Bibliothèque d'une maison Religieuse du x^v siècle; Bibliothèque d'un homme d'État du xvi^e siècle (cardinal de Richelieu). Lettres de Louis XI, Marguerite de Valois, Charles-Quint, de Brezé, Marie Stuart, Henri III, Henri IV, de Xylotectus, C. Peutinger, . Casaubon, Louis XIII, Charles I^{er}, la reine Christine , Descartes , Ménage , M^{me} de Scudéry, Isaac Vossius, Fouquet, Chapelain, Colbert, Louis XIV, M^{me} de La Vallière , Scarron , M^{me} de Maintenon , Louis XV, le roi Stanislas, Voltaire, Buffon, Diderot , Tronchin , Réaumur, Montesquieu , d'Alembert, Condillac, Malesherbes, La Condamine, d'Aguesseau, Fontenelle, etc.

LA GRANDE BRETAGNE DEPUIS LE CONGRÈS DE VIENNE, par le Vicomte de Beaumont-Vassy, 2 volumes in-8 , avec tableaux 15

UN TOUR EN IRLANDE, par J. Joseph Prévost, Paysages. — Antiquités. — Scènes de mœurs. — Coutumes. — Traditions. — Légendes. — Biographies, etc. , 1 volume in-8 7 50

LETTRES SUR L'ANGLETERRE ET LA FRANCE

du mois d'avril au mois de novembre 1845 , par M. NouGARÈDE DE Fayet. Tome I^{er} (Ics ton»es III et IV sous presse), 7 50

A. B. DA COSTA CABRAL. Notes historiques sur sa carrière politique et son ministère ; extrait de l'ouvrage publié à Lisbonne ; Apontamentos Hùtoricos , 1 volume in-8 5

LES POÈTES RUSSES, avec une Notice biographique sur chaque poète, par le prince E. MestsCHERSKÏ , 2 volumes in-8 15

Lomonossov. — Derjavina. — Rheraskof. — Petrof.

— Dmitrief. — Kapnist. — Neledinnski. — Karamsinn. — Voicikof. — Mersiiaf. — Illiischefsky. — Vostocof. — Davidoff. — Glinka. — Princesse Volkonski, — Boutyrski. — Joukofski.

— Batioutchkof. — Pouschkiiin. — Baratynski,

— Princesse Viasemski. — Koslof. — Benedictof. — Comtesse Rostopschinn. — W^{me} Teplof. — Koukolnik. — Yenevitinof. — Khomiakof. — Griboiedof. — Delwig. — Jasykof. — Jakoubovitch. — Toumanski. — Tioutschef. — Delarue.

— Tepliakof. — Baron Rosenn. — Jerschof. — Lermanntof. — Miatlef. — Podolinnski. — Sokoloffski. — Greboenca. — Aï Boulait. — Koltzof. — Soukhanof. — Slepouschkinn. — Tschernichcf. — Timoteiof.

HISTOIRE DE LA CHUTE DES JÉSUITES AU XVIII^e SIÈCLE, (1750-1782), par M. le Comte Alexis de Saint-Priest, Pair de France, 1 volume in-8 7 50

Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée de nombreuses pièces justificatives, 1 volume in-18, format anglais 3 50

LA JEUNE ANGLETERRE, par d'ISRAËLi; Traduit

de l'anglais par M^{me} A. Sobry, et précédée d'une Notice par M. Philarète Chasles, professeur au Collège de France, 2 volumes in-8 15

LES DEUX NATIONS, par le même. Traduit de

l'anglais sur la dernière édition, 2 volumes in-8. 15 DES ALLEMANDS, par un Français, 1 vol. in-8. . h LETTRES DE RANGÉ, Abbé et Réformateur de la Trappe; recueillies et publiées par B. GONOD, bibliothécaire de Clermont-Ferrand (contenant 226 lettres), 1 volume in-8 7 50

LA RUSSIE EN 1839, par M. le Marquis de Cus- TiNE, 3^{me} édition, revue et considérablement augmentée, k volumes in-18, Jésus, format anglais. . Ik

Il reste quelques exemplaires de la 1^{re} édition, en U volumes m-8 40

OEUVRES DRAMATIQUES de M. de la Ville de MiRMONT, h volumes in-8 de plus de 600 pages chacun 30

HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE, par M. Charles de Lacretelle , de l'Académie française, 6 volumes in-8 30

En vente : le Consulat, 2 volumes, l'Empire 1 et 2.

HISTOIRE DE CHARLES EDOUARD^ dernier prince de la Maison de Stuart, précédée d'une histoire de la rivalité de l'Angleterre et de l'Ecosse, revue , corrigée et augmentée de Pièces inédites, par M. Amédée Pichot , 4^{me} édition , considérablement augmentée, 2 volumes in-8 15

MÉMOIRES DU BARON PORTAL, Ministre de la marine et des colonies, et Ministre d'État sous Louis XVIII et Charles X , 1 volume in-8. . 7 50

VOLTAIRE ET ROUSSEAU , par lord Brougham , accompagné de lettres inédites de Voltaire, Helvétius. Hume, etc., 1 volume in-8, avec deux portraits gravés sur acier 7 50

L'ORÉGON et les Côtes de l'Océan Pacifique du Nord; aperçu géographique, statistique et politique, par M. Fédix, 1 volume in-8, avec une carte 7 50

TABLEAU HISTORIQUE DE LA DIPLOMATIE

exposé des faits accomplis de la politique générale, précédé des principales définitions de la

science des rapports mutuels et des intérêts respectifs des états , par M. le Comte de Garden , 1 feuille grand aigle pliée dans un carton. . , 5 Collée sur toile 7

LETTRES DE LOUIS XVIII au comte de Saint-- Priest pendant l'émigration, précédées d'une Notice par M. le Baron de BARANTE , de l'Académie française, 1 fort volume in-8 7 50

HISTOIRE CONSTITUTIONNELLE de la Monarchie Espagnole, depuis l'invasion des Hommes du Nord, jusqu'à la mort de Ferdinand VII (411- 1833), par M. le Comte Victor du Hamel, 2 volumes in-8 15

FAMILLES HISTORIQUES DE FRANCE, par M. le Comte Horace de Viel-Castel , avec la Généalogie et les armes de chaque famille, rehaussées d'or et d'argent. 1^{re} Série : Archambaud de Comborn,

1 volume 7 50

Sous presse :

2^{ème} Série : Bernard de Ventadour, 2 volumes. . 15

LES LIONNES DE PARIS, par M^{me} la Comtesse Merlin, 2 volumes in-8 15

LES GENTILSHOMMES D'AUTREFOIS, par M. le Marquis de Foudras, 2 volumes in-8. ... 15

LA BIBLE EN ESPAGNE , par Georges BORROW, traduit de l'anglais sur la troisième édition, 2 volumes in-8 15

ELLEN MIDDLETON, par lady Georgiana FULLER- TON (Miss Granville), 2 volumes in-8. ... 15

LES DIPLOMATES EUROPÉENS, par M. Capefigue. Tome I^{er}, contenant les Notices suivantes :

1^{er} Le prince de Metternich; 2^o le comte Pozzo di Borgo ; 3^o le prince de Talleyrand ; 4^o le duc de Prasquier ; 5^o le duc de Angoulême ; 6^o le duc de Richelieu

; 7^o le prince de Hardenberg ; 8^o le comte de Nesselrode ; 9^o lord Castlereagh.

Deuxième édition , revue et considérablement augmentée, 1 volume in-8 7 50

Tome II^{ème}, contenant les notices suivantes

1^o Sir Robert Peel ; 2^o le comte Mole ; 3^o le comte Capo d'Istria ; 4^o le comte Rayneval ; 5^o le secrétaire d'État Conzani ; 6^o M. Guizot ; 7^o M. de Gentz et M. Ancillon ; 8^o le comte de Laferronays ; 9^o le prince de Lieven ; 10^o le duc de Gallo ; 11^o le duc de Broglie ; 12^o M. Martinez de la Rosa, 1 volume in-8 7 50

FRANÇOIS I^{er} ET LA RENAISSANCE, par M. Caumont PÉRIEUX , 30

OEUVRES DU BARON A. GUIRAUD , de l'Académie française, 20

Flavien , ou de Rome au désert, 2 volumes.

CÉSAIRE et MÉLANGES, 1 Volume. ^

Théâtre et Poésies, 1 volume.

LES ROSES NOIRES, Poésies, par le Prince E. Mestcherski , 1 volume in-8 7 50

APPRÉCIATION HISTORIQUE, littéraire et POLITIQUE, de 1 Histoire de Dix Ans de Louis Blanc, par G. Chaudey, 1 volume in-8. . . 3

LE DÉCAMÉRON DES BONNES GENS, par M. le

Marquis de Foudras, 1 volume in-8 7 50

SUÈDE ET NOR^YÈGE, DANEMARK, PRUSSE, (Tome IP de l'Histoire des États européens depuis le Congrès de Vienne), par le Vicomte de Beaumont-Vassy, 1 volume in-8 7 50

SITUATION POLITIQUE ET MILITAIRE DE L'EUROPE, à l'occasion des traités de 1831,

1833 , et 1841 sur le Droit de Visite , par M. le Lieutenant-Général Comte de Girardin , 1 volume in-8 7 50

ÉTUDES MORALES ET POLITIQUES, par M. le Baron d' Haussez, ancien ministre sous Charles X, 1 volume in-8 7 50

ÉTUDES POLITIQUES sur les principales questions à l'ordre du jour, par M. F. Segoffin.

1" Étude : Régence et Dotation 2

Sous presse : Paris fortifié.

GUILLAUME P' ET LA CONFÉRENCE DE LON- DRES, par M. le Baron S. de Grovestins, 1 volume in-8 U

DE LA PAIRIE et de l'Aristocratie moderne , par M. le Comte A. Cieszko'vski, 1 volume in-8. . 4

DE L'AUTRICHE ET SON AVENIR, traduit de l'allemand sur la dernière édition, 1 volume in-8. . li

NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE, Souvenirs liistoricpies de M. le Baron Meneval , ancien Secrétaire de l'Empereur, 3 volumes in-8 22 50

Deuxième édition, revue, corrigée et considérablementangmentée, 3 volumesin-18, format anglais. 10 50

Le tome IIP se vend séparément. in-8 , 7 f. 50c.; in- 18, 3 f. 50 c.

BELGIQUE ET HOLLANDE, (tome I" de l'Histoire des États européens depuis le Congrès de Vienne), par le Vicomte de Beaumont-Vassy, 1 volume in-8 7 50

LE NORD DE LA SIBÉRIE, voyage parmi les peuplades de la Russie asiatique et dans la mer Glaciale, entrepris par ordre du gouvernement i-usse, et exécuté par M. de AVrangel (aujourd'hui amiral), traduit du russe par le Prince Ennuanuel Galitzin, 2 volumes in-8 avec canes et gravures. 15

DISCOURS prononcés dans les Chambres législatives, par M. le Duc Pasquier , Chancelier de France (1814-1836), i forts volumes in-8. . . 30

LA HAVANE, par M"" la Comtesse Merlin , 3 volumes in-8 22 50

CURIOSITÉS ET ANECDOTES ITALIENNES

complément indispensable des Voyages en Italie ,

par M. Valéry, 1 volume in-8 7 50

LA SCIENCE DE LA VIE , Principes de Conduite , Religieuse, Morale et Politique, extraits et traduits des auteurs italiens, par le même, 1 volume in-8. 5

CHANTS POUR TOUS , Poésies par M. le Marquis de Poudras, 2^{ème} édition, 1 volume in-8. . . 7 50

ÉCHOS DE L'ÂME, Poésies par le même, 1 volume in-8 7 50

HISTOIRE DE LA ROYAUTE , considérée dans ses origines jusqu'à la formation des principales monarchies de l'Europe; par le Comte Alexis de Saint-Priest, Pair de France, 2 gros vol. in-8. 15

ERREURS DES MÉDECINS , ou Système chronothermal, traduit de l'anglais du Docteur Dickson, 1 gros volume in-8 8

TABLEAU POLITIQUE ET STATISTIQUE de

l'Empire britannique dans l'Inde ; examen des probabilités de sa durée et de ses moyens de défense en cas d'invasion , par le Général Comte de BiORNSTIERN, ancien Ministre de la guerre, envoyé extraordinaire de Suède à la cour de Londres , etc. ; traduit librement de l'allemand avec des notes et un supplément historique, par M. PE- TIT DE Baroncourt, 1 volume in-8 orné d'une carte, 8

LE RATIONALISME CHRÉTIEN à la fin du xi^{ème} siècle, ou Monologium et Proslogium de saint Anselme, Archevêque de Cantorbéry, sur l'essence divine, par M. H. Bouchitté, Inspecteur de l'U-

Versité, 1 volume in-8. . . 7 50

Ouvrage couronné par l'Académie, et adopté par le Conseil royal de l'Université.

SEPT ANNÉES EN CHINE, Nouvelles Observations sur cet empire, l'archipel indo-chinois, les Philippines et les îles Sandwich, par Pierre DOBEL, Conseiller de collège au service de Russie , et ancien Consul de cette puissance aux îles Philippines, traduit du russe par le Prince Emmanuel Galitzin , 1 volume in-8 orné de planches 7 50

HISTOIRE MILITAIRE DES ÉLÉPHANTS; depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'introduction des armes à feu , avec des Observations critiques sur quelques-uns des plus célèbres faits d'armes de l'antiquité; par le Chevalier P. Armandi, ancien Colonel d'artillerie, 1 fort volume in-8, orné d'une planche de médailles grecques et romaines. . . * 8

HISTOIRE DES ÉTATS EUROPÉENS depuis le Congrès de Vienne, par M. le Vicomte de Beaumont-Vassy, 12 volumes in-8, chaque volume se vend séparément 7 50

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/tudessurlantiqoochasuoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.